

L'Europe transculturelle dans le monde global

Transcultural Europe in the Global World

Cet ouvrage aborde une double problématique cruciale aujourd'hui en Europe : la nécessité de réconcilier le discours traditionnel sur l'héritage commun avec la diversité culturelle d'une part, et l'impératif d'élaborer des stratégies permettant à chacun de vivre dans un contexte différent de celui de ses origines, d'autre part. Les études réunies ici portent donc sur la reconfiguration de l'Europe où les contacts entre les différentes cultures et leurs interactions s'accroissent et se multiplient, en considérant la dimension transculturelle des phénomènes de transmission comme un facteur politique majeur de changement qui réclame de nouveaux outils conceptuels et de nouvelles méthodes d'enquête.

Ce volume rassemble les principales contributions au projet européen homonyme *Transcultural Europe in the Global World*. Ce projet a donné lieu à plusieurs séminaires, qui se sont déroulés à Prague, Coimbra, Rome, Cagliari et Nanterre, et ont réuni des chercheurs issus de différentes disciplines et spécialistes d'aires culturelles diverses.



15 €



isbn : 978-2-84016-517-0



Presses universitaires de Paris Nanterre



Presses universitaires de Paris Nanterre

L'Europe transculturelle dans le monde global
Transcultural Europe in the Global World

L'Europe transculturelle dans le monde global

Transcultural Europe in the Global World

sous la direction de

Alessandro Benucci

Silvia Contarini

Gonçalo Cordeiro

Graça Dos Santos

José Manuel Esteves

L'Europe transculturelle dans le monde global

Transcultural Europe in the Global World

L'Europe transculturelle dans le monde global

Transcultural Europe in the Global World

sous la direction de
Alessandro Benucci
Silvia Contarini
Gonçalo Cordeiro
Graça Dos Santos
José Manuel Esteves



Presses universitaires de Paris Nanterre

Ouvrage publié avec le concours de l'Erasmus+ Programme de l'Union Européenn

With the support of the Erasmus+ Programme of the European Union



With the support of the
Erasmus+ Programme
of the European Union



www.pressesparisnanterre.fr

2023

© PRESSES UNIVERSITAIRES DE PARIS NANTERRE

ISBN : 978-2-84016-517-0

SOMMAIRE

Introduction.....	9
Alessandro BENUCCI, Silvia CONTARINI, Gonçalo CORDEIRO, Graça DOS SANTOS, José Manuel ESTEVES	
Quelques questions méthodologiques concernant l'étude de la dimension transculturelle dans la littérature européenne contemporaine.....	17
Franca SINOPOLI	
Transcultural Literature: Forms and Motifs, a Comparative Approach.....	31
Sandra VLASTA	
Notes sur les concepts de « posture » et de « narratives transculturelles ».....	43
Sara SERMINI	
Pour un universalisme latéral et transculturel.....	59
Ondřej ŠVEC	
Postmigration. Changer le regard sur la migration.....	71
Martina KOPF	
Transnationalisme, transculturalité, <i>Marginal Man</i> : mobilités transnationales, concepts voyageurs.....	87
Emmanuelle SINARDET	
Un monde au pluriel. Penser les langues, les littératures et les cultures au-delà de l'Europe.....	101
Gonçalo CORDEIRO	
L'auctorialité transculturelle en contexte francophone. <i>Texaco</i> de Patrick Chamoiseau et <i>Mahogany</i> d'Édouard Glissant.....	113
Mattia BONASIA	
Transculturalité-plus et transculturalité-moins. L'espace de la diversité culturelle dans l'œuvre de Flavio Soriga.....	129
Giuliana PIAS	
« <i>L'altalena identitaria</i> ». Les deuxièmes générations italiennes se racontent.....	145
Ramona ONNIS	

L'Italie dans la construction d'une identité transculturelle chez le Franco-Chinois François Cheng	159
Jeanne MESLIN	
Voix et silences autour d'une figure transculturelle : le réfugié en Méditerranée	173
Katja SCHUBERT	
« <i>Ci vuole altro, ci vuole... un canto</i> ». Les tragédies en Méditerranée sur les scènes italienne et européenne contemporaines	187
Chiara MENGOZZI	
Transcultural Voices and Subalternity in a TikTok Ethnography: Some Provisional Remarks	207
Francesco Bachis	
Places and Forms of Speaking: Working with Migrants' Linguistic Repertoires (in Contexts of Segregation)	223
Egle MOCCIARO	
Utopie et migrations : inégalités, agonisme et recherche biographique	237
Elsa LECHNER	
Facing Persistent Historical Narratives and National Stereotypes in the European Construction	251
Yolanda RODRÍGUEZ PÉREZ	
Réimaginer l'Europe : les générations européennes postcoloniales	265
Margarida CALAFATE RIBEIRO	
Circulations migrantes, des corps et des voix en quête de légitimité : le cas de la migration économique portugaise	277
Graça DOS SANTOS	
De l'eurosepticisme léger à l'anti-européanisme radical : la crise des réfugiés de 2015 dans les débats politiques des pays de l'Europe centrale et orientale	295
Sergiu MIȘCOIU	
Le potentiel d'une langue adoptée au sein de couples binationaux européens	313
Justine NOYER	
<i>Un film parlé</i> de Manoel de Oliveira : analyse descriptive d'un film sur l'Europe transculturelle	329
João SOUSA CARDOSO	
Bibliographie	347

Introduction

L'ouvrage *L'Europe transculturelle dans le monde global / Transcultural Europe in the Global World* réunit des contributions élaborées dans le cadre d'un projet européen pluriannuel, coordonné par une équipe de l'université Paris Nanterre, avec la participation de plusieurs partenaires européens. Ce projet a été retenu et financé par le Programme Jean Monnet Erasmus+, dont le but est d'encourager la réflexion autour de l'Europe, tout en accordant une importance particulière au processus d'intégration européenne sous ses aspects tant internes qu'externes, pour faciliter l'engagement futur et le dialogue entre les peuples. Les études ici réunies sont le fruit de cette réflexion sur l'Europe transculturelle.

Notre projet initial était parti d'une conviction partagée : l'Europe aura un rôle d'autant plus important à jouer dans le monde qu'elle saura exploiter son potentiel transculturel, en le considérant comme une ressource et une richesse à activer. Il tenait compte aussi d'un constat forgé au cours de nos activités scientifiques, de notre pratique pédagogique et de nos vies citoyennes : la circulation accrue des personnes et des idées peut favoriser positivement la porosité des cultures, les processus de croisements identitaires, de nouvelles formes d'échange ainsi que de nouvelles pratiques créatives.

L'Europe, de par son histoire, son patrimoine culturel, sa force économique et son positionnement géopolitique, occupe une place privilégiée pour réfléchir à l'impact de différentes modalités de déplacement dans le monde et, plus encore, à l'intérieur de son espace commun : des migrants internes de première, deuxième et troisième générations, des migrants de retour, des travailleurs, des expatriés, des réfugiés, mais aussi des couples mixtes, des touristes et des étudiants en mobilité annuelle ou pluriannuelle, mais aussi des jeunes ou des retraités qui pratiquent de nouvelles formes de déplacements temporaires ou de séjour, facilités par la libre circulation au sein de l'Europe. Notre projet se fonde précisément sur la volonté de reconnaître et interroger les changements en cours induits par cette hypermobilité, avec la conviction que la configuration culturelle de l'Europe à venir ne saurait se réduire à une

perception linéaire et figée de ses origines et de ses frontières. Et c'est donc pour dépasser les géographies, les histoires et les représentations nationales, que les réflexions que nous avons développées visent à reconnaître et valoriser la dimension transculturelle des représentations, des discours et des récits, pour repenser d'une part, la relation entre l'individu et ses appartenances, et d'autre part, les spécificités socio-culturelles et linguistiques confrontées à l'interaction des échelles locale, nationale, européenne et mondiale.

La commission européenne, en accordant une note d'excellence à notre projet, a souligné qu'il a été retenu parce qu'il aborde une double problématique cruciale aujourd'hui en Europe : la nécessité de réconcilier le discours traditionnel sur l'héritage commun avec la diversité culturelle ; la nécessité aussi d'élaborer des stratégies qui permettent aux individus de vivre dans un contexte différent de celui de leurs origines. Autrement dit, les questions au cœur du débat auquel nous avons voulu contribuer peuvent être formulées en ces termes : comment aller au-delà des appartenances identitaires, en respectant à la fois la diversité culturelle et les valeurs fondatrices de l'Europe ? Comment partager une citoyenneté basée sur des valeurs communes dans le respect des traditions des peuples ? Comment se construire en tant que citoyen européen à travers plusieurs langues-cultures, principe inscrit dans la Charte des droits fondamentaux de l'UE (2000) ?

Considérant que les processus de transculturation intra-européens sont un facteur politique majeur qui réclame de nouveaux outils conceptuels et de nouvelles méthodes d'enquête, c'est le concept de transculturalité qui, d'un point de vue théorique, a été utilisé et mis à l'épreuve en tant que catégorie épistémologique d'approche de la complexité culturelle de l'Europe d'aujourd'hui et de son rôle dans un monde global. Par ailleurs, nous avons privilégié une démarche pluridisciplinaire et plurilingue, aussi bien dans la constitution de l'équipe internationale qui a porté le projet que dans le choix des participants aux activités : relevant de différents domaines scientifiques (philosophie, science politique, anthropologie, sociologie, géographie, littérature, linguistique, études européennes, arts de la scène), ils s'intéressent tous au dialogue interculturel au sein de l'espace européen, aux migrations, aux récits et représentations de la diversité culturelle.

Enfin, il faut souligner que notre action s'est déployée, sur deux ans, sous forme de séminaires, ateliers, rencontres, colloques, en plusieurs langues, dans quatre différents pays européens (France, Italie, Portugal, République Tchèque), en impliquant aussi des ressortissants ou de spécialistes d'autres

pays comme la Roumanie, l'Espagne, les Pays-Bas, l'Allemagne et l'Angleterre. Rappelons-en les activités principales :

- Le séminaire qui a eu lieu à Cagliari, en septembre 2021, intitulé « Croiser les récits, filmer les témoins : migrations européennes », portait sur la prise en compte de la voix des nouveaux ou anciens migrants dans l'espace européen, en particulier dans le cinéma ethnographique. Il a été suivi de la projection publique de films ethnographiques et du documentaire interactif *Babel – Il giorno del giudizio* de Manuel Coser et Guido Nicolas Zingari.
- Le séminaire qui a eu lieu à Coimbra, en octobre 2021, « Parole de migrants : usages de cultures plurielles au sein de l'Union européenne », a été l'occasion de confronter recherches sociologiques et anthropologiques à d'autres pratiques de la parole migrante, notamment dans l'espace public, politique et artistique.
- L'atelier d'expériences croisées autour de pratiques pédagogiques transculturelles et plurilingues, qui a eu lieu à Nanterre en novembre 2021, a vu la participation active d'étudiants français et étrangers.
- Le séminaire qui a eu lieu à Prague, en avril 2022, consacré à « L'Europe transculturelle en récits : témoignages, interviews, histoires de vie », a permis de confronter les différentes fonctions que les récits des migrants peuvent jouer dans les sciences humaines, sociales et politiques.
- Le séminaire qui a eu lieu à Rome, en mai 2022, « Transculturalité : un concept opérationnel en Europe ? », a accueilli des spécialistes de littérature et de sciences humaines pour mettre en regard les usages, dans différentes disciplines et différentes aires culturelles et linguistiques, du concept de transculture, dans le but d'évaluer son opérationnalité. L'applicabilité de méthodes, idées et principes a également fait l'objet de réflexion et questionnements.

Et enfin,

- Le Colloque international *Transcultural Europe in the Global World*, qui s'est déroulé en novembre 2022 à Nanterre. À cet événement, qui a marqué la clôture du projet, ont participé tous les membres de l'équipe, leurs partenaires et plusieurs intervenants extérieurs. Lors de cette étape conclusive, les outils conceptuels transdisciplinaires élaborés et les expériences mises en commun à l'occasion des cinq rencontres précédentes ont permis d'esquisser quelques résultats et propositions.

Au final, une cinquantaine d'intervenants, pour la plupart des chercheurs, jeunes ou confirmés, mais aussi des artistes et des représentants d'institutions culturelles, venant d'horizons culturels et disciplinaires différents, ont contribué à la réalisation du projet *L'Europe transculturelle dans le monde global / Transcultural Europe in the Global World*. Ce volume réunit une sélection des contributions, en langue française et anglaise¹. La table des matières reflète globalement l'organisation en sessions thématiques et méthodologiques du colloque *Transcultural Europe in the Global World* par les organisateurs.

Le concept de transculturalité, qui a accompagné d'abord l'élaboration du projet, et ensuite le déploiement des activités scientifiques et les ateliers pédagogiques, a catalysé une démarche intellectuelle très féconde, dont les contours mouvants s'adaptent à l'objet d'étude et se voient volontiers façonnés par celui-ci. Le colloque a offert l'occasion de revenir plus en profondeur sur l'approche transculturelle afin de vérifier la validité scientifique des outils conceptuels adoptés dans le projet, et de promouvoir sa disponibilité opérationnelle par-delà les contextes parfois savants des sujets proposés par les chercheurs.

Qu'il permette de rebâtir une *Weltliteratur* européenne dont le socle fondateur reposerait sur la dimension multilingue (F. Sinopoli), ou qu'il favorise l'émergence de caractéristiques formelles communes à la production littéraire contemporaine (S. Vlasta) ; qu'il invite à questionner les postures adoptées par l'auteur, le critique ou le lecteur face à une narration pluriculturelle (S. Sermini), ou qu'il plaide pour un décentrement radical de perspective afin de faire affleurer une nouvelle conception de l'universalisme (O. Švec), un même constat semble se dégager de ces contributions. Celui-ci porte sur la nécessité d'appréhender la dynamique transculturelle, quel que soit le support sur lequel elle intervient, à travers une approche interdisciplinaire empruntant à la fois aux positions théoriques plébiscitées par le monde académique et aux nouveaux outils méthodologiques en voie de consolidation, puisqu'en passe de répondre

1. Un autre volume est publié dans le cadre de ce projet : *Transculturalità: un concetto operativo in Europa?*, sous la direction de Silvia Contarini et Franca Sinopoli, Rome, Lithos, 2023. Il réunit une sélection des contributions, en langues anglaise et italienne, présentées au séminaire organisé à l'université Sapienza de Rome en mai 2022.

aux préoccupations épistémologiques transversales aux peuples d'Europe. Ainsi, le concept interdisciplinaire de postmigration, issu des études en sciences sociales et culturelles, s'avère particulièrement probant dans la critique littéraire de l'œuvre transculturelle (M. Kopf), alors que la notion de *Marginal Man*, empruntée à la sociologie qui fait de la marge l'espace transculturel par excellence, permet de cerner l'articulation entre transculturalité et transnationalisme (E. Sinardet). Il devient donc nécessaire, sinon urgent, de repenser les savoirs disciplinaires issus de la tradition humaniste en relation aux phénomènes de pollinisations culturelles ayant cours dans un monde globalisé et décentré et renouvelant en profondeur l'imaginaire des cultures (G. Cordeiro).

Approcher la production littéraire contemporaine par le prisme d'une lecture transculturelle signifie également mettre l'accent sur le potentiel créateur – et souvent dissident – intrinsèque à tout procès de métissage culturel. Telle est la conclusion à laquelle sont parvenus les chercheuses et les chercheurs impliqués dans une interprétation du fait littéraire qui le fait devenir laboratoire transculturel, où l'expérience des identités changeantes, de l'hybridation des langues et des styles, de la circulation de savoirs atomisés, ouvre enfin un regard sur le vécu d'un auteur et de la communauté qu'il entend représenter. Il est en effet question d'identité transculturelle et conflictuelle mise en scène dans les romans *Mahagony* et *Texaco* d'Édouard Glissant et Patrick Chamoiseau (M. Bonasia), dans l'œuvre romanesque de l'écrivain sarde Flavio Soriga (G. Pias), de même que dans *Addio, a domani* de l'écrivaine italo-nigériane Sabrina Efonayi (R. Onnis). Les chercheurs soulignent tous que les processus de rhizomatisation identitaire, de dissemblance par rapport à l'idéal cosmopolite, ou d'appropriation réflexive d'un espace de parole initialement niée, donnent lieu à une écriture expérimentale, à même de questionner en profondeur les cultures nationales et les discours dominants sur l'identité. Un propos éclairé également par les réverbérations transmédiales incluant certains produits culturels du marché global : films, séries télévisées et même bandes dessinées². Enfin, les remédiations multiples, dont la culture italienne

2. Le colloque nanterrois a donné l'occasion de mettre l'accent sur les dynamiques transculturelles à l'œuvre dans les remédiations en bandes dessinées de la *Divine comédie* de Dante Alighieri circulant dans le marché éditorial européen. Alessandro Benucci a développé ces considérations dans son article « Aspetti transculturali in contesti transmediali: (ri)scrivere la *Commedia* a fumetti in Italia e all'estero », publié dans le volume *Transculturalità: un concetto operativo in Europa?*, *op. cit.*, p. 111-138.

fait l'objet dans la trajectoire transculturelle sino-européenne de François Cheng, témoignent des tensions dialectiques à l'œuvre dans la circulation des savoirs (J. Meslin).

Une conviction profonde a animé celles et ceux qui ont contribué au projet : la dynamique transculturelle est d'autant plus performante qu'elle reflète les conditions très difficiles des mobilités indues par les bouleversements économiques et les conflits géopolitiques, qui de leurs frontières se répercutent sur le cœur de l'Europe. Quelle que soit sa forme, la parole migrante a ceci de fécond : sa performance encourageant les processus de subjectivation propres aux mobilités, elle dénonce les apories d'une globalisation culturelle « heureuse » par la mise en exergue des déchirements inévitables qu'engendre la traversée des cultures. Le corps migrant devient le protagoniste en construction d'une narration et/ou d'une performance transculturelles qui témoignent d'une condition ontologiquement hybride, marquée par la fracture intellectuelle et offrant en même temps l'occasion d'y remédier. C'est vers quoi tendent, non sans peine, le romancier Emine Sevgi et la dramaturge Elfriede Jelinek, confrontés tous deux à la difficulté de trouver des images pour représenter le réfugié en tant que figure transculturelle dans l'espace germanophone contemporain (K. Schubert). Ce n'est sans doute pas un hasard si en Italie, pays traversé par des flux importants de migrants, le théâtre de Monica Centanni, Gabriele Vacis et Marco Martinelli, à l'instar de nouvelles formes textuelles telles que les enquêtes-récits, se révèle plus efficace que la littérature-témoignage pour représenter la narration de la Frontière dans toute sa profondeur spatiale, temporelle, expérientielle et idéologique (C. Mengozzi). Sans oublier les productions audiovisuelles réalisées par la deuxième génération d'immigrants en Italie (parfois appelés *New Italians*), qui s'emparent des réseaux sociaux – et notamment de Tiktok qui leur offre un espace de communication transculturelle – pour réagir à leur condition de subalternité et de marginalisation (F. Bachis). Enfin, il a été également question de proposer des outils scientifiques pour appréhender la complexité des formes de mise en récits en contexte migratoire : d'un côté, la notion sociolinguistique assez débattue de « répertoire » pour décrire les structures et l'acquisition d'une deuxième langue en situation de multilinguisme est présentée en offrant un aperçu de la littérature existante dans ce domaine et les ressources linguistiques utilisées par les nouveaux migrants (E. Mocciano) ; de l'autre côté, la recherche biographique est présentée à la fois comme une technique et comme une éthique d'hospitalité en mesure de

construire une altérité utopique vers l'interconnaissance, la prise de conscience politique et la justice sociale (E. Lechner).

Ainsi, les contributions réunies dans cet ouvrage donnent l'occasion de prouver que les transferts culturels participent de la construction européenne, d'autant que celle-ci sait performer au gré des renégociations constantes dans lesquelles les mobilités humaines engagent les savoirs collectifs et leurs frontières identitaires, prétendument étanches. La pertinence heuristique d'une telle prise de conscience formule une exigence politique aux élites dirigeante et intellectuelle d'Europe afin de vaincre la persistance des préjugés culturels et des stéréotypes nationaux véhiculés par le propos dominant sur l'héritage culturel commun et ses représentations traditionnelles (Y. Rodríguez Pérez). Les transformations sociales et européennes qui ont traversé le continent européen – et qui continuent de le traverser – offrent un terrain d'enquête très favorable pour réfléchir sur sa complexité culturelle et pour raccorder positivement l'évolution transculturelle des savoirs, des récits, des mémoires au discours traditionnel autour des racines. Qu'il s'agisse d'interroger les transferts de mémoire intergénérationnelle relatifs aux processus de guerres coloniales et de décolonisation dans les années 1960-1970 en Europe (M. Calafate Ribeiro), ou de dresser un état des connaissances sur la migration économique portugaise vers la France pour faire interagir le témoignage et l'analyse scientifique (G. Dos Santos), ou encore de se pencher sur les débats politiques ayant eu lieu dans des pays d'Europe centrale et orientale entre l'été 2015 et le printemps 2016, c'est-à-dire durant la période où la crise des réfugiés a profondément marqué l'agenda public (S. Miscoiu), il devient fondamental d'interroger la circulation d'un savoir en fonction des manifestations sociales et culturelles qu'engendre sa permanence dans un espace politico-social perçu comme unitaire et solidaire. Une situation particulièrement édifiante pour démontrer l'efficacité d'une telle démarche intellectuelle est représentée par les stratégies de maintien des langues secondes adoptées par les couples binationaux : contrairement aux idées reçues sur la dichotomie entre langues première et seconde qui déterminerait une hiérarchie des valeurs, le cadre translinguistique de deux couples franco-allemands montre que l'usage d'une langue adoptée participe à former une entité commune en renégociant les identités et les appartenances territoriales (J. Noyer).

S'il est difficile d'établir un bilan complet des thématiques et des apports théoriques proposés dans les contributions ici réunies, il est néanmoins évident que leurs autrices et leurs auteurs sont tous animés par un même

impératif pragmatique et une même nécessité politique : offrir un panorama transtemporel et métissé de l'Europe d'aujourd'hui équivaut à encourager à plusieurs échelles une réflexion sur le dialogue entre civilisations et sur les renégociations socioculturelles en cours. Pour faire sourdre l'appel à une solidarité citoyenne et agissante qui se niche derrière toute forme d'esthétique transculturelle, à l'image du long métrage *Un film parlé* (2003) de Manoel de Oliveira (J. Sousa Cardoso).

Alessandro BENUCCI
Silvia CONTARINI
Gonçalo CORDEIRO
Graça DOS SANTOS
José Manuel ESTEVES

*Quelques questions méthodologiques
concernant l'étude de la dimension transculturelle
dans la littérature européenne contemporaine*

RÉSUMÉ

Cet article propose une déclinaison spécifique et actuelle de l'idée de *Weltliteratur* formulée par Goethe, en se référant à la présence courante dans le contexte européen d'une production littéraire de nature transnationale et transculturelle, particulièrement significative en termes de dimension multilingue et translinguistique dans laquelle elle a été produite au cours des dernières décennies. Cela implique également une signification en termes de politique culturelle des pays de l'Union européenne, qui semble reconnaître de plus en plus un patrimoine littéraire qui s'appuie non seulement sur des traditions nationales et monolingues, mais aussi sur les parcours transnationaux, transculturels et translinguistiques d'un nombre important d'écrivains.

Mots-clés : weltliteratur, littérature transnationale, littérature transculturelle, littérature translingue, multilinguisme

ABSTRACT

The article proposes a specific and updated declination of the idea of "weltliteratur" formulated by Goethe, referring to the current presence in the European context of a literary production of a transnational and transcultural nature, particularly significant in terms of the multilingual and translingual dimension in which it has been produced over recent decades. This also entails its significance in terms of the cultural policy of the countries of the European Union, which seems to increasingly acknowledge a literary heritage that draws not only on national and monolingual traditions but also on the transnational, transcultural and translingual paths of a significant number of writers.

Keywords: weltliteratur, transnational literature, transcultural literature, translingual literature, multilingualism

Le titre de cet article résume la convergence de quatre perspectives dans le discours sur la littérature contemporaine : la dimension transnationale du phénomène littéraire, qui, bien qu'enraciné dans la pluralité des langues spécifiques, est de plus en plus exposé au contexte mondial ; sa délimitation ici au champ géoculturel européen ; la nature translinguistique de certaines des œuvres qui le constituent ; et l'ouverture représentée par la politique culturelle européenne à l'égard de la transculturation continentale et de la promotion du patrimoine littéraire. L'intention ici, d'ailleurs, bien qu'à titre d'exemple, est précisément de mettre en évidence la présence, dans la littérature continentale contemporaine, d'auteurs et de textes de nature translinguistique, transnationale et transculturelle, un phénomène désormais assez répandu parmi les différentes nations européennes.

En effet, au cours de la dernière décennie, le débat théorique et critico-littéraire au niveau européen et international semble avoir voulu se confronter de plus en plus à la présence d'un ensemble d'auteurs et d'œuvres porteurs de thèmes et de figures identitaires qui ne peuvent plus être conciliés avec l'idée traditionnelle d'un auteur/œuvre appartenant à un seul contexte national et culturel. Le phénomène, qui est également reconnu au niveau international comme un signe tangible de la transculturalité ou de la transculturation européenne, a reçu une attention croissante, bien qu'inégale, dans les différents pays qui composent l'Union européenne. Il suffit, par exemple, d'observer la présence – également au niveau des prix Nobel de littérature – d'auteurs au parcours multiculturel et multilingue tels que Doris Lessing, Orhan Pamuk, Elfriede Jelinek, Imre Kertész, John M. Coetzee, V.S. Naipaul, Gao Xingjian, Jean-Marie Gustave Le Clézio, Abdulrazak Gurnah.

LA LITTÉRATURE TRANSNATIONALE EN EUROPE : QUELQUES POINTS DE REPÈRE

Si nous nous limitons à certains pays européens qui ont connu une histoire d'immigration importante dans la seconde moitié du *xx*^e siècle (Grande-Bretagne, France, Allemagne et Italie), nous pouvons observer quelques éléments déterminants : dans le cas de l'Angleterre, on assiste depuis les années 1980 à une internationalisation progressive de la littérature contemporaine, renouvelée sur le plan formel et conceptuel par la première génération d'écrivains arrivés dans le pays en tant que jeunes ou enfants de parents immigrés des Caraïbes, d'Inde et d'Afrique. Cela a permis de redéfinir des termes

tels que « britannique » ou « anglais » dans le domaine littéraire, à la lumière de l'hybridité culturelle de la société britannique. L'image de celle-ci n'est certainement plus celle d'une nation de race et de culture exclusivement blanche, également en raison des conflits ethniques qui se sont déroulés sur son territoire et ont pratiquement fait voler en éclats l'idée même d'une nation ethniquement et culturellement homogène. Elle est au contraire également composée d'une « britannicité noire » ou d'une « autre Grande-Bretagne », héritage de l'impérialisme, aussi problématiques que ces dénominations puissent être. L'écrivain britannique d'origine tanzanienne Abdulrazak Gurnah, prix Nobel 2021, né en 1948 à Zanzibar et émigré en Angleterre en 1968, est un exemple illustre de cette filiation transnationale postcoloniale produite sur une trajectoire linguistique monolingue. Mais l'internationalisation de la littérature anglaise est représentée par de multiples auteurs et ce n'est pas un hasard si elle a fait l'objet d'études approfondies ces vingt dernières années.

Dans le cas de la France, une première phase d'écrits littéraires d'origine maghrébine centrés sur l'exil et la quête d'identité, à la suite de la migration en France depuis les pays d'Afrique du Nord, à partir des années 1950, est suivie d'une deuxième et d'une troisième phase, où s'affirme une génération d'écrivains nés en France (les « Beurs ») qui ont grandi sur une fracture entre le fait de ne plus être arabe/maghrébin et de ne pas être complètement français ou européen ; et puis il y a les écrivains francophones subsahariens de première génération, nés et élevés en Afrique, qui vivent le paradoxe d'utiliser une langue, le français – une génération francophone, donc –, alors même que la francophonie elle-même n'est pas considérée comme française par les Français de souche, ce qui signifie la persistance d'une dichotomie centre-périphérie même dans des sociétés où les processus d'immigration sont anciens. Il ne faut pas oublier la francophonie des Caraïbes, qui renvoie à son tour à une réalité plurilingue et pluriculturelle. Parmi les grands auteurs francophones postcoloniaux, on peut citer l'écrivain d'origine martiniquaise Édouard Glissant, né à Sainte-Marie en 1928 et émigré en France en 1946, ou encore, dans la sphère translinguistique, Dai Sijie, cinéaste et romancier d'origine chinoise, né à Putian en 1954, qui vit en France depuis 1984 et publie ses romans en français. Ces derniers appartiendraient à juste titre, au même titre que Beckett, Cioran, Bianciotti et Kundera, aux « singularités francophones » dont parlait Robert Jouanny, en référence aux écrivains qui utilisent le français comme langue d'adoption.

En Allemagne également, la littérature d'auteurs d'origines culturelles et linguistiques différentes, comme les Italiens, les Slaves, les Turcs, mais aussi

ceux venus d'Extrême-Orient ou d'Afrique, influence le paysage culturel depuis quelques décennies. Depuis les années 1990, des catégories telles que « *interkulturelle Literatur* » ou « *multikulturelle* » ou « *transkulturelle Literatur* » ont été proposées, cherchant à dépasser les dichotomies en se concentrant sur l'expérimentation linguistique, thématique et formelle qui relie la littérature allemande contemporaine produite par des écrivains migrants à des phénomènes similaires dans d'autres contextes nationaux européens ou mondiaux. On peut citer un auteur connu comme Yōko Tawada, née à Tokyo en 1960 et émigrée à Hambourg en 1982, qui constitue un exemple désormais célèbre de bilinguisme littéraire, ou plus récemment penser à Katja Petrowskaja, née à Kiev en 1970, qui vit à Berlin depuis 1999 et écrit en allemand, lauréate du Ingeborg-Bachmann-Preis et du Strega européen avec *Vielleicht Esther* (2014).

Le transnationalisme littéraire est en réalité un champ de relations complexe qui ne peut être limité à la condition postcoloniale, ou du moins à son acception nationaliste et monolingvistique, qui privilégie en réalité la relation bilatérale entre certaines nations européennes et leurs anciennes colonies. C'est évident si l'on parle de transnationalisme à l'échelle européenne, notamment dans le cas de l'Italie, où la plupart des écrivains d'origine étrangère qui utilisent l'italien comme langue d'expression littéraire proviennent de pays qui n'ont pas de relation directe avec le passé colonial du pays. On pense par exemple à Helena Janeczek, née à Munich en 1964 et émigrée en Italie en 1983, un cas très intéressant d'auteur allemand naturalisé italien et d'origine juive polonaise, ses parents ayant survécu à la persécution raciale nazie ; ou encore, au niveau post-colonial – et encore à titre d'exemple, car il y en a d'autres –, à Cristina Ubah Ali Farah, que l'on peut plutôt rattacher à la deuxième génération puisqu'elle est née en 1973 à Vérone d'un père somalien et d'une mère italienne, même si elle a grandi à Mogadiscio de 1976 à 1991, puis est retournée en Italie après le début de la guerre civile somalienne, avant de s'installer à Bruxelles en 2013.

POINTS CRITIQUES À PRENDRE EN CONSIDÉRATION

Les points critiques à prendre en considération sont d'abord la question terminologique très large à travers laquelle il est possible de discuter des différents façons de nommer cette littérature, à partir des divers domaines d'allophonie qui ne sont pas exclusivement et strictement définissables comme « postcoloniaux » – à moins que par ce terme nous entendions nous référer à une époque et à une culture globales influencées à l'échelle mondiale par les

différents colonialismes historiques. Parallèlement à la présence d'une réelle pluralité nomenclaturale (par exemple, en se référant au lexique international présent dans ce champ d'étude, on pense à des termes comme hybridité, métissage, créolisation, nomadisme, migration, diaspora, cosmopolitisme, exil, déplacement, mobilité, interculturalisme, transculturalisme, globalisme, etc.), il faut également considérer les stratégies textuelles des différents colonialismes, les tendances thématiques, le multilinguisme, le translanguisme, l'auto-traduction, la manière dont ces textes sont reçus et placés par rapport au canon littéraire traditionnel, le rôle des écrivains transnationaux dans la culture contemporaine (par exemple, leur participation active ou non aux politiques culturelles du pays dans lequel ils résident), les traductions de leurs œuvres à l'étranger, l'impact de ces traductions dans différents contextes nationaux et par rapport à leurs canons institutionnalisés – pour reprendre une piste intéressante de la contribution de Siri Nergaard au volume *Other Canons, Other Canons* (2011).

Les résistances et les conditionnements culturels qui ont caractérisé les différents développements de cette littérature translinguistique dans les divers contextes nationaux européens sont nombreux et évidemment spécifiques, en raison des modes de construction et d'institutionnalisation préexistants de l'image de la littérature et de la langue nationales. Dans le cas de l'Italie, l'appréciation critique de la littérature publiée par des auteurs d'origine non italienne s'est déroulée très lentement et parallèlement à une déconstruction et une reformulation tout aussi difficiles, mais progressives, de l'idée traditionnelle d'appartenance à la nation, selon laquelle celle-ci serait liée exclusivement à la naissance et à la permanence sur le territoire national, ainsi que, dans le cas de la littérature, à des raisons esthétiques et historico-culturelles uniformes et monochromes héritées de l'idée même du canon littéraire italien.

Une certaine forme d'« institutionnalisation » a eu lieu et a lieu sous différentes formes, initialement (c'est-à-dire depuis le milieu des années 1990) par le biais de prix littéraires et d'études critiques dédiées dans la sphère académique ou dans des périodiques de critique militante, ou par l'implication des auteurs eux-mêmes dans des activités d'autopromotion ou de médiation culturelle menées dans les écoles et dans les différents centres d'agrégation multiculturels présents en Italie. Mais l'élaboration effective d'un intérêt spécifique pour cette littérature exigeait au moins deux conditions fondamentales : la première est la conjoncture internationale, avec la publication de ces études non seulement en Italie mais aussi à l'étranger, dans des universités plus ou

moins prestigieuses, des publications dans d'autres langues européennes qui ont favorisé leur connaissance et leur comparaison avec des phénomènes similaires présents dans d'autres contextes nationaux ; la deuxième condition a été l'attention critique accordée par certains chercheurs qui ont récemment promu sa reconsidération dans des cadres historico-critiques plus complexes : les discussions sur les catégories de « néo-historique » par rapport aux récits publiés en Italie au cours des vingt dernières années (Giuliana Benvenuti), de « postcolonial » (Roberto Derobertis, Daniele Comberiati, Flaviano Pisanelli, Laura Toppan, Lucia Quaquarelli, Cristina Lombardi-Diop, Caterina Romeo, entre autres), et de « transculturelles » (par exemple Silvia Contarini, Nora Moll, Dagmar Reichardt, Cristina Mauceri, Maria Grazia Negro) ont le mérite de remettre en question la marginalité assignée à cette littérature par rapport au canon littéraire italien contemporain.

POLITIQUE CULTURELLE

Enfin, en ce qui concerne la question de la « politique culturelle », elle pourrait également être paraphrasée par cette interrogation : quelles formes d'accès l'écrivain transnational a-t-il au champ littéraire de la « nation » tel qu'il est délimité par les institutions culturelles en vigueur dans un pays donné ? Dans ce cas, il convient de faire une première différence entre des pays comme l'Italie ou l'Allemagne, qui présentent une production diversifiée du point de vue de l'origine culturelle et linguistique des auteurs, et des pays comme l'Angleterre, l'Espagne ou la France, où l'on trouve un pourcentage plus élevé d'auteurs dits « postcoloniaux », c'est-à-dire qui n'ont pas besoin de changer de code une fois qu'ils se présentent professionnellement comme auteurs dans le pays cible parce qu'ils partagent déjà sa langue. Il s'ensuit, par exemple, que les régulateurs du champ littéraire (de l'édition à la coopération à l'écriture) accordent moins de liberté en termes de créativité linguistique à l'auteur translingue qu'à l'auteur postcolonial, dont on pourrait en quelque sorte attendre, surtout s'il est de deuxième génération, une opération interlinguistique consciente entre la langue coloniale et les autres langues de son milieu culturel.

Mais même dans ce cas, il est difficile de généraliser, compte tenu du fait que pour l'Italie, la permanence de la langue coloniale dans les territoires occupés d'Afrique de l'Est a été discontinuée, non systématique et non envahissante du point de vue de la transmission intergénérationnelle, en raison de la politique culturelle de l'empire colonial en tant que tel, avec un accès

pauvre et discriminatoire à l'étude de la langue italienne dans les colonies. Pour preuve, il suffit de penser à la maigreur actuelle du corpus strictement « postcolonial » d'auteurs écrivant en italien, c'est-à-dire de sujets dont les origines familiales sont liées aux anciennes colonies italiennes. Au point que pour délimiter un champ d'investigation suffisamment consistant qui puisse être appelé « postcolonial », il a été nécessaire d'y importer des auteurs italiens ayant traité narrativement ou non de la période coloniale à travers une expérience directe (Buzzati, Flaiano, Malaparte, Tobino) ou indirecte (Pascoli, D'Annunzio, Maria Luisa Astaldi), ou reconstruite *a posteriori* (Longo, Luca-relli, Domenichelli), ou des auteurs d'origine italienne nés et ayant vécu dans les anciennes colonies (Erminia dell'Oro), aux côtés d'écrivains de première ou deuxième génération d'origine érythréenne, somalienne et éthiopienne.

La « maigreur » du corpus postcolonial italien d'origine strictement coloniale doit malheureusement nous faire réfléchir sur la portée réelle de la critique académique adressée à ce genre d'auteurs, qui ne parvient pas encore à influencer suffisamment la réception de ce phénomène littéraire par une sphère plus large de lecteurs potentiels. Peut-être que seul un regard transnational et transcannonique sur le phénomène lui-même, c'est-à-dire une observation de ce genre de textes littéraires pris comme un patrimoine commun entre différents contextes linguistico-culturels et en même temps au sein du canon national (c'est-à-dire en les considérant comme une expression transnationale de la littérature nationale) pourrait favoriser une appréciation plus large de ces œuvres qui contribuent à réunir la littérature italienne contemporaine avec le contexte mondial.

Une politique culturelle détermine également le poids spécifique que l'auteur transnational peut acquérir dans la « représentation » de la littérature nationale véhiculée par les institutions éducatives et les médias de masse (radio, télévision et internet), dans ce cas à la fois en ce qui concerne l'impact collectif du contenu des médias de masse proposé avec des intentions éducatives et en ce qui concerne l'espace traditionnellement consacré dans les journaux et la télévision au marché éditorial à ce type d'auteur. On trouve de nombreuses indications dans ce sens dans le document de politique culturelle européenne intitulé « La culture et le secteur audiovisuel. Celebrating Europe's cultural diversity », publié par la Commission européenne en juin 2013. L'une de ses priorités est la promotion de la diversité culturelle et du dialogue interculturel, avec par exemple la création dès 2009 d'un prix européen spécifiquement dédié à la littérature, auquel concourent les auteurs des pays participant au programme culturel de l'UE « Europe créative ». Le prix de

littérature de l'Union européenne (PLUE), géré par un consortium formé par les associations européennes d'écrivains, de libraires et d'éditeurs, est actuellement ouvert à 41 pays d'Europe, dont les 27 États membres. Chaque année, des jurys nationaux d'un tiers des pays proclament les lauréats, de sorte que tous les pays sont représentés sur une période de trois ans.

Cette opportunité, par exemple, pourrait être saisie pour dépasser, surtout dans le cas de l'Italie, la tradition des prix dédiés aux auteurs d'origine non italienne, qui a débuté dans les années 1990, en introduisant le principe de la représentabilité au niveau européen de nos auteurs translingues en tant qu'auteurs italiens, puisque le prix est dédié au renforcement du dialogue interculturel. Il est également intéressant de comparer les candidatures proposées par les différents jurys nationaux en lice pour le prix européen, qui révèlent des politiques culturelles différentes et des déclinaisons variées de la relation entre les pouvoirs d'édition et la culture, comme le montrent les dossiers de prix disponibles en ligne. Un autre aspect à prendre en compte en matière de politique culturelle, et qui n'est pas secondaire, est la réception académique de la littérature transnationale, qui, à l'échelle européenne, connaît un développement considérable au cours des dernières décennies, avec une augmentation importante des études et bibliographies spécifiques.

Ces études travaillent sur les formes d'internationalisation du champ littéraire et sa réorganisation à la lumière du dépassement du modèle culturel « centre-périphérie » ; par conséquent, le passage de modèles de lecture critique marginalisants (comme le modèle sociologiquement dominant et mono-national) à des modèles de réception plus complexes et également transnationaux, dans lesquels la compréhension sociopolitique et culturaliste n'exclut pas une attention spécifiquement dirigée vers la dimension esthétique des textes, devient central. Dans cette direction, un aspect très intéressant est celui représenté par le passage des propositions interprétatives de la critique académique d'un contexte à un autre (au nom de la « théorie du voyage » ainsi appelée par Edward W. Said), surtout entre pays linguistiquement contigus (comme l'Allemagne et l'Autriche, la France et la Belgique) ou culturellement contigus (comme l'Italie et la France) : la nation dans laquelle un phénomène littéraire est relativement plus récent se tourne d'abord vers des modèles d'analyse critique et de définition théorique déjà élaborés dans un contexte linguistiquement ou culturellement voisin – avec tous les problèmes de malentendu et de conditionnement idéologique que cette mutation des paradigmes théorico-critiques peut entraîner.

POURQUOI UN CADRE EUROPÉEN EST NÉCESSAIRE

En conclusion, le cadre européen est nécessaire pour étudier le lien entre les littératures transnationales et les politiques culturelles. Par exemple, à propos de l'idée de « canon », un travail important a été réalisé ces dernières années, et dans différents champs disciplinaires, pour réorienter cette question dans un sens historique, culturel et différentiel, dépassant ainsi sa signification strictement nationale et monolingue. Par ailleurs, on note la contribution importante apportée presque partout par les études sur la traduction, tant pour mettre en évidence le conditionnement des canons nationaux et des politiques culturelles qui les sous-tendent – opérant, selon les cas, au détriment ou au contraire en faveur de la circulation et de la réception de la littérature étrangère en tant que patrimoine littéraire commun – que les processus d'auto-traduction impliqués dans l'activité des auteurs translingues et, plus généralement, des écrivains étrangers opérant dans un contexte culturel différent de leur contexte d'origine.

Comme le résume bien Gilles Dupuis dans son article intitulé « Transculturalism and écritures migrantes », qui figure dans le volume *History of Literature in Canada: English-Canadian and French-Canadian*, édité en 2008 par Reingard M. Nischik :

Transculturalism takes place when at least two—and sometimes three or more—cultures are not only engaged in dialogue, but partake in a more profound and often contradictory process, in which enlightenment, misunderstanding, and continuous reassessment of identity are at play. The ultimate aim is to transform each other's identity through a long, arduous, and sometimes painful negotiation of Otherness. (Dupuis, 2008, p. 500)

Bien que provenant d'un contexte géoculturel non européen, mais historiquement lié à la colonisation européenne et à la migration vers les territoires américains, cette affirmation peut parfaitement s'adapter à une partie significative de la littérature européenne contemporaine, où il est possible de reconnaître que l'éclaircissement, l'incompréhension et la réévaluation continue de l'identité sont en jeu.

Franca SINOPOLI
Sapienza Università di Roma

BIBLIOGRAPHIE THÉORIQUE ET CRITIQUE DE RÉFÉRENCE

- ALBERTAZZI Silvia, *Introduzione alla World Literature. Percorsi e prospettive*, Rome, Carocci, 2021.
- AMODEO Immacolata, *Die Heimat heißt Babylon. Zur Literatur ausländischer Autoren in der Bundesrepublik Deutschland*, Opladen, Westdeutscher Verlag, 1996.
- BENVENUTI Giuliana et CESERANI Remo, *La letteratura nell'età globale*, Bologne, il Mulino, 2012.
- _____, *Romanzo neostorico italiano*, Rome, Carocci, 2012.
- BOND Emma et COMBERIATI Daniele (dir.), *Il confine liquido. Rapporti letterari e interculturali fra Italia e Albania*, Nardò, Besa, 2013.
- BOND Emma, « Towards a Trans-national Turn in Italian Studies? », in *Italian Studies*, 69, 2014, 3, p. 415-424.
- BRIONI Simone et BONSA GULEMA Shimeli (dir.), *The Horn of Africa and Italy. Colonial, Postcolonial and Transnational Cultural Encounters*, Oxford, Peter Lang, 2018.
- BRUERA Franca, « Translinguisme littéraire. Frontières, représentations et définitions », in *Cosmo. Comparative Studies in Modernism*, 11, 2017, p. 9-17.
- BURNS Jennifer, *Migrant Imaginaries Figures in Italian Migration Literature*, Bruxelles, Peter Lang, 2013.
- CARTAGO Gabriella et FERRARI Jacopo (dir.), *Momenti di storia dell'autotraduzione*, Milan, LED, 2001.
- CHIELLINO Carmine, *Interkulturelle Literatur in Deutschland. Ein Handbuch*, Stuttgart/Weimar, Metzler Verlag, 2000.
- COMBERIATI Daniele, *Scrivere nella lingua dell'altro. La letteratura degli immigrati in Italia (1989-2007)*, Bruxelles, Peter Lang, 2010.
- _____, Daniele, *Ecrire hors du centre: exemples d'écrivains italophones: la littérature italienne contemporaine entre migration et postcolonialité*, Saarbrücken, Editions universitaires européennes, 2012.
- _____, Daniele, « "Narrazioni postcoloniali". Il caso italiano », in *Altreitalia*, 44, 2012, p. 67-85.
- CONTARINI Silvia, PIAS Giuliana et QUARELLI Lucia (dir.), *Coloniale e Postcoloniale nella letteratura italiana degli anni 2000, Narrativa*, n. 33/34, 2011/12.
- _____, Silvia, *Scrivere al tempo della globalizzazione. Narrativa italiana dei primi anni Duemila*, Firenze, Cesati, 2019.
- DEROBERTIS Roberto (dir.), *Fuori centro. Percorsi postcoloniali nella letteratura italiana*, Rome, Aracne, 2010.

- DE ZORDO Ornella et Fiorenzo FANTACCINI (dir.), *altri canoni / canoni altri*, Florence, Firenze University Press, 2011.
- DI MAIO Alessandra, *Wor(l)ds in progress. A Study of Contemporary Migrant Writings*, Milan, Mimesis, 2008.
- DOMENICHELLI Mario, « Il canone letterario occidentale al tempo della globalizzazione: mutazioni, ibridazioni, proliferazioni », in *Moderna*, 1, 2010, p. 15-47.
- DOMINGUEZ PRIETO César (dir.), *Contemporary Developments in Emergent Literatures and the New Europe*, Universidade de Santiago de Compostela, Santiago de Compostela 2014, *Cosmopolitanism and the Postnational: Literature and the New Europe*, Amsterdam, Brill-Rodopi, 2015.
- DUPUIS Gilles, « Transculturalism and Ecritures Migrantes », in *History of Literature in Canada: English-Canadian and French-Canadian*, dir. Reingard M. NISCHIK, Rochester, Camden House, 2008, p. 497-508.
- FRACASSA Ugo, *Patria e lettere. Per una critica della letteratura postcoloniale e migrante in Italia*, Rome, Perrone, 2012.
- Frank Søren, « The Emergence of a Literature of Migration (in Europe): When, Why, What, Where (Not) », in *Contemporary Developments in Emergent Literatures and the New Europe*, Dominguez C. , O'Dwyer M. (dir.), USC Editora Clave, Universidad de Santiago de Compostela 2014, p. 37-53.
- GNISCI Armando, *Creolizzare l'Europa. Letteratura e migrazione*, Rome, Meltemi, 2003.
- FORSDICK Charles, G. HARGREAVES Alec et MURPHY David (dir.), *Transnational French Studies. Postcolonialism and Littérature-monde*, Liverpool, Liverpool University Press, « Francophone Postcolonial Studies », vol. 1, 2010.
- JOUANNY Robert, *Singularités francophones ou choisir d'écrire en français*, Paris, PUF, 2000.
- KELLMAN Steven G., *Translingual Imagination*, Lincoln et Londres, University of Nebraska Press, 2000.
- KIEMLE Christiane, *Ways out of Babel. Linguistic and Cultural Diversity in Contemporary Literature in Italy Exploring Multilingualism in the Works of Immigrated Writers*, Trier, Wissenschaftlicher Verlag Trier, 2011.
- KING Bruce, *The Internationalization of English Literature*, Oxford, Oxford University Press, 2004.
- LECOMTE Mia, *Di un poetico altrove. Poesia transnazionale italoфона (1960-2016)*, Florence, Cesati, 2018.
- LEE Robert A. (dir.), *Other Britain, other British: Contemporary Multicultural Fiction*, Londres, Pluto Press, 1995.

- LOMBARDI-DIOP Cristina et ROMEO Caterina (dir.), *L'Italia postcoloniale*, Florence, Le Monnier, 2014.
- LORI Laura, *Inchiostro d'Africa. La letteratura postcoloniale somala tra diaspora e identità*, Vérone, ombre corte, 2013.
- MARZI Federica, *In terra straniera. Rappresentazioni e scritture dell'altro nell'emigrazione italiana in Germania*, Pasion di Prato (UD), Campanotto, 2014.
- MAUCERI Maria Cristina et NEGRO Maria Grazia, *Nuovo immaginario italiano*, Rome, Sinnos, 2009.
- MENGOZZI Chiara, *Narrazioni contese. Vent'anni di scritture italiane della migrazione*, Rome, Carocci, 2013.
- _____ CHIARA, « De l'utilité et de l'inconvénient du concept de World Literature », in *Revue de Littérature Comparée*, 2016, 3, p. 335-349.
- MOLL Nora, *L'infinito sotto casa. Letteratura e transculturalità nell'Italia contemporanea*, Bologne, Pàtron Editore, 2015.
- MORACE Rosanna, *Letteratura-mondo italiana*, Pise, ETS, 2012.
- NEGRO Maria Grazia, *Il mondo, il grido, la parola. La questione linguistica nella letteratura postcoloniale italiana*, Florence, Franco Cesati Editore, 2015.
- OSBORNE Deirdre (dir.), *The Cambridge Companion to British Black and Asian Literature (1945–2010)*, Cambridge, Cambridge University Press, 2016.
- PARATI Graziella, *Migration Italy. The Art of Talking Back in a Destination Culture*, Toronto, University of Toronto Press, 2005.
- PISANELLI Flaviano et TOPPAN Laura, *Confini di-versi. Frontiere, orizzonti e prospettive della poesia italoafona contemporanea*, Florence, Firenze University Press, 2019.
- PONZANESI Sandra, *Paradoxes of Postcolonial Culture. Contemporary Women Writers of the Indian and Afro-italian Diaspora*, New York, State University of New York, 2004.
- _____ Sandra et MEROLLA Daniela (dir.), *Migrant Cartographies: New Cultural and New Literary Spaces in Postcolonial Europe*, Lanham, Lexington Books, 2005.
- QUAQUARELLI Lucia, *Narrazione e migrazione*, Milan, Morellini, 2015.
- RESTUCCIA Laura, « Un nuovo capitolo della letteratura italiana », in *Atti della Accademia di Scienze, Lettere ed Arti di Palermo*, parte seconda: *Lettere*, vol. I, 2011, p. 361-380.
- ROMEO Caterina, *Riscrivere la nazione. La letteratura italiana postcoloniale*, Milan, Mondadori Education, 2018.
- RUSSO BULLARO Grace et BENELLI Elena (dir.), *Shifting and Shaping a National Identity: Transnational Writers and Pluriculturalism in Italy Today*, Leicester, Troubador, 2014.

- Saïd Edward, « Traveling Theory », in *The world, the text, and the critic*, Cambridge, Harvard University Press, 1983, p. 226–247.
- SCHMELING Manfred et SCHMITZ-EMANS Monika (dir.), *Multilinguale Literatur im 20. Jahrhundert*, Würzburg, Königshausen & Neumann, 2002.
- SILLER Barbara et VLASTA Sandra (dir.), *Literarische (Mehr)Sprachreflexionen*, Vienne, Praesens, 2020.
- SINOPOLI Franca, « Dall'universalismo letterario alle forme attuali della mondialità letteraria », in *La letteratura mondiale nel XXI secolo*, Armando GNISCI, SINOPOLI Franca, MOLL Nora, Milan, Bruno Mondadori, 2010, p. 55-116.
- ____ Franca, « Verso un concetto transnazionale delle scritture letterarie italiane », in *La letteratura degli italiani. Rotte, confini, passaggi*, BENISCELLI Alberto, MARINI Quinto et SURDICH Luigi (dir.), Novi Ligure, Città del Silenzio Edizioni, 2012, p. 247-264.
- ____ Franca (dir.), *Postcoloniale italiano. Tra letteratura e storia*, Aprilia, Novalogos, 2013.
- VLASTA Sandra, *Contemporary Migration Literature in German and English: A Comparative Study*, Leiden, Brill/Rodopi, 2016.
- WELSCH Wolfgang, « Transculturality – the Puzzling Form of Cultures Today », in *Spaces of Culture: City, Nation, World*, FEATHERSTONE Mike et LASH Scott (dir.), Londres, Sage, 1999, p. 194-213.

DOCUMENT

Regulation (eu) no 1295/2013 of the european parliament and of the council, establishing the Creative Europe Programme (2014 to 2020), in *Official Journal of the European Union*, 11 décembre 2013 : <https://eur-lex.europa.eu/legal-content/EN/TXT/PDF/?uri=CELEX:32013R1295&from=EN>

*Transcultural Literature:
Forms and Motifs, a Comparative Approach*

ABSTRACT

Departing from a definition of the term “transculturality” and its use in different linguistic and academic contexts, this article proposes a basis for a typology of forms and motifs in transcultural literature. In order to do so, I discuss a possible definition of “transcultural literature”, so as to later talk about formal characteristics and, finally, features with regard to content that these texts share. I use a comparative approach and illustrate my arguments with examples taken from texts in English and German.

Keywords: transculturality – transcultural literature – motifs – forms

RÉSUMÉ

Partant d'une définition du terme « transculturalité » et de son utilisation dans différents contextes linguistiques et académiques, cet article propose une base pour une typologie des formes et des motifs de la littérature transculturelle. Pour ce faire, je discute d'une définition possible de la « littérature transculturelle » pour ensuite parler des caractéristiques formelles et, enfin, des caractéristiques en matière de contenu que ces textes partagent. J'utilise une approche comparative et illustre mes arguments par des exemples de textes en anglais et en allemand.

Mots-clés : transculturalité – littérature transculturelle – motifs – formes

**

For a different contribution in the context of the Jean Monnet project “Transcultural Europe in the Global World” at the Sapienza University in Rome in May 2022, I asked what we deal with when we talk about “transculturality”¹.

1. See Sandra VLASTA, « Multi-? Inter-? Trans-? The concepts of transculturality in literary studies », in *Transculturalità: un concetto operativo in Europa?*, Silvia CONTARINI, Franca SINOPOLI (dir.), Rome, Lithos, 2023, p. 23-36.

I analyzed different usages and definitions of the term “transcultural” and its synonyms, such as “transnational”, “intercultural” and “multicultural”. As a literary scholar, I looked at their uses in literary studies, that is, I looked at definitions and corpora of transcultural, transnational, intercultural and multicultural literature.

In this contribution, I would like to take this discussion a step further and propose a basis for a typology of forms and motifs of transcultural literature. In order to do so, I first give a short definition of my use of “transcultural literature”; I then present formal characteristics and, finally, discuss features with regard to the content that these texts share. In this article, I concentrate on two motifs – the motif of language and language learning and the search for identity expressed in food and cooking – but also refer to other relevant motifs. I use a comparative approach and illustrate my arguments with examples from English- and German-speaking literature.

TRANSCULTURAL LITERATURE

As I have shown in the paper I referred to above, the definitions of transculturality and, thus, of “transcultural literature” vary very much. In the English-speaking world, transcultural and transnational are often used as synonyms. In German, the term *interkulturell* is another synonym that is used. The German *transnational*, on the other hand, is often reserved for the political and economic sphere.

In what follows, I adapt Núria Codina Solà's and Paul Jay's approaches. Whereas the latter proposes a broad thematic approach, I agree with Codina Solà, who refrains from choosing only one possible approach to transcultural literature. The scholar assessed different studies of transcultural literature and determined different approaches in the definition of transcultural literature, such as biographical approaches, thematic approaches, aesthetic approaches, political approaches, and approaches with an eye to reception. While she acknowledges these definitions, as they all bring to the fore different dimensions of transcultural literature, she also criticizes them, as they are fragmented and therefore not very applicable. As an alternative, Codina Solà suggests applying Ludwig Wittgenstein's concept of “family resemblance²” to describe

2. Núria CODINA SOLÀ, *Verflochtene Welten. Transkulturalität in den Werken von Najat El Hachmi, Pius Alibek, Emine Sevgi Özdamar und Feridun Zaimoglu*,

the various texts that have hitherto been considered by different definitions of transcultural literature. Instead of focusing on the differences between the texts, she proposes to concentrate on their shared characteristics that show their connectedness.

Accordingly, I define “transcultural literature” as texts that are characterized by topics such as migration, globalization, cosmopolitanism, diaspora, history, identity, and decolonization. Keeping Codina Solà’s “family resemblance” in mind, I am aware that this approach often overlaps with a biographical approach to “transcultural literature”, that is, often the authors in question have personal experience of the events they describe (in particular migration or flight). This entails that one must not undervalue the political aspect of these texts. Furthermore, as a literary scholar, I am interested in the text’s aesthetics and their reception.

Finally, in what follows, I concentrate on contemporary literature, i.e., on texts that were written during the past thirty years.

FORMS: GENRES OF TRANSCULTURAL LITERATURE

Transcultural literature has emerged in different genres. For instance, in his study of “transnational literature³”, Paul Jay includes examples of fiction, poetry and drama by writers such as Jhumpa Lahiri, Chimamanda Ngozi Adichie, Jenny Erpenbeck, Aleksandar Hemon, Viet Thanh Nguyen, Derek Walcott, Louise Bennett, Xiaolu Guo, Sally Wen Mao, and Wole Soyinka. Besides, transcultural literature has also led to the emergence of new genres, such as the post-migration theatre and the intercultural (or: transcultural) family novel.

The post-migration theatre (a term which is mainly used in German-speaking contexts: *postmigrantisches Theater*) is a form of theatre in which 2nd and 3rd generation immigrant actors stage plays that are about protagonists with a life story similar to their own, often by using innovative new forms⁴. It opens new cultural spaces for immigrants and their descendants and, at the same

Würzburg, Königshausen & Neumann, 2018, p. 45.

3. Paul JAY, *Transnational Literature. The Basics*, New York, Routledge, 2021. It needs to be highlighted that Jay uses the term “transnational” rather than transcultural. In fact, he is interested in the process of transnationalization of English literature that he claims to observe.

4. See also Martina Kopf’s contribution on the concept of post-migration in this volume.

time, reflects the heterogeneous contemporary urban life. Berlin and the two theaters directed by Shermin Langhoff (Ballhaus Naunynstraße, 2008-2013, and Maxim Gorki Theatre, from 2013) are centers of this new form of theatre that has been recognized internationally.

In prose writing, Michaela Holdenried and Weertje Willms⁵ identified the intercultural family novel as a new genre that ties in with earlier forms of the family novel, such as Thomas Mann's *Buddenbrooks* (1901) or Isabell Allende's *The House of the Spirits* (1982). Recent family novels (or generational novels) such as Yadé Kara's *Selam Berlin* (2003), Vladimir Vertlib's *Zwischenstationen* (1999), Monica Ali's *Brick Lane* (2002) and Hanif Kureishi's *The Buddha of Suburbia* (1990), deal with families that are highly influenced by migration and globalization, and whose members are engaged in identity issues. Often, these family novels are told from one of the younger family members' points of view, i.e., a member of the second or third generation. Frequently, they are the first-person narrators, who tell not only their own, but also their parents' and grandparents' stories. Furthermore, they often act as interpreters for other family members, an aspect I will come back to later.

Eventually, these novels, just like post-migration plays, have to do not only with migrants and their lives, but with how societies change due to globalization, media, migration, and crises and how individuals and families respond.

FORMS: MULTILINGUALISM

Apart from the emergence of new genres, transcultural literature has led to an increase in multilingual works. There is of course a long tradition of literary multilingualism. However, in transcultural literature, this is a formal feature that is particularly frequent. In the following examples, I restrict myself to works that are explicitly multilingual, which means that more than one language appears on the surface of the text. This formal feature spans all genres. For instance, the above-mentioned post-migration theatre is highly multilingual, not least due to the multilingual actors and characters that are involved. On stage, these productions often use surtitles.

Multilingual poetry includes works such as Sophie Herxheimer's *Velkom to Inklandt. Poems in my Grandmother's Inklisch*, 2017, which mixes English

5. Michaela HOLDENRIED and Weertje WILLMS (eds.), *Die interkulturelle Familie. Literatur- und sozialwissenschaftliche Perspektiven*, Bielefeld, Transcript, 2012.

and German and comes up with an idiosyncratic new language⁶. Xoşewîst in his volume *Leipzig'st* mixes German, English, Arabic, Kurdish and Spanish in his poems about suppression and flight, but also about arriving, and adds a linguistic glossary to each poem, so as to help readers understand⁷. Yoko Tawada's *Abenteuer der deutschen Grammatik*, mixes German and Japanese, the author's two main languages⁸.

Finally, transcultural prose writing has also produced many multilingual texts, such as the Chinese-British writer Xiaolu Guo's *A Concise Chinese-English Dictionary for Lovers* (2007) about a Chinese woman who comes to London to study English and whose learning process is reflected in the novel's linguistic style⁹. With every chapter, her English becomes less incorrect and more complex. Furthermore, her vocabulary increases. On the surface of the text, at times, Chinese characters are introduced.

The Japanese-German author Yoko Tawada may again serve as an example of multilingual prose writing. Like Guo's book, Tawada's novel *Schwager in Bordeaux*, also talks about language learning¹⁰. In this case, the Japanese protagonist travels from Germany, where she lives, to France to study French. The whole text is interspersed with Japanese (Chinese) Kanji that are also used by the protagonist to make brief notes of events she wants to describe in detail later. The novel thus becomes multilingual on different levels: on the text's surface, where readers can see the Japanese Kanjis, at plot level, as the main protagonist originally comes from Japan and language learning is at the center of the story, and, finally, on the authorial level, since Tawada is multilingual, too.

6. Sophie HERXHEIMER, *Velkom to Inklandt. Poems in my Grandmother's Inklisch*, London, Short books, 2017.

7. Xoşewîst, *Leipzig'st*, Wiesenburg, Hochroth, 2020.

8. Yoko TAWADA, *Abenteuer der deutschen Grammatik*, Tübingen, Konkusbuch Verlag, 2010.

9. Xiaolu GUO, *A Concise Chinese-English Dictionary for Lovers*, London, Vintage, 2007. For a detailed analysis of the multilingualism in Guo's novel see Ina Hein and Sandra Vlasta, „Brüche erzählen – exophones Schreiben bei Levy Hideo und Guo Xiaolu“, in *Brüchige Texte, brüchige Identitäten. Avantgardistisches und exophones Schreiben von der klassischen Moderne bis zur Gegenwart*, Norbert BACHLEITNER, Ina HEIN, Károly KOKAI and Sandra VLASTA (eds.), Vienna, Vienna University Press, 2018, p. 163-205.

10. Yoko TAWADA, *Schwager in Bordeaux*, Tübingen, Konkursbuch Verlag, 2008.

As literary multilingualism is often visible on the surface of a text, I here present it as a formal feature of transcultural literature. It needs to be underscored, however, that a text's multilingualism is a major feature of a work's aesthetic and that it is intrinsically linked to its content, for instance to language as a motif of transcultural literature.

THE MOTIF OF LANGUAGE IN TRANSCULTURAL LITERATURE

In transcultural literature, the reflection on language – a constituting element of any literary text – is often closely connected to the experience of migration; a change of place brings with it a change in language¹¹. Thus, language and language acquisition are common motifs; strategies of dealing with language(s) have to be found and renewed constantly – the texts by Yoko Tawada and Xiaolu Guo mentioned above are good examples of this. What is more, translation (in a linguistic sense, but also cultural translation) becomes part of everyday life and is realised in the texts, for instance, in the depiction of the second generation as linguistic and cultural translators. This is the case in novels such as Vladimir Vertlib's *Zwischenstationen*, Julya Rabinowich's *Spaltkopf* and Timothy Mo's *Sour Sweet*¹². There, the children and adolescents take over the role of translators for their parents, and thus often a lot of responsibility, too, for instance in situations with the authorities.

When migration and language changes are experienced by a family or a group of people, the generation gap is often expressed on a linguistic level. While the first generation often struggles to learn the new language, children are more easily able to deal with an additional language. Azade Seyhan notes this difference in language competence in migration, though she sees it rather from the parents' point of view, when she states: "The immigrant parents cling to a language on which their children have only a tenuous and disintegrating hold¹³." While the parents continue this way to have their traditions, it is up to the second generation to change both language as well as traditions

11. See Helen O'Sullivan, who has analyzed intercultural literature as language learner narratives. Helen O'SULLIVAN, *Language Learner Narrative. An Exploration of Mündigkeit in Intercultural Literature*, Amsterdam, Rodopi, 2014.

12. Timothy MO, *Sour Sweet*, London, Paddleless Press, 1982; Julya RABINOWICH, *Spaltkopf*, Vienna, Deuticke, 2008; Vladimir VERTLIB, *Zwischenstationen*, Vienna, Deuticke, 1999.

13. Azade SEYHAN, *Writing Outside the Nation*, Princeton, Princeton University Press, 2001, p. 74.

according to the new place: “The burden of refashioning cultural practices to avoid embarrassment and misjudgment falls on the children¹⁴.”

The children might have a much more positive experience of acculturation in the new homeland than their parents. On the one hand, this can lead to a bigger gap between the generations in the migration situation. On the other hand, however, in their role as translators children may become a link between their parents and the new homeland; they can help their parents adapt their identity to the migration situation. Therefore, the usual roles of the parent – the one who helps the child grow and develop – and child, are reversed. These changed roles also underline the parents’ nonage in migration, which, because of their lack in language competence is often ascribed to them – both in literature as well as in society¹⁵.

To illustrate this point, I would like to quote the poem “Elena” by Pat Mora that also has elements of multilingualism.

Elena

My Spanish isn't enough.
 I remember how I'd smile
 Listening to my little ones,
 understanding every word they'd say,
 their jokes, their songs, their plots.
 Vamos a pedirle dulces a mamá. Vamos.
 But that was in Mexico.
 Now my children go to American high schools.
 They speak English. At night they sit around
 The kitchen table, laugh with one another.
 I stand by the stove and feel dumb, alone.
 I bought a book to learn English.
 My husband frowned, drank more beer.
 My oldest said, “Mamá, he doesn't want you
 To be smarter than he is.” I'm forty,
 embarrassed at mispronouncing words,
 embarrassed by the laughter of my children,
 the grocer, the mailman. Sometimes I take
 my English book and lock myself in the bathroom,

14. *Ibid.*

15. See HORST HAMM, *Fremdgegangen – freigeschrieben. Einführung in die deutschsprachige Gastarbeiterliteratur*, Würzburg, Königshausen & Neumann, 1988, p. 95.

say the thick words softly,
for if I stop trying, I will be deaf
when my children need my help¹⁶.

While she used to be able to understand every word her children said, now Elena has problems following their conversations. The language chosen for this reflection on linguistic difference and linguistic incompetence, however, is English and therefore the same language the narrator admits and laments not to know well enough. The narrator's correct use of English, especially in the stylistically elevated form of a poem, counteracts the piece's content and the problems Elena purportedly has. However, the use of English in the poem recreates the described distance between mother and children as a distance between narrator and readers since we do not have access to her most intimate experiences and thoughts, which would be expressed in Spanish. The use of English emphasises the linguistic distance Elena feels both from her first language, Spanish, which in the text is present only in memories mentioned briefly, and to English, which, although it surrounds her (and the reader), be it in more intimate situations (at home, in the bathroom) or in official ones (with the grocer, the mailman), remains inaccessible to her. The situation of a double-exile, meaning that of the persona as well as that of the author, leads to a situation where English is used to express the distance from, and the nostalgia for, the mother tongue.

In Monica Ali's *Brick Lane*, a woman stands at the centre and her two children represent the second generation¹⁷. Also in this novel, the latter feel more part of the new than the old homeland. Subsequently, the family loses their common cultural background; the children get to know traditions and values that are different from their parents' and thus reflect on their parents' way of life, which is no longer the only option for their own lives¹⁸.

16. Pat MORA, "Elena", in *Barrios and Borderlands. Cultures of Latinos and Latinas in the United States*, Denis Lynn Daly Heyck, New York, Routledge, 1994, p. 386.

17. Monica ALI, *Brick Lane*, London, Doubleday, 2003.

18. On the clash of "cultures and generations" in the context of migration see also: Kathy-Ann TAN, "'Caught between Worlds': The Clash of Cultures and Generations in the Work of Monica Ali, Jhumpa Lahiri and Zadie Smith", in *Territorial Terrors: Contested Spaces in Colonial and Postcolonial Writing*, Gerhard Stilz (ed.), Würzburg, Königshausen & Neumann, 2007, p. 227-238.

At the beginning of the novel, the protagonist Nazneen stays mainly in her apartment in Tower Hamlets, a London district populated mostly by immigrants from Bangladesh. Staying at home, however, is not Nazneen's decision but her husband Chanu's. He also objects to his wife learning English – he feels there is simply no need for it:

“I would like to learn some English,” said Nazneen.

Chanu puffed his cheeks and spat the air out in a *fuff*. “It will come.

Don't worry about it. Where's the need anyway?” He looked at his book and Nazneen watched the screen¹⁹.

Nazneen's friend Razia starts to learn English because of her children, who are growing up in Great Britain: “Do you know why I'm going to learn English?” said Razia [...]. ‘So that when my children start telling dirty jokes behind my back, I'll be able to whip their backsides’²⁰.” Although expressed in a casual way, Razia's desire to learn English and be competent in the language, is that she actually hopes she will be able to stay in contact with her children. She knows that her children are growing up as Britons and that she must act proactively if she is to continue to be with them in this new home country.

IDENTITY AND THE SEARCH FOR IDENTITY EXPRESSED BY COOKING, EATING, AND FOOD

I already mentioned the matter of identity as one of the characteristic features of transcultural literature. I would like to present a particular, but rather frequent way in which these questions are dealt with, namely expressed by cooking, eating and food in general.

Eating is a cultural practice pregnant with symbols, messages, and meanings. It can convey information on status, gender roles, ethnicity, religion, identity, and other cultural constructions. It can also be a solidarity symbol within a group, be it the family or wider communities such as villages, ethnic groups, or nations. Thus, in the representation of eating, cooking, and food in literature, the focus often is on their symbolic and cultural meanings, thereby very revealing of characters' identity or their search for it.

The relationship between food and identity is multifaceted: Eating is part of our identity; food, by being consumed, becomes part of ourselves and can

19. Monica ALI, *Brick Lane*, *op. cit.*, p. 28.

20. *Ibid.*, p. 59.

therefore be regarded as an essence of identity. Pierre Bourdieu mentions that eating habits are one of the things most difficult to change: “And it is probably in tastes in *food* that one would find the strongest and most indelible mark of infant learning, the lessons which longest withstand the distancing or collapse of the native world and most durably maintain nostalgia for it²¹.”

These observations are particularly relevant in a migration situation because not only is it a transfer to a different place but also a change of cultural surroundings, including food and drink. In such a situation, holding onto familiar meals and beverages might help someone come to terms with their new surroundings and allow them to hold onto their identity, or at least renegotiate it. It can also help acquaint others, such as the second generation, with one's home²². On the other hand, in a new homeland, cooking can also be a realm where new things are tried out and adopted. By mixing, new blends can be created in the borderland of migration, creations which can be part of the old or the new, or both, or neither. In a migration situation, identity is being questioned and changed. Migrants have to find a “new place” – in a spatial, social, and temporal way. Food might help in this situation of change as it can create a sense of stability.

In Timothy Mo's novel *Sour Sweet*, three different generations try to cope with their new lives in a migration context. Mo uses food, eating, and cooking in various ways as key metaphors for the migration experience. The Chen family comes from China and their traditional dishes as well as London's hybrid world of Chinese restaurants and Chinese takeaways are the background (or rather the basis) for their migration story, as told in the novel. Besides the traditional meals the Chens eat and some traditional English dishes (which they hardly ever try), food served in London's Chinese takeaways, which is neither English nor Chinese, is primarily represented in the text. When the Chens open their own takeaway restaurant, they do not decide for themselves what dishes they would like to serve, but instead copy what

21. Pierre BOURDIEU, *Distinction: A Social Critique of the Judgement of Taste*, Cambridge/Massachusetts, Harvard University Press, 1984, p. 79.

22. Cf. Susanne Reichl's comment: “Food [...] can provide a link to ‘home’, even for those characters who have never been in the country of their parents’ origin”. Susanne REICHL, “‘Like a Beacon Against the Cold’: Food and the Construction of Ethnic Identities in Black British Novels”, in *Eating Culture: The Poetics and Politics of Food*, Tobias Döring and others (eds.), Heidelberg, Universitätsverlag C. Winter, 2003, p. 177-193, p. 192.

is being offered in similar places. They find out what is being served in other takeaways and, consequently, offer “a stereotyped menu, similar to those outside countless other establishments in the UK²³”. And here is what they serve:

“Sweet and sour pork” was their staple, naturally: batter musket balls encasing a tiny core of meat, laced with a scarlet sauce [...]. “Spare-ribs” (whatever they were) also seemed popular. So were spring-rolls, basically a Northerner’s snack, which Lily parsimoniously filled mostly with bean-sprouts. All to be packed in the rectangular silver boxes, food coffins, to be removed and consumed statutorily off-premises²⁴.

The meals sold by the Chens remain alien to them: the food is soaked in odd red sauces, some of the dishes remain a complete mystery to them, such as “‘spare-ribs’ (whatever they were)²⁵”. They would never eat this food themselves and cannot comprehend their English customers’ taste: “English tastebuds must be degraded²⁶”, is their judgement.²⁷ Rather than ‘food’, those dishes are merely a substance the Chens earn a living with. They certainly do not have anything to do with their own traditional food: “it bore no resemblance at all to Chinese cuisine²⁸”.

Thus, in their case the Chens cannot claim this new realm as a new identity in migration as it remains distant from them. This is because they were not involved in its creation but rather adopted the main features of

23. Timothy Mo, *Sour Sweet*, *op.cit.*, p. 111. With reference to Frank Chin, Ching Lin Pang calls this praxis “food pornography” and defines it as “making a living by exploiting the ‘exotic’ aspects of one’s ethnic foodways”. Chinese immigrants have to economically exploit the prejudices and stereotypical ideas people have about them to be able to survive in migration. At the same time, “food pornography” also means to acknowledge and to confirm the supremacy of the (in this case) white population, who accept immigrants as long as they offer “‘spicy’ and ‘exotic’ food”. Ching Lin PANG, “Beyond ‘Authenticity’: Rinterpreting Chinese Immigrant Food in Belgium”, in *Eating Culture: The Poetics and Politics of Food*, *op.cit.*, p. 53-70, p. 55.

24. Timothy Mo, *Sour Sweet*, *op.cit.*, p. 111.

25. *Ibid.*

26. *Ibid.*

27. Many Chinese immigrants seem to feel in a similar way. According to Ching Lin Pang, especially the first generation of Chinese restaurant owners in Belgium “maintain an ambivalent attitude towards their customers, who could not appreciate certain Chinese ingredients. Some of them have harbored disdain for the food their customers were willing to consume.” Ching Lin PANG, “Beyond ‘Authenticity’”, *art. cit.*, p. 67.

28. Timothy Mo, *Sour Sweet*, *op.cit.*, p. 111.

Chinese takeaways and continued traditions foreign to them. Only their son succeeds in tasting and liking other food, too – again it is the second generation that forms the link between the old and the new homeland.

CONCLUSION

In this article, I proposed a basis for a typology of forms and motifs of transcultural literature. Besides particular genres and the fact that transcultural literature is multilingual, I referred to motifs that can be found in the texts in question and here restricted myself to two: the motif of language and language learning and the search for identity expressed in food and cooking. There are, of course, other examples of motifs, such as the depiction of the new homeland, the alternative, unauthorised historiographies narrated in the texts, the role of genealogies, of family histories, and the role of the second (and third) generation: here, I could only look at the latter with regard to their role as linguistic and cultural translators²⁹. Furthermore, these motifs are to be understood as a selection only; I do not intend to reduce migration literature to these sole themes and motifs.

Finally, it is important to note that transcultural literature is always a political project, too. It is part of a process of defining, in a new way, culture and literature; and it works towards their transculturalisation and transnationalisation. These texts are not only about the presence of immigrants in a new country, complete with their problems and difficulties, but also about the immigrants' (cultural, societal, political etc.) participation and their impact. If literature is understood as a means of gaining insight and a better understanding of the world, transcultural literature can help us to better understand current phenomena, such as migration and globalization. Transcultural literature, in a nutshell, familiarises us with some individual migration and globalization stories, thereby suggesting ideas for how political and societal challenges can be met.

Sandra VLASTA
Università di Genova

29. I have presented and in-depth discussion and analysis of some of these motifs elsewhere. See Sandra VLASTA, *Contemporary Migration Literature in German and English: A Comparative Study*, Leiden/Boston, Brill/Rodopi, 2016.

Notes sur les concepts de « posture » et de « narratives transculturelles »

RESUMÉ

Cet article vise à rassembler et à analyser les définitions du concept de « posture » dans différentes disciplines des sciences humaines (la littérature, la sociologie, l'anthropologie, la philosophie et la théorie critique) et à les faire interagir avec la notion de « narratives transculturelles ». L'accent sera mis en particulier sur l'aspect corporel et matériel qui émerge du concept de posture, notamment sur les pratiques d'observation, en relation avec les questions de la visibilité et de la marginalité. Les différents, et souvent contradictoires, enjeux posturaux permettront de considérer le concept de transculturalité et ses récits dans une nouvelle perspective critique.

Mots-clés : posture, positionnement, *positionality*, narratives transculturelles

ABSTRACT

This article aims at collecting and analysing some definitions of the concept of “posture” from different fields of the humanities and social sciences (including literature, sociology, anthropology, philosophy and critical theory) and to make them interact with the notion of “transcultural narratives”. In particular, the focus will be on the bodily and material aspect that emerges from the concept of posture, especially on observational practices, in relation to the question of visibility and marginality. The different and often contradictory postural issues will permit to consider the concept of transculturality and its narratives from a new critical perspective.

Keywords: posture, positioning, *positionality*, transcultural narratives

* * *

L'objectif de cette contribution est de regrouper les définitions du concept de « posture » dans différents domaines de recherche des sciences humaines et sociales, et de les faire interagir entre elles et avec la notion de « narratives transculturelles » (à considérer comme une traduction littérale de l'anglais *transcultural narratives*, comme je l'expliquerai). Les réflexions qui suivent ne doivent pas être lues comme un résultat définitif, mais constituent une constellation terminologique et conceptuelle en devenir et ouverte, dans laquelle

on peut puiser des outils génératifs pour aborder, sous un angle différent, des questions bien connues des études transculturelles, à savoir le rapport avec l'altérité, la relation entre espace et visibilité, en accordant une attention spécifique à l'espace de la marginalité conçue, d'une part, comme un lieu d'où il faut sortir pour atteindre un centre présumé et, d'autre part, comme un espace de possibilité radicale (à partir des théorisations de bell hooks).

POSTURES, POSITIONS, INCLINAISONS : VOIR L'AUTRE ET ÊTRE VU

Commençons par le terme *posture*. Que signifie ce terme ? Pour les spécialistes de littérature, le concept de « posture littéraire » viendra d'abord à l'esprit. En se fondant sur les théories bien connues de Bourdieu sur la notion de « champ littéraire », le sociologue de la littérature Alain Viala a été le premier à conceptualiser le terme *posture* dans le domaine littéraire. Pour Viala, le terme indique les « façons de prendre et d'occuper une position ; on peut, par exemple, occuper modestement une position avantageuse, ou occuper à grand bruit une position modeste [...]. On fera donc intervenir la notion de posture (de façon d'occuper une position)¹. »

Pour Viala, la posture est la façon d'occuper une position dans le champ littéraire, et concerne notamment l'auteur. Reprenant ce concept et le faisant interagir avec un texte célèbre de Roland Barthes intitulé *L'Écrivain en vacances*, recueilli dans *Mythologies*, le critique Jérôme Meizoz, dans son ouvrage intitulé *Postures littéraires. Mises en scène modernes de l'auteur*, se concentre plus spécifiquement sur la « mise en scène publique de l'auteur² », c'est-à-dire sur la manière dont les auteurs se positionnent sur la scène socio-littéraire, textuellement et contextuellement. Meizoz soutient que le terme *posture* est équivalent au terme latin *persona* « désignant le masque théâtral qui institue tout à la fois une voix et son contexte d'intelligibilité. Sur la scène d'énonciation de la littérature, l'auteur ne peut se présenter et s'exprimer que muni de sa *persona*, sa posture. Par ailleurs, l'œuvre constitue aussi une image de soi proposée au public³. »

1. Alain VIALA, « Eléments de sociopoétique », in *Approches de la réception. Sociopoétique et sémiostylistiques de Le Clézio*, Georges MOLINIÉ, Alain VIALA (dir.), Paris, PUF, 1993, p. 216-217.

2. Jérôme MEIZOZ, *Postures littéraires. Mises en scène modernes de l'auteur*, Genève, Slatkine Érudition, 2022 (2007), p. 19.

3. *Ibid.*

Il s'agit de deux définitions connexes d'un même concept, celui de « posture littéraire », étroitement lié à la position sociale, à l'*habitus*⁴, à la trajectoire sociale de l'écrivain et, comme l'ajoute Meizoz, à la scène médiatique que les écrivains déterminent eux-mêmes. Selon les définitions de Viala et Meizoz, la posture serait alors une attitude existentielle et morale.

Mais quittons un instant le prisme de la théorie littéraire pour nous concentrer sur le sens spécifique du terme. En remontant à son sens étymologique, le mot *posture* indique avant tout la manière d'occuper physiquement une position dans l'espace, position que l'on prend spontanément, volontairement ou par contrainte. Ce n'est que dans un deuxième temps que le terme acquiert le sens figuré d'*attitude* du corps, une attitude adoptée pour donner une certaine image de soi, signifiant ainsi souvent une attitude morale ou un positionnement tactique, plus proche du sens de *pose*, qui indique l'action de poser, de mettre en place, la manière de se tenir. Dans un texte de 2013 intitulé *Inclinazioni. Critica della rettitudine* (*Inclinaisons. Critique de la droiture*), la philosophe Adriana Cavarero remet en question la signification morale et politique de la posture verticale du sujet⁵ et propose de repenser la subjectivité en termes d'inclinaison. Elle identifie deux postures, qui prennent la forme de deux figures géométriques, auxquelles correspondent deux constructions ontologiques : la figure de l'homme droit, dans laquelle se cache un soi égoïste, autosuffisant et autoréférentiel, et celle de la personne inclinée, qui prend la forme d'un soi altruiste, ouvert et poussé à quitter son axe pour se pencher sur

4. Dans *Questions de sociologie*, Bourdieu utilise le mot « posture » comme « synonyme de “disposition du corps”, au moment de revenir sur ce qu'englobe cette “structure structurante et structurée” qu'est l'*habitus* – c'est-à-dire ce qui est inculqué et non ressenti comme tel » (voir Denis SAINT-AMAND, David VRYDAGHS, « Retours sur la posture », in *Contextes. Revue de sociologie de la littérature*, numéro monographique, « La Posture. Genèse, usages et limites d'un concept », 8, 2011, <https://journals.openedition.org/contextes/4692>

5. Cette question concerne également la dynamique de la posture corporelle, qui a été étudiée en sociologie en relation avec la déformation et ses conséquences sociales, voir par exemple Alun WITHEY, « Shaping the Body: The Politics of Posture », in *Id.*, *Technology, Self-Fashioning and Politeness in Eighteenth-Century Britain. Refined Bodies*, Londres, Palgrave Pivot, 2016. C'est également un concept central dans les études sur la danse et la corporéité : depuis les manuels de ballet – comme dans Mark FRANKO, *La Danse comme texte. Idéologies du corps baroque*, Paris, Éditions de l'Éclat, 2005 – jusque dans le vaste champ de la cinésiologie – voir par exemple Michel FRÈRES, Marie-Bernadette MAILOT, *Maître et clés de la posture*, Paris, Frison-Roche, 2002.

l'autre. Dans la dernière partie de l'essai, elle esquisse des *Schemi per una critica posturale* (Schémas pour une éthique posturale), qui gravitent autour de l'idée que « l'inclinaison maternelle pourrait fonctionner comme un module perturbateur d'une géométrie différente et plus révolutionnaire visant à repenser le cœur de la communauté⁶ ».

Le problème postural que pose Cavarero est lié au modèle de la vision du « visage de l'Autre » debout, à partir donc de la position érigée, théorisé par Lévinas. Le concept de droiture est en effet assumé par le philosophe pour combattre l'égoïsme, et permettre à l'égo de s'ouvrir à une extériorité dont on ne peut pas parler. La question que pose Cavarero, à partir de la relecture de la pensée de Lévinas par Derrida, est la suivante : « comment parler de l'extériorité de l'Autre, de son altérité absolue, sans que le Même ne l'englobe dans son langage⁷ ? » C'est une question qui intéresse clairement tous ceux qui s'occupent de narratives transculturelles et qui met en évidence la nécessité de repenser le « mouvement éthique⁸ » impliquant une orientation vers l'autre. Comme le souligne Cavarero dans sa critique de la pensée de Lévinas, la rénovation posturale proposée est liée à « la catégorie d'*espace* et au primat de la visibilité qu'elle présuppose⁹ ». La posture droite louée par Lévinas porte en soi l'héroïsme humaniste du « face à face », de la prise en charge du visage de l'Autre, du sacrifice de soi pour défendre l'autre d'une éventuelle mort violente au prix de sa vie. Cavarero remarque que la responsabilité envers l'Autre, pour Lévinas, « n'implique pas du tout que je me penche sur lui, que je me courbe, que je prenne soin de lui en adoptant la posture classique de celui qui, répondant à l'absolue vulnérabilité de l'autre, se penche sur la créature nue¹⁰ ». Alors que du point de vue de Cavarero, la véritable rencontre avec l'autre ne se fait pas par la position debout, mais précisément à travers une inclinaison posturale. Ce qui nous intéresse ici, c'est la manière dont Cavarero interroge la relation à l'autre, en soutenant une thèse fondamentale : la manière de voir l'autre est une question posturale et l'analyse de la posture de la vision permet de s'interroger sur soi-même et sur son rapport à l'autre.

6. Adriana CAVARERO, *Inclinazioni. Critica della rettitudine*, Milan, Raffaello Cortina Editore, 2013, p. 182 (nous traduisons).

7. *Ibid.*, p. 188.

8. *Ibid.*

9. *Ibid.*, p. 189.

10. *Ibid.*, p. 217.

La réflexion de Cavarero confirme également que le terme *posture* a d'abord un sens matériel, il concerne avant tout le corps, le regard, l'écoute, les choses dans l'espace et leur interaction. Parmi les cinq sens, auxquels la posture se rattache facilement, celui qui est particulièrement pertinent pour les sujets que nous allons aborder est celui de la vue.

En effet, une fois positionné, la première chose que l'on fait habituellement est d'observer, et dans la plupart des cas, on est également observé par l'environnement. La posture détermine la manière d'observer, mais est en même temps déterminée par la manière d'observer. Le concept de posture est donc lié à la fois à l'observation et à la visibilité. En ce sens, dans le contexte littéraire, il conviendrait de réfléchir à ce postulat apparemment banal, à savoir que la « posture physique » précède la « posture littéraire » dont parle Bourdieu. Les différentes postures spatiales donnent lieu à différentes *ways of seeing* – pour reprendre une expression de John Berger¹¹ – qui sont déterminées par la position que l'on adopte dans l'espace réel et, par conséquent seulement, dans le champ littéraire dont parlent Bourdieu et ses épigones. Revenir aux racines de la pensée de Bourdieu, qui se greffent sur le terrain de la pratique sociologique, permet de mieux définir le concept de posture.

Dans l'horizon critique de l'observation, le terme *posture* doit être mis en relation avec deux autres termes liés au champ sémantique de la vue et qui ont une signification spécifique dans le domaine des sciences sociales, de l'ethnologie et de l'anthropologie : tout d'abord la dyade *observateur* et *observé*, en particulier l'interrelation entre ces deux termes, sur laquelle se fonde la méthode sociologique et anthropologique¹². Cette relation s'inscrit précisément dans un *champ*, c'est-à-dire dans un espace réel, avant de se situer dans un système de positions sociales structuré de manière interne en termes de relations de pouvoir. En ce sens, le champ peut également être défini comme l'espace dans lequel les auteurs-observateurs et les personnages narrés-observés font l'« expérience de la position¹³ ».

11. *Ways of Seeing* est une série télévisée, diffusée sur BBC Two en janvier 1972. Créée par John Berger, elle a été adaptée en livre : John BERGER, *Ways of Seeing*, Londres, British Broadcasting Corporation/Penguin books, 1972.

12. Bourdieu même a parlé de cette relation dans l'introduction à la série des interviews collectées dans le volume : Pierre BOURDIEU (dir.), *La Misère du monde*, Paris, Éditions du Seuil, 1993.

13. Pierre BOURDIEU, « Condition de classe et position de classe », in *European Journal of Sociology/Archives Européennes de Sociologie /Europäisches Archiv für Soziologie*, 1966, vol. 7, n° 2, « On Suicide », p. 205.

En transférant ces notions de base des études socio-anthropologiques au domaine de la critique littéraire, le terme de *posture* doit être reconsidéré par rapport aux modes d'observation concrets, avant d'être défini de façon abstraite, en le mettant en relation avec la catégorie de « posture littéraire » (sous-catégorisable en : *postures narratives*¹⁴, *postures d'auteur* et *postures critiques*¹⁵).

Mon hypothèse est que dans ce mouvement continu de distanciation de l'abstraction pour revenir à la réalité, à travers l'analyse des différentes postures en jeu, se trouvent les clés de la compréhension et du questionnement des narratives transculturelles. Ce retour à une réalité plus matérielle, cette vision courbée et inclinée par rapport au plan de vision traditionnel, sont encouragés par la critique féministe, dans laquelle s'inscrit la pensée de Cavarero, qui a insisté sur le concept de posture et de position pour souligner la nécessité d'un changement de vision capable de « *reconnect our speaking and thinking with the body*¹⁶ ». Adrienne Rich écrit dans un essai intitulé *Notes towards a Politics of Location* :

*Begin with the material. Pick up again the long struggle against lofty and privileged abstraction. Perhaps this is the core of revolutionary process, whether it calls itself Marxist or Third World or feminist or all three. Long before the nineteenth century, the empirical witch of the European Middle Ages, trusting her senses, practicing her tried remedies against the anti-material, anti-sensuous, anti-empirical dogmas of the Church. Dying for that, by the millions. "A female-led peasant rebellion"?—in any event, a rebellion against the idolatry of pure ideas, the belief that ideas have a life of their own and float along above the heads of ordinary people—women, the poor, the uninitiated*¹⁷.

Se situer, se positionner, analyser sa propre posture et celle de l'autre, les mettre en relation : revenir à la posture du corps dans l'espace est donc un acte critique indispensable pour aborder la lecture d'œuvres caractérisées par une

14. Le concept de posture dans la fiction est le plus controversé, car, comme l'a souligné Meizoz, il est difficile d'attribuer une posture d'auteur dans les œuvres de fiction. Cependant, on peut penser que l'analyse des différentes postures narratives dans la fiction compose un tableau de points de vue qui renvoient à la même posture d'auteur.

15. Ce concept concerne d'une part la posture propre du critique et d'autre part la réception de la posture d'auteur et de la posture narrative par le critique-lecteur.

16. Adrienne RICH, « Notes toward a Politics of Location », in *Blood, Bread, and Poetry*, Selected Prose 1979-1985, New York, W.W. Norton, 1986, p. 213.

17. *Ibid.*

errance intrinsèque, issues d'une dimension de pluralité culturelle, nées dans des contextes de marginalité ou qui parlent de la marginalité. C'est une question d'observation, donc une question de visibilité.

Une dernière question pourrait intéresser les spécialistes des narratives transculturelles. Qui sont les observateurs, ou mieux, qui sont ceux autorisés à être observateurs, donc des personnes autorisées à raconter leur propre vision, leur point de vue ? Dans un chapitre de l'essai *The Politics of Reality*, significativement intitulé « To be and be seen », la philosophe Marilyn Frye repense le concept de *réalité*, en remarquant qu'en anglais les termes *real* et *royal* sont consonants, et elle compose une série de notes provocatrices qui nous aident à analyser les dynamiques posturales, les mouvements positionnels et manières de voir dans une perspective critique inédite :

Reality is that which is.

The English word "real" stems from a word which meant regal, of or pertaining to the king.

"Real" in Spanish means royal.

Real property is that which is proper to the king.

Real estate is the estate of the king.

Reality is that which pertains to the one in power, is that over which he has power, is his domain, his estate, is proper to him.

The ideal king reigns over everything as far as the eye can see. His eye. What he cannot see is not royal, not real.

He sees what is proper to him.

To be real is to be visible to the king.

*The king is in his counting house*¹⁸.

To be real is to be visible to the king. Les questions d'observation et de visibilité qui émergent de l'analyse du concept de posture sont étroitement liées, et il est nécessaire de les ramener tout d'abord aux aspects plus matériels de l'observation en lien avec l'espace, aux pratiques d'observation qui s'y rapportent, et surtout à la relation entre observateur et observé¹⁹.

18. Marilyn FRYE, *The Politics of Reality: Essays in Feminist Theory*, Freedom (California), The Crossing Press, 1983, p. 155.

19. J'ai choisi de me concentrer sur les aspects qui émergent de l'analyse plus « matérielle » du concept de posture. Je renvoie à une étude plus approfondie l'analyse de l'interaction avec le concept de *disclosive posture*, une expression utilisée

LE CONCEPT DE POSTURE À L'ÉPREUVE DES « NARRATIVES TRANSCULTURELLES »

Pour comprendre la relation entre le concept de posture et les narratives transculturelles, il faut revenir brièvement à la notion de transculturalité. Nous utilisons généralement ce terme en référence à l'influence mutuelle que les différentes cultures exercent sur le comportement individuel et collectif, ou en tant que réseaux complexes de relations interculturelles, qui se développent à l'intérieur et au-delà des frontières de l'État-nation²⁰. Dans cette définition, cependant, les questions de la posture et du positionnement ne sont pas centrales ; l'accent est en fait principalement mis sur le terme *culture*, utilisé pour souligner un processus dynamique plutôt qu'un sentiment d'appartenance. L'adjectif *transculturel* est utilisé en relation avec des définitions telles que la « fécondité culturelle » (pour citer François Jullien²¹) ou la diversité culturelle, au lieu de l'identité culturelle.

Le terme *transculturation*, dont dérive également l'adjectif *transculturel*, a été utilisé pour la première fois par Fernando Ortiz. Comme on le sait, Ortiz était un ethnologue et anthropologue, c'est-à-dire quelqu'un qui fondait sa méthode de recherche précisément sur l'observation. Dans *Contrapunteo cubano del tabaco y el azucar*, Ortiz mène exactement ce travail d'observation.

par Katherine Witherly dans le domaine des *affect studies* pour indiquer les « *ways of finding ourselves situated, where this means both that they are ways of finding ourselves and our situation (i.e. that they are findingly disclosive) and that they are ways of being situated in the world (i.e. postures)* ». Witherly suggère qu'il faut penser à l'« *affectedness as being situated and thereby oriented or disoriented in an ambiance* ». Il s'agit d'une question complexe, remise en question par Jan Slaby, qui concerne les modes d'alignement normatif du sujet lorsque plusieurs postures sont mises en relation, et aux modifications posturales dictées par les changements émotionnels dans un espace d'interaction (voir Jan SLABY, « Arrangements and Disclosive Postures », in *Phänomenologische Forschungen*, 2018, n° 2, p. 197-216). Je tiens à remercier Ondřej Švec de m'avoir fait découvrir les études de Witherly et Slaby à l'occasion du colloque qui a eu lieu à Nanterre.

20. Pour les discussions sur les définitions de la transculturalité, se référer en particulier aux études suivantes : Silvia CONTARINI, Jean-Marc MOURA (dir.), *Écrire la différence culturelle du colonial au mondial : une anthologie littéraire transculturelle*, Sesto San Giovanni, Éditions Mimésis, 2022 ; Silvia CONTARINI, Claire JOUBERT, Jean-Marc MOURA (dir.), *Penser la différence culturelle du colonial au mondial : une anthologie transculturelle*, Sesto San Giovanni, Éditions Mimésis, 2019.

21. François JULLIEN, *Le Pont des singes (De la diversité à venir). Fécondité culturelle face à identité nationale*, Paris, Galilée, 2010.

La chose observée est d'abord un territoire, un sol et deux matières premières différentes, le sucre et le tabac ; ce n'est que dans un second temps que le rôle de l'observé est attribué aux personnes :

Le sucre et le tabac sont des produits végétaux d'un même pays et d'un même climat ; leur différence biologique est telle qu'elle provoque des différences économiques radicales par le sol qu'ils réclament, leurs techniques culturales, leur conditionnement industriel et leur distribution commerciale. Ces différences surprenantes se reflètent dans l'histoire du peuple cubain depuis sa formation ethnique même jusqu'à sa composition sociale, ses péripéties politiques et ses relations internationales²².

Il ne s'agit pas ici d'analyser l'ensemble de cet essai, mais d'attirer l'attention sur le fait que le concept de transculturation, qu'Ortiz formule ici pour la première fois, est étroitement lié à celui de *transplantación*, c'est-à-dire de transplantation, utilisé dans son sens premier et étymologique pour indiquer le déplacement d'une plante d'un endroit à un autre. Ortiz a observé et comparé le repositionnement des deux plantes qui sont au cœur de l'essai, à savoir le sucre et le tabac :

Le sucre est toujours enracinement. Là où on les sème, les cannaies restent et durent plusieurs années, autour d'une usine, permanente et immobilière. Les cannaies sont de grandes plantations et le moulin à sucre est une grande usine. Le tabac, lui, est nomade. Les semences se sèment dans des semis, elles sont ensuite transportées et changent d'endroit, parfois de vega, et le cycle du tabac se termine un an après par la récolte ; rien ne reste dans le champ, et il faut de nouveau semer la vega²³.

La différence entre les deux méthodes de culture est importante : le sucre, obtenu à partir de la canne à sucre, nécessite une intervention humaine considérable et représente donc un type de culture imposé. Les graines de tabac, en revanche, ont une qualité « volatile », bien que des études plus récentes sur les plantes migratrices aient montré les efforts déployés par l'homme au fil du temps pour domestiquer certaines plantes comme le tabac, qui, autrement, se

22. Fernando ORTIZ, *Controverse cubaine entre le tabac et le sucre. Leurs contrastes agraires, économiques, historiques et sociaux, leur ethnographie et leur transculturation*, traduit de l'espagnol par Jacques-François BONALDI, coordonné par Jérôme POINSOT, Montréal, Québec, Mémoire d'encrier, 2011, ebook, p. 21.

23. *Ibid.*, p. 76.

déplaceraient plus facilement. Ortiz en est conscient : « Sans les facteurs qui s'opposent à la germination de tant de graines, toute la surface de la Terre serait couverte de plants de tabac en quelques générations²⁴. » Selon lui, la transplantation est donc un processus imposé, comme le processus de transculturation. En retraçant le phénomène social de la transculturation à Cuba depuis ses origines, Ortiz écrit en effet :

D'abord, ce fut la culture des Ciboneys et des Guanajabibes, la culture paléolithique. Notre âge de pierre. [...] Ensuite, la culture des Indiens Tainos, qui étaient néolithiques. [...] Avec les Tainos, arrivent l'agriculture, le sédentarisme, l'abondance, le cacique et le prêtre. Et ils arrivent par conquête et imposent la transculturation. Les Ciboneys deviennent des serfs naborias ou s'enfuient dans les montagnes et les forêts, dans les cibaos et les caonaos. Puis un ouragan de cultures : c'est l'Europe²⁵.

C'est ainsi qu'il commente l'arrivée des Noirs d'Afrique : « Ils arrivèrent, arrachés, blessés et coupés comme les cannes dans une sucrerie et, comme elles, broyés et pressurés pour tirer le jus de leur travail²⁶. » Dans un parallèle constant et métaphorique, mais fondé sur l'observation, entre, d'une part, les questions plus strictement agricoles et, d'autre part, la situation politique et sociale du peuple cubain, Ortiz se réfère à nouveau au concept de *transplantación* :

Le passage du tabac des Indes à l'Europe fut un phénomène de transculturation absolument radical. Parmi les Blancs, il n'était rien encore ; il fallait le transplanter dans leurs consciences avant que dans leur sol et leurs mœurs²⁷.

Que signifie transplanter dans la conscience ? Ortiz nous donne ici la mesure de la radicalité des processus de transplantation, au sens strict, pour parler en même temps du phénomène de transculturation :

La sédimentation indienne de la société fut détruite à Cuba, et il fallut amener et transmigrer toute sa nouvelle population, aussi bien la classe des nouveaux dominateurs que celle des nouveaux dominés. Curieux phénomène social que celui-ci : que tous les habitants et toutes les cultures de Cuba, tous exogènes et tous déchirés, aient été, dès le XVI^e siècle, pareillement envahisseurs, avec la force ou de force, avec le

24. *Ibid.*, p. 159.

25. *Ibid.*, p. 159-160.

26. *Ibid.*, p. 162.

27. *Ibid.*, p. 352.

traumatisme du déracinement initial et de sa rude transplantation à une culture nouvelle en création²⁸.

De son point de vue spécifique, Ortiz commente le phénomène de la transplantation physique, géographique, et ne se réfère en conséquence qu'à celui de la transculturation. L'observation conjointe de ces deux concepts nous permet de comprendre la complexité et la nature contradictoire du concept de transculturation (défini par Ortiz comme un terme de synthèse entre d'autres concepts contradictoires : *desculturación*, *exculturación*, *aculturación* ou *inculturación*, enfin *neoculturación*²⁹). Ce contraste est souligné par le titre : *contrapunteo* (contrepoint), à savoir l'art de combiner et superposer plusieurs mélodies, plusieurs choses à la fois même par opposition. Ortiz déclare que son objectif principal est « celui de dire « simplement, sans rimes et en prose pauvre, les contrastes surprenants que nous avons découverts entre les deux produits agricoles fondamentaux de l'histoire économique de Cuba³⁰ ».

Entre ces deux plantes très différentes, Ortiz semble prendre le parti de la plante la plus « volatile », une plante migratrice. Le contrepoint existe entre une plante apportée en Amérique après Christophe Colomb, et le tabac, plante exportée d'Amérique en Europe pour relancer l'économie et alimenter le capitalisme. Dans le théâtre de l'économie coloniale, le contrepoint se fait donc entre un capitalisme imposé de l'extérieur, comme dans le cas de la canne à sucre, et un capitalisme exporté, comme dans le cas du tabac.

Dans les deux cas, il s'agit d'une forme de superpuissance. Dans le texte, le parallèle avec le concept de *transplantación* est maintenu et les deux plantes deviennent emblématiques de deux types différents de processus transculturels, l'un (représenté par le sucre) correspondant au processus de transculturation imposé à Cuba, et le tabac correspondant au processus de transculturation le plus naturel, car plus lent et plus volatil, qui s'est déroulé en Europe :

Toute l'échelle culturelle que l'Europe gravit en plus de quatre millénaires, Cuba le fit en moins de quatre siècles. Ce qui, là-bas, fut gravi à l'aide de rampes et de marches, constitua ici un progrès fait de sauts et de soubresauts³¹.

28. *Ibid.*, chap., p. 160.

29. Voir le chapitre intitulé « Du phénomène social de la "transculturation" et de son importance à Cuba ».

30. *Ibid.*, p. 19.

31. *Ibid.*, p. 159.

Le lien particulier et (d'une certaine manière aussi contradictoire) qu'Ortiz établit entre ces deux termes – *transculturación* et *transplantación* – fait émerger fortement le terme de *posture*, dans son sens multiforme (voire controversé), permettant de mieux comprendre la relation complexe observateur/observé, la question liée au positionnement et au repositionnement des corps dans l'espace, et par conséquent dans le champ d'analyse, et enfin la posture critique d'Ortiz. L'hypothèse est donc que la prise en charge du concept de posture, dans la pluralité de sens esquissée dans la première partie, permettrait de mettre à l'épreuve le concept de transculturalité et ses narratives.

POSTURES ET PRÉPOSITIONS : REPENSER LES NARRATIVES TRANSCULTURELLES

Pour analyser les postures qui révèlent les processus de transculturation dans la littérature et la production de narratives transculturelles, il est utile d'étudier deux pratiques qui découlent des postures des auteurs et qui concernent la relation entre observateur et observé. Les deux pratiques sont encapsulées dans deux locutions qui rendent compte de deux attitudes posturales totalement différentes : la première est synthétisée par la formule « donner voix³² », par opposition à la seconde, qui s'exprime avec le syntagme « prendre la parole³³ ». Ce sont deux pratiques qui ont à voir avec la marginalité et le déficit de parole, qui sont souvent inscrits dans le domaine de la migration. Et ce sont des pratiques qui révèlent des attitudes posturales complètement différentes. En particulier, la pratique de « donner voix » produit des récits qui impliquent dans la plupart des cas l'utilisation de témoignages, oraux ou écrits, dans le contexte littéraire. Dans le cas de cette pratique, une analyse de la posture pourrait nous amener à constater que l'auteur parle pour quelqu'un qui ne peut pas, donc l'observateur parle *pour*, c'est-à-dire *à la place de*, l'observé. L'écrivaine Nathalie Quintane, dans un texte intitulé *Les Prépositions*³⁴, met

32. Voir Sara SERMINI, « “Dare voce”. Note su Antigone, la povertà e la letteratura », in *I poveri possono parlare? Soggetti, problemi, alleanze*, Lorenzo COCCOLI (dir.), Rome, Ediesse futura, 2021.

33. L'une des études les plus intéressantes sur cette pratique est le livre de Michel DE CERTEAU, *La Prise de parole, pour une nouvelle culture*, Paris, Desclée de Brouwer, 1968.

34. Nathalie QUINTANE, *Les Prépositions*, in *EAD., Les Années 10*, Paris, La Fabrique Éditions, 2014, p. 61-82. Sur ce texte, voir mon article « Una questione preposizionale. Nathalie Quintane e la povertà », in *Tropico del Cancro*, 18/12/2021, <https://www.>

déjà en avant par son titre les différentes postures de la médiation : que signifie parler *pour* quelqu'un d'autre, *à la place* de quelqu'un d'autre ? Quelles sont les différentes manières de recueillir des témoignages ? Comment la posture de l'auteur influence-t-elle le contenu, la langue, le format et le support choisis pour parler de l'autre ? Quintane énumère une série de dynamiques posturales pour expliquer la pratique consistant à donner une voix aux sans-voix, exprimées par l'utilisation de certaines prépositions de lieu :

Pour les pauvres. Ou est-ce que ce ne serait pas plutôt *vers* les pauvres ? Est-ce qu'il ne faudrait pas plutôt indiquer – une direction ? *Parmi* les pauvres est par exemple douteux, même si *parmi* maintient une disjonction – on peut être *parmi* et tout à fait distinct, soit : à *côté* ; oui, mais on peut être à *côté* sans être *aux côtés*, là est le problème. *Par* les pauvres – ce qui se dit peu, de nos jours – est tactique et manipulateur, donc on oublie. J'aime *avec*, sa brutalité simple, son absence de chichi ; mais ce n'est pas adéquat, dans cette situation : évidemment que je ne parle ici *avec* les pauvres³⁵.

Le fragment cité se réfère à la catégorie spécifique des sans-voix incarnée par les pauvres et les indigents, mais il est possible de l'étendre à de nombreuses autres catégories de personnes, y compris celles souvent impliquées dans des dynamiques narratives transculturelles. Quintane touche un point fondamental de la médiation, à savoir celle de l'*agency* des sans-voix. Ce terme, qui a été analysé par Étienne Balibar et Sandra Laugier dans le *Dictionnaire des intraduisibles*, peut être traduit par le syntagme « possibilité d'action » ou « puissance d'agir », bien que ces traductions ne rendent pas pleinement compte de la relation complexe entre action et sujet, du problème de l'appropriation de l'action par quelqu'un d'autre, ou de l'effacement des frontières entre actif et passif. Il s'agit en fait d'un mot qui se trouve à un carrefour ambigu, au « point où s'effacent les dualismes action/passion, mais aussi où se définit de façon nouvelle le sujet/agent³⁶ ».

Au cours des presque vingt ans qui ont suivi cette définition, la catégorie d'*agency* a été révisée, repensée et transformée par les perspectives méthodologiques et disciplinaires les plus disparates. Mais les pôles du discours

tropicodelcancro.net/una-questione-preposizionale-nathalie-quintane-e-la-povert%C3%A0

35. Nathalie QUINTANE, *Les Prépositions*, *op. cit.*, p. 61. Souligné dans le texte.

36. Barbara CASSIN (dir.), *Vocabulaire européen des philosophies. Dictionnaire des intraduisibles*, Paris, Seuil/Le Robert, 2019, p. 26.

sont toujours restés les mêmes : soit l'*agency* précède, soit l'*agency* détermine le sujet de l'action. Mais que l'*agency* précède ou qu'elle détermine le sujet de l'action, le modèle semble rester celui d'une double opposition : d'un côté l'agent, de l'autre le contexte dans lequel (ou contre lequel) son action se déroule. Ce qui risque d'être occulté dans ce modèle herméneutique, c'est le rôle décisif que jouent les figures médiatrices dans le passage à l'action, c'est-à-dire celles qui prennent en charge la possibilité d'un changement de condition pour le *sujet agi*, en créant les conditions pour qu'il devienne un sujet-agent. Dans un système qui empêche la parole de certaines catégories de personnes, les figures de médiation jouent un rôle essentiel, même si souvent, dans une perspective de pensée critique, elles font l'objet de suspicion. Elles sont mal vues précisément parce qu'elles n'agissent pas dans le but premier de miner les fondations d'un système qui garantit et encourage la présence du sujet-agent. En réalité, ils/elles agissent directement à l'intérieur de ce même système, finissant par « ventriloquer » le sujet et le reléguer dans une position d'infériorité juridique, sociale, politique. Le concept de posture permet donc de remettre en question aussi la catégorie d'*agency*, à travers l'analyse du rôle des médiateurs, de leur agir *pour*, préposition dans laquelle est contenue la nature problématique de ce rôle. *Agir pour* quelqu'un qui ne peut pas le faire ? *Agir à la place* de quelqu'un ? *Agir pour le bien* de quelqu'un ? Le médiateur écrit ou agit pour, dans une tentative de déterminer les possibilités d'action du *sujet agi*, c'est-à-dire de celui à qui il donne la parole. Il/elle peut déterminer le passage du statut de sujet-agi à celui de sujet-agent (au moins dans la construction narrative), bien qu'il s'agisse d'une figure imposée par le même système qui empêche ou entrave la parole. Questionner les postures et la façon dont le sujet observe et est observé signifie donc réfléchir sur les possibilités d'action qui se déroulent à partir d'une position déterminée, on pourrait dire d'auteur, et celles qui émergent des constructions littéraires.

Pour conclure cette parabole provisoire sur le concept de posture, je voudrais ajouter une dernière observation concernant le rôle d'observateur, exercé par nous qui jouons le rôle de critique littéraire. Nous parlons souvent indistinctement de narratives transculturelles, en nous référant à la fois à la littérature produite par les personnes impliquées dans le processus de migration et à la littérature qui parle de ceux qui ont traversé ces processus. Lorsque nous parlons de narratives transculturelles, nous devrions donc tout d'abord observer la posture

de l'auteur, selon les différentes définitions vues au début, et les faire interagir : ainsi, nous devons observer les positions des auteurs, retracer le processus de positionnement et de repositionnement, parfois de *transplantación*, qui les a conduits au point de vue à partir duquel les œuvres sont écrites. En outre, nous devrions analyser la relation entre observateur et observé, en utilisant des outils anthropologiques et sociologiques ainsi que des outils littéraires, et enfin analyser l'attitude des auteurs et la scène médiatique qu'ils/elles cherchent à créer. Bien entendu, dans le contexte d'analyse de la littérature transculturelle, les multiples facettes du concept de posture doivent interagir avec le concept de *localisation*, théorisé par des intellectuels tels que Homi Bhabha³⁷ ou Adrienne Rich, déjà mentionnée, et par conséquent avec le concept de *positionality* (ce terme fait référence à la façon dont les positions sociales et de pouvoir modèlent les identités et déterminent l'accès à la société³⁸).

Dans cet article, j'ai choisi de parler de *narratives transculturelles* plutôt que de *littérature transculturelle* pour une raison spécifique. Ce que nous avons fait ici, en termes abstraits, a été de produire des narratives transculturelles sur des narratives transculturelles. Nous utilisons, en réalité, cette catégorie pour indiquer à la fois les conditions qui président à la création et à la circulation de la littérature, ainsi que les cadres idéologiques sur lesquels nous nous appuyons pour les interpréter. Donc, à l'occasion du colloque *Transcultural Europe in the Global World*, dont cet article est issu, nous tous, participants, avons observé les récits transculturels pour pouvoir en parler, pour pouvoir en faire un discours théorico-littéraire, dans une perspective transculturelle. Pour cette raison, à mon avis, il est nécessaire d'attirer l'attention non seulement sur la posture et la position des auteurs étudiés, mais aussi sur notre propre posture de recherche. C'est précisément cette qualité multiforme et volatile du terme *posture* qui peut nous aider à redéfinir, renouveler ou simplement observer d'un point de vue plus critique le concept de narratives transculturelles ainsi que notre rôle académique en tant que producteurs de catégories critiques.

Sara SERMINI

Université Paris Nanterre

Università della Svizzera italiana

37. Homi K. BHABHA, *The Location of Culture*, Londres/New York, Routledge, 1994.

38. Wendy E. ROWE, s. v. « Positionality », in *The Sage Encyclopedia of Action Research*, Davis COGLAN, Mary BRYDON-MILLER (dir.), New York, Sage, 2014.

Pour un universalisme latéral et transculturel

RÉSUMÉ

Le plaidoyer pour un universalisme latéral et transculturel part du constat que ni l'universalisme monologique qui se répandrait sur les autres cultures à partir d'un centre européen, ni l'apologie des particularismes provinciaux ne sont des voies praticables pour le monde contemporain. À partir de la distinction esquissée par Merleau-Ponty entre l'universel « de surplomb » et l'universel « latéral », cet article vise à formuler une nouvelle conception de l'universalisme qui émergerait d'un échange transculturel et qui exigerait, de la part de chaque participant à un tel échange, la capacité de décentrer sa propre perspective.

Mots-clés : universalisme ; rationalité ; Europe ; Merleau-Ponty ; droits de l'homme.

ABSTRACT

The claim for a lateral and transcultural universalism starts from the observation that neither the monological universalism that would descend on other cultures from a European centre, nor the apology of provincial particularisms are practicable paths for the contemporary world. Based on Merleau-Ponty's distinction of "overarching" and "lateral" universalism, the article aims to formulate a new conception of the universal that would emerge from a transcultural exchange and would require, on the part of every participant in such an exchange, the ability to decentralise her own perspective.

Keywords: universalism; rationality; Europe; Merleau-Ponty; human rights.

* * *

Par suite des abus commis en son nom, l'ambition universaliste a mauvaise réputation. Soit elle est dénoncée comme un eurocentrisme qui n'ose pas avouer son nom, soit elle est critiquée comme l'agenda instrumentalisé par les pays du Nord global pour imposer des contraintes économiques et politiques au reste du monde. Cet article souhaite démontrer que nonobstant

le bien-fondé de telles critiques, l'aspiration à l'universel ne mérite pas d'être abandonnée, mais plutôt repensée à l'aide d'un décentrement de perspective. Si l'universalisme est critiqué à juste titre dans la mesure où il cache un ethnocentrisme occidental visant à imposer ses normes au reste du monde, sa redéfinition doit puiser notamment dans la capacité à critiquer, au sein d'un échange interculturel, les préjugés relatifs à sa propre culture.

La perte de l'ambition universaliste a donné trop facilement lieu à l'idée d'une juxtaposition des cultures, soit pour célébrer leur diversité, soit pour insister sur leurs irréductibles différences et conflits. Or, certaines des thèses du multiculturalisme peuvent avoir des implications au moins douteuses sur le plan politique et éthique. En abandonnant l'idée d'une universalité des normes et des droits, en reconnaissant le droit des groupes culturels à établir leurs propres systèmes normatifs, nous risquons d'entraver l'émancipation de leurs membres. Dans ce contexte, la transculturalité semble un concept bien plus propice que celui de la multiculturalité, aussi bien pour décrire l'entrelacement des cultures au sein de nos sociétés que pour envisager un avenir où l'échange avec les autres nécessite de reconnaître la présence de l'altérité à l'intérieur même de notre propre groupe culturel, ethnique ou national. Le concept de transculturalité, en accentuant l'entrelacement de nos identités culturelles respectives, nous permet de remettre en question le présupposé des cultures autonomes qui se côtoient sans se mêler.

Ma réflexion prend pour point de départ l'aporie suivante qu'elle cherche à dépasser : ni l'universalisme vertical, qui viendrait s'abattre sur les différentes cultures à partir d'un centre occidental, ni la voie des particularismes provinciaux et des relativisations culturelles ne s'annoncent comme prometteuses pour le monde à venir. D'un côté, sous l'apparente bienveillance consistant à défendre l'irréductibilité des systèmes de valeurs propres à chaque culture, nous risquons de tomber dans un pluralisme de juxtaposition. En prônant l'incommensurabilité des cultures, une telle perspective compromet la possibilité d'échanges authentiquement transculturels. Ainsi se trouvent minées non seulement la possibilité d'une critique réciproque entre différentes communautés ou nations, mais aussi celle d'une autocritique de ses propres points aveugles, qu'une perspective différente permettrait de dévoiler. Cette première partie du dilemme se traduit pratiquement par l'incapacité du pluralisme culturel à trancher dans le cas des désaccords moraux, lorsque certaines pratiques sont justifiées ou bien dénoncées par la prétendue appartenance culturelle ou religieuse. Le relativisme éthique est difficile à éviter et nous astreindrait

à accepter, par exemple, que si l'homosexualité n'est plus immorale dans certaines sociétés, elle est condamnée à rester telle dans d'autres sans que l'on puisse trancher ou même présenter des arguments convaincants aux membres d'autres cultures que la sienne.

Mais de l'autre côté, en postulant l'universalisme des principes et droits, issu de l'héritage des Lumières européennes, nous risquons de retomber dans l'eurocentrisme. Or, c'est précisément cette forme de l'universalisme qui resurgit un peu partout comme la vraie réponse aux différents relativismes. Dans les tribunes des grands journaux européens, dans les discours politiques dénonçant toute forme de communautarisme, le retour à l'universel, ce noble héritage du siècle des Lumières, s'annonce comme le seul moyen de sauver la République et ses principes de laïcité, d'égalité et de citoyenneté émancipée. Peu importe ce qu'en disent les politiques ou ce que peuvent espérer les nostalgiques d'antan, un tel universalisme de surplomb est aujourd'hui largement discrédité. Confrontée aux abus de l'entreprise coloniale, appuyée sur l'idée d'une mission civilisatrice, l'Europe s'est vue contrainte de faire un examen de conscience et de critiquer l'idée même d'une rationalité et d'une civilisation universelles. Les injonctions à revenir aux principes universels ne manquent alors pas de sonner faux, comme un écho de l'idéologie civilisatrice qui a servi les pires excès de l'ère coloniale. Ni la voie de l'opposition des cultures ni l'universalité des valeurs proclamée par les Lumières ne sont donc praticables. Comment sortir, dès lors, de cette aporie ?

Premièrement, contre l'idée d'un pluralisme de juxtaposition, il faut reconnaître que les différentes cultures n'ont jamais été des entités fixes et cloisonnées, mais qu'elles n'arrêtent pas d'évoluer en s'interpénétrant. Certes, les complications qu'un tel entrelacement amène peuvent être source de désaccords et de conflits, mais elles sont aussi le facteur de leur évolution. Ce n'est que par cette expérimentation de solutions et de chemins praticables que les cultures peuvent résoudre les tensions entre leurs propres traditions et les exigences auxquelles leur côtoiement avec d'autres cultures les expose. La première partie de ma réflexion s'attachera donc à mettre en évidence certains des inconforts intrinsèques au multiculturalisme lorsqu'il rejette l'idée même d'universaux susceptibles de dépasser le contexte local de leur énonciation.

Deuxièmement, en ce qui concerne l'ambition universaliste, il est temps de reconnaître que l'universalisme vertical ou « de surplomb » est un leurre. Sous les parures d'un universalisme omni-englobant et valable pour toutes

les cultures se cache souvent un eurocentrisme paternaliste. Lorsqu'il est évoqué pour rappeler à l'ordre ceux qui osent défier l'idée que la République se fait d'elle-même à travers ses représentants élus, l'on voit bien que cet universalisme est en fin de compte un communautarisme, c'est-à-dire un particularisme. La deuxième partie de mon article vise alors à défendre et à développer l'idée merleau-pontienne d'un « universalisme latéral » comme antidote au nombrilisme euro-centriste.

La voie que j'essaie de tracer est celle qui permettrait de dépasser la fausse alternative entre un universel mystifié et son abandon pur et simple au profit d'un relativisme hasardeux où chaque culture règle la vie de ses membres selon ses propres normes et valeurs. Au lieu de rejeter en bloc la prétention à penser l'humanité universellement, je propose de repenser les fondements et les perspectives d'une telle aspiration à l'universalité à partir d'une conversation transculturelle permettant la reconnaissance de l'altérité que chacune de ces cultures porte en son sein.

LES MALAISES DU MULTICULTURALISME

Commençons par noter que certaines des idées du multiculturalisme s'avèrent nuisibles dans une perspective politique d'émancipation. Notamment, l'idée des droits des groupes ou, plus précisément, des droits collectifs des minorités culturelles est contestable. Chaque minorité aurait-elle le droit de réclamer des principes différents pour gérer la vie de ses membres ? Si nous examinons les demandes des groupes qui veulent bénéficier des politiques multiculturelles, nous constatons que de telles requêtes cherchent souvent à établir leurs propres règles en matière de sexualité, de mariage et de relations entre les sexes, car c'est dans ces domaines que se joue la question de l'appartenance au groupe. De telles règles et réclamations, qu'elles concernent la polygamie, le mariage forcé ou les restrictions au droit de divorce, visent sans doute à contrôler plus strictement la vie privée des femmes, à encadrer leur vie ou à les traiter différemment¹. Dans la pratique, les droits collectifs bénéficient principalement aux membres dominants de la société et ne servent pas l'égalité.

1. Voir Susan MOLLER OKIN, « Feminism and Multiculturalism: Some Tensions », in *Ethics*, n° 108, 1998, p. 661-684 ; Ayelet SHACHAR, « On Citizenship and Multicultural Vulnerability », in *Political Theory*, n° 28, 2000, p. 76.

Est-il alors judicieux de protéger une communauté au motif que toute introduction de réformes, instituées par délibération collective, se ferait au détriment de son identité ? Par exemple, les Inuits et autres peuples autochtones du Canada devraient-ils être autorisés à pêcher toute l'année, même pendant une fermeture de la pêche déclarée pour la protection de la biodiversité et de la vie marine ? Si l'on répond à ces questions par l'affirmative, on est certainement en droit de défendre les coutumes traditionnelles contre l'uniformisation promue par la société dominante. En même temps, une telle défense des pratiques traditionnelles risque d'aboutir à une conception artificielle des cultures-musées. Par ailleurs, ce qui est parfois présenté comme une tradition ancestrale peut s'avérer, à y regarder de plus près, être une invention récente ou une redécouverte instrumentalisée d'une pratique depuis longtemps obsolète². D'un point de vue féministe, il s'agit d'une question cruciale, car essentialiser les cultures revient à empêcher la transformation des mentalités et des structures, laquelle est une condition préalable à l'émancipation des femmes. Il me semble qu'il est temps de se débarrasser des excuses culturelles pour l'oppression que les femmes, dans les cultures du monde entier, y compris la nôtre, subissent depuis bien trop longtemps. Et le multiculturalisme mérite d'être remis en question chaque fois qu'il se traduit par un relativisme paresseux, nihiliste et dangereux.

Paresseux, car il trahit une certaine somnolence de la pensée. L'idée que les cultures coexistent sans aspirer à l'universel revient à méconnaître, dans la pratique, que nos différences, nos désaccords et nos conflits constituent l'une des ressources pour stimuler notre pensée, à commencer par l'autocritique des pratiques faisant partie de notre identité culturelle à partir d'un décentrement de perspective louable. Le multiculturalisme échoue partout où la ségrégation donne lieu à une simple tolérance affichée, qui n'est pas accompagnée d'une véritable reconnaissance réciproque, et aboutit ainsi à l'absence de contacts quotidiens, à un défaut de traduction des perspectives et à l'incapacité de cerner ce qui nous unit.

Nihiliste également, parce qu'un tel relativisme disqualifie toute justification des décisions relatives aux dilemmes moraux. Si le multiculturalisme insiste sur le fait que nos désaccords et nos jugements éthiques sont tout simplement redevables à nos arrière-fonds différents, alors les

2. Eric HOBBSAWM, Terence RANGER, *L'Invention de la tradition*, Éditions Amsterdam, 2012.

tentatives de justifications rationnelles ne valent pas grand-chose : soit elles sont des rationalisations *ex post* de positions déjà prises, soit elles ne peuvent jamais transcender le contexte du groupe dans lequel elles ont été formulées. Réduire tout jugement de valeur sur les pratiques à une question d'intérêts de pouvoir (au sens limité des rapports de puissance) conduit à remettre en cause la possibilité même de dialogue et de négociation rationnelle entre les parties impliquées. Mais alors tout argument critique n'aurait d'autre valeur que celle d'un instrument de guerre ou de pouvoir.

Dangereux enfin, car il amène à concevoir tout rapport entre cultures, entre communautés et entre individus comme de simples relations entre « nous » et « l'autre », considérées comme des oppositions entre groupes homogènes. Or, c'est méconnaître que chaque communauté humaine, chaque groupe ethnique est traversé de divisions et dissensions internes. Celles-ci étant perçues comme des menaces pour l'unité et la stabilité du groupe, les dominants ont tout intérêt à les étouffer, y compris en ayant recours à l'argument de la préservation des identités culturelles. Pour toutes ces raisons, il me semble que l'injonction ou la poursuite de l'universalisme est indispensable pour surmonter et supprimer le fondamentalisme d'appartenance.

PLAIDOYER POUR UN UNIVERSALISME LATÉRAL ET POLYCENTRIQUE

Comment gérer alors la complication d'une vie planétaire plurielle là où le modèle universaliste classique de même que le modèle multiculturaliste échouent ? Comment éviter de sombrer, une fois de plus, dans un universalisme dogmatique ? Il nous faut trouver une nouvelle manière de formuler les revendications universelles dans un monde qui se méfie fortement de l'impérialisme occidental et où toute forme d'universalisme « d'en haut » n'est plus une option acceptable. L'universalisme que je souhaite proposer s'inspire de l'idée d'un certain « universalisme latéral », qui ne connaît qu'une mention hapax dans l'œuvre de Merleau-Ponty.

À l'occasion de la création de la chaire d'anthropologie sociale, destinée à Claude Lévi-Strauss, Merleau-Ponty adresse à ses collègues du Collège de France une réflexion où il distingue deux sortes d'universalismes. D'un côté, « l'universalisme de surplomb » qui a prévalu au sein de l'autocompréhension de la civilisation occidentale et qui présuppose que des structures identiques *a priori* sont à l'œuvre dans toute société humaine, mais se sont manifestées dans leur articulation explicite d'abord au sein de la civilisation européenne.

De l'autre, « l'universalisme latéral » qui résulte de l'échange entre des cultures distinctes et qui cherche à reconnaître *a posteriori* ce qui nous unit à travers nos différences. Merleau-Ponty fournit alors une description, trop brève, d'un tel universalisme latéral : « Il s'agit de construire un système de référence général où puisse trouver place le point de vue de l'indigène, le point de vue du civilisé, et les erreurs de l'un sur l'autre, de constituer une expérience élargie qui devienne en principe accessible à des hommes d'un autre pays et d'un autre temps³. »

Il me semble souhaitable de prolonger ce que dit Merleau-Ponty dans ce court passage, au-delà d'une alternative entre deux approches anthropologiques concurrentes. À l'encontre d'un universalisme « de surplomb », l'universalisme latéral ne présuppose pas que l'une ou l'autre culture serait l'exemplification idéale des principes universaux de l'humanité. Cela revient à suggérer que les universaux n'émergent que dans le cadre d'un échange entre sphères culturelles radicalement distinctes. Seul un tel échange permet de s'arracher à la pesanteur de sa propre communauté pour voir sa propre culture comme une autre, de reconnaître comme particulier et contingent ce que nous avons tenu pour universel et omniprésent. La proposition de Merleau-Ponty peut être ainsi prolongée dans le sens d'une obligation de surmonter son propre dogmatisme par une exposition autocorrective aux revendications des membres appartenant à d'autres formations civilisationnelles.

Cela implique que chaque universel doit être soigneusement recherché en construisant progressivement un terrain commun qui n'est ni donné ni considéré comme acquis, mais qui peut émerger de l'échange de perspectives croisées, mais aussi concurrentes. Un tel prolongement est aussi suggéré par Souleymane Bachir Diagne, qui conçoit la remarque de Merleau-Ponty comme ouvrant la voie à un « universalisme horizontal⁴ » qui prendra concrètement la forme d'une traduction aussi inclusive que possible qui permettrait l'échange des récits, des mémoires et des systèmes de pensée, et deviendrait par là même la source de connaissance de l'humain en général. Dans un tel échange, tous les participants assument tour à tour la charge de ceux qui proposent, mais aussi de ceux qui acceptent, modifient ou critiquent les principes et les idées

3. Maurice MERLEAU-PONTY, *Signes*, Paris, Gallimard, 1960, p. 150.

4. Souleymane BACHIR DIAGNE, « L'universalisme en questions », in *En quête d'Afrique(s). Universalisme et pensée décoloniale*, Souleymane BACHIR DIAGNE, Jean-Loup AMSELLE (dir.), Paris, Albin Michel, 2018, p. 74.

présentés comme des lignes directrices, qui engagent l'humanité tout entière et aspirent à la validité en dehors de leur contexte de formulation.

Une telle aspiration à l'universel exige de remonter la pente naturelle du travail de la pensée, qui part de ce qui est familier pour le généraliser comme la matrice universelle de l'intelligibilité globale. Elle nous invite à prendre de la distance à l'égard de ce que l'on tient pour donné, à sortir de ce qui nous est familier, pour mieux cerner nos propres cécités et critiquer nos propres particularismes. Une telle aventure, qui revient à penser à partir de ce qui nous est lointain, pour faire émerger « l'impensé » de notre propre culture, est un procédé auquel la littérature a souvent eu recours, à commencer par les *Cannibales* de Montaigne ou les *Lettres persanes* de Montesquieu. Plus proche de nous, François Jullien étudie en profondeur la culture et la philosophie chinoises pour appréhender sa propre culture (française et européenne) ; tout en montrant que la culture chinoise est elle-même divisée par des tensions et qu'elle est loin d'être suffisamment homogène pour être saisie dans un schème unique, souvent présenté de façon simpliste comme « l'autre de l'Occident ». François Jullien dénonce, par exemple, le cliché de « la » pensée chinoise et de son immanence et de « la » pensée occidentale et de sa transcendance, car les deux schèmes se révèlent trop réducteurs devant le sérieux du travail des historiens des idées.

C'est donc à une sorte de frottement interculturel que nous invite la notion de l'universalisme latéral. Tous les universaux doivent être trouvés à travers nos spécificités et nos différences, tout en vérifiant dans quelle mesure d'autres cultures peuvent se les approprier. En ce sens, s'il est malheureux d'imposer des politiques démocratiques d'en haut (pour ne pas dire par la coercition économique ou militaire), il est tout à fait courant et encourageant, pour combattre l'injustice dans son propre pays, de trouver l'inspiration dans certaines luttes contre l'oppression qui ont fait leurs preuves dans un autre.

Un tel universalisme se construit souvent par le biais des traductions. Ainsi, en 2014, à Ho Chi Minh Ville, un groupe de dissidents vietnamiens a traduit l'essai de 1978 de Václav Havel, *Le Pouvoir des impuissants*, inspiré par le philosophe Jan Patočka et analysant les possibilités de dissidence en général et les effets de la Charte 77 en particulier. Cependant, il est tout à fait révélateur que les idées circulent également de l'est vers l'ouest. Tel est le cas de l'idée d'un refus pacifique de se soumettre aux lois discriminatoires, chère à Martin Luther King, qui s'est largement inspiré de l'idée de « désobéissance

civile non violente » du Mahatma Gandhi dans sa propre lutte politique contre la ségrégation raciale.

Ces deux exemples nous permettent de constater que toute affirmation des droits de l'homme est porteuse, d'une part, d'une forme de protestation dont l'effet performatif dépend du contexte de sa proclamation, et, d'autre part, d'une revendication universelle qui peut transcender le contexte initial et s'appliquer à d'autres luttes et situations. Ce qui est universel s'exprime souvent dans les termes d'une résistance à l'injustice. Par conséquent, même s'il est tout à fait illégitime d'imposer aux autres cultures nos idées particulières, il n'est pas interdit pour autant de s'attacher à « l'autre facette de principes universaux, au versant "négatif" des droits de l'homme, qui est leur capacité à dire non à l'oppression, à l'intolérable⁵ ».

L'UNIVERSEL N'A RIEN DE DONNÉ

Il s'avère ainsi que l'universel n'est pas un donné que les Européens auraient le mérite de cerner avant les autres et pour les autres. Une étude généalogique nous explique que les valeurs et les notions que nous considérons comme universelles sont ancrées dans un contexte local précis. Ainsi, il est faux de répéter, après les « pères fondateurs », que les droits de l'homme relèvent des vérités évidentes. Il ne faut pas se laisser abuser par la structure formellement descriptive à travers laquelle les différentes déclarations donnent l'impression de représenter simplement un fait intemporel et universellement valable, comme on peut le lire dans la *Déclaration d'indépendance* de 1776 : « Nous tenons ces vérités pour évidentes, que tous les hommes sont créés égaux [...] ».

En réalité, il ne s'agit pas de décrire un état des choses ou des vérités cachées aux autres époques et autres formations culturelles, car ce qui prévaut est l'aspect performatif de telles déclarations. Plutôt que de représenter des principes abstraits d'une nature humaine supposée universelle, tous les droits de l'homme émergent au sein de la contestation de diverses formes d'oppression. Bergson avait déjà noté que chaque phrase de la *Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen* de 1789 « est un défi à quelque abus⁶ ».

5. FRANÇOIS JULLIEN, in Vincent CITOT, « Entretien avec François Jullien », *Le Philosophoire*, n° 31, 2009, p. 27-36, p. 31.

6. Henri BERGSON, *Les Deux Sources de la morale et de la religion*, Paris, Félix Alcan, p. 305.

Malgré la structure formellement descriptive de chaque article de cette déclaration, c'est surtout sous forme de protestation que ses principes se sont propagés à travers le monde. « Il s'agissait d'en finir avec des souffrances intolérables⁷ », ajoute Bergson.

Si l'utilisation instrumentale de « l'agenda des droits de l'homme » comme outil politique peut affaiblir leur perception en tant que véritables universaux, les emprunts mutuels aux luttes de différents peuples contre l'oppression et l'injustice montrent clairement que les droits de l'homme sont universellement reconnaissables et compatibles avec les différences civilisationnelles. Chaque universel devient par là même objet de reprises, de traductions, de transpositions hors de la culture au sein de laquelle il a été formulé, pour des raisons toujours particulières et relatives à une rationalité située. Par conséquent, toute idée qui aspire à être reconnue comme universellement valable pour l'ensemble de l'humanité est testée dans ses applications locales et parfois critiquée ou rejetée en raison de son particularisme latent ou dissimulé. Une telle conception des normes retenues comme (provisoirement) universelles s'inspire des courants faillibilistes dans l'épistémologie contemporaine, selon lesquels les thèses scientifiques sont reconnues comme universellement valables tant qu'elles passent au crible des tests les plus sévères, même si leur vérité est toujours provisoire et redevable au contexte local et historique de leur énonciation. Il s'ensuit que chaque « universel » est foncièrement contestable, du fait de ses limites géographiques et historiques et du contexte contingent de sa formulation, comme insuffisamment universel. L'aspiration à l'universel s'apparente alors à un travail négatif de la pensée : l'exposition à l'altérité nous pousse à nous retourner, de façon critique, sur l'impérialisme de nos vérités et à les localiser.

Ainsi, loin d'être le terreau des principes universaux à exporter dans le reste du monde, l'Europe se trouve confrontée à ses oublis, ses ratures, son étroitesse, en devant rendre des comptes devant les autres. La plus grande valeur de tout échange transculturel réside alors dans sa capacité à révéler à chacun de ses participants à la fois les limites ou le particularisme de son point de vue et la présence de l'altérité au sein de sa propre identité. L'Europe est ainsi amenée à reconnaître non seulement la porosité de ses propres frontières, mais aussi celle de ses cadres conceptuels. Cela suppose d'accepter, d'une

7. *Ibid.*

part, que l'ouverture de l'Europe sur le monde extérieur ne repose pas sur une projection unilatérale de ses propres principes sur tout le reste, et, d'autre part, que les membres d'autres formations culturelles vont co-déterminer jusqu'à la forme, l'identité et le destin de notre continent⁸.

Ondřej ŠVEC

Faculté des Lettres, Université Charles, Prague

8. Article publié avec le soutien de la Fondation pour la Science de la République tchèque dans le cadre du projet n° GA ČR 23-05448S, *Fallibilism and Its Immanent Structure*.

*Postmigration.
Changer le regard sur la migration*

RÉSUMÉ

Cette contribution se consacre au concept de postmigration qui a été développé ces dernières années, surtout en Allemagne, par des chercheur-e-s en sciences sociales et culturelles, et qui a été également repris dans des études littéraires. Postmigration ne signifie pas que la migration est terminée, le préfixe « post » ne désigne pas un état « après » ; il veut plutôt dire qu'il s'agit de développer une nouvelle perspective sur la migration et les discours sociaux et identitaires qui y sont liés. Cet article offre un aperçu de la recherche interdisciplinaire actuelle, principalement germano- et anglophone, avec une attention particulière pour les études littéraires. Enfin, l'œuvre de Patrick Chamoiseau, *Frères migrants* (2017), sera soumise à une lecture postmigrante.

Mots-clés : postmigration, migration, études postcoloniales, Patrick Chamoiseau

ABSTRACT

The contribution focuses on the concept of postmigration, which has been developed in recent years, especially in Germany, by social and cultural scientists and has also been taken up in literary studies. Postmigration does not mean that migration is over, the prefix “post” does not refer to an “after” state, but rather to the development of a new perspective on migration and the social and identity discourses associated with it. The article aims to offer an overview of current interdisciplinary research, mainly German- and English-speaking, with a special focus on literary studies. Finally, Patrick Chamoiseau's essay *Frères migrants* (2017) will be subjected to a postmigrant reading.

Keywords: postmigration, migration, postcolonialism, Patrick Chamoiseau

POSTMIGRATION. CHANGER LE REGARD SUR LA MIGRATION

En novembre 2022, le navire humanitaire *Ocean Viking* a été bloqué en Méditerranée avec plus de 200 migrants à son bord. L'Italie a refusé d'accueillir les réfugiés, la France a finalement accepté les personnes vulnérables, mais avec réticence. Un débat s'est ensuivi à propos de l'accueil des réfugiés et d'une politique migratoire européenne. Sur France Info, le politologue Clément Viktorovitch est revenu sur ce débat et s'est posé la question de savoir s'il fallait abandonner le terme « migrants » :

Le problème du terme « migrants », c'est qu'à force d'être employé dans des discours de rejet de l'immigration, il a fini lui aussi par se charger de connotations négatives. C'est pourquoi il me semble que nous avons besoin, aujourd'hui, d'un autre terme, qui soit à la fois neutre et descriptif. Quand on y réfléchit, un Français qui part travailler en Allemagne ou en Grande-Bretagne est un migrant, stricto sensu. Pourtant, on n'emploie jamais ce mot dans ce contexte. On dira plutôt de lui qu'il est un « expatrié », pour insister sur le caractère choisi et volontaire de la migration. De la même manière, les personnes qui fuient leur pays d'origine, pour échapper à la guerre, l'oppression, la famine ou la misère devraient pouvoir être désignés par un mot qui souligne le caractère subit [*sic*] et dramatique de ces migrations. Il s'avère que ce mot existe dans la langue française. De mon point de vue, ces personnes ne sont pas seulement des migrants. Ce sont des exilés¹.

Viktorovitch demande ce que les théoriciens de la postmigration demandent également : un nouveau regard sur la migration. Mais que signifie postmigration ? Dans ce qui suit, je voudrais présenter ce concept, qui a été développé ces dernières années, surtout en Allemagne, par des chercheur.e-s en sciences sociales et culturelles, et qui a été également repris dans des études littéraires, mais qui n'a jusqu'à présent joué qu'un rôle secondaire en France².

1. Clément VIKTOROVITCH, « Faut-il abandonner le terme "migrants" ? », https://www.francevinfo.fr/replay-radio/entre-les-lignes/faut-il-abandonner-le-terme-migrants_5448250.html

2. Voir, pour la recherche sur la postmigration (surtout en études littéraires) en France : Myriam GEISER, « La "littérature beur" comme écriture de la post-migration et forme de "littérature monde" », in *Expressions Maghrébines*, vol. 7, n° 1, 2008, p. 121-139 ; Ilaria VITALI (dir.), *Intrangers. Post-migration et nouvelles frontières de la littérature beur*, Bruxelles, Editions Academia, 2011 ; Myriam GEISER, *Der Ort transkultureller Literatur in Deutschland und in Frankreich. Deutsch-türkische und franko-maghrébinische Literatur der Postmigration*, Würzburg, Königshausen

Le présent article souhaite offrir un aperçu de la recherche interdisciplinaire actuelle, principalement germano- et anglophone, avec une attention particulière pour les études littéraires. Pour finir, l'essai de Patrick Chamoiseau, *Frères migrants* (2017), sera soumis à une lecture postmigrante.

DU THÉÂTRE POSTMIGRANT AU CONCEPT INTERDISCIPLINAIRE

Ces dernières années, la notion de postmigration a considérablement évolué, de sorte qu'il existe désormais plusieurs conceptions de ce terme. La chercheuse en sciences sociales Naika Foroutan, qui a largement développé le concept en Allemagne, explique le terme ainsi :

La « postmigration » aspire à transcender la « migration » en tant que marqueur déguisé de l'exclusion raciste, d'une part, et à considérer la migration comme une normalité sociale, d'autre part. Par conséquent, le terme « postmigrant » ne cherche pas à dépeindre un état dans lequel la migration a pris fin – comme on l'a faussement supposé et même critiqué [...]. Il fournit plutôt un cadre d'analyse pour les conflits, les discours identitaires et les transformations sociales et politiques qui se produisent après que la migration a eu lieu³.

Les préoccupations centrales de cette approche sont claires : la postmigration veut mettre fin à l'idée d'une séparation raciste entre « nous » et « les autres », les migrants, et s'efforce de considérer la migration comme un « événement normal ». Postmigration ne signifie pas que la migration est terminée, le préfixe

& Neumann, 2015 ; Kathryn A. KLEPPINGER, Laura REECK (dir.), *Post-Migratory Cultures in Postcolonial France*, Liverpool, Liverpool University Press, 2018 ; Álvaro LUNA-DUBOIS, « Recovering migrant spaces in Laurent Maffre's graphic novel *Demain, Demain* », in *Postmigration. Art, Culture, and Politics in Contemporary Europe*, Anna Meera GAONKAR, Astrid Sophie OST HANSEN, Hans Christian POST, Moritz SCHRAMM (dir.), Bielefeld, transcript, 2021, p. 265-282.

3. Notre traduction. « *'Post-migration' aspires to transcend 'migration' as a disguised marker for racist exclusion, on the one hand, while embracing migration as social normality, on the other. Hence, the term post-migrant does not seek to depict – as falsely assumed and even criticized – a state in which migration has ended [...]. Rather, it provides a framework of analysis for conflicts, identity discourses and social and political transformations that occur after migration has taken place.* » Naika FOROUTAN, « The Post-migrant Paradigm », in *Refugees Welcome? Difference and Diversity in a Changing Germany*, Jan-Jonathan BOCK, Sharon MACDONALD (dir.), New York/Oxford, Berghahn, 2019, p. 121-142, p. 150.

« post » ne désigne pas un état « après »⁴, mais il veut plutôt dire qu'il s'agit de développer une nouvelle perspective sur la migration et les discours sociaux et identitaires qui y sont liés. Une perspective postmigrante peut être comprise comme une intervention critique dans les débats publics et universitaires, offrant une remise en question radicale de la vision conventionnelle de la migration⁵. Cela signifie aussi un tournant réflexif sur les études sur la migration qui renforcent les catégories binaires et contribuent à créer d'« autres migrants⁶ ». Le « post » permet de – et vise à – s'éloigner non pas de la description de la migration, mais de son analyse comme menace, aliénation et état d'urgence. Il entend provoquer une irritation afin d'en finir avec la manière hégémonique de parler des migrations : « Comme d'autres concepts "post" – comme par exemple le postcolonialisme – l'analyse postmigrante se rattache aux continuités de l'inégalité et exige d'en finir avec les assignations racistes établies⁷. » Le contenu utopique du postmigrant a toutefois été souligné : « Le postmigrant est une figure de pensée qui est utopique parce qu'elle remet radicalement en question et dérange les constructions hégémoniques établies du "nous" et du "eux" et qu'elle dessine une autre cartographie des possibles⁸. »

Ces dernières années, le concept de postmigration a commencé à gagner du terrain dans les milieux universitaires européens. Des études récentes utilisent

4. Erol YILDIZ, *Die weltoffene Stadt. Wie Migration Globalisierung zum urbanen Alltag macht*, Bielefeld, transcript, 2013, p. 177.

5. *Ibid.*, p. 178.

6. Avec la notion de *Migrationsandere*, Paul Mecheril attire l'attention sur le fait que la distinction entre migrant-e et non-migrant-e n'existe pas en soi, mais qu'elle est un phénomène relationnel de la société migrante. La notion vise à inviter à une réflexion sur le processus d'altérité. Voir Paul MECHERIL, María DO MAR CASTRO VARELA, Inci DIRIM, Annita KALPAKA, Claus MELTER, *Migrationspädagogik*, Weinheim, Beltz, 2010, p. 17.

7. Notre traduction. « *Wie andere „Post“-Begriffe – wie zum Beispiel im Falle des Postkolonialismus – knüpft die postmigrantische Analyse an Kontinuitäten der Ungleichheit an und fordert, mit etablierten rassistischen Zuweisungen zu brechen.* » Naika FOROUTAN, « Die postmigrantische Perspektive: Aushandlungsprozesse in pluralen Gesellschaften », in *Postmigrantische Visionen*, Marc HILL, Erol YILDIZ (dir.), Bielefeld, transcript, 2018, p. 15-27, p. 15.

8. Notre traduction. « *Das Postmigrantische ist eine Denkfigur, die utopisch ist, weil sie die etablierten hegemonialen Wir-Sie-Konstruktionen radikal infrage stellt und irritiert und eine andere Kartografie des Möglichen entwirft.* » Erol YILDIZ, « Vom Postkolonialen zum Postmigrantischen: Eine neue Topografie des Möglichen », in *Postkolonialismus und Postmigration*, Ömer ALKIN, Lena GEUER (dir.), Münster, Unrast, 2022, p. 72-98, p. 93.

le concept comme moyen d'aborder les transformations sociales et les luttes culturelles qui se déroulent dans les sociétés européennes contemporaines. Parallèlement, d'autres approches utilisent le terme comme un marqueur d'expériences générationnelles spécifiques ou tentent de conceptualiser et d'historiciser le concept. Mais le concept a aussi été adopté dans des interventions artistiques et culturelles, souvent avec un agenda politique clair, et c'est là que l'idée du postmigrant semble être née.

Dans le contexte allemand, le concept est considéré comme ayant émergé principalement à partir d'activités et de discussions menées par des artistes entre 2004 et 2008 à Berlin, lorsque la metteuse en scène Shermin Langhoff, ainsi que d'autres activistes et praticiens de la culture, ont commencé à qualifier leur travail de « théâtre postmigrant ». En 2008, le terme a pris de l'ampleur lorsque Langhoff et d'autres artistes ont repris le théâtre indépendant berlinois Ballhaus Naunynstrasse, qui se trouve dans le quartier multiculturel de Kreuzberg, et l'ont rebaptisé « théâtre postmigrant ». Dans un entretien, Shermin Langhoff a décrit ainsi le théâtre postmigrant :

Il s'agit des histoires et des perspectives de ceux qui ne sont plus eux-mêmes des migrants, mais qui apportent ce passé migrant comme un savoir personnel et une mémoire collective. En outre, dans notre vie mondialisée et surtout urbaine, le terme « postmigrant » désigne l'ensemble de l'espace commun de la diversité au-delà de l'origine⁹.

Dans les années qui ont suivi, le théâtre postmigrant est devenu un grand succès public. L'impact du théâtre de la postmigration a donné lieu à des discussions universitaires novatrices sur les conceptualisations possibles en Allemagne et dans d'autres espaces germanophones. Cependant, les premières publications académiques sur le terme étaient déjà apparues dans les années 1990, dans un contexte britannique où le concept de postmigration a été développé par

9. Notre traduction. « *Gleichzeitig geht es um Geschichten und Perspektiven derer, die selbst nicht mehr migriert sind, diesen Migrationshintergrund aber als persönliches Wissen und kollektive Erinnerung mitbringen. Darüber hinaus steht ‚postmigrantisch‘ in unserem globalisierten, vor allem urbanen Leben für den gesamten gemeinsamen Raum der Diversität jenseits von Herkunft.* » Katharina DONATH, « Die Herkunft spielt keine Rolle – "Postmigrantisches" Theater im Ballhaus Naunynstraße. Interview mit Shermin Langhoff », in *bpj* (Bundeszentrale für politische Bildung), 10/03/2011, <https://www.bpb.de/lernen/kulturelle-bildung/60135/die-herkunftspielt-keine-rolle-postmigrantisches-theater-im-ballhaus-naunynstrasse/>

des tentatives de remise en question des approches établies de l'ethnicité¹⁰. Entre-temps la recherche s'est développée, de telle sorte que l'on peut observer différentes approches, qui se succèdent parfois. Si la pluralité des approches de la postmigration peut sans doute être considérée comme une force, l'utilisation répandue de ce terme a également déclenché diverses formes de critiques¹¹.

D'UNE « GÉNÉRATION POSTMIGRANTE »
À UNE « PERSPECTIVE POSTMIGRANTE »

Actuellement, au moins trois conceptualisations différentes de la postmigration peuvent être distinguées dans les études contemporaines, notamment les notions de « génération postmigrante », de « société postmigrante » et de postmigration en tant que perspective analytique¹².

La « génération postmigrante » est principalement définie par ses expériences en tant que descendants de migrants, qui sont réduits au silence dans le discours public ; les expériences de cette génération, qui a des appartenances multiples, souvent transnationales, et des héritages culturels mixtes ne sont pas réellement prises en considération¹³. Les sociologues autrichiens Erol Yildiz et Marc Hill s'intéressent à une génération postmigrante qui évolue dans différents « espaces intermédiaires », développant des stratégies de vie à partir de son positionnement distinctif : entre transnationalisation et discrimination, ici et là-bas, entre partir et rester¹⁴.

10. Moritz Schramm *et al.* font référence à des conceptions antérieures, comme par exemple l'anthologie *Post-Migration Ethnicity: De-Essentializing Cohesion, Commitments, and Comparison* publiée par les anthropologues Gerd Baumann and Thijl Sunieren en 1995 ou l'ouvrage du sociologue et politiste Tariq Modood, *New Forms of Britishness: Post-Immigrant Ethnicity and Hybridity in Britain* (1999). Mais le terme reste à la périphérie de leur réflexion théorique et est utilisé principalement pour mettre en évidence des tendances générales de la société. Voir Anna Meera GAONKAR, Astrid Sophie Ost HANSEN, Hans Christian POST, Moritz SCHRAMM, « Introduction », in *Postmigration. Art, Culture, and Politics in Contemporary Europe*, art. cit., p. 11-42, p. 14.

11. Voir Paul MECHERIL, « Was ist das X im Postmigrantischen? », in *sub\urban. Zeitschrift für kritische Stadtforschung*, vol. 2, n° 3, 2014, p. 107-112.

12. Voir Anna Meera GAONKAR, Astrid Sophie Ost HANSEN, Hans Christian POST, Moritz SCHRAMM, « Introduction », art. cit., p. 19.

13. *Ibid.*

14. Erol YILDIZ, Marc HILL, « In-between as resistance: The post-migrant generation between discrimination and transnationalization », in *Transnational Social Review*, vol. 7, n° 3, 2017, p. 273-286, p. 273.

Indépendamment des approches des sciences sociales, Myriam Geiser s'intéresse, dans son étude littéraire, à une génération d'auteurs postmigrants en comparant la littérature germano-turque et la littérature franco-maghrébine de la postmigration¹⁵. À partir de textes d'« écrivains postmigrants », Geiser esquisse une poétique des littératures de la postmigration et constate que, si la biographie reste cruciale pour le contexte de création des œuvres, les traces « ethniques » sont moins importantes que l'expérience sociale et culturelle spécifique de l'artiste¹⁶.

On peut toutefois se demander si les catégories « génération postmigrante », « écrivains postmigrants » ou « littérature postmigrante » peuvent réellement échapper aux classifications excluantes, telles qu'elles se sont manifestées avec la catégorie de « littérature migrante » ou « écrivains migrants ». Le problème est que l'on attribue un statut particulier aux écrivains, à une génération ou même à une littérature¹⁷, qui est en fait contraire au concept de la postmigration qui veut rompre avec les catégories de ce type. Même si le contexte biographique des écrivain-e-s. ne peut pas être complètement occulté, il ne s'agit plus seulement de percevoir les histoires de migration et les modes d'écriture transculturels comme des exceptions historiques et individuelles, mais de considérer la migration et la transculturalité qui y est liée comme des forces qui font bouger la société et la construisent. Les littératures transculturelles ou hybrides ont déjà été qualifiées de « nouvelle littérature mondiale¹⁸ », ce qui,

15. Myriam GEISER, *Der Ort transkultureller Literatur in Deutschland und in Frankreich: Deutsch-türkische und frankomaghrebinische Literatur der Postmigration*, op. cit.

16. *Ibid.*, p. 308.

17. Moritz Schramm met en garde contre un nouveau « statut spécial » de la littérature postmigrante. Voir Moritz SCHRAMM, « Jenseits der binären Logik: Postmigrantisches Perspektiven für die Literatur- und Kulturwissenschaft », in *Postmigrantisches Perspektiven. Ordnungssysteme, Repräsentationen, Kritik*, Naika FOROUTAN, Juliane KARAKAYALI, Riem SPIELHAUS (dir.), Frankfurt/New York, Campus, 2018, p. 83-94, p. 83.

18. Homi Bhabha, s'appuyant sur Goethe, explique la littérature mondiale dans une perspective postcoloniale comme une catégorie en cours d'émergence, dont l'enjeu est le dissensus culturel et la reconnaissance de l'altérité culturelle. « Littérature mondiale » caractérise ici, au début des années 1990, les études tournées vers l'avenir qui prennent en compte le colonialisme, mais aussi la transnationalité, la migration et l'exil ou la fuite. Voir Homi BHABHA, *The Location of Culture*, Londres, Routledge, 1994. La littérature qu'Elke Sturm-Trigonakis qualifie de « nouvelle littérature mondiale » est également marquée par les phénomènes

dans ce contexte, peut aussi être interprété comme une tentative d'éviter d'accorder un statut d'exception aux littératures ayant trait à la migration.

Le concept de « génération postmigrante » pourrait donc être considéré comme un concept de transition temporaire, constituant une première étape dans la transformation de la recherche sur la migration en une recherche postmigrante.

Les concepts de « société postmigrante » et de « perspective postmigrante » tentent d'éviter le dilemme de l'exclusion d'un groupe en faisant de la postmigration l'affaire de toute une société. Le concept de « société postmigrante » met l'accent sur les conflits, les obsessions et les négociations qui ont lieu dans les sociétés façonnées par les migrations, notamment les conflits autour de la représentation, du racisme et de l'exclusion structurelle. Il fait référence aux transformations politiques, culturelles et sociales des sociétés ayant une histoire d'immigration postcoloniale ou de travailleurs étrangers choisis. L'adjectif « postmigrant » ne cherche pas à historiciser le fait de la migration, mais décrit plutôt une société structurée par l'expérience de la migration, ce qui est également pertinent pour toutes les formes actuelles d'immigration comme la fuite, la migration temporaire, tant sur le plan politique que juridique et social¹⁹. Dans sa monographie *Die postmigrantische Gesellschaft (La société postmigrante)*, Naika Foroutan décrit le noyau d'une analyse postmigrante :

Pour identifier les problèmes qui polarisent actuellement les sociétés, nous devons regarder au-delà de la question de la migration, c'est-à-dire penser de manière postmigrante. Pour ce faire, il est nécessaire de se focaliser sur les conflits sociopolitiques clés autour de la reconnaissance, de l'égalité des chances et de la participation, qui sont également revendiqués par les migrant-e-s et leurs descendants en tant que biens politiques disputés²⁰.

transnationaux de la mondialisation, parmi lesquels elle compte la migration. Voir Elke STURM-TRIGONAKIS, *Global playing in der Literatur. Ein Versuch über die Neue Weltliteratur*, Würzburg, Königshausen und Neumann, 2007.

19. Voir Juliane KARAKAYALI, Vassilis S. TSIANOS, « Rassismus und Repräsentationspolitik in der postmigrantischen Gesellschaft », in *Aus Politik und Zeitgeschichte*, vol. 64, n° 13-14, 2014, p. 33-39, p. 34.

20. Notre traduction. « *Um die Probleme zu erkennen, die derzeit Gesellschaften polarisieren, müssen wir hinter die Migrationsfrage schauen, also postmigrantisch denken. Dazu ist es erforderlich, den Fokus auf gesellschaftspolitische Kernkonflikte um Anerkennung, Chancengerechtigkeit und Teilhabe zu lenken, die als umkämpfte politische Güter auch von Migrant*innen und ihren Nachkommen beansprucht*

Plus concrètement, selon Foroutan, il n'est plus question de savoir si l'Allemagne est un pays d'immigration, car ce qui compte c'est la manière dont ce pays d'immigration est organisé. L'hypothèse centrale est que ce n'est pas la migration elle-même, mais les négociations sociopolitiques qui ont lieu après la migration qui sont masquées derrière la question de la migration et qui pointent au-delà de celle-ci.

La conceptualisation des sociétés postmigrantes est appliquée en conjonction avec la notion de postmigration en tant que perspective analytique. Une telle perspective introduit un nouveau mode d'interprétation qui peut être appliqué à tout phénomène culturel ou artistique, c'est-à-dire qu'il n'existe pas un corpus de littérature ou d'art postmigrant²¹. Moritz Schramm explique qu'une perspective postmigrante ne se définit pas par l'objet étudié, mais par un regard analytique sur les négociations sur la migration et ses conséquences qui apparaissent dans les textes littéraires et les produits culturels. Dans ce contexte, il est important de supposer que les mouvements migratoires antérieurs sont également constitutifs pour la société²². Comme on l'a déjà vu dans l'apport de Foroutan, l'accent doit être mis sur les mécanismes de négociation de la migration dans l'ensemble de la société. Comme Moslund et Petersen, Schramm plaide pour que les études littéraires soient « migrantisées » et que toutes les œuvres soient ouvertes à une nouvelle lecture postmigrante. Ainsi, même les textes qui ne traitent pas directement de la migration peuvent être examinés sous l'angle de l'exclusion et du refoulement²³. Il s'agit plutôt d'analyser l'opposition construite entre migration et non-migration que de se demander ce qui caractérise la migration. Nous voyons donc que l'approche des sciences sociales se recoupe avec celle des sciences culturelles et littéraires. Il s'agit maintenant de tester et de développer ces réflexions théoriques à l'aide d'analyses culturelles et littéraires.

werden. » Naika FOROUTAN, *Die postmigrantische Gesellschaft. Ein Versprechen der pluralen Demokratie*, Bielefeld, transcript, 2019, p. 14.

21. Voir Sten MOSLUND, Anne PETERSEN, « Introduction: Towards a Postmigrant Frame of Reading », in *Reframing Migration, Diversity and the Arts: The Postmigrant Condition*, Moritz SCHRAMM, Sten Pultz MOSLUND, Anne Ring PETERSEN (dir.), New York/Londres, Routledge, 2019, p. 67-74, p. 67-68.

22. Moritz SCHRAMM, « Jenseits der binären Logik: Postmigrantische Perspektiven für die Literatur- und Kulturwissenschaft », art. cit., p. 89.

23. *Ibid.*, p. 90.

POSTMIGRATION ET POSTCOLONIALISME

Une perspective postmigrante implique un changement de regard de la périphérie vers le centre. Au niveau méthodologique, beaucoup de chercheur·euse·s travaillant sur le concept semblent être fortement influencé·e·s par la pensée postcoloniale, soulignant souvent les analogies entre les discours de la postmigration et les études postcoloniales. L'analyse postmigrante, tout comme le postcolonialisme, se rattache ainsi aux continuités de l'inégalité et exige de rompre avec les assignations racistes établies. Il s'agit de libérer la pensée des dualismes, d'opérer une « dissolution des séparations binaires entre “nous” et “les autres”²⁴ ». Les études conventionnelles sur la migration ont contribué de manière significative à la légitimation scientifique et à la reproduction d'une séparation binaire entre migration et sédentarité, donc entre migrants et non-migrants. L'approche postmigrante se sert pour cela d'une « lecture contrapuntique », au sens d'Edward Said, qui est combinée avec un regard non dualiste²⁵. Ce qui apparaît dans les discours sur la migration comme incompatible ou opposé est réuni dans un état d'esprit postmigrant. De cette manière, les rapports sociaux liés à la migration sont lus à rebours, ce qui implique de porter son regard sur les exclus, les opprimés et les marginalisés. Dans cette perspective, la migration est repensée et comprise comme une force qui fait bouger la société et qui la façonne.

La notion de postmigrant présente ainsi des analogies avec le discours postcolonial, dont l'idée de base est de libérer l'historiographie du colonialisme de l'hégémonie occidentale. Une perspective postmigrante remet également en question la vision hégémonique traditionnelle du monde et souhaite rendre visibles de nouvelles lectures. Dans les deux cas, le préfixe « post » ne désigne pas seulement l'état d'après, mais aussi un recentrage sur le nouveau récit et la réinterprétation. Des points de vue marginalisés passent ainsi de la périphérie au centre : l'histoire coloniale est racontée à partir de l'expérience et de la perspective des colonisés, et là se trouve un parallèle avec le postmigrant : « De même que le postcolonial exprime la voix des colonisés, le postmigrant présente la voix de la migration, rend visibles des types de savoir marginalisés,

24. Erol YILDIZ, « Vom methodologischen Nationalismus zu postmigrantischen Visionen », in *Postmigrantische Visionen. Erfahrungen – Ideen – Reflexionen*, op. cit., p. 43-61, p. 43.

25. *Ibid.*

a un effet décapant sur les mythes nationaux²⁶. » Dans la recherche, on observe une tendance à étudier les multiples relations entre postcolonialisme et postmigration. Dans un récent ouvrage collectif interdisciplinaire, les éditeurs se prononcent en faveur d'une société postcoloniale et postmigrante qui se conçoit et agit en tant que telle²⁷. Cette exigence s'applique également à l'œuvre *Frères migrants* de l'écrivain martiniquais Patrick Chamoiseau, que je souhaite soumettre, pour finir, à une lecture postmigrante.

POSTMIGRATION ET LITTÉRATURE FRANCOPHONE :
FRÈRES MIGRANTS DE PATRICK CHAMOSEAU

La question que s'est posée Clément Viktorovitch sur le statut de migrant et le terme lui-même semble être celle que s'est posée Patrick Chamoiseau il y a quelques années. En 2017, paraît son essai-manifeste au titre évocateur de *Frères migrants*, qui incite déjà à la réflexion sur ce statut. À propos des camps de réfugiés de Calais et de Paris, Chamoiseau dénonce le traitement réservé aux réfugiés, qui y « sont traités comme du bétail industriel²⁸ », donc les camps « ne sont que le spectaculaire d'un inhumain déjà ancien²⁹ ». Le mot « migrant » a perdu son caractère humain. Les migrants, dans le texte de Chamoiseau, ne sont plus que des « corps qui jaillissent de nulle part³⁰ ». Le titre *Frères migrants* témoigne d'une tentative d'en finir avec une approche dégradante des migrants et de ne plus les considérer comme une catégorie à part, mais justement comme faisant partie d'une communauté humaine comme des frères et des sœurs. *Frères migrants* peut être lu comme une déclaration de l'urgence d'une interconnexion essentielle qui affirmerait la nécessité de se comprendre en tant que partie d'une seule communauté humaine, indépendamment de l'origine nationale, culturelle ou de la religion. Chamoiseau défend donc une perspective postmigrante qui essaie de surmonter les catégories « migrante » et « non-migrante ». Selon Chamoiseau,

26. Nous traduisons. Erol YILDIZ, « Ideen zum Postmigrantischen », in *Postmigrantisches Perspektiven. Ordnungssysteme, Repräsentationen, Kritik*, op. cit., p. 19-34, p. 21.

27. Voir Ömer ALKIN, Lena GEUER, « Einleitung », in *Postkolonialismus und Postmigration*, art. cit., p. 9-26, p. 24.

28. Patrick CHAMOSEAU, *Frères migrants*, Paris, Éditions du Seuil, 2017, p. 14.

29. *Ibid.*, p. 114.

30. *Ibid.*, p. 13.

les mouvements migratoires concernent tout le monde, la migration doit être perçue comme faisant partie de la condition humaine :

Pas une tribu, pas une nation, pas une culture ou civilisation qui n'ait en quelque heure essaimé sous le désir ou la contrainte. Qui n'ait en quelque moment de ses histoires vu une partie d'elle polliniser le monde. Ou qui n'ait accueilli ou n'ait été forcée de recevoir ce qui provenait d'un bout quelconque du monde, puisant au monde autant que se donnant au monde, s'érigeant en source en asile et refuge. Pas une. *Homo sapiens* est aussi et surtout un *Homo migrator*³¹.

Ici aussi, Chamoiseau suit donc une pensée postmigrante en déclarant que la migration est un « événement normal » qui devient l'affaire de toute la société ou de l'humanité.

Chamoiseau qualifie de barbare l'intérieur des sociétés occidentales asservies au système capitaliste néolibéral. Sous le règne du profit maximal, tout le monde, hormis quelques-uns, est perdant. La barbarie est définie comme une composante « naturelle » de la personnalité humaine³² et l'on en revient à des états coloniaux qui ne sont pas dus à la domination coloniale³³. Cette comparaison du traitement des migrants à une situation coloniale est particulièrement intéressante dans le contexte des parallèles établis par les théoriciens de la postmigration entre postmigration et postcolonialisme. Si la postmigration et le postcolonialisme présentent des similitudes, il en va de même pour la migration et le colonialisme. De plus, la perspective postmigrante de Chamoiseau se nourrit d'une pensée postcoloniale en s'appuyant sur des concepts d'Édouard Glissant tels que la créolisation, la relation ou la mondialité qui s'oppose à la mondialisation : « La mondialité, c'est tout l'humain envahi par la divination de sa diversité, reliée en étendue et profondeur à travers la planète. [...] Elle nous inspire le goût d'apprendre à vivre cet inconnu et cet imprévisible, à les accueillir sans en être renversé, les saisir malgré tout³⁴. » La mondialité permet – et là encore, les références de Chamoiseau au colonialisme ou plutôt au postcolonialisme sont intéressantes – « un monde dont plus rien ni quiconque n'est le centre ni la périphérie, ni le maître ni l'esclave, ni le colon ni le colonisé, ni l'élu ni

31. *Ibid.*, p. 43-44.

32. *Ibid.*, p. 25.

33. *Ibid.*, p. 27.

34. *Ibid.*, p. 52.

l'indigne³⁵ ». La « barbarie » actuelle fait en sorte d'effacer les différences au profit d'une uniformisation qui détruit la diversité :

La barbarie nouvelle, elle, supprime partout l'« Ailleurs ». Au-delà des nécessités de ses seules marchandises, elle absorbe l'« autre part », la ressource d'un quelconque à-côté. Elle avale sans le vouloir les marges et digère les écarts. En soumettant les espaces aux déblaiements de sa seule prédation, elle invalide les horizons et crée toujours sans le vouloir une unité tragique³⁶.

Comme nous l'avons vu, l'approche de la postmigration fournit plutôt un cadre d'analyse pour les conflits, les discours identitaires et les transformations sociales et politiques. Le texte de Chamoiseau y contribue en formulant des exigences concrètes pour la gestion de la migration. À la fin de *Frères migrants*, on trouve une sorte de manifeste, une « déclaration des poètes » en 16 paragraphes, « Aux migrants sur la Méditerranée », dans laquelle Chamoiseau revendique des droits pour les migrants et prône la résistance à l'intolérance. Chaque paragraphe commence de manière répétitive par l'expression solidaire « Les poètes déclarent » et condamne le racisme, la xénophobie, l'homophobie, critique une politique de sécurité qui conduit à la mort d'êtres humains, et revendique le droit à une patrie partout pour tous. Chamoiseau propose aussi une « Nation-Relation, souveraine mais solidaire, offerte au soin de tous et responsable de tous sur le tapis de ses frontières³⁷ ». Il demande également que les migrants soient reconnus comme un symbole absolu de l'humaine dignité :

Les poètes déclarent qu'aucun réfugié, chercheur d'asile, migrant sous une nécessité, éjecté volontaire, aucun déplacé poétique, ne saurait apparaître dans un lieu de ce monde sans qu'il n'ait non pas un visage mais tous les visages, non pas un cœur mais tous les cœurs, non pas une âme mais toutes les âmes. Qu'il relève dès lors de l'Histoire profonde de toutes nos histoires, et devient, par ce fait même, un symbole absolu de l'humaine dignité³⁸.

35. *Ibid.*, p. 53.

36. *Ibid.*, p. 46-47.

37. *Ibid.*, p. 136.

38. *Ibid.*, p. 134.

Cette déclaration se lit donc comme une plaidoirie pour une politique mondiale de l'hospitalité.

Pour conclure, *Frères migrants* montre une perspective postmigrante qui vise à déplacer la migration de la périphérie vers le centre, qui veut surmonter la binarité entre migrants et non-migrants en regardant la migration comme source de vitalité pour l'humanité. *Frères migrants* est une critique de la politique migrante européenne telle que Chamoiseau l'avait déjà développée avec Glissant dans quelques essais où une perspective postmigrante est enrichie par la pensée théorique de Glissant³⁹. Cette relation prometteuse entre postmigration et créolisation doit être développée dans une prochaine étape.

CONCLUSION :

LA POSTMIGRATION COMME PROJET EUROPÉEN ET LITTÉRAIRE

Naika Foroutan décrit la migration comme un code pour la pluralité et les négociations fondamentales qui ont lieu dans la démocratie plurielle en matière de droits, de reconnaissance et d'égalité des chances ainsi que de participation et d'appartenance à la société⁴⁰. Ce point de vue est également défendu par Chamoiseau, dont le texte montre qu'une perspective postmigrante est présente dans la littérature (francophone). La postmigration doit donc rester un projet interdisciplinaire qui réunit les sciences sociales et humaines. De plus, il me semble important que la recherche sur la postmigration sorte du cadre national pour devenir un projet européen. Grâce à ce mélange d'engagements scientifiques, politiques, culturels et artistiques, le concept peut offrir des compréhensions et des conceptualisations complexes et interdisciplinaires de l'Europe contemporaine et de ses défis. Une perspective postmigrante devrait être adoptée de manière comparative dans les différentes négociations nationales. Il serait toutefois intéressant de prendre aussi en compte le contexte européen tel qu'il est revendiqué dans le débat sur la migration dans le cadre des politiques frontalières actuelles. Cet objectif devrait également être formulé pour la recherche littéraire sur

39. Voir Patrick CHAMOISEAU, Édouard GLISSANT, *Manifestes*, Paris, La Découverte, 2021.

40. Voir Naika FOROUTAN, « Die postmigrantische Perspektive: Aushandlungsprozesse in pluralen Gesellschaften », art. cit., p. 25.

la postmigration. La recherche nationale, réduite à des espaces linguistiques isolés, devrait se transformer en un projet comparatiste qui confronte la postmigration dans différents espaces linguistiques et culturels.

Martina KOPF
Université Paris Nanterre
Université Johannes Gutenberg de Mayence

*Transnationalisme, transculturalité, Marginal Man :
mobilités transnationales, concepts voyageurs*

RÉSUMÉ

C'est depuis l'idée de transnationalisme que nous tentons ici d'aborder celle de la transculturalité, et d'une transculturalité telle que la définit le Cubain Fernando Ortiz, à savoir une transculturalité « active ». Nous partons de la notion de transnationalisme dans un premier temps, afin de considérer les points de contact avec celle de transculturalité dans un second temps, des points de contact qui montrent en réalité que c'est bien à une même dynamique qu'elles répondent. Pour finir, nous cernerons l'articulation entre transculturalité et transnationalisme à la lumière de la notion de *Marginal Man*, empruntée à la sociologie, qui, selon les acceptions données, postule la marge comme l'espace transculturel par excellence ou, au contraire, comme celui d'une impossible transculturalité.

Mots-clés : transculturalité, transnationalisme, *Marginal Man*, migration, identité.

ABSTRACT

This paper approaches the idea of transculturality from the idea of transnationalism, a transculturality as defined by the Cuban Fernando Ortiz, namely an "active" transculturality. We start from the notion of transnationalism in order to consider the points of contact with that of transculturality in a second phase, since they show that transnationalism and transculturality respond to the same dynamic. Finally, we identify the articulation between transculturality and transnationalism in the light of the Marginal Man notion, borrowed from sociology, which, depending on the meaning given, postulates the margin as the transcultural space *par excellence* or, on the contrary, as that of an impossible transculturality.

Keywords: transculturality, transnationalism, Marginal Man, migration, identity.

C'est depuis l'idée de transnationalisme que nous tentons ici d'aborder celle de la transculturalité, et d'une transculturalité telle que la définit le Cubain Fernando Ortiz, à savoir une transculturalité active¹. Nous partirons de la notion de transnationalisme dans un premier temps, afin de considérer les points de contact avec celle de transculturalité dans un second temps, des points de contact qui montrent en réalité que c'est bien à une même dynamique qu'elles répondent. Ces réflexions ont été au cœur du projet ILA « Ici, là-bas, ailleurs », un projet sur le transnationalisme dans les Amériques mené en deux temps : un premier volet, exploratoire, « Ici, là-bas, ailleurs : les Amériques et les mobilités trans-impériales, trans-coloniales et trans-nationales (xvi-xxi^e siècles)² », puis un deuxième volet, « Ici, là-bas, ailleurs : le transnationalisme par ses acteurs – Subjectivités et stratégies d'adaptation (xvi-xxi^e siècles)³ ». Si le premier volet du projet ILA a finalement débouché sur le second volet, c'est par le truchement de deux notions qui sont apparues après un premier état de l'art, des notions inspirées de la sociologie, en l'occurrence celle de *Life Course* et surtout celle de *Marginal Man*, certainement la plus fructueuse. C'est sur cette dernière notion, très éclairante pour comprendre les dynamiques transculturelles, que nous reviendrons dans un troisième et dernier temps.

DU TRANSNATIONALISME VERS LA TRANSCULTURALITÉ

La notion de transnationalisme est fondée sur les échanges entre nations, mais le projet ILA l'a envisagée sur le temps long, dès la fin du xv^e siècle, avant l'émergence des États nationaux, au sein d'un empire colonial ou entre

1. Fernando ORTIZ, *Contrapunteo cubano del tabaco y del azúcar*, Madrid, Cátedra, 2002 (1940).

2. Ce projet de recherche sur trois ans (2019-2021) a été financé par la COMUE université Paris Lumières et porté par Emmanuelle Sinardet avec Marie-Christine Michaud (université de Bretagne Sud) et Bertrand Van Ruymbeke (université Paris 8). Il a donné lieu à une publication : Marie-Christine MICHAUD, Emmanuelle SINARDET, Bertrand VAN RUYMBEKE (dir.), *Ici, là-bas, ailleurs : le transnationalisme dans les Amériques (xvi-xxi^e siècles)*, Rennes, Éditions Perséides, 2022.

3. Ce deuxième volet du projet ILA a été financé par l'Institut des Amériques sur deux années (2021-2023), avec l'appui de la COMUE université Paris Lumières ; il est co-porté par Marie-Christine Michaud (université Bretagne Sud), Emmanuelle Sinardet (université Paris Nanterre) et Bertrand Van Ruymbeke (université Paris 8).

les empires coloniaux dans/vers/depuis les Amériques. Car, pour reprendre les travaux de Randolph Bourne⁴, le transnationalisme caractériserait la fondation même des Amériques en raison des apports démographiques d'origines diverses. La théorisation de la notion de transnationalisme revient toutefois à Nina Glick-Schiller, Linda Basch et Cristina Blanc-Szanton⁵. Pour ces chercheuses, le transnationalisme ne concernerait pas tous les habitants des Amériques – à la différence de la transculturalité, laquelle ne concerne pas uniquement les transmigrants, ces individus en situation de mobilité transnationale, comme le postule Fernando Ortiz, comme nous le verrons plus loin. Le transnationalisme reposerait sur les « doubles vies » de sujets qui continuent de participer aux pratiques de leur communauté d'origine (la société de départ dans le parcours migratoire), tout en se trouvant installés dans la société d'accueil. À cet égard, le transnationalisme peut être associé aux diasporas, lesquelles suggèrent l'idée de communautés dispersées, attachées à l'espoir du retour au pays, un pays parfois transformé en un « ailleurs » idéalisé. Car les mobilités transnationales s'accompagnent aussi, le cas échéant, du retour dans le pays d'origine, parfois avec des va-et-vient, ou bien du départ vers d'autres pays et d'autres sociétés. D'où le choix du nom du projet dont ILA est l'abréviation : « Ici » se réfère à la société d'arrivée ; « Là-bas », à celle de départ, tandis que « Ailleurs » renvoie à ce qu'il est convenu d'appeler le « pays », cette terre des origines où le retour est envisagé de façon idéalisée bien souvent, ou bien à cet espace – également idéalisé – qu'il s'agit aussi d'atteindre dans des parcours migratoires par étapes ou multiples. Le triptyque Ici / Là-bas / Ailleurs peut également être associé, à la lumière des travaux de MaMung⁶, à trois temporalités, présent / passé / futur, quand on cerne le transnationalisme depuis le prisme de ses acteurs, de leurs projections subjectives, des regards qu'ils portent sur leur propre trajectoire et des sentiments qu'ils expriment. D'où le second volet du projet ILA, centré sur les subjectivités des sujets transnationaux.

4. Randolph BOURNE, *The Radical Will. Selected Writing – 1911-1918*, New York, Urizen Books, 1977.

5. Nina GLICK-SCHILLER, Linda BASCH, Cristina BLANC-SZANTON, *Nations Unbound: Transnational Projects, Postcolonial Predicaments, and Deterritorialized Nation-States*, New York, Routledge, 1994 ; EAD, *Towards a Transnational Perspective on Migration. Race Class, Ethnicity, and Nationalism Reconsidered*, New York, New York Academy of Sciences, 1992.

6. Emmanuel MAMUNG, *Autonomie, migrations, altérité*, dossier présenté pour l'obtention de l'Habilitation à Diriger des Recherches, université de Poitiers, 14/09/1999, <http://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00337679/fr/>.

Le transnationalisme dans les Amériques doit être appréhendé par le biais des interactions entre « Ici » et « Là-bas », tout en tenant compte de la perspective de l'« Ailleurs », ce qui mobilise nécessairement la notion de transculturalité. La réflexion menée par ILA s'est notamment appuyée sur les outils théorisés par Sayad⁷, en particulier dans *La Double Absence* : le sentiment d'absence s'exprimant doublement et vécu par certains transmigrants, sur lequel nous reviendrons plus loin en abordant la notion de *Marginal Man*, est observable à la lumière des phénomènes de transculturation, dans la façon dont ils se produisent. De même, si le transnationalisme implique une mobilité, l'inverse n'est pas vrai : le parcours migratoire ne signifie pas toujours le transnationalisme, car tous les migrants ne conservent pas de liens avec le « Là-bas » de la société d'origine. Là encore, la transculturalité permet de l'observer, quand elle n'existe pas ou peu et que l'acculturation domine, par exemple.

Le transnationalisme dans les Amériques se distingue du transnationalisme en Europe, en ce qu'il est historiquement inscrit dans les phénomènes de peuplement de territoires pensés et présentés comme vides, même s'ils ne l'étaient pas. « Nouveau » Monde, les Amériques n'ont cessé d'attirer des populations originaires des autres continents, dès ce qui a été appelé leur « découverte ». Cet apport de populations, leur arrivée, leur installation, leur adaptation à l'environnement ont façonné dans un premier temps les colonies britanniques, françaises, espagnoles, néerlandaises et portugaises, puis les nations qui en ont émergé, selon des processus qui relèvent de la transculturalité, comme le montre Ortiz dans le cas cubain. On trouve indéniablement des questionnements et des problématiques identiques dans les cas européens, quand on les aborde depuis la perspective de la transculturalité. Ainsi, les interactions culturelles entre « Ici » et « Là-bas » jouent un rôle déterminant dans le statut des transmigrants, dans leur reconnaissance sociale et politique, dans leur image face à l'Autre, tant en Europe que dans les Amériques. Pensons à ces réseaux d'échanges économiques se mettant en place entre la société d'origine et celle d'accueil et qui permettent aux transmigrants, dans cette dernière, de s'intégrer plus facilement, contribuant même à influencer les dynamiques économiques locales. Pensons aussi aux associations culturelles regroupant des communautés nationales ou régionales créées par les transmigrants dans la société d'accueil

7. Abdelmalek SAYAD, *L'Immigration ou les paradoxes de l'altérité. 1. L'illusion du provisoire*, Paris, Raisons d'Agir Éditions, 2006 ; *Id.*, *La Double Absence*, Paris, Éditions du Seuil, 1999.

et qui parviennent à peser politiquement sur le destin de cette dernière : bien des candidats à des élections, locales comme nationales, s'adressent à elles dans l'espoir de gagner des voix. Le maintien des liens avec la société d'origine, la façon dont ils se structurent dans le pays d'accueil, pèsent sur l'insertion de ces transmigrants dans le pays d'arrivée et, simultanément, sur celui-ci. Ces liens ne sont pas seulement ni nécessairement économiques, mais – avant tout – culturels, ce qui nous invite à aborder le transnationalisme avec et depuis la transculturalité. En réalité, le transnationalisme exerce une influence significative sur le statut des individus, sur leur « lutte pour la reconnaissance », pour reprendre la formule d'Axel Honneth⁸, et sur la construction de leur identité. Ainsi, certains transmigrants restent identifiés à un pays étranger – c'est le regard porté sur eux – et ils se sentent d'Ailleurs, c'est leur sentiment, y compris parmi les secondes et troisièmes générations parfois. La transculturalité comme outil d'analyse du transnationalisme s'avère indispensable pour appréhender les liens entre pays d'origine et pays d'accueil, leur nature, leur complexité et leur ambivalence le cas échéant.

Force est de constater que l'implantation des colons en Amérique, le maintien des relations avec la mère patrie ou la rupture de ces liens, puis l'installation des générations successives de migrants, ont créé les conditions de la transculturalité. D'une part, ces hommes et ces femmes ont importé leur mode de vie, leurs idéaux, leurs préjugés, leurs *habitus* et leur vision du monde ; d'autre part, l'environnement et les contacts avec les autres, qu'ils soient conflictuels ou amicaux, ont entraîné l'émergence de nouvelles communautés, de sociétés inédites avec leur spécificité et leur originalité : en un mot, l'émergence des Amériques. De nouveau, la transculturalité – celle définie par Ortiz, à savoir la transculturalité active – vient éclairer le transnationalisme.

TRANSCULTURALITÉ : « ZONES DE CONTACT » ET NÉO-CULTURATION

La notion de transculturalité est étroitement liée aux études culturelles, à la différence de celle de transnationalisme, traditionnellement liée aux *migration studies* depuis une perspective économique et sociologique. Elle a été originalement développée par l'ethnomusicologue Fernando Ortiz⁹ dans son essai de 1940, *Contrapunteo cubano del tabaco y el azúcar*, qui cherche

8. Axel HONNETH, *La Lutte pour la reconnaissance*, Paris, Éditions du Cerf, 2000.

9. Fernando ORTIZ, *Contrapunteo cubano del tabaco y el azúcar*, *op. cit.*

à cerner les composantes culturelles de la société cubaine. Ortiz revient sur les différents acteurs du peuplement de Cuba, lesquels peuvent être pensés depuis la figure du transmigrant et à la lumière du transnationalisme ; mais il aborde aussi en termes d'héritage et de transmission les apports multiples qu'il constate, non seulement amérindiens, africains, européens, asiatiques, mais afro-descendants, euro-descendants, asia-descendants. Si le transnationalisme pose un « Ici » et un « Là-bas » en les associant à la mobilité du sujet, tel n'est pas forcément le cas du sujet transculturel : celui-ci peut ne jamais avoir quitté son lieu de naissance, Cuba par exemple, dans le cas étudié par Ortiz.

Pourtant, la figure du sujet transculturel et celle du transmigrant se rejoignent dans les interactions culturelles qui les caractérisent. Ortiz estime que les notions et termes existants, en particulier déculturation et acculturation, ne permettent pas de rendre compte de la nature des influences culturelles qui se produisent, ni des modalités des interactions entre elles¹⁰. Déculturation et acculturation supposeraient que les nouveaux venus subissent les transformations culturelles en perdant les éléments culturels d'origine sans en produire d'autres. C'est là qu'Ortiz forge le terme de transculturation qui suppose, au contraire, un processus dynamique de transformation culturelle :

Nous assumons que le terme de transculturation exprime mieux les différentes phases du processus transitif d'une culture à une autre. Car ce dernier *ne consiste pas seulement en l'acquisition d'une culture, ce que le mot anglo-américain acculturation indique à proprement parler*. Le processus de transition implique aussi nécessairement la perte ou le déracinement d'une culture précédente, ce qui pourrait être appelé déculturation partielle. Mais il *signifie aussi la création conséquente de nouveaux phénomènes culturels qui pourraient être appelés néo-culturation*¹¹.

Ortiz s'efforce de mettre en évidence une décomposition/recomposition qui est une opération créatrice débouchant sur la naissance de quelque chose de nouveau et de singulier. Le « processus transitif » – comme le nomme Ortiz, c'est-à-dire la transition d'une culture vers une autre – se produit même en situation d'asymétrie extrême. Songeons aux éléments culturels des populations

10. Françoise MOULIN-CIVIL, « El *Contrapunteo cubano del tabaco y el azúcar* o el nacimiento de un paradigma », in *América. Cahiers du CRICCAL*, n° 33, 2005, p. 145, <https://doi.org/10.3406/ameri.2005.1716>.

11. Nous soulignons et traduisons. Fernando ORTIZ, *Contrapunteo cubano del tabaco y del azúcar*, *op. cit.*, p. 5-6.

autochtones présents dans la société coloniale, mais aussi dans les cultures dites nationales des républiques indépendantes. Songeons également à la figure du transmigrant, protéiforme, qui renvoie autant aux populations africaines déportées dans les Amériques et réduites en esclavage qu'aux vagues successives de migrants européens de toutes origines et religions, en quête d'une vie meilleure. Le processus de transformation culturelle *sui generis* qu'évoque Ortiz, y compris dans des relations de domination brutale, est le fruit d'une intégration « active » en ce sens qu'elle est créatrice. Ortiz rejette l'idée d'une incorporation pure et simple des groupes subalternes dans la culture dominante, y compris des plus subalternes : il se produit des apports et des pertes, des sélections, des appropriations, des réappropriations, des réactions – tant d'acceptation que de rejet –, des reformulations, transferts, resignifications, resémantisations, en somme, toute la palette des opérations culturelles se produisant lors des contacts entre cultures différentes. Il y a bien des dynamiques, avec des passeurs et des acteurs du « processus transitif ». Les individus transnationaux, parce qu'ils sont des figures au croisement de « Ici » et de « Là-bas », sont des figures privilégiées de la transculturalité. Ils favorisent l'émergence de « zones de contact », pour reprendre l'expression de Mary Louise Pratt.

Mary Louise Pratt, dans son essai *Imperial Eyes: Travel Writing and Transculturation*, revient sur l'idée de transculturalité dans son étude de la littérature de voyage¹². Elle observe que l'asymétrie entre les peuples dans les relations de domination imposées par le système colonial – où l'Autre non-occidental est raconté du point de vue eurocentré du voyageur – n'empêche pas l'émergence des « zones de contact¹³ ». La « zone de contact » se présente comme un préalable à tout phénomène de transculturation. Les confins de l'empire espagnol, dès le xvi^e siècle, ont été propices aux phénomènes transculturels dans des territoires de frontières avec le monde amérindien : ce sont des « zones de contact » par excellence. Ainsi dans le Sud chilien, les peuples mapuches, quoique vivant de façon souveraine, échappant toujours à l'autorité de la Couronne espagnole, deviennent en quelques décennies des sociétés équestres. La transculturalité est aussi à l'œuvre chez les colons espagnols, qui associent pourtant la culture autochtone à une forme de barbarie qu'ils rejettent : il y a sélection, acceptation, appropriation et resignification

12. Mary Louise PRATT, *Imperial Eyes: Travel Writing and Transculturation*, Londres/New York, Routledge, 1992.

13. *Ibid.*, p. 7.

d'éléments indigènes, qui donnent ainsi lieu à des formes d'hybridité, de métissage, de syncrétisme. La transculturalité suppose une énergie créatrice qui se manifeste à tous les niveaux, dans les comportements, dans les objets, les vêtements, la nourriture, la construction des maisons, la musique, la danse, dans les croyances, pour ne citer que les aspects les plus visibles dans la vie quotidienne ; autant d'éléments apparus dès le xvi^e siècle. La ville d'Asunción dans l'actuel Paraguay choquait dès les années 1540 les Espagnols, prêtres comme représentants de la Couronne, qui la découvraient : à leurs yeux, les colons qui y vivaient étaient déjà oublieux de l'Espagne¹⁴. Ils ne l'étaient pas, évidemment, mais ils produisaient de nouvelles formes culturelles qui frappaient les esprits des nouveaux venus de la péninsule : de la néo-culturation.

La transculturation active met souvent en évidence une agentivité qui pourrait *a priori* sembler réduite voire inexistante au regard des relations de domination qui subalternisent. Ainsi, dans le cas des missions des xvii^e et xviii^e siècles – autres « zones de contact » –, on pourrait croire à l'acculturation des autochtones par le modèle religieux dominant : la mission les coupe de leur société d'origine indigène et de la société coloniale blanche-métisse pour mieux les acculturer conformément à l'idéal catholique, au nom de la civilisation par l'évangélisation. Or, les travaux de Thierry Saignes sur les relations de parenté chiriguanas dans les missions¹⁵ montrent que l'acculturation échoue, en ce sens qu'il se produit autre chose, une transculturation où, par exemple, des formes de polygamie persistent au sein même du système de la parentèle catholique. Pour sa part, en matière de religion, Guillermo Wilde souligne que les croyances autochtones sont reformulées à la lumière du catholicisme : la religiosité doit être examinée comme « un pool fragmenté de croyances [...] qui a été conservé, refunctionalisé et sédimenté dès la première période d'évangélisation¹⁶ ». Wilde décrit là un processus transitif en « zone de contact ». La transculturalité produite permet aux Indiens des missions de préserver une agentivité qui trouve également à s'exprimer politiquement. Les travaux de Wilde analysent comment les Guaranis des

14. Andrés CASTRO ROLDAN, Christophe GIUDICELLI, Jimena Paz OBREGON ITURRA (dir.), *Revers de conquête et résistances amérindiennes. Les confins de l'Amérique du Sud espagnole au xvi^e siècle*, Paris, CNED/Belin, 2019, p. 270.

15. Thierry SAIGNES, *Historia del pueblo chiriguano. Compilación. Introducción y notas de Isabelle Combès*, Lima, IFEA, 2007.

16. Guillermo WILDE, *Religión y poder en las misiones de guaraníes*, Buenos Aires, Editorial SB, [2009] 2016.

missions jésuites du Paraguay ménagent, au sein même du nouvel ordre qui leur est imposé, un pouvoir qui est le fruit d'une adaptation transculturelle. Les jésuites s'appuient, pour administrer la mission, sur un *cabildo* formé d'Indiens baptisés et évangélisés – qu'ils pensent certainement acculturés –, dont les fonctions sont définies selon les normes et modèles espagnols : ce *cabildo* indigène est formé d'*alcaldes* et présidé par un *gobernador* assisté de son *teniente*. C'est dans et par ce système espagnol qu'apparaissent de nouveaux *cacicazgos*, de nouvelles légitimités amérindiennes qui permettent de maintenir le pouvoir et le prestige des *caciques* amérindiens en dépit de l'ordre colonial et au sein de ce dernier. Il s'opère une décomposition/recomposition créatrice, dans la mesure où il ne s'agit pas des *cacicazgos* originaux, préhispaniques, mais de la reformulation de ces derniers à l'aune des normes jésuites pour produire des chefferies héréditaires patrilineaires qui créent des lignages et, partant, une nouvelle noblesse indigène, selon une dynamique qui est celle de la néo-culturation ortizienne.

MARGINAL MAN, DE LA « ZONE DE CONTACT » À LA MARGE :
DIFFÉRENTES TRANSCULTURATIONS ?

Une question se pose alors : comment caractériser ces « zones de contact » ? Il s'agit là de comprendre comment s'opèrent les processus transitifs. Des débuts de réponse peuvent être apportés en mobilisant un autre outil, au croisement du transnationalisme et de la transculturalité : la notion de *Marginal Man*, d'homme ou femme marginal.e, forgée par Robert Ezra Park dans les années 1920 pour désigner un individu qui vit sur la marge de deux cultures et de deux sociétés¹⁷. Il nous semble que cette marge est la « zone de contact » transculturelle par excellence, en ce sens que les individus s'y trouveraient dans un espace « avec », avec les éléments de deux voire de plusieurs univers culturels. Cette acception de la marge est née de l'observation de migrants juifs originaires d'Europe de l'Est aux États-Unis, chez lesquels Park perçoit des conflits d'appartenance, où l'individu vivrait, douloureusement souvent, certaines situations comme des dilemmes culturels. Comme l'analyse Denys Cuche¹⁸,

17. Robert Ezra PARK, « The Marginal Man », in *Sociétés*, n° 119, janvier 2013, p. 57-58, <https://www.cairn.info/revue-societes-2013-1-page-57.htm>.

18. Denys CUCHE, « "L'homme marginal" : une tradition conceptuelle à revisiter pour penser l'individu en diaspora », in *Revue Européenne des Migrations Internationales*, vol. 25, n° 3, 2009, p. 13-31.

Park adhérerait jusque-là au mythe du *melting-pot* comme intégration culturelle et absorption harmonieuse dans et par la société d'accueil des nouveaux venus, porteurs d'une culture autre, une culture qui n'a pas sa place dans la société d'accueil et qu'ils abandonneraient volontairement. Or, dans les années 1920, Park observe la formation de minorités au sein de la société américaine, qui mettent en échec l'idéal du *melting-pot*. Il constate bien, en définitive, qu'il existe autre chose que l'assimilation ou l'acculturation : on peut postuler qu'il se produit une transculturation.

En effet, Park définit un nouveau profil du migrant transnational, celui d'un *Marginal Man* de plus en plus solitaire, parce qu'il se voit confronté à deux cultures, l'une où il n'est plus mais où il reste encore car il s'y identifie toujours – la culture de la société de départ –, l'autre où il est supposé se trouver désormais, mais dans laquelle il ne parvient pas à se reconnaître – la culture de la société d'arrivée. Autrement dit, ce transmigrant ne serait pleinement dans aucune des deux cultures, tout en étant présent dans les deux, situation nouvelle qui dessine une marge où s'exprime la « double absence » évoquée par Sayad dans ses recherches sur la migration maghrébine en France et qui oriente les modalités des processus transitifs. La « zone de contact », préalable à la transculturalité, existe toujours, mais en tant que marge, parce qu'elle est vécue comme telle par le sujet. Si transculturation il y a, les formes néo-culturelles surgissent depuis le sentiment de l'étrangeté. À cet égard, on peut voir chez Park l'influence de la pensée du sociologue allemand Georg Simmel¹⁹, pour qui la figure du Juif de la Diaspora représente l'étranger par excellence, celui qui ne parvient jamais à plonger de racines en un lieu précis. Ce qui n'empêche pas la transculturation, mais en des termes différents de ceux posés par Fernando Ortiz.

Cette lecture de la transculturalité comme – aussi – produit de la marge semble confirmée par la réélaboration de la notion de *Marginal Man* par un élève de Park, Everett Stonequist²⁰, dans les années 1930. Stonequist donne à *Marginal Man* un contenu nettement plus psychologique que Park. Ce qui l'amène à définir le dilemme culturel de « l'homme marginal » comme un véritable conflit, à l'origine d'une crise identitaire, d'un déchirement intérieur, avec

19. Françoise REUMAUX, « Sociabilité et socialité urbaine chez Park. Sur les traces de Simmel ? », in *SociologieS*, « Théories et recherches », mis en ligne le 27 avril 2008, <http://journals.openedition.org/sociologies/1623>.

20. Everett V. STONEQUIST, *The Marginal Man: A Study in Personality and Culture Conflict*, New York, Charles Scribner's Sons, 1937.

de possibles conséquences pathologiques, angoisse et dépression notamment. La « zone de contact » entre les cultures est alors davantage qu'une marge : elle est marginalité, un espace perçu comme une exclusion, parce que l'individu se vivrait toujours comme un étranger. La double affiliation culturelle serait ressentie comme un ni ni : ni la culture du « Là-bas » de la société de départ, ni celle d'« Ici » de la société d'accueil. C'est donc l'idée du déraciné et du déclassé, à l'agentivité inexistante, qui prévaut selon cette acception de *Marginal Man*. Nous pourrions aller plus loin et, dans ce cas précis, postuler des « zones de contact » ne donnant pas lieu à des processus transculturels actifs : la création néo-culturelle ne pourrait pas surgir, tant le sujet est empêché.

Mais une autre lecture de la notion de *Marginal Man* est également proposée, cette fois par l'anthropologue Roger Bastide, à partir des années 1950²¹. À l'inverse de Stonequist, il nous invite à voir dans la marge comme « zone de contact » une transculturalité active, où les éléments culturels d'origines diverses sont mobilisés et reformulés en fonction des situations, elles-mêmes variées, auxquelles sont confrontés les individus, en fonction des interlocuteurs auxquels ils s'adressent, avec une grande souplesse et une grande malléabilité. La marge créerait un espace des « avec²² » – avec les différentes cultures –, mais toujours différemment selon la situation où se trouve le sujet. Par exemple, le sujet peut s'insérer dans les relations capitalistes de travail en mobilisant harmonieusement les référents occidentalo-centrés et, en d'autres lieux et à un autre moment, participer à des rites religieux ou magiques renvoyant aux origines culturelles africaines. Pour Bastide, la transculturation se produit et, s'il y a marge, c'est une marge avant tout sociale²³.

En effet, Bastide élabore le principe de coupure qui permet au sujet de diviser et de compartimenter le réel qu'il vit, de façon à ne mobiliser que les référents culturels lui permettant d'être en adéquation avec ce réel, au moment où il le vit. Le sujet pratique là une transculturalité active, car créatrice, lui permettant de toujours s'adapter aux circonstances. La femme ou l'homme marginal.e

21. Roger BASTIDE, « L'acculturation formelle », in *Le Prochain et le Lointain*, Paris, Cujas, 1970, p. 137-148 ; *Id.*, *Anthropologie appliquée*, Paris, Payot, 1971.

22. Emmanuelle SINARDET, « *Marginal Man*, affects et passage. Comment appréhender les expériences individuelles transnationales ? », in *Ici, là-bas, ailleurs : le transnationalisme dans les Amériques (XVI-XXI^e siècles)*, *op. cit.*, p. 29-40.

23. Denys CUCHE, « Roger Bastide, le fait individuel et l'École de Chicago », in *Cahiers internationaux de sociologie*, n° 124, 2008, p. 41-59, <https://www.cairn.info/revue-cahiers-internationaux-de-sociologie-2008-1-page-41.htm>.

n'est donc pas ici en marge : elle/il utilise ses différentes appartenances pour, justement, ne jamais se trouver en position de tension ou de conflit. La transculturalité représente alors une ressource et peut être envisagée comme une compétence. Le sujet n'est pas l'individu du « ni ni », mais du « avec » ou, plus exactement, du « avec selon ». Le *Marginal Man* selon l'acception de Bastide semble en réalité l'individu transculturel par excellence.

Nous avons là plusieurs outils conceptuels, le transnationalisme, la transculturalité et la notion de *Marginal Man*, qui peuvent être articulés de façon fructueuse, en ce sens que leur croisement met en lumière l'agentivité des individus, lesquels développent de « nouvelles façons d'être-au-monde²⁴ » et d'habiter leur(s) société(s). Cette agentivité invite à prolonger la réflexion en articulant transculturalité et interculturalité. Aujourd'hui, plusieurs pays d'Amérique latine revendiquent l'interculturalité dans leur Constitution. En Équateur, dès l'article 1 de la Constitution de 2008, l'interculturalité est posée comme un « principe fondamental » de l'État, lui-même défini comme « plurinational et unitaire²⁵ ». Car l'interculturalité, mieux que la transculturalité, surmonterait la tension entre le principe de la plurinationalité et celui de l'unité nationale. Elle permettrait la reconnaissance de la diversité dans l'unité et, par conséquent, en termes de politiques publiques, la construction d'une nation plus inclusive, en particulier auprès des populations autochtones et afro-descendantes. Depuis cette perspective, l'interculturalité se présente comme la reformulation de l'idée de la transculturalité active pensée par Ortiz, dont elle est aussi le prolongement : la néo-culturation doit s'y effectuer dans le respect absolu des différentes cultures en présence, en particulier les plus fragiles et menacées, lesquelles doivent être conservées et transmises. L'interculturalité naît de la critique de la multiculturalité et de la plurinationalité, où les cultures et les peuples fonctionneraient en « silo », ce qui aurait pour effet de fracturer la souveraineté nationale et de menacer l'unité de l'État équatorien²⁶. L'interculturalité signifierait la prise en compte de la diversité dans l'unité, sans

24. Michael Peter SMITH, « Transnational Urbanism Revisited », in *Journal of Ethnic and Migration Studies*, vol. 31, n° 2, 2005, p. 237.

25. Nous traduisons. Constitution équatorienne de 2008, https://www.oas.org/juridico/pdfs/mesicic4_ecu_const.pdf.

26. Parmi les critiques, voir en particulier Galo Ramón VALAREZO, « ¿Plurinacionalidad o interculturalidad en la Constitución? », in *Plurinacionalidad. Democracia en la diversidad*, Alberto ACOSTA, Esperanza MARTINEZ (dir.), Quito, Abya Yala, 2009, p. 125-160.

effet de hiérarchisation, de minoration ou de subalternisation. Elle permettrait alors la pluriversalité comme dépassement de l'universalisme occidentalocentré, à savoir ce « pluriversel » comme « universel diversel » postulé par Ramón Grosfoguel²⁷.

Emmanuelle SINARDET
Université Paris Nanterre
CRIIA-UR Études romanes, Projet ILA

27. Ramón GROSFOGUEL, « Les implications des altérités épistémiques dans la redéfinition du capitalisme global. Transmodernité, pensée frontalière et colonialité globale », in *Multitudes*, n° 26, 2006, p. 51-74.

*Un monde au pluriel.
Penser les langues, les littératures et les cultures au-delà de l'Europe*

RÉSUMÉ

L'article propose l'élargissement du regard transculturel aux espaces non-européens, souvent pensés à partir de l'Europe, et la possibilité de leur projection dans un espace supracontinental qui n'exclut pas l'Europe. Notre réflexion prend appui principalement sur les travaux d'Ottmar Ette, François Julien et de Achille Mbembe pour convoquer certains aspects de la tradition des humanités, le concept de monde en commun et la non-appartenance des langues et des cultures. L'argumentaire insiste sur l'importance de la reconfiguration théorique des frontières de la langue et de la culture pour interroger des logiques hégémoniques dans le cadre d'une pensée transculturelle.

Mots-clés : monde, transculturalité, littérature-monde, culture-monde.

ABSTRACT

This article proposes an extension of the transcultural perspective to non-European spaces, often conceptualized from a European standpoint, and the possibility of their projection into a supracontinental space that does not exclude Europe. Based on the work of Ottmar Ette, François Julien and Achille Mbembe, our analysis calls upon certain aspects of the humanistic tradition, the concept of a world in common and the non-belonging of languages and cultures. The argument insists on the importance of the theoretical reconfiguration of the boundaries of language and culture in order to question hegemonic heritage within the framework of transcultural thinking.

Keywords: world, transculturality, world Literature, world Culture.

* * *

La formule proposée dans le titre de cet article, un « monde au pluriel », traduit une idée de transculturalité qui n'est pas exclusive à l'Europe, mais qui peut se poser également dans le cadre d'autres espaces géographiques et culturels. Un « monde au pluriel » invite à penser la façon dont les savoirs

disciplinaires liés à une certaine tradition humaniste ont été reconfigurés par les dialogues, les croisements et les pollinisations culturelles qui se produisent, en accélération progressive, dans un monde globalisé. Dans cet article, le recours au concept de « monde¹ » souligne les rapports entre différentes cultures, notamment celles des espaces continentaux non-européens, comme l'Asie et l'Afrique, et envisage leur inscription dans un espace autre, plus épistémologique que géographique – une démarche qui à la fois les délocalise et mondialise. Cette mondialisation ne doit pas être confondue avec les processus de globalisation, qui impliquent l'effacement de la différence culturelle au profit d'une culture de l'homogénéité – ce qui correspondrait plutôt à un monde au singulier. Elle représente, au contraire, la possibilité d'inscrire la différence dans un espace ouvert, qui dépasse le confinement imposé par la logique des frontières politiques ou géographiques – un monde au pluriel². Construit en trois mouvements, l'argument de cet article évoquera le débat disciplinaire sur le monde, passant par la théorisation d'un monde en commun et le principe de la non-appartenance des langues et des cultures, qui configurent des formes de déclinaison d'une pensée transculturelle et des modalités de renouvellement de l'imaginaire des cultures.

LES SAVOIRS SUR LE MONDE

La pensée sur la pluralité, dans un sens large lié aux savoirs sur le monde, a connu un moment paradigmatique, au xx^e siècle, avec la célèbre conférence « The Two Cultures », prononcée en 1959. Percy Snow y présente la thèse selon

1. Le concept de monde sollicite le regard d'approches différenciées, un éventail de possibilités qui va du domaine des sciences naturelles à celui des sciences humaines. Entre système, totalité et principe de lisibilité, l'idée de monde évolue historiquement : le monde comme le *cosmos* de la tradition grecque ne correspond plus à la vision théologisée du monde au Moyen Âge et encore moins à celle de la tradition cartésienne au xvii^e siècle en Europe. Pour une approche compréhensive de la tradition philosophique du concept de monde et de sa fortune critique, métaphysique, politique et écologique, du xviii^e à nos jours, voir Sean GASTON, *The Concept of World from Kant to Derrida*, Londres, Rowman & Littlefield, 2013.

2. Mon propos est nourri par l'argument avancé par Djelal Kadir dans le cadre d'une réflexion sur les rapports disciplinaires entre la littérature comparée et la littérature-monde : Djelal KADIR, « To World, to Globalize – Comparative Literature's Crossroads », in *Comparative Literature Studies*, vol. 41, n° 1, *Globalization and World Literature*, 2004, p. 1-9. Pour un regard contrastif sur les notions de mondialisation et de globalisation, voir Jean-Luc NANCY, *La Création du monde ou la mondialisation*, Michigan, Galilée, 2002.

laquelle il existerait en Occident deux cultures scientifiques incompatibles, celle des sciences de l'esprit et celle des sciences naturelles³. Quelques années plus tard, en 1963, Snow s'exprime de façon moins pessimiste pour formuler le souhait qu'une troisième culture puisse émerger pour assurer la compréhension et le dialogue entre les deux cultures précédentes, les débarrassant ainsi de leur incommensurabilité⁴. Aux États-Unis, l'idée d'une troisième culture sera reprise par John Brockman⁵ en 1996, mais pas exactement dans le même sens que Snow lui avait imprimé auparavant : cette troisième culture correspondrait à la fracture pérenne d'une culture bipartite, qui élève les sciences naturelles au rang de culture dominante et qui coupe les ponts avec la culture humaniste, prétendant qu'elle serait déconnectée du monde empirique et qu'elle resterait enfermée dans un jargon incompréhensible, tout en rendant impossible la démocratisation du savoir scientifique. Malgré sa vision caricaturale des sciences humaines, les propos de Brockman nous rappellent à quel point la réflexion sur la vulgarisation du savoir et de sa mise à profit de la société est un enjeu majeur⁶. Si cet épisode est emblématique d'une vision fracturée du monde et des cultures, essentiellement perçues comme conflictuelles et incompatibles, l'histoire des humanités dans la modernité est cependant en mesure de fournir quelques exemples qui réfutent la vision sombre véhiculée par la troisième culture et qui rapprochent la pluralité des savoirs d'un monde pluriel : évoquons, dans ce sens, les cas paradigmatiques d'Alexandre von Humboldt, d'Erich Auerbach et d'Edward Said.

Les importants travaux du romaniste allemand Ottmar Ette⁷ élisent Humboldt comme référence fondamentale de la pensée scientifique au

3. Charles PERCY SNOW, *The Two Cultures and the Scientific Revolution*, Cambridge, Cambridge University Press, 1959.

4. Charles PERCY SNOW, *The Two Cultures – and a Second Look*, Cambridge, Cambridge University Press, 1963.

5. John BROCKMAN, *The Third Culture: Beyond the Scientific Revolution*, New York, Simon & Schuster, 1995.

6. Cette question s'est également posée lors de la recherche menée dans le cadre du projet Jean Monnet, « Transcultural Europe in the Global World », et l'équipe a essayé d'y répondre à travers la diversité des savoirs convoqués, la réflexion sur les pédagogies de la transculturalité et du plurilinguisme et le dialogue avec des représentants du monde extra-universitaire.

7. Ottmar ETTE, *Weltbewusstsein. Alexander von Humboldt und das unvollendete Projekt einer anderen Moderne*, Weilerswist, Velbrück Wissenschaft, 2002 ; Ottmar ETTE, *Alexander von Humboldt und die Globalisierung*, Francfort, Insel, 2009.

xix^e siècle. Selon la vision de Humboldt, la culture serait la synthèse de toutes les formes que la vie humaine peut prendre, en associant le plan de l'humain à celui de la nature, en tant que parties d'une même totalité. La proposition d'Ette, dans le cadre des études trans-aréales⁸, inscrit la vision scientifique humboldtienne dans l'époque de la deuxième phase de mondialisation au xviii^e siècle (après l'expansion coloniale européenne aux xv^e et xvi^e siècles)⁹, offrant une perspective relationnelle et dialectique d'un savoir qui circule entre disciplines et cultures. Force est de constater que la troisième culture de John Brockman ou le choc des civilisations de Samuel Huntington¹⁰ sont aux antipodes de la vision du savoir transculturel défendue par Alexander von Humboldt, c'est à dire une science sur la vie, impliquée dans l'art, la mémoire et les différentes cultures du monde et qui aurait vocation à s'ouvrir à d'autres savoirs scientifiques.

Une dimension œcuménique du savoir est également cultivée par la figure d'Erich Auerbach qui, en 1946, publie son œuvre fondamentale *Mimesis. La représentation de la réalité dans la littérature occidentale*¹¹, écrite à Istanbul, où il s'est réfugié pour fuir la persécution nazie pendant la Seconde Guerre mondiale, avant de se rendre aux États-Unis, suivant l'exemple du philologue autrichien Leo Spitzer et d'autres intellectuels juifs. Produit de l'exil et de la guerre, *Mimesis* est un monument de célébration de la mémoire culturelle européenne à un moment particulièrement crépusculaire de son histoire. Dans le premier chapitre de l'ouvrage, Auerbach identifie deux traditions distinctes de représentation du monde dans la littérature européenne : le texte biblique et le texte homérique, l'un portant sur l'histoire d'Abraham et le sacrifice d'Isaac et l'autre sur le retour d'Ulysse après la guerre de Troie. Si le registre lacunaire du discours biblique contient une vision surplombante de l'histoire et de la géographie façonnées par le divin, le modèle opulent du discours épique, en revanche, situe

8. Ottmar ETTE, *TransArea. Une histoire littéraire de la mondialisation*, trad. Chloé CHAUDET, préface de Jean-Marc MOURA, Paris, Classiques Garnier, 2019.

9. L'approche des études trans-aréales conçoit l'histoire de la mondialisation en plusieurs phases : la préhistoire, l'expansion impériale à partir du xv^e siècle, la révolution industrielle du xviii^e siècle à la Première Guerre mondiale, la période de l'interconnexion technologique globale à partir de la fin du xx^e siècle.

10. Samuel HUNTINGTON, *The Clash of Civilizations and the Remaking of World Order*, New York, Simon & Schuster, 1996.

11. Eric AUERBACH, *Mimésis. La représentation de la réalité dans la littérature occidentale*, trad. Cornélius HEIM, Paris, Gallimard, 1969.

des événements limités dans l'espace et dans le temps fragmentaire des hommes. C'est donc à partir des récits paradigmatiques de l'exil du patriarche Abraham et du retour du héros Ulysse qu'Auerbach présente une histoire culturelle et littéraire européenne fondée sur des mouvements de déterritorialisation et de reterritorialisation. La condition migrante et la question de la trans-territorialité, par le biais des modèles littéraires biblique et homérique, seraient donc inscrites depuis toujours au sein des littératures européennes. En 1952, Auerbach publie un autre texte intitulé « Philologie de la littérature mondiale », qui lance les bases de la romanistique post-dictatoriale en tant que discipline mondiale et transculturelle, tout en reprenant l'idéal de *Weltliteratur*, formulé par Goethe en 1827¹², pour qui le dépassement des frontières des littératures nationales était un moyen de promouvoir la réconciliation entre les peuples d'une Europe ravagée par la guerre.

Dans la préface qui accompagne sa traduction anglaise de l'article d'Auerbach, Edward Said¹³ souligne l'importance du concept de *Weltliteratur* pour désigner une idée de littérature capable de conserver la mémoire philologique des connaissances produites par l'homme, à partir de sa condition historique et en perpétuel devenir. La dimension historique de la littérature est un aspect fondamental dans l'argumentaire saïdien, qui s'inscrit dans une lignée intellectuelle remontant à Giambattista Vico et à Wilhelm Dilthey, dans la mesure où la sécularisation de l'aura sacrale de la littérature la « mondialise » ou la restitue à ce monde, ce qui revient à dire que l'histoire humaine rapproche la littérature du monde habité par les hommes. Sans la dimension politique qui lui est propre, la littérature resterait enfermée dans un formalisme esthétique incompatible avec un véritable humanisme terrestre¹⁴. À cette critique d'une littérature mondiale qui négligerait son engagement avec le monde, Said en ajoute une autre : son eurocentrisme culturel, qui imposerait au monde l'hégémonie

12. *Conversations de Goethe avec Eckermann*, trad. Jean CHUZEVILLE, préface de Claude ROËLS, Paris, Gallimard, 1990, p. 356.

13. Eric AUERBACH, « Philology and Weltliteratur », trad. Edward SAID, in *Centennial Review*, vol. 13, n° 1, 1969, p. 1-17.

14. Voir à ce sujet Edward SAID, *The World, the Text, and the Critic*, Harvard, Harvard University Press, 1983. Emily Apter propose la formule de « l'humanisme terrestre », pour mettre en rapport la vision d'Auerbach et celle de Said sur le rôle du critique littéraire, pour qui le monde représenterait une patrie philologique : Emily APTER, *Against World Literature: on the Politics of the Untranslatability*, Londres/New York, Verso, 2013.

du modèle occidental. Dans le contexte français, cette critique a trouvé écho dans la vision du comparatiste René Étiemble¹⁵, qui prônait la révision du concept de littérature mondiale, réduite à quelques littératures européennes, pour y inclure les littératures des peuples extra-européens (notamment les littératures arabes et asiatiques).

La question de l'échelle des cultures et des littératures, plus précisément dans le cadre d'un monde global, se pose d'emblée à l'approche du comparatisme, comme d'ailleurs aux études postcoloniales ou encore aux études transaréales, qui visent à se distinguer des précédentes par l'idée d'un dynamisme poly-logique et multipolaire, qui transformerait les processus culturels dans un monde en voie de globalisation accélérée. Au cours des trois dernières décennies, la fortune critique du concept de monde a été façonnée par les débats sur la littérature-monde, la théorie des systèmes-monde ou l'histoire de la mondialisation, qui traduisent une tentative de réponse aux processus mondiaux de transformation économique, culturelle et sociale en cours. Le débat qui s'installe au sein du comparatisme à partir des années 90 en témoigne : la littérature-monde n'est plus un objet (ni un canon littéraire restreint, ni l'inventaire infini de tous les textes du monde), mais un paradigme d'approche des textes issus de différents contextes culturels et linguistiques. De nouvelles contributions théoriques ont été apportées par les travaux de David Damrosch et de Franco Moretti, qui ont orienté l'étude de la littérature mondiale dans deux directions opposées. Tandis que Moretti s'est concentré sur les facteurs qui ont eu un effet unificateur sur les littératures du monde, notamment par la diffusion des genres¹⁶, Damrosch a plutôt exploré la façon dont les œuvres issues de littératures différentes ont pu entrer en dialogue¹⁷. L'insistance méthodologique de Damrosch sur le *close reading*, ou la lecture rapprochée, n'est pas dissociable de la question de l'enseignement de la littérature mondiale dans le contexte universitaire américain ; Moretti, par contre, se focalise sur le « distant reading », ou la lecture à distance, par le biais des humanités numériques, permettant d'identifier des grands modèles d'évolution de la littérature mondiale¹⁸.

15. René ÉTIEMBLE, *Ouverture(s) pour un comparatisme planétaire*, Paris, Christian Bourgois, 1988.

16. Franco MORETTI, *An Atlas of the European Novel (1800-1900)*, Londres/New York, Verso, 1988.

17. David DAMROSCH, *What is World Literature*, Princeton, Princeton University Press, 2003.

18. Franco MORETTI, *Distant Reading*, Londres/New York, Verso, 2013.

Casanova se positionne, à partir du contexte français, entre les deux : partant de la notion de système chez Wallerstein et de l'importance culturelle majeure des facteurs économiques chez Bourdieu, Casanova se consacre à l'analyse de l'espace littéraire international, dont la dynamique centrale spécifique se distingue de celle des systèmes littéraires nationaux, où les auteurs ne s'imposent pas de la même manière¹⁹.

La question de la langue s'invite aussi à ce débat. Gayatri Spivak propose la notion de « planéarité » pour combattre celle de *world*, incitant ainsi à repenser les relations entre les concepts de langue, nation, culture, aire et monde. Spivak défend la nécessité d'une nouvelle littérature comparée qui puisse contrer l'application de la logique du marché économique sur les humanités et préserver l'étrangeté des littératures du monde, qui sont menacées par la volonté domesticatoire de voir des similitudes partout. Les effets néfastes de la globalisation se matérialiseraient aussi dans l'effacement de la diversité linguistique des œuvres nationales (étudiées en langue anglaise), par la traduction glottophage des langues du monde vers l'anglais. Ce raisonnement critique a été poursuivi par Emily Apter²⁰ aux États-Unis et par Barbara Cassin²¹ en France, qui plaident une politique de l'intraduisible, tout en refusant la logique de l'équivalence culturelle et de la phagocytation du local par le global. L'intraduisible, de par sa dissonance sémantique et sa résistance à l'équivalence, est devenu un objet de réflexion comparatiste, qui permet de questionner les rapports entre le centre et la périphérie linguistiques. En opposition au *global English*, qui correspondrait à la réduction de la diversité linguistique du monde à une seule langue (le *globish*), l'intraduisible rendrait le monde dans sa différence et pluralité – un monde qui peut résister à l'uniformisation proposée par une culture de l'homogénéité globale.

ENTRE L'AFRIQUE ET L'ASIE : UN MONDE EN COMMUN

La question de la transculturalité européenne mérite d'être pensée par rapport à d'autres espaces géoculturels. Les travaux de l'helléniste et sinologue

19. Pascale CASANOVA, *La République mondiale des lettres*, Paris, Éditions du Seuil, 1999.

20. Emily APTER, *Against World Literature: on the Politics of the Untranslatibility*, Londres/New York, Verso, 2013.

21. Barbara CASSIN (dir.), *Vocabulaire européen des philosophies. Dictionnaire des intraduisibles*, Paris, Éditions du Seuil, 2004.

français, François Jullien, et de l'historien et philosophe camerounais, Achille Mbembe, sont paradigmatiques d'une mise en commun de la notion de monde par rapport à l'Asie et à l'Afrique. Leurs positionnements critiques s'appuient sur le concept de « commun » pour interroger les modalités de décentralisation de la pensée transculturelle européenne et inscrire l'Afrique et l'Asie dans le cadre d'un dialogue supracontinental.

Dans *De l'universel : de l'uniforme, du commun et du dialogue entre les cultures*, François Julien²² part du concept de logique de la philosophie grecque, de la notion de citoyenneté du droit romain et de la catégorie théologique du salut du christianisme primitif, pour identifier les contours d'un désir européen d'universalité, qui surmonterait les clivages issus de la différence culturelle et qui traverserait différentes temporalités et géographies. Julien distingue la notion de « commun » d'autres catégories comme celles de « l'universel » (un principe épistémologique) et de « l'uniforme » (qui serait la perversion de l'universel, puisqu'il procède de l'économie de marché). Au contraire des deux catégories précédentes, le « commun » ne relève pas du semblable ni d'une réduction à l'uniforme. Julien signale, néanmoins, que la notion de « commun » peut aussi engendrer des équivoques : l'enfermement des groupes qui partagent une langue, un pays, une religion et exclut tout ce qui n'intègre pas cette logique d'appartenance relève du principe du communautarisme. Un élément-clé de la reflexion de Julien sur le « commun » est la reconfiguration du dialogue interculturel par la catégorie philosophique non-européenne de l'écart, issue de la pensée chinoise. Contrairement à la différence, qui produit un « classement » et isole les spécificités identitaires, l'écart engendre un « dérangement », en ouvrant un espace qui permet la mise en rapport des différences. À la lumière de la notion de « commun », tel que la conçoit Julien, la transculturalité peut devenir une forme « d'écart », de production d'une force créative de transformation de la culture, comprise comme une « archive de ressources²³ ». Julien remplace donc la verticalité figée d'une culture de racines par l'horizontalité mouvante d'une culture de ressources.

22. François JULLIEN, *De l'universel : de l'uniforme, du commun et du dialogue entre les cultures*, Paris, Éditions du Seuil, 2011.

23. François JULLIEN, *Il n'y a pas d'identité culturelle*, Paris, L'Herne, 2016.

Le dépassement d'une notion figée de culture et de frontière traverse aussi la pensée d'Achille Mbembe²⁴, pour qui la question n'est plus tant de revenir à la discussion de l'État-nation, de l'ethnie ou des identités individuelles que d'aller vers une conscience planétaire. Ses propos concernant une idée d'Afrique-monde vont dans ce sens : penser l'Afrique dans le monde n'est pas dissociable de penser le monde à partir de l'Afrique, dans une logique de mise en rapport qui va dans les deux sens. Mbembe refuse toute logique d'appropriation selon laquelle seuls les Africains auraient le droit d'étudier la culture africaine, ce qui revient à dire que toute production du savoir devrait être nécessairement locale. Si, d'un côté, le positionnement critiqué par Mbembe refuse la typification exotique du regard colonialiste surplombant, de l'autre, il risque de prolonger la représentation appauvrissante de l'Afrique en tant que monde à part, un ailleurs absolu, un hors-monde, qui ne trouverait pas sa place dans un monde en commun²⁵. Un espace-autre, à la fois géographique et théorique, s'ouvre – une forme d'écart, pour reprendre le propos de François Julien. Ce tiers-lieu ne peut pas être ni celui de la marge ni celui du centre : d'après Mbembe, il doit être partout dans le monde. L'histoire du monde serait de ce fait l'histoire d'Afrique, tout comme l'histoire de l'Afrique serait l'histoire du monde – parlons donc, comme le propose Mbembe, d'une Afrique-monde. Si penser l'Afrique-monde permet de développer un rapport au monde et au présent, un paradigme africain pour les sciences sociales peut constituer une voie de décentrement de la pensée hégémonique européenne, en renouvelant l'imaginaire des cultures : les propos de Felwine Sarr²⁶, autour de l'afrotopie, qui fait écho à d'autres catégories comme l'afrocentrisme, l'afropolitainisme, l'afrofuturisme, insistent sur une utopie active qui puisse inscrire l'Afrique dans un monde pensé aussi à partir de l'Afrique.

UN MONDE DE L'ERRANCE DES LANGUES ET DES CULTURES

Le monde au pluriel évoqué dans cet article est forcément marqué par l'expérience de la transculturalité, par le contact entre langues et cultures qui pollinisent et se réélaborent mutuellement. La productivité culturelle issue de ces

24. Achille MBEMBE, « Penser le monde à partir d'Afrique », in *Écrire l'Afrique-Monde*, Achille MBEMBE et Felwine SARR (dir.), Paris, Philippe Rey, 2017, p. 379-393.

25. Achille MBEMBE et Rémy RIOUX, *Pour un monde en commun. Regards croisés entre l'Afrique et l'Europe*, Paris, Actes du Sud, 2022.

26. Felwine SARR, *Afrotopia*, Paris, Philippe Rey, 2016.

croisements invite non seulement au questionnement des héritages culturels mais aussi à la resémantisation de la notion de culture. Ce travail de reconfiguration théorique des frontières de la langue et de la culture est déjà, en soi, un exercice de transculturalité qui transforme la perception des phénomènes en exergue. Dans ce sens, un outil de conceptualisation de cette vision cosmopolite des cultures correspond à la juxtaposition, par le biais d'un trait d'union, au mot « monde ». Cette formulation, qui a produit des expressions composites comme littérature-monde, culture-monde, identité-monde ou Afrique-monde, met l'accent sur la dimension planétaire du débat transculturel et simultanément rend non viable la permanence des logiques hégémoniques héritées des systèmes impériaux de pouvoir qui se sont établis à l'aube de la globalisation.

La délocalisation de la langue ne passe pas à côté de ce débat, comme le soulignent Achille Mbembe et Alain Mabanckou dans « Plaidoyer pour une langue-monde. Abolir les frontières du français²⁷ ». En reconnaissant l'utilisation géopolitique des ressources linguistiques, les auteurs dévoilent la mise à profit de la langue comme appareil idéologique par les empires coloniaux – c'est le cas non seulement du français, mais aussi d'autres langues d'empires européens, qui sont devenues les langues des anciens territoires colonisés au-delà de l'Europe. Il s'agit donc de langues qui ne sont pas seulement européennes, mais aussi africaines, américaines et asiatiques – pour des raisons politiques mais également grâce à la plasticité de ces langues planétaires, métamorphosées par l'action des phénomènes de créolisation, qui ont contribué à une véritable transnationalisation de ces langues. Cependant la terminologie utilisée pour désigner les communautés linguistiques francophones ou lusophones est perçue comme problématique, dans la mesure où elle relègue une partie des membres de cette communauté à une position de marginalité vis-à-vis de l'ancien centre impérial. La rhétorique autour de la langue peut effectivement être un instrument, aux résonances néocoloniales, de reproduction de la logique impériale. En ce qui concerne la francophonie, la catégorie servirait à distinguer ceux qui, malgré la maîtrise du français, seraient toujours étrangers – l'élargissement de cette discrimination à la littérature francophone a été à l'origine du manifeste *Pour une littérature-monde en français*²⁸.

27. Achille MBEMBE et Alain MABANCKOU, « Plaidoyer pour une langue-monde. Abolir les frontières du français », in *Revue du Crieur*, n° 10, 2018, p. 60-67.

28. Michel LE BRIS, « Pour une littérature-monde en français », in *Pour une littérature-monde*, Michel LE BRIS et Jean ROUAUD (dir.), Paris, Gallimard, 2007.

Concernant le portugais, langue de l'ancien empire colonial portugais, qui a connu une expression planétaire effective pendant cinq siècles, le concept de lusophonie fait encore aujourd'hui l'objet d'une mythification véhiculée par le discours officiel des instances du pouvoir au Portugal. Comme le montre Eduardo Lourenço²⁹, le concept est lié à une sacralisation de la langue, en établissant un rapport ontologique entre langue et patrie, d'où découle l'idée d'une langue comme propriété d'un pays. La conservation symbolique du pouvoir que l'ancien empire avait imposé aux territoires colonisés continue de se matérialiser, à un autre degré, par la territorialisation de la langue, qui est toujours au centre de l'idée de lusophonie, en tant qu'espace de projection du rêve impérial portugais. La persistance d'une vision hypertrophiée de l'histoire de l'expansion, de l'éloge des découvertes, de la rhétorique lusotropicaliste de l'affectivité familiale continue de signaler la présence cachée d'un « fantôme impérial » – pour reprendre la formule heureuse de Margarida Calafate Ribeiro³⁰ –, qui se matérialise sous la forme de la lusophonie. Sous cette lumière, la célébration de la lusophonie devient une sorte de trophée des gloires anciennes qui a l'effet d'une compensation du statut périphérique³¹ de l'ancienne métropole portugaise vis-à-vis de l'Europe, aspect perçu comme blessure narcissique d'un imaginaire hyper-identitaire. Les traces d'une nostalgie impériale, qui ne fait que perpétuer l'occultation d'un passé traumatique de violence coloniale, sont à l'opposé d'une approche transculturelle de la langue, qui par l'ouverture multipolaire à d'autres imaginaires culturels décentrés, s'exprimant aussi en langue portugaise, opère sa décolonisation.

À bien des égards, la conversion des langues des anciens empires européens en véritables langues-monde, dont nous parle Mbembe, devra donc passer par une forme de rupture des signes politique et linguistique afin d'opérer une dénationalisation des langues. Les langues planétaires ne seront pas plus d'un continent que d'un autre et circuleront librement par le monde, ne s'arrêtant devant aucune frontière. Le « chaos-monde » d'Édouard Glissant n'est pas loin de cette idée de circulation planétaire des langues-monde ou du principe

29. Eduardo LOURENÇO, « O novo espaço lusófono ou os imaginários lusófonos », in *A Nau de Ícaro seguido de Imagem e miragem da lusofonia*, Lisbonne, Gradiva, 1999, p.183-192.

30. Margarida CALAFATE RIBEIRO et Ana Paula FERREIRA (dir.), *Fantasmias imperiais no imaginário português contemporâneo*, Porto, Campo das Letras, 2003.

31. Boaventura SOUSA SANTOS, « Entre Próspero e Caliban : colonialismo, pós-colonialismo e interidentidade », in *Novos Estudos*, n° 66, 2003, p. 23-52.

de la complication de l'universel, proposé par Barbara Cassin, qui reprend la leçon de Derrida selon laquelle une langue – tout comme une littérature ou une culture – n'appartient pas³². La dimension babélique du monde, soulignée par Glissant, repose sur une réinvention poétique de la frontière comme agent de créolisation culturelle, une interaction qui conduit au fleurissement des identités plurielles et rhizomiques – un modèle deleuzien³³ pour penser la multiplicité et le polymorphisme culturel. Il ne s'agit plus de concevoir la frontière comme barrière ou ligne de démarcation des territoires établis en fonction des politiques impériales et coloniales européennes, qui ont conduit à l'occidentalisation du monde. Cette autre acception de la frontière représente ainsi une ligne fluide et poreuse, qui ne sert plus aucune forme de monolithisme et se désolidarise d'une pensée continentale, comme celle *émanant d'un centre de pouvoir hégémonique vers la périphérie mondiale*. La reformulation du rapport des cultures au monde implique un effort d'ouverture et de déconstruction des ethnocentrismes culturels et l'archipel configure donc le modèle de la poétique glissantienne du monde, conçu comme un tout-monde³⁴, une totalité sans centre ni hiérarchie et lieu de conjonction de toutes les différences. Comme nous avons pu le souligner de différentes façons tout au long de cet article, le renouvellement de l'imaginaire des cultures par l'errance linguistique et conceptuelle, l'en-commun et la pluralité des savoirs constituent des formes que peut prendre la pensée sur le monde transculturel qui est le nôtre.

Gonçalo CORDEIRO
 Université Paris Nanterre
 CRILUS-UR Études romanes

32. Barbara CASSIN, *Éloge de la traduction : compliquer l'universel*, Paris, Fayard, 2016. Voir également Jacques DERRIDA, *Apprendre à vivre enfin. Entretien avec Jean Birnbaum*, Paris, Galilée/Le Monde, 2005.

33. Gilles DELEUZE et Félix GUATTARI, *Mille Plateaux. Capitalisme et schizophrénie*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1980.

34. Édouard GLISSANT, *Traité du Tout-monde (Poétique IV)*, Paris, Gallimard, 1997.

L'auctorialité transculturelle en contexte francophone.
Texaco de Patrick Chamoiseau et Mahagony d'Édouard Glissant

RÉSUMÉ

Dans les romans *Mahagony* (1987) et *Texaco* (1990), Édouard Glissant et Patrick Chamoiseau caractérisent leur identité transculturelle à travers la relation entre auctorialité et écriture. Après une introduction de caractère méthodologique, on étudiera les paratextes : un espace de quête identitaire où l'écrivain antillais peut prendre la parole en se distinguant de l'éditeur français afin d'exprimer sa pluralité identitaire ; ici l'auteur déploie une procédure particulière d'écriture historiographique et d'inclusion du sujet martiniquais dans une nouvelle « chronologie tourmentée ». Dans une troisième partie, on analysera les processus de rhizomatisation identitaire de l'écrivain dans ses doubles : le Marqueur de Paroles et Marie-Sophie Laborieux dans *Texaco*, Mathieu Béluse et « celui qui commente » dans *Mahagony*.

Mots-clés : Édouard Glissant, Patrick Chamoiseau, *Mahagony*, *Texaco*, littérature francophone, Antilles, identité-relation.

ABSTRACT

In the two novels *Mahagony* (1987) and *Texaco* (1990), Édouard Glissant and Patrick Chamoiseau characterize their transcultural identity through the relationship between authorship and writing. After a methodological introduction, we will study the paratexts as the space of an identity quest. Here the Antillean writer can speak by distinguish himself from the French editor. He deconstructs western historiography by including the Martinican subject into a new “troubled chronology”. In our third chapter we will analyze the process of identity rhizomatization of the writer into his doubles: the “Marqueur de Paroles” (Speech Marker) and Marie-Sophie Laborieux in *Texaco*, Mathieu Béluse et “celui qui commente” (the one who comments) in *Mahagony*.

Keywords: Édouard Glissant, Patrick Chamoiseau, *Mahagony*, *Texaco*, francophone literature, Antilles, relational identity.

ANTILLES TRANSCULTURELLES

Afin d'étudier la notion de transculturalité dans le contexte européen, il faut adopter un regard critique sur l'espace et les frontières qui constituent notre « communauté imaginée¹ » (en reprenant la célèbre définition de Benedict Anderson). Une analyse délimitée par l'espace Schengen risquerait de désactiver la valeur déconstructionniste de la transculturalité, c'est-à-dire la décolonisation d'une idée essentialiste et unitaire de culture. En particulier, selon le comparatiste italien Armando Gnisci, « *per un letterato euroccidentale tale poetica si avvera se si abbandona non solo l'eurocentrismo, ma anche il modo di ragionare nazionalcentrico*² ». C'est pour ces raisons que l'espace martiniquais, « tiers lieu » hybride à la fois européen et américain, non seulement au niveau culturel mais politique (la Martinique est officiellement un département d'outre-mer de la « mère-patrie » France), est un lieu privilégié pour cette perspective.

Dans une interview de 1993, Patrick Chamoiseau, qui avait tout juste remporté le prix Goncourt, explique que pour comprendre la littérature antillaise contemporaine, on ne peut plus se limiter à l'opposition de matrice occidentale et essentialiste entre humanité noire et blanche, entre colonisateur et colonisé : « notre identité et notre culture doivent donc être envisagées sous des modalités dialogiques et paradoxales qui relèvent du métissage³ ». Cette hybridation, continue Chamoiseau, n'est pas multiculturelle, mais transculturelle, car : « dans le multiculturel, on a la présence dans un même espace de plusieurs imaginaires, alors que, dans le transculturel, on a une corrélation, une inter-rétro-réaction aux différents imaginaires⁴ ». Donc, selon l'auteur de *Texaco*, si la frontière de la transculturalité n'est pas un mur infranchissable, elle n'est toutefois pas éliminée, mais doit être traversée dans une confrontation continue.

Au contraire, selon Édouard Glissant, la composition métisse des Antilles requiert une nouvelle théorisation. Dans un entretien avec Lise Gauvin de 1991, l'auteur de la *Poétique de la Relation* explique que la notion de

1. Benedict ANDERSON, *Imagined Communities. Reflections on the Origin and Spread of Nationalism*, Londres/New York, Verso, 2006 (1983).

2. Armando GNISCI, *Creolizzare l'Europa. Letteratura e migrazione*, Rome, Meltemi, 2003, p. 8-9.

3. Patrick CHAMOISEAU, Michel PETERSON, « L'imaginaire de la diversité », in *Nuit Blanche*, n° 54, 1993, p. 44.

4. *Ibid.*

transculture n'est pas suffisante pour définir les Antilles, car elle prévoit une synthèse prévisible entre les composantes ; alors que, à l'inverse, il y a eu, aux Antilles, une créolisation caractérisée du caractère chaotique⁵. Pour Glissant, la créolisation des Antilles est seulement un modèle, une partie du processus de créolisation du « Chaos-monde contemporain », c'est-à-dire « la mise en contact de plusieurs cultures ou au moins de plusieurs éléments de cultures distinctes, dans un endroit du monde, avec pour résultante une donnée nouvelle, totalement imprévisible par rapport à la somme ou à la simple synthèse de ces éléments⁶ ». Cette divergence de visions a généré un débat entre Chamoiseau même et le groupe de *Lettres créoles* (1991) à propos de leur définition de la créolité : dans *Poétique de la Relation*, Glissant écrit que « les créolisations introduisent à la Relation, mais ce n'est pas pour universaliser ; la "créolité", dans son principe, régresserait vers des négritudes, des francités, des latinités, toutes généralisantes⁷ ».

Cette étude ne se veut pas le lieu d'approfondissement de ce débat théorique ; il nous suffira de remarquer que Chamoiseau s'est graduellement rapproché de la figure de Glissant, en participant de façon active au projet culturel de l'Institut du Tout-monde. En réalité, dans cet article, nous souhaitons étudier comment les deux écrivains caractérisent cette nature créole/transculturelle dans deux romans qui se structurent autour de la relation entre auctorialité et écriture : *Texaco* (1992) et *Mahagony* (1987). Ce choix est motivé par la centralité de la mise en scène de l'écrivain dans la littérature antillaise contemporaine.

Dans l'essai incontournable *L'Auteur en souffrance*, Dominique Chancé explique que « le roman antillais contemporain est construit autour de la mémoire, autour d'une interrogation sur l'Histoire. Son centre thématique est la recherche d'un imaginaire historique dont l'enjeu est identitaire⁸ ». D'ailleurs, selon Romuald Fonkoua, l'écrivain, à travers l'expatriation en France (nécessaire à ses études), s'aperçoit qu'elle « ne représente que le lieu d'une appartenance sociopolitique légalisée mais irréaliste des Antillais, tandis que les

5. Édouard GLISSANT, « L'imaginaire des langues », in *L'Imaginaire des langues. Entretiens avec Lise Gauvin (1991-2009)*, Édouard GLISSANT, Lise GAUVIN, Paris, Gallimard, 2010, p. 32-33.

6. *Id.*, *Traité du Tout-monde*, Paris, Gallimard, 1997, p. 37.

7. *Id.*, *Poétique de la Relation*, Paris, Gallimard, 1990, p. 104.

8. Dominique CHANCÉ, *L'Auteur en souffrance : essai sur la position et la représentation de l'auteur dans le roman antillais contemporain, 1981-1992*, Paris, PUF, 2000, p. 7.

Antilles sont le lieu d'une appartenance sociopolitique réelle mais "non-légitimée" et non encore reconnue par ces mêmes Antillais⁹ ». L'écrivain transculturel francophone comprend la nécessité d'un espace où le sujet antillais puisse se représenter avec sa voix et pas à travers une objectivisation construite par le colonisateur français. Édouard Glissant et Patrick Chamoiseau partagent cette exigence, mais aussi la conscience de l'état de « pré littérature » de leur communauté, c'est-à-dire de l'absence d'un public créole distingué du public occidental. C'est pour ces raisons qu'ils donnent une grande valeur à la fois à la mise en scène et à la mise en abyme de la figure de l'écrivain¹⁰. Selon Éric Wessler, dans notre contemporanéité l'écrivain « obtient des tiers la nécessaire reconnaissance de son identité non plus à travers l'état civil, le langage courant et les liens sociaux, mais à travers son texte¹¹ ». Dans le même temps, selon Lydie Moudileno :

La revendication d'une réalité culturelle et sociale « créole », c'est-à-dire née de ruptures, de métissages et de transformations historiques est subordonnée à une forme de représentation nécessairement intertextuelle et réflexive, chaque auteur offrant, par l'intermédiaire de ses doubles romanesques, l'indice de la façon dont le texte lit l'Histoire et s'inscrit en elle¹².

LE PARATEXTE. UN ESPACE DE QUÊTE IDENTITAIRE

En prenant *Texaco* et *Mahagony* en main, le lecteur ne peut pas s'empêcher de voir une évidence : les deux textes sont publiés chez Gallimard, l'une des plus grandes maisons d'édition françaises. Le paradoxe de deux écrivains qui veulent inscrire le sujet martiniquais dans l'histoire, mais qui pour le faire sont forcés d'entrer dans le canon du colonisateur, est patent. En effet, comme

9. Romuald FONKOUA, « Édouard Glissant. Naissance d'une anthropologie antillaise au siècle de l'assimilation », in *Cahiers d'Études africaines*, vol. 35, fasc. 140, 1995, p. 801.

10. Par mise en abyme, j'entends : « tous ces moments où le personnage, par ses attributs, ses tentatives ou sa production d'écriture est engagé dans une activité suggérant un rapport métalittéraire avec le livre en train de s'écrire/se lire ». Lydie MOUDILENO, *L'Écrivain antillais au miroir de sa littérature Mises en scène et mise en abyme du roman antillais*, Paris, Karthala, 1997, p. 6.

11. Éric WESSLER, « Introduction », in *L'Écrivain et ses doubles. Le personnage autoréflexif dans la littérature européenne*, Luc FRAISSE, Éric WESSLER (dir.), Paris, Classiques Garnier, 2014, p. 10.

12. Lydie MOUDILENO, *L'Écrivain antillais au miroir de sa littérature*, op. cit., p. 7.

l'analyse Pascale Casanova, grâce à un réseau d'édition et de diffusion centralisé à Paris (vue comme « la capitale de l'univers littéraire¹³ »), la France a assimilé et neutralisé la propriété subversive de la culture antillaise :

La critique parisienne a transformé en simple innovation d'ordre stylistique et sémantique ce que les porte-parole de la créolité avaient conçu en termes de rupture linguistique et politique. Leur reconnaissance au centre s'est faite au prix d'une réappropriation parisienne de leur problématique. Leur volonté d'affirmer une « politique littéraire » a été en quelque sorte neutralisée par leur entrée dans la catégorie « littérature française »¹⁴.

Donc, si, en accord avec Gérard Genette, le paratexte est « le lieu privilégié d'une pragmatique et d'une stratégie, d'une action sur le public au service [...] d'une lecture plus pertinente aux yeux de l'auteur et de ses alliés¹⁵ », ces romans deviennent l'espace d'une quête identitaire où l'écrivain antillais peut prendre la parole en se distinguant de l'éditeur français afin d'exprimer sa pluralité identitaire.

Le titre *Mahogany* est richement polysémique : il représente à la fois l'arbre de mahogani (le vrai protagoniste du livre, figuré sur la couverture de la première édition de 1987), mais contient aussi les noms Gani, Maho et Mani, les trois personnages qui répètent le geste constitutif du marronage à l'intérieur de la narration et dont Mathieu Béluse, l'alter ego de l'auteur, cherche à reconstruire les histoires. Toutefois, il peut être lu aussi Ma-agonny, c'est-à-dire « mon agonie », en renvoyant à : l'agonie du sujet esclave aux Antilles et sa recherche de la liberté ; la recherche du personnage Béluse, qui voudrait devenir le sujet de la narration ; mais aussi, comme le note Moudileno, l'agonie de l'auteur unitaire occidental qui s'écaïlle dans une polyphonie de voix¹⁶.

Dans le roman de Chamoiseau, la nature transculturelle est annoncée dès le titre. *Texaco* renvoie au nom du quartier fondé autour de l'En-ville (pour le dire à la créole) de Fort-de-France, comme l'écrit Lorna Milne : « ni "purement" créole, ni entièrement occidental, le nom du quartier reflète ce qu'est devenu le

13. Pascale CASANOVA, *La République mondiale des lettres*, Paris, Éditions du Seuil, 2008 (1999), p. 41.

14. *Ibid.*, p. 409.

15. Gérard GENETTE, *Seuils*, Paris, Éditions du Seuil, 1987, p. 13.

16. Lydie MOUDILENO, *L'Écrivain antillais au miroir de sa littérature*, op. cit., p. 136.

quartier lui-même, un “tiers espace” hybride qui incorpore les différences sans pour autant les gommer, ni forcément les unir dans une harmonie sereine¹⁷ ».

De plus, la figure d'Édouard Glissant a une importance cardinale même dans le paratexte de *Texaco*. La dédicace qui lui est adressée ainsi que sa citation inaugurale visent à justifier la construction du récit et des objets traités : « Gibier... tu n'es qu'un nèg-bouk : c'est de là qu'il faut parler¹⁸ ! », où « Gibier » correspond au nom par lequel Glissant a toujours appelé Chamoiseau, et « nèg-bouk » à la façon raciste de nommer « un nègre pas civilisé ». Pour comprendre cette citation, il faut l'envisager à l'aune de « l'Épître de Ti-Cirique au Marqueur de paroles honteux » en ouverture du premier chapitre :

À écrire, l'on m'eût vu le crayon noble [...] ; l'on m'eût vu *Universel*, élevé à l'oxygène des horizons, exaltant d'un français plus français que celui des français [...] ; mais nullement comme tu le fais, encossé dans les nègreries de ta Créolité ou dans le fibrociment décrépi des murs de Texaco. Oiseau de Cham, excuse-moi, mais tu manques d'Humanisme – et surtout de grandeur¹⁹.

À cette remarque de Ti-Cirique, qui représente le sujet colonisé assujéti à la culture française, le « lamentable » Chamoiseau (« Oiseau de Cham » est le pseudonyme par lequel les personnages du roman l'appellent) répond : « Cher maître, littérature au lieu vivant est un à-prendre vivant... ». Ainsi, l'autorité gagnée par Glissant dans le champ littéraire en 1992 (c'est-à-dire deux ans après la publication de *Poétique de la Relation*) en tant qu'auteur de la Martinique avec un regard critique sur l'assimilation, est donc utilisée pour « autoriser » le livre qui ne parlera pas de « l'universel » imposé par l'Occident, mais de l'histoire de la femme écrivaine Marie-Sophie Laborieux et de « la création guerrière du quartier Texaco et [du] règne menaçant d'une ville démesurée²⁰ ». La citation de Glissant nous ramène en outre à un autre paratexte de Chamoiseau : la préface à la réédition du roman *Chroniques des sept misères* de 1988 où il est nommé proprement « Marqueur de paroles », c'est-à-dire

17. Lorna MILNE, *Patrick Chamoiseau. Espaces d'une écriture antillaise*, Amsterdam, Rodopi, 2006, p. 112.

18. Patrick CHAMOISEAU, *Texaco*, Paris, Gallimard, p. 12.

19. *Ibid.*, p. 19.

20. *Ibid.*, p. 13.

un écrivain qui « adopte un style poétique, une phrase rythmée qui évoque et transmet la musique de l'oral²¹ ».

La section qui clôt le roman, « Résurrection (pas en splendeur de Pâques, mais dans l'angoisse honteuse du Marqueur de paroles qui tente d'écrire la vie) », s'ouvre elle aussi (encore une fois) avec une référence glissantienne :

Parce que le temps historique fut stabilisé dans le néant, l'écrivain doit contribuer à rétablir sa chronologie tourmentée, c'est-à-dire à dévoiler la vivacité féconde d'une dialectique réamorcée entre nature et culture antillaises.

Parce que la mémoire historique fut trop souvent raturée, l'écrivain antillais doit « fouiller » cette mémoire à partir des traces parfois latentes, qu'il a repérées dans le réel²².

Cette citation est utilisée pour justifier le récit au public (à la fois français et créole), et elle est donc suivie par la description du travail de recherche des informations sur le territoire de Texaco mené par l'auteur : recueil écrit et via magnétophone du témoignage de Marie-Sophie Laborieux, dépôt des cahiers à la Bibliothèque Schoelcher, réorganisation de la « foisonnante parole de l'informatrice autour de l'idée messianique d'un Christ²³ ». Toutes ces informations sont livrées au lecteur par un « je » dont l'identité reste mystérieuse. Si le document est daté et localisé (Morne Rouge, Fort-de-France, La Favorite, août 1987/janvier 1992), il n'est pas signé. La confusion est renforcée par la section *Remerciements* où, cette fois, un « P. C. » (bien évidemment Patrick Chamoiseau) remercie les habitants du quartier Texaco. Dans un entretien avec Anne Douaire, Chamoiseau explique qu'aujourd'hui on ne peut plus construire les fictions narratives typiques du roman moderne européen :

On ne peut pas simplement s'en remettre à la fiction : il faut que la fiction interroge la fiction, que la littérature s'interroge elle-même et on ne peut pas s'en remettre simplement à cette posture de l'écrivain : il faut mettre cet écrivain à distance et regarder comment cet écrivain élabore son propre système narratif²⁴.

21. Dominique CHANCÉ, *L'Auteur en souffrance*, op. cit., p. 108.

22. Patrick CHAMOISEAU, *Texaco*, op. cit., p. 491.

23. *Ibid.*, p. 492.

24. Patrick CHAMOISEAU, Anne DOUAIRE, « Entretien publique en Sorbonne, Salle des Actes, 27 janvier 2005 », in *L'Écrivain masqué*, Beïda CHIKHI (dir.), Paris, PUPS, 2008, p. 235.

Toujours en référence à Glissant, l'écrivain transculturel antillais doit « fouiller » la mémoire historique. Les deux romans déploient une procédure particulière d'écriture historiographique et d'inclusion du sujet martiniquais dans une nouvelle « chronologie tourmentée ». Dans les *Repères chronologiques de nos élans pour conquérir la ville*, Chamoiseau déconstruit le schéma chronologique français (l'histoire commence en 1502 avec l'arrivée de Christophe Colomb en Martinique, et la période entre – 3000 et 1492 est décrite en une ligne), en le structurant en « temps » caractérisés par les différents matériaux utilisés par « les nègres esclaves et les mulâtres » pour construire leurs maisons : carbet et ajoupas, paille, bois-caisse, fibrociment, béton. Comme l'analyse Lorna Milne, cette subdivision rappelle le conte des *Trois Petits Cochons*, en générant une juxtaposition dérisoire. Milne continue :

De même, le ton quasi-biblique des explications de chaque ère [...] satirise le statut de la lettre sacrée longtemps accordé à l'approche chronologique par l'historiographie positiviste occidentale ; mais en même temps, le texte s'approprie tout de même ce langage solennel pour conférer une certaine légitimité à l'histoire créole²⁵.

Donc les « petites » histoires de *Texaco* (comme la naissance de Marie-Sophie Laborieux et de ses parents) ont le même droit de cité que les grands événements historiques. La « rencontre de Marie-Sophie Laborieux et du Marqueur de Paroles, celui qui fait des livres » en 1985, alors que l'écrivain entre dans la chronologie de l'histoire et se représente depuis le début comme faisant partie de la communauté (comme d'ailleurs le titre « nos élans » l'indique), est de ces événements importants. *Texaco* est donc la construction à la fois d'une histoire créole qui réécrit l'histoire du colonisateur, d'une communauté créole, d'un récit créole (autorisé par Glissant), et aussi d'un public créole.

De l'autre côté, la section « Chronologie » que Glissant inclut dans *Mahagony* est structurée exclusivement par les éléments fictifs narrés dans le livre (1785 : Eudoxie Hégésippe entre en ménage ; 1935 : Mathieu le jeune rencontre Papa Longué), répartis selon leurs liens avec les trois personnages principaux. Glissant explique ainsi au lecteur que les histoires de Gani/Maho/Mani sont tissées avec toutes les autres histoires du récit. Cette relation réécrit l'histoire de la Martinique, en s'affranchissant du récit et de la datation coloniale, comme le remarque Fonkoua :

25. Lorna MILNE, *Patrick Chamoiseau, op. cit.*, p. 115.

L'écrivain va pratiquer la technique de la « table événementielle » en lieu et place de la « table chronologique ». Cette pratique [...] consiste à faire une « histoire-événements » en vue d'établir, non plus seulement cette « petite histoire de la Grande France », cette autre histoire ignorée des manuels scolaires et de l'histoire officielle, mais d'inventer et de consacrer une histoire de tous les événements antillais²⁶.

Le choix de Glissant soustrait son roman et ses personnages à l'histoire officielle, et les inscrit au contraire dans l'univers de ses œuvres, à travers une vision de la littérature en tant que moyen de compréhension critique. L'œuvre n'est plus une *mimesis* du réel, un sujet qui se pose en dialectique avec un objet représenté (en divisant réalité spirituelle et naturelle), mais elle est un rhizome qui, en citant Deleuze et Guattari, « connecte un point quelconque avec un autre point quelconque, et chacun de ses traits ne renvoie pas nécessairement à des traits de même nature, il met en jeu des régimes de signes très différents²⁷ ». Les barrières entre littérature et vie, entre essai et roman, entre histoire et fiction n'existent plus dans l'œuvre tout-monde, qui devient selon Catherine Delpech « la somme exponentielle des imaginaires qui se représentent le monde et qui s'influencent mutuellement dans des résultantes infinies et toujours originales²⁸ ».

LES MISES EN SCÈNE DE L'ÉCRIVAIN ET DE SES DOUBLES

Cette double opération de fictionnalisation du réel et de vivification de la fiction caractérise aussi *Texaco*, où la narration est scandée constamment par des documents déposés à la Bibliothèque Schoelcher. Ces cahiers et ces témoignages servent à Chamoiseau pour donner un « effet de réel » à l'histoire, mais aussi pour affirmer qu'elle est digne d'entrer dans le catalogue d'une bibliothèque. Dans cette abondance on trouve quatre voix principales : Marie-Sophie Laborieux, le Marqueur de Paroles, l'urbaniste et Esternome. Même si toutes ces voix s'expriment à la première personne, la plus grande partie

26. Romuald FONKOUA, *Essai sur une mesure du monde au XX^e siècle : Édouard Glissant*, Paris, Honoré Champion, 2002, p. 188.

27. Gilles DELEUZE, Félix GUATTARI, « Rhizome », in *Mille plateaux. Capitalisme et schizophrénie 2*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1980, p. 31.

28. Catherine DELPECH, « Au zénith de l'exil, une poétique de la démesure », in *Autour d'Édouard Glissant : lectures, épreuves, extensions d'une poétique de la relation*, Samia KASSAB-CHARFI (dir.), Pessac, Presses universitaires de Bordeaux, 2008, p. 94.

du livre est occupée par la transcription écrite du conte oral de Marie-Sophie par le Marqueur de Paroles. Cette alternance crée une polyphonie de voix, une polyphonie de registres (récit, mémoire, témoignage), une polyphonie de points de vue : en particulier dans le premier chapitre, *Annonciation*, où l'arrivée du Christ/urbaniste à Texaco est racontée par Marie-Sophie en recueillant les témoignages des subjectivités qui composent sa collectivité. Dans l'entretien avec Peterson déjà cité, Chamoiseau explique :

Nous rejetons l'Histoire avec un grand H qui est l'histoire coloniale pour entrer dans la mécanique des histoires. Et les histoires nous permettent de conserver l'imaginaire de la diversité. La diversité est préservée si on entre dans un processus de relations historiques où toutes les histoires sont tirées comme des petits fils. Dans Texaco, il y a une multitude de petits fils²⁹.

Toutefois, la voix directe de l'écrivain n'est pas présente uniquement dans le dernier chapitre, mais aussi quand Marie-Sophie, en s'interrogeant sur la façon de marquer la parole orale d'Esternome sans « la perdre avec ses pauvres mots français », se demande :

Existe-t-il une écriture informée de la parole, et des silences, et qui reste vivante, qui bouge en cercle et circule tout le temps, irriguant sans cesse de vie ce qui a été écrit avant, et qui réinvente le cercle à chaque fois comme le font les spirales qui sont à tout moment dans le futur et dans l'avant, l'une modifiant l'autre, sans cesse, sans perdre une unité difficile à nommer³⁰ ?

La question est évidemment métalittéraire : Marie-Sophie est le double du Marqueur de Paroles et elle a les mêmes interrogations que l'auteur. Chamoiseau, dans un entretien avec Anne Douaire en 2005, explique comment cette représentation de ses doubles sert à clarifier le réel :

Ce Marqueur de paroles, c'est l'écrivain dans sa posture d'écrivain confronté à un réel indéchiffrable et qu'il essaie d'élucider [...]. Donc le mettre à distance m'évite de sombrer dans cette posture de l'écrivain qui prendrait une solennité dans sa manière de faire et qui donnerait à l'exercice littéraire une solennité qui finalement le fermerait à la réalité. [...]. Donc en le mettant à distance, je peux ne pas me

29. Patrick CHAMOISEAU, Michel PETERSON, « L'imaginaire de la diversité », art. cit., p. 45.

30. Patrick CHAMOISEAU, *Texaco*, op. cit., p. 413.

prendre vraiment pour un écrivain, laisser la posture de l'écrivain à un personnage qui est dans le roman [...] : finalement, me moquer de moi-même et de cette posture qui fondamentalement est la mienne³¹.

Se dédoubler pour se comprendre soi-même est le travail de l'écrit : une vision ironique qui ramène à une compréhension éloignée du réel. En effet, Chamoiseau ne répond pas à la question de son double avec sa voix, mais il préfère citer, encore une fois, Glissant : « je connais cette épouvante. Édouard Glissant l'affronte : son œuvre fonctionne comme ça, avec un grand bonheur³² ». En résumé, la façon de garder le créole dans l'écrit pour écrire de façon transculturelle, c'est d'oraliser l'écriture.

Finalement, le parcours de Marie-Sophie symbolise le passage de l'écrivain antillais de l'assimilation au français au statut de Marqueur de Paroles transculturel. Comme l'affirme Estelle Tarica, le roman est donc la transcription d'une chaîne de transmission orale à travers les personnages³³, il est la transcription du conte de Marie-Sophie, mais il est aussi le conte du conte de son père, Esternome, qui assume le statut de conteur créole. Par cette chaîne de transmission, il fait vivre la lutte pour l'En-ville dans ses paroles, qui sont vues comme l'élément le plus important pour la construction de son espace, et donc, de son identité (« Alors Idoménee disait : Mais c'est quoi la mémoire ? C'est la colle, c'est l'esprit, c'est la sève, et ça reste. Sans mémoires, pas d'En-ville, pas de Quartiers, pas de Grand-case³⁴. »)

Toutefois, si Marie-Sophie connaît bien l'importance de garder la parole de son père, elle vit aussi sur sa peau l'assimilation (les violents subis tout au long du récit sont à la fois physiques et métaphoriques) : son premier canon littéraire est pleinement occidental (Montaigne, Lewis Carrol, La Fontaine, Rabelais). De plus, elle est sûre de devoir écrire un français impeccable (jusqu'au dernier chapitre, comme nous l'avons vu). Au cours de l'histoire, elle admettra même avoir oublié la *Noutèka des mornes*, une sorte de conte mythique sur la naissance d'un « nous » collectif raconté par Esternome. C'est le Marqueur de Paroles qui va l'insérer dans le récit, le marqueur-Chamoiseau qui a compris

31. Patrick CHAMOISEAU, Anne DOUAIRE, « Entretien publique en Sorbonne », art. cit., p. 244-245.

32. Patrick CHAMOISEAU, *Texaco*, op. cit., p. 413.

33. Estelle TARICA, « Patrick Chamoiseau's Creole Conteur and the ethics of survival », in *International Journal of Francophone Studies*, vol. 13, n° 1, 2010, p. 46.

34. Patrick CHAMOISEAU, *Texaco*, op. cit., p. 228.

l'importance de garder l'oralité dans son écriture. Finalement, le parcours de Marie-Sophie est le passage d'une individualité à une collectivité, sa subjectivité se mêle au « je » du quartier : « l'individualité de Marie-Sophie Laborieux s'affirme à mesure que la genèse et la généalogie du quartier sont affectées par les matériaux, les mythes, etc.³⁵ ».

Cependant, comme l'analyse Moudileno, il n'y a pas seulement le Chamoiseau-marqueur dans le récit (l'alter ego Oiseau de Cham), il y a aussi un Chamoiseau écrivain qui commente, organise, explique : le récit ne prétend être la transcription d'aucune parole de conteur, c'est pour cette raison que le roman transculturel francophone s'écrit dans la réciprocité des transformations de l'oral et de l'écrit, oralisation de l'écrit et écriture de l'oral³⁶.

Le roman, tiers-espace énonciatif, devient le lieu où les différentes identités de l'écrivain se rencontrent, mais aussi la voix de l'urbaniste, qui a le rôle de représenter le lecteur occidental ; autrement dit, la mise en scène de l'écrivain passe nécessairement par une mise en scène du public. Au début, en réalité, l'urbaniste est l'antagoniste de Texaco, celui qui veut détruire le quartier pour lui donner une rationalisation occidentale, mais il change dans le roman grâce au récit de Marie-Sophie, jusqu'à devenir un « poète » et à théoriser une nouvelle architecture créole « multilingue, multiraciale, multi-historique, ouverte, sensible à la diversité du monde. Tout a changé³⁷ ».

Tout comme *Texaco*, le premier chapitre de *Mahagony* s'ouvre avec une focalisation à la première personne. Cependant, le sujet qui parle n'est pas l'auteur : il est Mathieu Béluse, le protagoniste de nombreux romans de Glissant. Il précise au lecteur que l'auteur l'a utilisé jusqu'à ce moment comme « guide de son exploration³⁸ » dans la culture et la société martiniquaises, mais maintenant Béluse veut s'affranchir de lui pour poursuivre lui-même une recherche rigoureuse, scientifique, sur le paysage et la population, qui s'oppose à la littérature fragmentée du chroniqueur : « ainsi, personnage de livre, mais libéré de tout préalable d'écriture, commençais-je de rêver au récit que je pourrais un jour

35. Patrick CHAMOISEAU, Michel PETERSON, « L'imaginaire de la diversité », art. cit., p. 46.

36. Lydie MOUDILENO, *L'Écrivain antillais au miroir de sa littérature*, op. cit., p. 109.

37. *Ibid.*, p. 282.

38. Édouard GLISSANT, *Mahagony*, Paris, Gallimard, 1997 (1987), p. 20.

opposer à la masse de temps éperdu (ce maelström) où on m'avait inclus³⁹ ». Le monologue de Béluse a une valeur clairement métatextuelle. Le Martiniquais cherche à devenir sujet de son conte, et pas objet du récit du colonisateur. Bien évidemment, les précédents romans de Glissant ne peuvent pas être inscrits dans l'universalisation de la chronologie historique occidentale sur les colonies, mais la critique de Béluse est très forte : le conte du chroniqueur ne donnerait pas un rendu réaliste de la société martiniquaise. Selon Katell Colin, Glissant, en se dédoublant et s'autocritiquant, livre au lecteur une réflexion sur son activité romanesque (avec pour conséquence un remplacement dans le champ littéraire)⁴⁰.

Cependant, le lecteur ne lit pas la reconstruction linéaire et rationnelle de Béluse, mais un récit polyphonique où les histoires de Mani, Gani et Maho sont décrites par des narrateurs qui diffèrent par leur milieu social et la langue qu'ils parlent. Selon Christian Uwe, *Mahagony* est un discours choral avec quatre caractéristiques principales : l'imputabilité du discours à un sujet collectif, le mouvement cyclique du discours, l'interrelation des différentes voix, la revendication du même discours⁴¹.

En particulier dans les chapitres « écrits » par le personnage d'Hégésippe (qui prend la parole à la première personne), l'auteur met en scène le passage linguistique de l'écrit français à l'oral créole, en direction d'une langue française transculturelle. Alors qu'Hégésippe apprend à écrire en français à travers l'imitation des registres des colons – « Je ne regarde les prix, à quoi servirait, je réfléchis seulement sur les noms. Caco est un gros nègre, cacao en surplis est prince de bon maintien. Beurre battu n'est pas saindoux. Vin de Marseille est un tafia tout doux⁴² » –, il affirme toutefois que sa langue ne sera pas utilisée pour poursuivre l'oppression et la classification du peuple martiniquais. La langue française est ainsi faite « marroner » et utilisée pour « déchiffrer le conte oral⁴³ », en devenant, comme l'analyse Celia Britton, une *counterpoetic*⁴⁴.

39. *Ibid.*, p. 23.

40. Katell COLIN, *Le Roman-monde d'Édouard Glissant : totalisation et tautologie*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2008, p. 235.

41. Voir Christian UWE, *Le Discours choral. Essai sur l'œuvre romanesque d'Édouard Glissant*, Bruxelles, Peter Lang, 2017, p. 141.

42. Édouard GLISSANT, *Mahagony*, *op. cit.*, p. 34.

43. *Ibid.*, p. 39.

44. Celia BRITTON, *Édouard Glissant and Postcolonial Theory*, Charlottesville, University Press of Virginia, 1999, p. 174.

Le personnage/auteur Mathieu tisse la voix d'Hégésippe avec celle d'Eudoxie et d'autres témoignages pour reconstruire l'histoire martiniquaise, et ce discours choral transforme son statut, car il comprend qu'il doit céder la parole à d'autres témoins, jusqu'à la laisser même à l'auteur :

Le signataire de ce récit soutient volontiers l'avoir bâti autour de la confiance de celui qui l'a déclamé, lequel renonce à la contrainte d'écriture et, dit-il, à la carrière des lettres, s'étant réservé pour des explorations plus approfondies, ou peut-être plus plaisantes. La permission d'entériner un tel document, qui décidément donnée, n'empêche pas que l'auteur a pu ajouter à la parole dudit déclamateur ou la pervertir par endroits, comme il y était d'ailleurs invité, ou y mêler son propre sentiment des choses.

En sorte que la course, du personnage que fut Mathieu à l'homme d'écart qu'il devint, à l'auteur lui-même, gagné en vitesse par cela qui lui était opposé, n'a cessé de s'écheveler. Qu'à la fin ni l'informateur ni l'auteur n'eussent pu se reconnaître l'un à part l'autre ; et que le lecteur attentif ne saurait non plus, du moins sans vertige, les distinguer⁴⁵.

Le personnage qui parle ici est « celui qui commente » les histoires collectées et unifiées par Mathieu. L'auteur se dédouble dans un personnage-alter ego qui tisse les voix et dans un commentateur qui donne une clé de lecture à l'histoire. Les deux subjectivités sont tissées l'une à l'autre, elles sont des pôles de l'identité-relation de l'écrivain. L'auteur-commentateur ne veut pas modifier ou corriger le récit de Mathieu ou des autres personnages, mais seulement adjoindre « comme un luxe de précision ou de clarté, le glossaire que voici (la chose écrite a besoin de glossaire, pour ce qu'elle manque en écho ou en vent). Au texte dont il a fait un si peu décisif héritage⁴⁶ ». Le glossaire symbolise un auteur qui n'entend pas prendre le contrôle du texte, mais être un lien de transition entre la polyphonie du roman et le lecteur : il est, en citant Homi Bhabha, un sujet qui bouge entre les interstices, *in-between* œuvre et vie, production et réception, un commentateur transversal⁴⁷.

Nous pouvons donc donner un nouveau sens au titre du roman : l'agone concerne une certaine conception totalitaire de l'auteur, qui permet

45. Édouard GLISSANT, *Mahagony*, *op. cit.*, p. 175.

46. *Ibid.*, p. 176-177.

47. Homi BHABHA, *The Location of culture*, Hoboken, Taylor and Francis, 2012 (1992).

la renaissance d'un nouvel écrivain transculturel. Selon Chancé il est un « déparleur », car il substitue à l'écrit de l'individu l'expression orale-écrite de la collectivité, et il juxtapose des textes de registres différents sans les résoudre dans une narration linéaire, mais en exaltant un style fragmenté. La fragmentation du conte est liée à la constitution identitaire du sujet antillais, fils d'une histoire structurée en ruptures dont le début brutal est la traite des esclaves :

Mathieu Béluse et « celui qui commente » sont les ancêtres conjoints du « marqueur de paroles », voix démultipliées qui prennent le relais d'une parole unique. Ils sont les avatars d'une autre parole, voix, parmi d'autres voix, porte-parole, personnages qui vacillent entre le monde de l'oralité et celui de l'écriture, entre la filiation au conteur et la nécessité d'écrire dans le monde contemporain, pour faire l'histoire/les histoires⁴⁸.

En conclusion, cette étude a souhaité démontrer que, dans le contexte antillais, la transculturalité n'est pas simplement une catégorie thématique. Ainsi, chez Glissant et Chamoiseau, elle est liée à la déconstruction de l'auctorialité monolithique dans un rhizome identitaire. Le roman s'hybride avec l'essai en critiquant deux piliers de la culture positiviste européenne : la valeur mimétique de l'œuvre d'art et la validité scientifique de l'historiographie occidentale. En suivant l'orientation mondialiste de la créolisation glissantienne, la recherche se prête à un développement dans une perspective comparatiste, avec des auteurs transculturels qui n'appartiennent pas au champ de la francophonie, mais qui présentent une « rhizomatisation » similaire de la figure auctoriale⁴⁹.

Mattia BONASIA
La Sapienza Université de Rome
Sorbonne Université

48. Dominique CHANCÉ, *Édouard Glissant : « un traité du déparleur »*. *Essai sur l'œuvre romanesque d'Édouard Glissant*, Paris, Karthala, 2002, p. 185.

49. Dans ma thèse de doctorat intitulée *Écritures de la relation. Comparaison entre Édouard Glissant, Luigi Meneghello et Salman Rushdie* (cotutelle La Sapienza Università di Roma – Sorbonne Université), j'analyse les romans de Meneghello et Rushdie à travers les perspectives critiques ouvertes par le roman-monde de Glissant. Mon étude se focalise sur la rhizomatisation identitaire, l'inter-traduction linguistique et la fragmentation du roman.

*Transculturalité-plus et transculturalité-moins.
L'espace de la diversité culturelle dans l'œuvre de Flavio Soriga*

RÉSUMÉ

Dans un monde devenu déterritorialisé, diasporique et transnational, parler de transculturalité c'est parler de ces échanges, de ces relations, de ces emprunts réciproques qui se réalisent au-delà des frontières. Dans ce contexte, la notion de transculturalité renvoie à celle de *cosmopolitisme* et, dans une perspective anthropologique, à l'idée que l'on reconnaît, dans la diversité culturelle, une même humanité. Le cosmopolitisme admet donc à la fois l'égalité et la différence. Pourtant, ce concept soulève un aspect problématique car, dans le monde cosmopolite contemporain, « [r]ien ne suggère que la tendance à la différenciation sera éliminée par la tendance à l'homogénéisation » (Angioni). Cette double propension est d'autant plus vraie que l'accès au cosmopolitisme est révélateur d'inégalités. Bruno Latour parle à ce sujet d'une « explosion de plus en plus vertigineuse des inégalités », qu'il considère comme l'un des phénomènes ayant causé la perte du pouvoir d'attraction de la mondialisation actuelle. À cet égard, l'œuvre de Flavio Soriga est particulièrement intéressante à étudier par rapport aux formes de l'appartenance culturelle actuelles qui se sont construites et modelées par le biais des interactions avec l'autre.

Mots-clés : transculturalité, cosmopolitisme, différence, mondialisation, Flavio Soriga.

ABSTRACT

In a world that has become deterritorialisèd, diasporic and transnational, to speak of transculturality is to speak of these exchanges, these relationships, these reciprocal borrowings that take place beyond borders. In this context, notion of transculturality refers to *cosmopolitanism* and, from an anthropological perspective, to the idea that cultural diversity is recognised as the same humanity. Cosmopolitanism thus admits both equality and difference. Yet, this concept of difference reveals a problematic aspect, because in the contemporary cosmopolitan world “Nothing suggests that the tendency to differentiation will be eliminated by the tendency to homogenization” (Angioni). This double propensity is all the more true as access to cosmopolitanism is indicative of inequalities. Bruno Latour speaks of an “increasingly vertiginous explosion of

inequalities”, which he considers to be one of the phenomena that have caused the loss of the power of attraction of current globalisation. In this respect, Flavio Soriga's work is particularly interesting to study in relation to current forms of cultural belonging that have been constructed and shaped through interactions with otherness.

Keywords : transculturality, cosmopolitanism, difference, globalization, Flavio Soriga.

Dans un monde devenu déterritorialisé, diasporique et transnational, parler de transculturalité c'est parler de ces échanges, de ces relations, de ces emprunts réciproques qui se réalisent au-delà des frontières, géographiques ou symboliques, et qui sont supposés marquer les limites entre cultures. Nous savons désormais que ces frontières sont bien souvent mouvantes et poreuses en raison de l'intensification de la mobilité des individus, des idées, des produits culturels, de l'argent, de la technologie et de l'information. Elles se décomposent et se recomposent sans cesse, aussi bien à l'échelle globale qu'à l'échelle locale, surtout dans le contexte actuel de mondialisation où les échanges entre cultures hétérogènes se développent de plus en plus.

Sur le plan socioculturel, ces dynamiques d'échanges entre cultures diverses ont entraîné des situations de rencontres, consensuelles ou conflictuelles, qui se traduisent par de nouvelles synthèses et finissent par donner naissance à des cultures hybrides. Ce concept d'hybridité nous amène aux notions de transculturel et transculturalité. Sur le plan lexical, le préfixe *trans-* induit l'idée de passage, de mouvement mais aussi de changement. Il révèle la nature plurielle, variée et mouvante du mot *transculturel*, qu'il faut entendre comme un dépassement de l'essentialisme identitaire et culturel. Le transculturel se nourrit précisément de ces échanges, de ces interactions et de ces contaminations qui permettent de construire des identités métissées, variées et complexes.

C'est dans ce contexte mouvant qu'Arjun Appadurai affirme l'importance du concept de *différence*. Il le considère comme « l'apport le plus précieux d'une [...] conception de la culture [sensible au contexte et attentive au contraste], cette propriété des choses qui insiste davantage sur leur nature contrastée que sur leur qualité substantielle¹ ». C'est pourquoi il souligne la nécessité d'une révision conceptuelle du mot *culture*, préférant employer sa forme adjectivale – *culturel* – parce qu'elle « nous ouvre les portes d'un royaume de différences,

1. ARJUN APPADURAI, *Après le colonialisme. Les conséquences culturelles de la globalisation*, Paris, Payot, 2005, p. 44.

de contrastes et de comparaisons² ». Associé à l'idée de *différence*, l'adjectif *culturel* permet de dépasser toute vision substantielle de la culture. Dans cette perspective, précise Appadurai,

[...] il est préférable de [...] considérer [la culture] comme une dimension des phénomènes sociaux, dimension qui prend en compte une différence située et concrète. En soulignant cette dimension de la culture, plutôt que son caractère substantiel, nous la concevons d'ailleurs comme un mécanisme heuristique utile pour traiter des différences, que comme la propriété d'individus et de groupes³.

Le *culturel* crée ainsi des identités qui finissent par dépasser les polarités culturelles : l'altérité relevant du stéréotype globalisant, d'une part, et un retour de l'ancrage dans le local et des repères traditionnels considérés comme refuge identitaire, d'autre part.

Ainsi, l'idée de transculturalité induit celle de *cosmopolitisme*, concept qui, dans une perspective anthropologique, renvoie à l'idée que l'ensemble des diversités culturelles compose l'ensemble de l'humanité, et que même s'il existe différentes formes d'appartenance culturelle, on reconnaît dans celles-ci une même humanité :

[Il faut] reconnaître – dit Angioni – que l'humanité s'identifie dans sa diversité, qu'elle est la même malgré sa diversité, tant chez les individus que dans les divers groupes auxquels elle appartient : dès qu'il naît, l'homme est prêt à vivre mille vies différentes, mais il devient un homme au gré des temps et des lieux : Africain d'il y a quatre millions d'années, Chinois ou Égyptien d'il y a cinq mille ans, Romain d'il y a deux mille ans, Romain d'aujourd'hui [...]⁴.

2. *Ibid.*

3. *Ibid.*, p. 45.

4. « [bisogna] riconoscere che l'umanità si identifica nella sua diversità, che è uguale nel suo essere sempre diversa sia nei singoli individui sia nei vari gruppi di appartenenza : che l'uomo nasce pronto a vivere mille vite diverse, ma diventa uomo quale i tempi e i luoghi comandano, africano di quattro milioni di anni fa, cinese o egiziano di cinquemila anni fa, romano di duemila anni fa, romano di oggi [...] ». Giulio ANGIONI, *Fare, dire, sentire. L'identico e il diverso nelle culture*, Nuoro, Il Maestrale, 2011, p. 14. Nous traduisons (toutes les traductions présentes dans ce texte sont les nôtres).

Le cosmopolitisme admet donc à la fois l'égalité et la différence. Pourtant, ce concept révèle un aspect problématique, car il « nous parle de la manière dont nous pouvons être différents et égaux en même temps⁵ », mais nous dévoile aussi toute la difficulté d'être concrètement mis en pratique si, comme le considère Ulrich Beck, « [p]ersonne ne veut être reconnu comme différent, même si tout le monde veut que sa différence soit reconnue. Si l'on se concentre sur la différence, on oublie bien vite que l'autre est notre égal⁶. »

Compte tenu du fait que dans le cosmopolitisme il est question de reconnaître les différences et que les individus sont aujourd'hui le produit de mélanges en tout genre, on peut s'interroger sur la manière dont les identités spécifiques (ethniques, culturelles, linguistiques, etc.) s'inscrivent dans la *cosmopolitisation*, définie par Beck comme

[...] un processus non linéaire, dialectique, dans lequel l'universel et le contextuel, le semblable et le différent, le global et le local doivent être appréhendés non pas comme des polarités culturelles, mais comme des principes étroitement liés et imbriqués l'un dans l'autre⁷.

Bien que nous vivions dans un monde de plus en plus globalisé, avec un système d'interconnexion et d'interdépendance planétaires, cela ne signifie pas pour autant que le monde cosmopolite contemporain soit plus équilibré que dans le passé⁸. Au contraire, et paradoxalement, plus les connexions à l'échelle mondiale s'intensifient et plus les identités locales et particulières s'affirment de façon de plus en plus marquée partout sur la planète : « La différenciation

5. Ulrich BECK, Michel WIEVIORKA, « La cosmopolitisation du monde », in *Socio*, n° 4, 2015, p. 179-195, <http://journals.openedition.org/socio/1224>.

6. *Ibid.*

7. Ulrich BECK, *Qu'est-ce que le cosmopolitisme ?*, Paris, Aubier, 2006, p. 144. Le sociologue allemand précise les domaines auxquels appartiennent les notions de « cosmopolitisme » et « cosmopolitisation » : « Le cosmopolitisme est un concept qui appartient à la tradition de la philosophie normative. Il a été inventé au début de la philosophie grecque et l'on peut en suivre la trace à travers l'histoire de la philosophie » ; « La cosmopolitisation, elle, concerne les faits. Elle n'est pas intentionnelle, elle n'est pas le fruit de l'action d'une élite, et peut-être même n'a-t-elle pas d'acteur. Si elle en a un, c'est seulement un effet secondaire de la modernisation et de sa radicalisation » (Ulrich BECK, Michel WIEVIORKA, « La cosmopolitisation du monde », art. cit.).

8. Sur ce sujet, voir Jean-François PRADEAU, *Gouverner avec le monde : réflexions antiques sur la mondialisation*, Paris, Les Belles Lettres, 2015.

– rappelle Angioni – est toujours allée de pair avec l’homogénéisation, depuis que le monde existe. Rien ne suggère que la tendance à la différenciation sera éliminée par la tendance à l’homogénéisation⁹. »

Cette double propension est d’autant plus vraie que l’accès au cosmopolitisme est révélateur d’inégalités : réservé aux élites, il est l’expression d’une classe dominante, le reste de l’humanité en étant exclu. Bruno Latour parle à ce sujet d’une « explosion de plus en plus vertigineuse des inégalités¹⁰ », qu’il considère comme l’un des phénomènes ayant causé la perte du pouvoir d’attraction de la mondialisation actuelle. Pour expliquer cette baisse d’intérêt, il a créé les expressions de « mondialisation-*plus* » et « mondialisation-*moins* », qui identifient deux phénomènes opposés : la « mondialisation-*plus* » désigne un projet de modernisation du local qui entraînerait une multiplication de points de vue, d’êtres, de cultures, etc., et donc un avenir prometteur. Cet avenir serait « synonyme de richesse, d’émancipation, de connaissance et d’accès à une vie confortable [qui amènerait] avec lui une certaine définition universelle de l’humain¹¹ », avec l’idée d’un « terroir réinventé *après* que la modernisation a fait disparaître tous les anciens attachements¹² ». Mais ce n’est pas ce qui s’est produit. Faute d’avoir eu accès à davantage de possibilités d’appartenance au monde, celles que la mondialisation-*plus* a fait miroiter, un phénomène de résistance du local à ce type de modernisation est apparu : c’est la « mondialisation-*moins*¹³ ». Après tout, la « mondialisation-*plus* » est censée tenir compte des innombrables différences qui rendraient la planète plus démocratique, alors que « la mondialisation-*moins* » est l’expression de la limitation de ces innombrables différences et des inégalités.

Globalisation et transculturalité semblent alors s’opposer, car les processus de mondialisation donnent lieu à une multiplicité complexe et contradictoire d’univers culturels qui coexistent, tantôt se rejoignant, tantôt s’affrontant. Ainsi, la globalisation s’accompagne d’une limitation des nombreuses différences

9. « La differenziazione si è sempre accompagnata alla omologazione, da che mondo è mondo. Niente fa pensare che la tendenza alla differenziazione sarà uccisa dalla tendenza all’omologazione ». Giulio ANGIONI, *Il dito alzato*, Palerme, Sellerio, 2012, p. 105.

10. Bruno LATOUR, *Où atterrir ? Comment s’orienter en politique*, Paris, La Découverte, 2017, iBooks, p. 12.

11. *Ibid.*, p. 52.

12. *Ibid.*

13. *Ibid.*, p. 30-35.

qui est de plus en plus nette, aussi bien sur le plan culturel ou économique, que sur celui des intérêts et des valeurs. De fait, il apparaît que les individus ont du mal à se considérer comme faisant partie d'une même humanité et à être capables de vivre ensemble de façon harmonieuse dans un même espace de partage¹⁴.

Tracer au préalable ces quelques lignes théoriques issues de l'anthropologie culturelle nous a semblé nécessaire pour introduire l'analyse que nous souhaitons proposer sur le thème de l'espace de partage de la diversité culturelle et de ses limites dans une perspective littéraire.

À cet égard, l'œuvre de Flavio Soriga nous semble particulièrement intéressante à étudier au regard des formes de l'appartenance culturelle actuelles qui se sont construites et modelées par le biais des interactions avec l'altérité. Elle l'est également par rapport aux lieux du cosmopolitisme d'aujourd'hui. En effet, les réalités urbaines que cet écrivain décrit dans ses romans se configurent comme autant de lieux où la confrontation entre les différents styles de vie, habitudes, mentalités, façons de penser, d'être et de sentir des personnages donnent lieu à une réflexion articulée et complexe sur la manière dont on apprend à être à la fois différents et égaux, et sur la conscience que l'on en a dans le monde d'aujourd'hui.

Soriga pose un regard critique sur la dimension culturelle de la Sardaigne, la région dont il est lui-même issu. Il développe le thème de la différence culturelle selon le sens déjà évoqué, c'est-à-dire comme « une différence située, [...] qui se rapporte à quelque chose de local, de concret, et de significatif¹⁵ ». Cette perspective tient compte de la façon dont les habitants d'un lieu excentré comme la Sardaigne vivent leur appartenance culturelle d'origine et aussi comment leur diversité est observée par un regard extérieur à l'île, qui soumet les cultures aux profondes reformulations induites par la globalisation¹⁶.

Il puise son inspiration principalement au cœur des réalités provinciales et hors des circuits touristiques ; des réalités qui renvoient de toute évidence à

14. Voir Alain TOURAINE, *Pourrons-nous vivre ensemble ? Égaux et différents*, Paris, Fayard, 1997.

15. Arjun APPADURAI, *Après le colonialisme*, op. cit. p. 44.

16. Sur ce sujet, voir Ugo E. M. FABIETTI, ROBERTO MALIGHETTI, Vincenzo MATERA, *Dal tribale al globale. Introduzione all'antropologia*, Milan, Bruno Mondadori, 2012, p. 6.

celles décrites par Giulio Angoni dans nombre de ses récits, et situées dans un village sarde au nom fictif, Fraus, devenu le symbole même de tant de ces provinces. On retrouve chez Soriga la même volonté d'anonymiser les lieux pour leur donner une valeur symbolique : ainsi Nuraiò, toponyme imaginaire d'une petite ville du sud de l'île, lieu de l'action de ses deux premiers ouvrages intitulés *Diavoli di Nuraiò*¹⁷ et *Neropioggia*¹⁸ ; ou encore l'îlot sans nom, situé lui aussi au sud de l'île, cadre principal de l'action dans *L'amore a Londra e in altri luoghi*¹⁹.

Ces lieux sont décrits comme des milieux fermés d'où les jeunes cherchent à s'échapper pour se construire de meilleures conditions de vie ailleurs, que ce soit dans la péninsule italienne ou à l'étranger, car chaque existence en Sardaigne semble vouée à l'échec. C'est pourquoi les personnages principaux de ces ouvrages sont attirés par le dépassement de l'appartenance à un lieu, une communauté, un milieu, un mode de vie et sont finalement séduits par « le plus grand nombre d'alternatives à l'appartenance au monde²⁰ ». Ils vont développer un besoin d'enracinement mais dans un environnement géo-culturel qu'ils reconnaissent comme le leur, qu'il s'agisse de leur lieu d'origine ou d'un autre lieu. Leur sentiment d'appartenance repose sur leurs expériences et leurs perceptions positives ou négatives. Finalement, le territoire n'est pas un marqueur identitaire figé et ils entretiennent avec le lieu d'où ils viennent, mais aussi avec celui où ils vivent, des rapports dialectiques qui fondent la dynamique identitaire.

La Sardaigne de Soriga est confrontée aux changements socioculturels typiques de la contemporanéité, qui soumet continuellement les lieux et les identités culturelles à des modifications et des changements en raison d'une dimension temporelle exposée à un mouvement continu. L'une des expressions de ce changement est le rôle joué par la consommation économique dans les conduites sociales, ce qui révèle l'aspect problématique de l'expérience de la modernité actuelle ; cette dernière est vécue par une société rurale héritière d'une dimension culturelle traditionnelle, mais en même temps sensible aux poussées modernisatrices du monde contemporain. Car Nuraiò est passé d'une

17. Flavio SORIGA, *Diavoli di Nuraiò*, Nuoro, Il Maestrale, 2000.

18. *Id.*, *Neropioggia*, Milan, Garzanti, 2002.

19. *Id.*, *L'amore a Londra e in altri luoghi*, Milan, Bompiani, 2009.

20. Bruno LATOUR, *Où atterrir ?*, *op. cit.*, p. 35.

condition de pauvreté inscrite dans la durée à une aisance économique soudaine et jusqu'alors inconnue, une situation typique des sociétés postindustrielles :

[Les habitants de Nuraiò] ont été pauvres pendant trop longtemps, et trop pauvres, pour que rien ne vienne les bouleverser dans ce nouvel état de corulence, je dirais même d'obésité.

[Nuraiò est] [u]ne petite ville où les gens pensent comme dans les années cinquante, mais mangent et consomment trois fois plus qu'à l'époque, une petite ville de consommateurs très modernes avec la mentalité d'antan²¹.

Les récits de Soriga témoignent également d'une aversion à l'égard des limites de l'insularité et d'une envie d'émancipation, de connaissance et de modernisation qui peut se réaliser en choisissant de se positionner dans l'horizon de la mondialisation-*plus*, c'est-à-dire sous ces « formes d'existence qui interdisent de se limiter à une localité, de se tenir à l'intérieur de quelque frontière que ce soit²² ». Dans *L'amore a Londra e in altri luoghi*, les limites du local insulaire sont exprimées tout particulièrement dans le récit *Aprile*. Le narrateur et son cousin Claudio quittent la Sardaigne malgré leurs attaches familiales et leurs relations amicales pour aller vivre ailleurs. La Sardaigne se constitue alors en lieu du souvenir sans qu'elle devienne pour autant le lieu de la nostalgie, car les jeunes générations sont bien conscientes des désagréments de vivre sur une île, et à fortiori sur une île dans l'île, comme le raconte le protagoniste-narrateur en parlant de Claudio :

[Il est] parti pour des terres plus vastes où la mer ne les entourait pas à chaque instant [...], lui aussi est parti et l'euphorie des routes qui vont partout, des trains qui partent à chaque instant, des villes au milieu des routes du monde l'a emporté ; une euphorie que personne ne peut comprendre s'il n'a pas passé des années dans un endroit d'où l'on ne peut que partir ou arriver, jamais passer par hasard ; un endroit comme un rocher, un endroit avec le dernier ferry qui passe tard le soir et puis c'est

21. « [Gli abitanti di Nuraiò] sono stati poveri per troppo tempo, e troppo poveri, perché qualcosa possa turbarli in questo loro nuovo stato, di grassezza, direi, di obesità.[...] ; [Nuraiò è] [u]n paese dove si pensa come negli anni Cinquanta, ma si mangia e si consuma il triplo di allora, un paese di consumatori modernissimi con la testa rimasta all'indietro ». Flavio SORIGA, *Neropioggia*, *op. cit.*, p. 46, p. 109.

22. Bruno LATOUR, *Où atterrir ?*, *op. cit.*, p. 62.

fini, quoi qu'il arrive dans le monde on y reste, passant son temps loin de tout le monde, de l'histoire et des nouvelles, une périphérie totale²³.

La Sardaigne est certes un lieu périphérique, mais ce n'est pas pour autant qu'il faut céder à une rhétorique monocentrique pour comprendre ses vicissitudes historiques et culturelles. Soriga a développé ce thème dans le roman *Il cuore dei briganti*²⁴. Le protagoniste est Aurelio Mario Cabré di Rosacroce, un chevalier devenu brigand. Il est instruit, passionné par les idées de liberté et de justice du siècle des Lumières et par les rébellions des colonies d'Amérique en réaction à la colonisation britannique. Ce hors-la-loi a su organiser le soulèvement populaire de l'île d'Hermosa et lutter avec succès pour le principe d'autodétermination des habitants de ce lieu, qui, au fur et à mesure que la narration progresse, ressemble de plus en plus à la Sardaigne.

Le ton ironique caractérise l'essentiel du récit. C'est précisément ce recours à l'ironie qui soutient une stratégie discursive visant à prendre ses distances vis-à-vis d'une rhétorique historique et anthropologique inspirée par une longue tradition de dominations ; s'y ajoute une riche production de récits de voyage, anciens et récents, autour desquels s'est construite une image anhistorique et marginale de la Sardaigne. L'évènement qui met en branle ce mécanisme de déconstruction survient en 1794. Sur le plan historique, cette date rappelle l'insurrection des Sardes contre la domination piémontaise. Au niveau de la fiction, l'histoire est réécrite sous la forme du mythe : c'est l'année où la force indomptée et rebelle des habitants de l'île d'Hermosa l'emporte contre la tyrannie des barons locaux, grâce au rôle décisif du protagoniste. Ce personnage porte un regard ironique sur la société insulaire : « [ce] petit État de l'île d'Hermosa [où] rien n'a changé depuis longtemps, [...] ce coin du monde oublié au milieu de la mer²⁵ ». La réappropriation de cette rhétorique

23. « [È] partito per terre più grandi che non avessero mare tutto intorno ogni momento [...], anche lui è andato via e l'ha preso l'euforia delle strade che vanno dappertutto, dei treni che partono ogni momento, delle città in mezzo alle strade del mondo ; euforia che nessuno può capire se non ha passato anni in un posto da cui si può solo partire o arrivare, mai passare per caso ; un posto come uno scoglio, un posto con l'ultimo traghetto a tarda sera e poi è finita, qualunque cosa succeda al mondo si resta lì, a passare il tempo lontani da tutti, dalla storia e dalla cronaca, periferia assoluta ». Flavio SORIGA, *L'amore a Londra e in altri luoghi*, op. cit., p. 24.

24. *Id.*, *Il cuore dei briganti*, Milan, Bompiani, 2010.

25. « [questo] piccolo Stato dell'Isola di Hermosa [dove] niente cambia da molto tempo, [...] quest'angolo di mondo dimenticato in mezzo al mare ». *Ibid.*, p. 24.

altérisante, sur un mode ironique, permet de relativiser le cliché de l'archaïsme de l'île ressenti et transmis par les nombreux voyageurs, diplomates, hommes politiques et religieux qui se rendaient en Sardaigne et qui évoquaient la différence de ce lieu en le plaçant en marge de la civilisation européenne. Avec Aurelio Mario Cabré di Rosacroce, Soriga crée un personnage polysémique – noble chevalier, homme cultivé, bandit généreux, faux moine – et une figure excentrique et *borderline* qui dépasse les frontières géographiques et symboliques de l'île. Soriga élabore ainsi une identité culturelle composite et dynamique capable de se transformer et, par la même occasion, de démentir, par le biais de la diversité, le stéréotype qui s'est diffusé.

Le thème de la diversité est aussi présent dans *Sardinia Blues*²⁶ et *Nuraghe Beach*²⁷. Ce sont deux romans qui se déroulent de nos jours et qui racontent le contraste profond qui existe entre le tropisme identitaire auquel est soumise la Sardaigne par les non Sardes – Italiens ou étrangers – et la réalité individuelle et collective vécue par ses habitants. Car ceux-ci sont pris en étau entre l'héritage identitaire du passé et l'image stéréotypée d'un présent qui joue sur les lieux communs du passé dans le but de créer une image attractive de l'île destinée au marché du tourisme. Dans les deux cas, les protagonistes du roman sont confrontés à une représentation essentialiste de l'identité culturelle sarde, comme si la Sardaigne n'avait pas été capable de se situer dans le domaine de ce que Homi Bhabha appelle l'*au-delà*, c'est-à-dire « ce moment de transit où l'espace et le temps se croisent pour produire des figures complexes de différence et d'identité, de passé et de présent, d'intérieur et d'extérieur, d'inclusion et d'exclusion²⁸ ».

Sardinia Blues raconte l'histoire du rapport complexe et singulier que trois amis trentenaires entretiennent avec une Sardaigne qui n'est ni la traditionnelle région de la Barbagia, célèbre pour ses inimitiés, ses vendettas et ses enlèvements, ni la très moderne Côte d'Émeraude, lieu de vacances de la jet set internationale. Le récit s'intéresse plutôt aux expériences d'individus qui vivent dans une Sardaigne provinciale, où les plages sont sauvages et méconnues du tourisme de masse : une Sardaigne qui n'intéresse ni les gros titres des journaux ni les potins. Il s'agit d'un lieu qui est à la fois observé et vécu

26. *Id.*, *Sardinia Blues*, Milan, Bompiani, 2008.

27. *Id.*, *Nuraghe Beach. La Sardegna che non visiterete mai*, Milan, Laterza, 2011.

28. Homi K. BHABHA, *Les Lieux de la culture. Une théorie postcoloniale*, Paris, Payot, 2007, p. 29-30.

par des jeunes pour lesquels l'altérité de l'île consiste à être tout simplement comme tant d'autres endroits du monde actuel. Ainsi, Sassari évoque Buenos Aires, Cagliari rappelle Los Angeles et, plus généralement, « La Sardaigne est [leur] Mexique²⁹ ». C'est une Sardaigne vécue par des jeunes qui vivent à un rythme effréné et qui accumulent le plus grand nombre d'expériences possibles, avec une volonté d'intégrer l'altérité et régénérer ainsi leur identité culturelle, comme le dit Licheri, l'un des trois protagonistes du roman :

Nous sommes [...] désespérément vaincus dès le départ par ces paranoïas identitaires et anti-identitaires, et il n'y a pas d'issue, sur cette île maudite, au préjudice d'être des insulaires [...] Nous devons nous libérer des fantômes de l'histoire, de nos immenses sentiments abrutissants d'infériorité et de marginalité et de périphéricité, accepter que nous sommes comme les autres, tous les autres, ni meilleurs ni pires, d'excellents hommes ordinaires du monde, c'est la révolution que nous devons faire, tôt ou tard³⁰.

Quant à *Nuraghe Beach*, il donne une vision ironique et parfois sarcastique de la Sardaigne à travers le regard de Nicola, un jeune écrivain sarde, à qui son cousin demande d'écrire un guide touristique de l'île. Un guide qui contiendrait les clichés les plus courants sur la Sardaigne dans le but, certes, de les démonter, mais en les remplaçant par d'autres tout aussi terribles, comme l'évoque la couverture du roman. Celle-ci présente en effet une carte de la Sardaigne où la toponymie est mêlée à des éléments, anciens et nouveaux, caractéristiques des différentes localités sardes, rappelant un imaginaire ancien, associé à de nouvelles formes d'exotisme. Cette carte, qui reprend les dessins folkloriques imprimés sur les T-shirts souvenirs, est aussi irréaliste que le monde fantasmagorique auquel elle se réfère. Mais la couverture affiche aussi un sous-titre très significatif : *La Sardaigne que vous ne visiterez jamais*. Car *Nuraghe Beach* se moque aussi des touristes qui pensent qu'à Cagliari on passe

29. Flavio SORIGA, *Sardinia Blues*, *op. cit.*, p. 12.

30. « Noi [...] siamo perdutoamente sconfitti in partenza da queste paranoie identitarie e antidentitarie e non se ne esce, in quest'isola maledetta, il danno di essere isolani [...] Noi dobbiamo liberarci dai fantasmi della storia, dai nostri immensi stordenti sensi d'infiorità e di marginalità e di perifericità, accettare che siamo come gli altri, tutti gli altri, né meglio né peggio, eccellenti uomini qualunque del mondo, questa è la rivoluzione che ci toccherà fare, prima o poi ». *Ibid.*

ses après-midi à « abattre des chevreaux et des agneaux pour [des] dîners sardes, tous les soirs, autour de la cheminée³¹ ».

Dans le même registre, le roman *Metropolis*³² contribue à donner de la capitale sarde une représentation très éloignée de l'idée que les touristes se sont faite d'elle. Les expériences les plus diverses des personnages, sardes et non, constituent en effet autant de symboles d'un lieu multiforme et changeant : des quartiers de l'élite bourgeoise au quartier hideux et délabré de Sant'Elia, des cercles raffinés de Viale Merello à un café des faubourgs dans lequel un écrivain s'est confiné pour écrire. Et puis la petite plage de Calamosca avec son vieil hôtel modeste surplombant le golfe des Anges. Ici réside Valdemaro Cristobal, un chanteur chilien qui se trouve en Sardaigne pour travailler avec Paolo Fresu, un musicien de jazz originaire de l'île. Ils travaillent ensemble à la « déconstruction et reconstruction » des chants dits *a tenore*, issus de la culture pastorale sarde et symbole de l'identité culturelle archaïque de l'île, que les deux artistes veulent renouveler pour produire de nouveaux marqueurs d'identité. Cette idée est exprimée par Cristobal lors d'une conversation avec Martino Crissanti, le protagoniste du roman :

Aimez-vous les chants *a tenore* ? Mais oui, vous les aimez bien. Votre tradition, votre identité. C'est une musique incroyable, [...], des voix dures et puissantes qui deviennent une mélodie, qui nous viennent tout droit de l'aube du monde. Le silence de la campagne, la solitude des vies rudes et décousues, tout dans ces chants est vrai et puissant. Il n'y a qu'un seul problème : on commence à les écouter, et on pense qu'on voudrait les écouter toujours, sans jamais se lasser. Après cinq minutes, on commence à revoir cette impression. Après vingt minutes, on a envie de mourir. Après une demi-heure, on est mort. Une répétitivité qui n'est pas de ce temps. Mais Fresu et moi faisons un travail de déconstruction et de reconstruction [...]³³.

31. « a sgozzare capretti e agnelli per le [...] cene sarde, tutte le sere, attorno al camino ». *Id.*, *Nuraghe Beach*, *op. cit.*, p. 46.

32. *Id.*, *Metropolis*. *Martino Crissanti indaga*, Milan, Bompiani, 2013.

33. « A lei piacciono i canti a tenore ? Ma sì, le piacciono di sicuro. La vostra tradizione, la vostra identità. Sono una musica incredibile, [...], voci dure e potenti che si fanno melodia, arrivate a noi direttamente dall'alba del mondo. Il silenzio della campagna, la solitudine di vite aspre e raminghe, tutto in quel vento è vero, potente. C'è solo un problema : uno comincia ad ascoltarli, e pensa che li ascolterebbe per sempre, senza mai annoiarsi. Dopo cinque minuti comincia a rivedere questa impressione. Dopo venti, vuole morire. Dopo mezz'ora, è morto. Una ripetitività

Soriga est conscient de l'impossibilité de lutter contre les stéréotypes culturels et considère que la seule attitude possible pour les mettre à distance est de recourir à l'ironie, à la fluidité et au mélange – ce qui n'est pas sans rappeler le style littéraire de Sergio Atzeni. Il utilise ces éléments autant pour démontrer la nécessité de relativiser le concept d'identité que pour contre-attaquer et invoquer la nécessaire mise à distance des stéréotypes qui caractérisent l'identité culturelle sarde.

Le dernier roman intitulé *Nelle mie vene*³⁴ apparaît comme l'accomplissement du parcours littéraire tracé par Soriga. Le protagoniste, Aurelio Cossu, est un intellectuel originaire d'une petite ville du sud de la Sardaigne appelée Uta – toponyme réel de l'imaginaire Nuraiò des deux premiers livres. C'est à travers son regard que Soriga raconte le rapport entre centre et périphérie. Adolescent vivant à Uta, Aurelio Cossu ressent le besoin d'évasion « vers des villes et des lieux dont [il] ignorai[t] non seulement la logique et la géographie, mais aussi le nom³⁵ ». Cossu quitte la Sardaigne à l'âge de vingt ans pour aller vivre d'abord à Rome, puis à Milan. À présent, quadragénaire, il prend l'avion toutes les semaines pour se rendre à Milan, où il travaille pour un programme culturel hebdomadaire d'une chaîne de télévision publique qui s'adresse aux adolescents et qui va bientôt s'arrêter. À côté du récit de sa vie à Milan, il y a toujours la Sardaigne (Uta et Cagliari), c'est-à-dire une île lointaine dont l'imaginaire commun pense que la belle saison dure toute l'année, alors que les Sardes savent très bien qu'en dehors de la saison d'été, on vit dans l'ennui et les difficultés liés à l'insularité. Malgré cela, il y a une prise de conscience qui s'exprime par le besoin de maintenir sa propre individualité et sa propre différence :

Je connais tous les magasins de l'aéroport de Rome-Fiumicino et de Milan-Linate, de la gare de Rome-Termini et de Milan-Centrale, et si j'avais pu imaginer cette vie quand j'étais enfant à Uta, je n'aurais peut-être pas cru qu'il était possible de vivre ainsi, et elle m'aurait peut-être semblé belle, cette vie, monter et descendre d'un train, réserver un avion et rassembler les reçus pour le remboursement des frais, chercher en vitesse un cadeau pour [ma fille] avant l'embarquement, appeler un taxi

che non è di questo tempo. Però io e Fresu stiamo facendo un lavoro di destrutturazione e ristrutturazione [...] ». *Ibid.*, p. 78.

34. *Id.*, *Nelle mie vene*, Milan, Bompiani, 2019.

35. « in città e luoghi di cui ignorav[a] non solo la logica e la geografia, ma persino i nomi ». *Ibid.*, p. 15.

et dîner en vitesse. Cela aurait pu me sembler beau, de vivre comme ça, à Uta, quand j'étais enfant, mais en vérité, les vies ne peuvent jamais vraiment être comprises de l'extérieur ou avant qu'elles se réalisent [...]»³⁶.

Elle se manifeste également par le besoin d'avoir droit à une identité faite de tranches de vie subjectives qui révèlent combien les expériences particulières, dans le monde globalisé d'aujourd'hui, continuent à maintenir une dimension locale indispensable, expression d'un lien fondamental avec son propre territoire d'origine. Ces tranches de vie subjectives dévoilent aussi combien ces expériences sont importantes dans l'élaboration des identités culturelles³⁷.

Cette élaboration passe, chez Flavio Soriga, par une sorte de redéfinition du seul espace qui puisse échapper à l'essentialisme identitaire et culturel, à savoir cet espace interstitiel entre les lieux communs passés et présents dans lequel la vie peut se dérouler à l'abri des prédateurs des identités commercialisables, des folklores vendables, des images capitalisables et des préjugés identitaires. Car l'identité qui prend forme dans l'œuvre de Soriga est celle issue des relations personnelles et sociales qui savent se libérer d'une logique binaire Soi/Autre qui construit les identités de différence et qui les catalogue et les stigmatise.

Ce qui prend forme dans cette œuvre, en définitive, c'est la sensation *paradisique* hors du commun que procure le fait de savoir vivre la Sardaigne avec *légèreté* – cette légèreté qui fait référence à l'écriture de Sergio Atzeni –, sans subir le poids social et psychologique de la tradition ni celui des stéréotypes. Ce savoir vivre se manifeste dans une succession d'expériences évoluant, certes, dans un temps lent et ennuyeux de la vie sur l'île, mais aussi rythmé

36. « Conosco tutti i negozi dell'aeroporto di Roma Fiumicino e quelli di Milano Linate, della Stazione Termini e di Milano Centrale, e se avessi potuto immaginare questa vita quand'ero ragazzo, a Uta, forse non ci avrei creduto, che fosse possibile vivere così, e mi sarebbe magari sembrata bellissima, questa vita, salire dal treno e scendere dal treno, prenotare un aereo e mettere assieme le ricevute per il rimborso spese, cercare un regalo per [mia figlia] di corsa prima dell'imbarco, chiamare un taxi e cenare di corsa. Mi sarebbe magari sembrato bellissimo, a Uta, da ragazzino, vivere così, ma invero le vite non si possono mai capire davvero da fuori o prima che si realizzino [...] ». *Ibid.*, p. 16-17.

37. Sur l'élaboration des identités culturelles, voir entre autres : Clifford GEERTZ, *Interpretazione di culture*, Milan, il Mulino, 2011 ; Stuart HALL, *Identités et cultures. Politiques des cultural studies*, Paris, Éditions Amsterdam, 2008 ; *Id.*, *L'ethnicité impossible*, Udine, Forum, 2009.

par le partage de petites choses entre amis, les attaches familiales, les relations avec les autres, les mélanges physiques et sexuels, au point de faire de ce mode de vie un espace alternatif de vérité. Les personnages atteints de thalassémie sont des figures symboliques de ce mélange. Contraints de subir des transfusions sanguines cycliques, ils deviennent des exemples vivants de contamination, du passage, pour ainsi dire, d'un sang à un autre, avec toute la charge symbolique que cela peut revêtir par rapport aux identités et aux différences culturelles.

Giuliana PIAS
Université Paris Nanterre
Centre de recherches italiennes (CRIX) – UR Études romanes

« L'altalena identitaria ».
Les deuxièmes générations italiennes se racontent

RÉSUMÉ

Cet article souhaite analyser comment la question identitaire est abordée dans certaines productions culturelles très récentes des deuxièmes générations italiennes. Une attention particulière est accordée à l'analyse du roman *Addio, a domani*, de l'écrivaine italo-nigériane Sabrina Efonayi, publié en 2022 par Einaudi. L'étude est complétée par des références à des films et à des séries télévisées récentes. Ces productions culturelles sont-elles susceptibles de remettre en question les concepts d'identité et de culture nationales, par la revendication d'un espace de parole et de représentation qui sortirait ces nouvelles subjectivités italiennes de leur invisibilisation ?

Mots-clés : identité, deuxièmes générations italiennes, question raciale, genre.

ABSTRACT

This paper aims at analysing how the question of identity is addressed in some recent cultural productions of the Italian second generations. Particular attention is paid to the analysis of the novel *Addio, a domani*, by the Italian-Nigerian writer Sabrina Efonayi, published in 2022 by Einaudi. The study is complemented by references to recent films and television series. The aim of this contribution is to question the capacity of these cultural productions to challenge the concepts of national identity and culture by claiming a space of speech and representation that would bring these new Italian subjectivities out of their invisibilisation.

Keywords: identity, Italian second generations, race and racism, gender.

La production littéraire et culturelle des deuxièmes générations italiennes¹ s'inscrit dans celle que certains critiques considèrent comme la troisième phase de la littérature italienne postcoloniale, à partir de 2001 jusqu'à nos jours.

1. Pour les questions sociologiques autour des deuxièmes générations italiennes, voir, entre autres : Maurizio AMBROSINI, Stefano MOLINA (dir.), *Seconde generazioni. Un'introduzione al futuro dell'immigrazione in Italia*, Turin, Edizioni Fondazione Giovanni Agnelli, 2004 ; Maurizio AMBROSINI, *L'invasione immaginaria. L'immigrazione oltre i luoghi comuni*, Rome-Bari, Laterza, 2020.

La question identitaire est généralement au centre de ces productions : des identités complexes, plurielles, partagées entre le sentiment d'appartenance à la culture d'origine et le désir d'être pleinement intégrées dans la société et la culture d'arrivée, qui est à la fois italienne, transnationale et mondialisée. C'est en effet la dimension de contamination et d'hybridation, plus ou moins réussie, plus ou moins heureuse, qui ressort de ces productions en langue italienne de ces dernières années².

Dans cette contribution, nous nous attarderons sur la façon dont la question identitaire est abordée dans certaines productions culturelles très récentes des nouvelles générations italiennes. Nous nous concentrerons d'abord sur un roman récemment publié, *Addio, a domani*, de l'écrivaine italo-nigériane Sabrina Efonayi et, dans un second temps, nous verrons comment celui-ci dialogue avec d'autres médias, notamment des films et des séries télévisées.

Nous suivrons une approche intersectionnelle, encore peu utilisée dans l'analyse des textes littéraires italiens contemporains³, notre but étant de questionner la capacité de ces nouvelles productions culturelles à agir sur l'imaginaire collectif par la revendication d'un espace de parole et de représentation susceptible de mettre en question des concepts clefs tels qu'identité, nation, culture nationale.

Le thème de l'appartenance raciale est au cœur du roman *Addio, a domani* de Sabrina Efonayi, publié par Einaudi en 2022. Résultat de la volonté de l'auteure de parler sur et depuis les marges, cet ouvrage autobiographique

2. En constatant l'intérêt social, littéraire et culturel de cette production, Caterina Romeo observe qu'« *a partire dall'inizio del terzo millennio le seconde generazioni cominciano a dar vita a nuove forme espressive, molto legate all'hip hop e alla cultura popolare, e a rappresentare una società italiana multiculturale in rapido cambiamento, mentre allo stesso tempo denunciano i meccanismi legali che tengono le seconde generazioni ai margini della società* ». Caterina ROMEO, *Riscrivere la nazione. La letteratura italiana postcoloniale*, Milan, Mondadori Education, 2018, édition numérique, chapitre 1. Voir également Cristina LOMBARDI-DIOP, Caterina ROMEO, « Introduzione. Il postcoloniale italiano. Costruzione di un paradigma », in *L'Italia postcoloniale*, Cristina LOMBARDI-DIOP, Caterina ROMEO (dir.), Florence, Le Monnier, 2014.

3. « *L'intersezionalità, [...] in virtù della propria valenza politica e sociale, fornisce importanti strumenti per riassegnare visibilità a soggetti resi storicamente invisibili e per rappresentare e rafforzare la loro capacità di agency* ». Caterina ROMEO, « Intersezionalità e critica letteraria: questioni di metodo », in *Percorsi di teoria e comparatistica letteraria*, Stefania SINI, Franca SINOPOLI (dir.), Milan, Pearson, p. 442. Voir aussi Silvia CAMILOTTI, Tatiana CRIVELLI, *Che razza di letteratura è? Intersezioni di diversità nella letteratura italiana contemporanea*, Venise, Edizioni Ca' Foscari, 2017.

raconte l'histoire de Sabrina, née à Castel Volturno, en Campanie, d'une mère nigériane, Gladys, qui, à son arrivée en Italie à l'âge de dix-neuf ans, est forcée à se prostituer par Joy, une autre femme nigériane, qui gère un réseau de prostitution près de Naples. Ne pouvant pas s'occuper de sa fille, Gladys demande à Antonietta, sa voisine napolitaine, de s'en occuper. La petite Sabrina grandit ainsi entre deux mondes, deux cultures, deux mères.

On constatera d'emblée que la dimension autobiographique du roman, dont le sous-titre est *La mia incredibile storia vera*, le relie à tout un pan de témoignages et de récits autobiographiques qui caractérisent la première phase de la littérature italienne de la migration⁴.

Si l'hybridation culturelle – le lien entre noirceur et italianité –, les discriminations raciales subies dès l'enfance, la stigmatisation et la marginalité sociales ne sont que quelques thèmes du roman qui montrent sa proximité avec plusieurs ouvrages d'écrivains italiens de deuxième génération (Igiaba Scego, Ubx Cristina Ali Farah, Gabriella Ghermandi, pour ne citer que quelques noms), le dialogue avec d'autres auteurs internationaux est tout aussi présent. L'ouvrage a également été diffusé sous forme de podcast, sous le titre *Storia del mio nome*⁵, alors que son titre initial était *Italianah*, qui rappelle d'emblée *Americanah*, le roman de 2013 de l'écrivaine nigériane Chimamanda Ngozi Adichie.

Sabrina, la protagoniste du roman, est écartelée par son sentiment d'inappartenance identitaire : elle est trop noire pour être acceptée par les Italiens, et trop attachée à l'italianité aux yeux de sa famille africaine : « *Quell'altalena su cui ero salita, quel non sentirmi mai abbastanza italiana o abbastanza nigeriana, ha continuato a dondolare per anni, senza darmi il tempo di capire chi o cosa dovessi essere*⁶. » L'ambivalence concerne également les désirs de sa mère Gladys : d'une part, elle cherche constamment une reconnaissance auprès de la communauté nigériane, et elle voudrait que sa fille en fasse aussi partie. D'autre part, elle montre un désir d'assimilation à la culture blanche qui affecte en premier lieu les corps. Les mots de Sabrina sont emblématiques : elle parle d'une obsession de la part de sa mère, et évoque notamment deux épisodes de son passé ; l'un, pendant son enfance à Secondigliano, lorsque Gladys avait voulu à tout prix

4. Pour plus de détails sur cette production, nous renvoyons aux ouvrages de Caterina Romeo déjà cités, et à la riche bibliographie qu'ils contiennent.

5. <https://choramedia.com/podcast/storia-del-mio-nome/>.

6. Sabrina EFIONAYI, *Addio, a domani*, Turin, Einaudi, 2021, édition numérique, chap. 22.

lui faire des tresses et les immortaliser par une photographie : « *mi chiedesti di sorridere. – Smile, baby, smile – hai detto [...]. Tu mi hai guardata e hai notato il buco tra gli incisivi. Hai detto: – No, chiudi la bocca quando sorridi – [...]. Il mio sorriso non era abbastanza fotogenico*⁷ » ; l'autre épisode remonte à son adolescence, lorsque Sabrina avait vu sa photographie sur le profil Facebook de sa mère : « *Ero io, ma non ero io, perché avevi utilizzato una di quelle applicazioni che snelliscono il volto, schiariscono la pelle. Ti piaceva mostrarmi più magra, più chiara, più bella*⁸. » D'un côté, Gladys considère sa fille comme une sorte de trophée à exhiber⁹, les tresses étant le symbole par excellence de la culture noire ; de l'autre, son désir de blanchiment témoigne de sa volonté de mimétisme et d'adhésion à la culture hégémonique occidentale¹⁰. Cette volonté passe avant tout par la langue.

En 1952, Fanon résumait le désir d'assimilation des Noirs des Antilles à la culture métropolitaine française par l'expression « En France, on dit : parler comme un livre. En Martinique : parler comme un Blanc¹¹. » La question linguistique est primordiale dans les littératures postcoloniales : « Comment faire de la langue de l'oppression sa langue, son moyen de communication privilégié et *a fortiori* sa langue maternelle¹² ? » Un vrai paradoxe, une aporie qui peut aboutir à une schizophrénie linguistique, comme le souligne Françoise Král en citant l'exemple, en contexte anglophone, de l'écrivain kényan Ngũgĩ wa Thiong'o. Elle observe néanmoins que, surtout chez les nouvelles générations, le rapport complexe au bilinguisme langue anglaise/langue maternelle s'estompe progressivement. La réalité actuelle est celle d'un espace changeant qui remet constamment en cause les rapports entre l'anglais standard et ce que l'on appelle les nouveaux anglais.

7. *Ibid.*, chap. 14.

8. *Ibid.*

9. « *Come prova dell'immagine che volevi dare di me* », *Ibid.*

10. Voir Frantz FANON, *Peau noire, masques blancs*, Paris, Éditions du Seuil, 1952. Le marché des produits pour blanchir la peau est désormais devenu colossal en Afrique, en dépit des nombreux risques pour la santé des personnes qui les utilisent. On constatera que la question du défrisage des cheveux afro et du blanchiment de la peau par des produits chimiques revient aussi dans le roman *Americanah*. Voir également Igiaba Scego, « Capelli di libertà », in *L'Espresso*, 04/01/2016, p. 34-36.

11. Frantz FANON, *Peau noire, masques blancs*, *op. cit.*, p. 16.

12. Françoise KRÁL, « Introduction », in *Écrire la différence culturelle du colonial au mondial. Une anthologie littéraire transculturelle*, Silvia CONTARINI, Jean-Marc MOURA (dir.), Milan, Mimésis, 2022, p. 22.

Dans le roman d'Efionayi, l'anglais et l'italien parfois se mélangent, et la réflexion autour des langues locales nigériennes, l'édo en particulier, trouve toute sa place. L'édo est la langue de la famille, de l'affect. Quand elle est au Nigéria, Gladys change son nom, elle se fait appeler Esosa, son nom édo. Elle commence à parler la langue locale avec ses proches dès son arrivée à l'aéroport de Lagos. Sa fille ne comprend pas un mot. Sabrina en effet, ayant grandi dans la province de Caserte, ne parle que l'italien. Néanmoins, son italianité constitue un problème, une limite, non seulement quand elle est au Nigéria, mais aussi quand elle est en Italie. Les amies nigériennes de sa mère, qui habitent en Toscane, lui reprochent de ne pas bien parler l'anglais¹³. Joy va aussi plus loin quand elle lui dit : « *Tu con i bianchi parli italiano, e non va bene. È importante l'inglese*¹⁴. » Cette affirmation nous interpelle. Ce n'est pas un simple hommage à l'anglais en tant que langue majeure de la mondialisation. Il semblerait que la langue anglaise, la langue de l'ancien colonisateur, soit utilisée, voire revendiquée, par les Nigériens qui vivent en Italie comme un moyen pour se démarquer, pour affirmer leur différence. L'Autre, le Blanc, n'est plus l'Anglais, mais l'Italien. Or, si, comme le dit Fanon, parler la langue de l'Autre était un signe de reconnaissance sociale, dans le roman, le schéma semble s'inverser : ceux qui parlent l'italien sont vus avec mépris. C'est un constat qui n'est pas anodin lorsqu'on parle d'identités transculturelles. Les raisons d'une telle attitude sont faciles à comprendre dans le cas de Gladys : elle a quitté son pays natal et sa famille pour atteindre un ailleurs où son corps est réduit à une vilaine marchandise. Qui plus est, elle est obligée de céder sa fille à une famille d'Italiens. On retrouve le schéma décrit par Nora Moll, dans ses considérations sur l'imagologie transculturelle : un processus de mystification à distance de la culture de départ s'accompagne d'un processus de démythification du pays d'arrivée, qu'on considère par ailleurs responsable de l'altération de la perception que l'on a de soi, une fois la créolisation culturelle subie¹⁵. Gladys lutte pour que sa fille ne soit pas perçue comme une étrangère par les membres de la communauté nigérienne. Quant à Sabrina, si ses premiers contacts avec

13. Cette situation nous éclaire aussi sur la réalité sociolinguistique de l'Italie de nos jours : dans le Sud, il y a une présence plus faible de personnes d'origine étrangère, bien que la Campanie soit la région méridionale qui enregistre le taux le plus élevé d'immigrés, ce qui a évidemment des conséquences sur le plan linguistique.

14. Sabrina EFIONAYI, *Addio, a domani*, op. cit., chap. 11.

15. Voir Nora MOLL, « Imagologia transculturale », in *Percorsi di teoria e comparatistica letteraria*, op. cit., p. 307.

ses racines africaines sont difficiles, et si le sentiment de dépaysement qu'elle ressent est parfois bouleversant, petit à petit elle semble arriver à renouer le lien avec ses origines : « *ciò che mi piaceva della Nigeria è che non sarei mai stata l'unica nera della stanza, che gli occhi di tutti non sarebbero mai stati solo su di me. Quella stabilità, quell'identità, mi servivano a tener vivo il mio legame con le terre africane e con il valore che portano con sé*¹⁶. » Il conviendra toutefois de ne pas interpréter ces dynamiques de manière trop rigide car, dans le roman, il n'est pas question d'une adhésion acritique à la culture nigériane d'origine. Une lecture intersectionnelle du texte nous permettra de le mettre en évidence.

L'un des mérites du livre est de faire ressortir la complexité et l'interaction des formes d'oppression. Plusieurs catégories identitaires – race, genre et classe, notamment – se superposent dans le texte et influencent profondément la construction des personnages et de leur subjectivité. Les rapports entre Gladys et Joy, d'une part, et entre Gladys et Antonietta, de l'autre, sont éclairants sur ce point.

Dans un roman où le paradigme identitaire est central, la question du nom joue un rôle important. Gladys décide de donner à sa fille Sabrina le même prénom que la fille de Joy, sa proxénète nigériane¹⁷. Est-ce une forme de complaisance vis-à-vis de son bourreau ? Est-ce un héritage, *mutatis mutandis*, de ce désir d'émulation que les Noirs auraient intériorisé par rapport à leurs dominants blancs, si bien décrits par Fanon dans *Peau noire, masques blancs* ? Ici, nous n'avons pas affaire à un individu noir qui se rapporte à un Blanc, mais à deux femmes noires, dont l'une est dans une position de pouvoir et de domination. Le roman va au-delà de la dichotomie Noir-Blanc : dans le rapport entre Gladys et Joy, deux femmes unies par la même appartenance nigériane, la catégorie de la classe entre également en jeu, en croisant celles de la race et du genre.

Si la relation entre Gladys et Joy est emblématique d'une violence brutale entre Noirs – des abus qui ne sont pas sans lien avec la violence intériorisée par ceux-ci pendant la période coloniale –, celle entre Gladys et Antonietta est dépourvue de toute vexation.

16. Sabrina EFIONAYI, *Addio, a domani*, op. cit., chap. 22.

17. On constatera par ailleurs qu'Efionayi n'est pas le nom de famille du père de Sabrina – un homme nigérian qui disparaît après l'annonce de la grossesse – ni celui de Gladys, qui souhaite que sa fille ait une histoire différente de la sienne.

Lorsque Gladys trouve le courage de raconter son histoire et son passé à Antonietta, sa voisine de Castel Volturno qui prend en charge l'éducation de Sabrina, celle-ci se montre immédiatement compréhensive et empathique. Une proximité entre les deux femmes est soulignée dans le roman : « *tra loro c'è una buona intesa. Sono entrambe sorelle maggiori, entrambe secondogenite. Entrambe hanno dovuto rinunciare a qualcosa pur di aiutare la propria famiglia*¹⁸. » Or, s'il est vrai que l'attitude d'Antonietta envers Gladys n'est jamais ethnocentrique ni hégémonique et que chaque femme conserve son espace d'expression¹⁹, une analyse de leur lien à l'aune de la seule catégorie du genre n'est pas suffisante. Les différences sociales et raciales entre les deux femmes sont bien présentes, et le roman n'hésite pas à les mettre en évidence. Leur amitié est décrite comme « *strana, obliqua*²⁰ », biaisée par les inégalités qui inévitablement séparent les deux femmes. La description des espaces est tout aussi significative : Gladys et Antonietta vivent l'une en face de l'autre à Castel Volturno : « *due case, una di fronte all'altra. Un confine*²¹ ».

Un épisode du roman est remarquable quant à la question intersectionnelle. Gladys se trouve chez Mama Destiny, une femme nigériane à laquelle elle est attachée. Elle est effrayée car elle vient de découvrir qu'elle est enceinte ; Mama Destiny lui adresse alors les mots suivants, en anglais : « *You cannot cry all your tears. [...] Get up, Gladys. You're a woman in a country where we are nothing. In a country like this, in a world like this, you have to be a woman twice. All you have to do as a woman, all the pain and all the love, you have to fight for it, twice. Cause you're a black woman*²². » Ce passage résume parfaitement cette imbrication et cette simultanéité d'oppressions que les féministes noires ont cherché à mettre en avant dès les années 1970 : « En réalité, dans les États-Unis sexistes, où les femmes noires sont des extensions objectivées de l'ego masculin, les femmes noires sont considérées comme des hamburgers et les femmes blanches comme une côte de bœuf²³ », affirme sur un ton provocateur bell hooks.

18. Sabrina EFIONAYI, *Addio, a domani*, op. cit., chap. 10.

19. Lorsqu'Antonietta, qui estime être, elle aussi, la mère de Sabrina, s'oppose à la décision de Gladys d'amener sa fille au Nigéria pour les vacances, c'est Gladys qui aura le dernier mot.

20. Sabrina EFIONAYI, *Addio, a domani*, op. cit., chap. 11.

21. *Ibid.*, chap. 10.

22. *Ibid.*, chap. 9.

23. BELL HOOKS, *Ne suis-je pas une femme ? Femmes noires et féminisme*, Paris, Cambourakis, 2015 (1981), p. 185.

Aux femmes noires il n'est pas permis d'être vulnérables ; Sabrina néanmoins s'oppose à cette injonction à l'endurance qu'on leur adresse : « *Io invece avrei voluto che quelle lacrime ti fossero concesse, così come quella fragilità. Perché, come Mama, molti si aspettano che in quanto donne e nere siamo pronte e forti in ogni momento della nostra vita*²⁴. » Sabrina est en effet le personnage du roman pourvu d'une véritable capacité d'*agency*. Son instabilité identitaire se transforme progressivement en une prise de conscience. *Addio, a domani* s'avère en ce sens un vrai roman de formation.

Pendant un voyage au Nigéria, organisé pour fêter ses quinze ans, Sabrina vit une expérience malheureuse et humiliante. Son oncle l'amène dans un bar où elle est entourée d'hommes plus âgés, attirés par cette adolescente noire comme eux, mais qui vient de l'Europe.

Sabrina a vite l'impression d'être un objet, un corps à exhiber : d'une part, elle attire les regards des hommes en raison de son statut social plus élevé, d'autre part, elle devient l'objet de leur convoitise. La sexualisation de son corps féminin et sa vulnérabilité atteignent des sommets lorsqu'elle est victime de harcèlement sexuel de la part d'un des amis de son oncle. Sabrina est complètement démunie, sa mère Gladys l'a laissée seule face à une situation complètement dégradante. Sa réaction indignée est l'expression de sa volonté de prendre ses distances vis-à-vis d'une communauté nigériane misogyne.

C'est alors qu'elle commence à mûrir la décision de s'éloigner de sa mère biologique. « *Ero stanca di mostrarmi come la figlia perfetta, ero stanca di provarci fino allo sfinimento e di non essere mai abbastanza*²⁵ » : Gladys voudrait que sa fille soit plus africaine, qu'elle trouve un mari qui sache subvenir à ses besoins et qu'elle devienne une bonne mère. Or, Sabrina ne s'identifie pas du tout dans le regard que Gladys porte sur elle. Ses désirs et ses ambitions font d'elle une femme différente. La sensation d'être dans une position d'échec permanent et de ne pas être à la hauteur des attentes de sa mère devient intenable. Elle commence à écrire et à publier ses romans, elle s'inscrit à l'université – là où elle découvre pour la première fois le paradoxe de son statut d'étudiante *extracomunitaria*, tout en étant née et ayant grandi en Italie. Le sommet de son parcours de prise de conscience et d'autodétermination est sa participation à une manifestation organisée à Naples à la suite de l'assassinat de George Floyd. Au milieu d'un cortège qui dénonce les inégalités et les discriminations,

24. Sabrina EFIONAYI, *Addio, a domani*, op. cit., chap. 9.

25. *Ibid.*, chap. 23.

elle rencontre Mattia, un garçon blanc et homosexuel : « *Io sono gay. Faccio parte di una minoranza anch'io. Non capirò mai cosa significa essere discriminati in quanto neri, ma so cosa vuol dire essere percepito come diverso, come sbagliato*²⁶. » Pour la première fois, Sabrina a le sentiment de faire partie d'un groupe, de ne plus être seule. Cela lui donne le courage de prendre la parole en public et de crier toute sa colère et sa frustration. Son chemin de formation est accompli. Sa subjectivité est pleinement affirmée. Elle a réussi à mettre un nom sur le sentiment d'inadaptation qu'elle a toujours ressenti, le privilège blanc²⁷.

Nous voudrions voir maintenant comment *Addio, a domani* dialogue avec d'autres productions culturelles contemporaines des deuxièmes générations italiennes, par rapport au traitement de la question identitaire. Un regard vers d'autres types de langage, notamment audiovisuels, pourra nous fournir des éléments de réflexion intéressants²⁸.

Dans le film *Bangla* (2019), du réalisateur et acteur italo-bengali Phaim Bhuiyan²⁹, ce dernier, qui est aussi le protagoniste du film, se présente ironiquement comme « *50% bangla, 50% Italia e 100% Torpigna*. » Phaim est un jeune musulman de 26 ans, originaire du Bangladesh, et né dans le quartier de Tor Pignattara, à Rome. Le film raconte les difficultés d'intégration des deuxièmes générations, dans un contexte urbain multiethnique. Bien que le ton soit toujours léger et ironique, des questions sociopolitiques importantes et actuelles, comme l'accès à la nationalité italienne, y sont abordées.

Cette thématique, qui est commune à de nombreuses productions culturelles des deuxièmes générations³⁰, se retrouve aussi dans la série *Zero*, produite

26. *Ibid.*, Epilogo.

27. *Ibid.*

28. On peut du reste constater que la transmédialité est une pratique avec laquelle Sabrina Efonayi est familière : non seulement *Addio, a domani* existe aussi sous forme de podcast en ligne, mais son premier roman, *Over*, sorti sur le réseau social Wattpad, est un exemple de *fanfiction*. Sur les interactions entre littérature et d'autres médias et langages audio-visuels, voir au moins ces travaux récents : Andrea MINUZ, « Letteratura, cinema e media », in *Percorsi di teoria e comparatistica letteraria*, op. cit., p. 337-363, et le numéro 83 de la revue *Allegoria* sur « La serialità televisiva », Palumbo editore, 2021.

29. En 2020, pour ce film, Phaim Bhuiyan a remporté le David di Donatello et, en 2022, une série télévisée a également été réalisée, sous le titre de *Bangla. La serie*, produite par Fandango en collaboration avec Rai Fiction.

30. Caterina Romeo observe que « *il tema della cittadinanza e quello dell'interazione tra nerezza e italianità sono molto presenti nelle produzioni culturali delle*

par Netflix en 2021. Saluée par plusieurs journaux, dont le *New York Times*, comme la première série télévisée italienne avec un casting d'acteurs presque entièrement noirs³¹, *Zero* propose un véritable contre-discours culturel. Conçue par l'Italo-Angolais Antonio Dikele Distefano, son but, clairement affiché et revendiqué, est de donner de la visibilité à celles et ceux qui sont généralement invisibilisés et réduits au silence. Pour ce faire, elle joue sur le motif du superpouvoir du protagoniste, Omar, un jeune livreur de pizzas, passionné de mangas, né à Milan et d'origine sénégalaise, qui un jour découvre qu'il peut devenir invisible.

Ce qui relie *Bangla* et *Zero* est, entre autres, le cadre périphérique urbain. Dans *Bangla*, notamment, l'intégration des nouvelles générations d'Italiens passe par le dialecte. Phaim et ses amis l'utilisent avec aisance et fluidité, ce qui montre d'emblée leur parfaite intégration linguistique, et un sentiment d'appartenance qui est, avant tout, régional, voire « citadin ».

L'intégration sociale est en revanche plus compliquée ; néanmoins, nous ne retrouvons pas de véritables épisodes de discrimination dans le film. L'ironie, fréquente dans les récits des deuxièmes générations, est l'instrument à travers lequel de nombreux stéréotypes sont renversés.

Un tout autre registre caractérise la série *Zero*, où la question du racisme et du privilège blanc est centrale. Ici, l'opposition entre blancheur et noirceur est affirmée avec netteté, et elle est parfaitement visible socialement et géographiquement : lorsqu'Omar quitte son quartier, habité par des Noirs et traverse la ville à bord de son vélo pour atteindre le centre de Milan, habité par des Blancs, la césure est brutale, la représentation des espaces urbains étant très

seconde generazioni in Italia. Il loro contributo è profondamente significativo e del tutto innovativo, in quanto esse promuovono la diffusione di immaginari, pratiche estetiche e identità postnazionali che non soltanto mutano radicalmente l'idea di cultura nazionale così come è stata concepita fino a tempi molto recenti, ma mettono in scena i profondi cambiamenti che sono avvenuti e che quotidianamente avvengono nella società italiana contemporanea in seguito alle migrazioni globali internazionali ». Caterina ROMEO, *Riscrivere la nazione. La letteratura italiana postcoloniale*, op. cit., chap. 3.3. Sur la question de la nationalité pour les Italiens de deuxième génération, voir aussi Caroline SAVI, « La loi sur la nationalité et les deuxièmes générations de l'immigration en Italie », in *Textes et contextes*, vol. 12.1, 2017, <http://preo.u-bourgogne.fr/textesetcontextes/index.php?id=467>

31. Elisabetta POVOLEDO, « Netflix to Debut Italy's First TV Show With a Majority Black Cast », in *The New York Times*, 16/04/2021, <https://www.nytimes.com/2021/04/16/arts/television/zero-netflix.html>.

dichotomique. Omar et ses amis affirment avec ténacité et fierté leur identité noire, aucune occultation, aucune trace de blanchiment n'est présente.

Le personnage de Sara est particulièrement intéressant. L'actrice afro-descendante qui interprète son rôle, Daniela Scattolin, a affirmé dans une interview que la série *Zero* lui a donné la possibilité d'interpréter un rôle non stéréotypé et d'exprimer librement son identité noire : « *c'è [...] questo stereotipo dei ruoli – la prostituta, l'immigrata sul barcone – e c'è quello delle richieste del casting, che vogliono sempre persone mulatte. La mia tipologia, dark skin, mai. Come se mulatto fosse l'unica sfumatura, il compromesso, accettabile*³². » Deux éléments ressortent en particulier : le premier est que la dévalorisation et la noirceur sont directement proportionnelles. Le corps noir dérange en raison de son hypervisibilité, car il défie en quelque sorte la norme somatique dominante³³. La série *Zero*, en proposant une pluralité de corps noirs qui envahissent un espace dominé par la blancheur, associée à un certain privilège, le montre très bien.

Le deuxième élément que les propos de Scattolin mettent en avant est que la femme noire est souvent reléguée à des représentations figées et stéréotypées³⁴, qui lui ôtent toute possibilité d'*agency*. Or, la série *Zero*, à travers le personnage de Sara, qui incarne une femme tenace et déterminée – passionnée de musique, elle voudrait ouvrir son propre studio d'enregistrement –, offre un contre-exemple saisissant.

D'autres exemples de personnages féminins des deuxièmes générations dans des séries télévisées récentes sont susceptibles d'influencer positivement l'imaginaire collectif. C'est le cas du personnage de Feven, dans la série *Tutto può succedere*, interprétée par Esther Elisha, mère italienne, père béninois. Dans la série, elle est violoniste, c'est une femme déterminée qui parvient à concilier son travail de musicienne avec son rôle de mère.

On peut également citer le personnage de Summer, dans la série pour adolescents *Summertime*, interprétée par l'actrice italo-nigériane Coco Rebecca Edogamhe. Elle joue la principale protagoniste de la série pendant trois saisons et, surtout dans la dernière, découvre son talent de chanteuse et compositrice.

32. Silvia NUCINI, « Daniela Scattolin. Si chiama già Futura », in *Vanity Fair*, 23/04/2021, <https://www.vanityfair.it/news/storie-news/2021/04/23/zero-netflix-daniela-scattolin-gravidanza>.

33. Voir Caterina ROMEO, *Riscrivere la nazione. La letteratura italiana postcoloniale*, op. cit., chap. 3.2.

34. C'est aussi le cas de Gladys, dans le roman d'Efionayi.

L'actrice, métisse, revendique ses cheveux crépus comme un symbole de son identité noire et de ses racines, même si elle constate qu'il fut un temps où elle dépréciait son look naturel³⁵. *Summertime* est un exemple de production où les actrices noires se sont émancipées des rôles stéréotypés ; sa volonté est de *normaliser*, dans les écrans, la présence des deuxièmes générations, afin de plus en plus de personnes prennent conscience que la société italienne est désormais diversifiée et plurielle.

Normalisation est un mot qui revient souvent dans les propos des « nouveaux Italiens ». Or, les stratégies pour essayer de poursuivre cette normalisation sont différentes : certaines productions mettent en avant de façon prépondérante les actes de racisme et de discrimination vis-à-vis des minorités, et pointent du doigt les failles d'une intégration mal réussie – c'est le cas du roman *Addio, a domani* et de la série *Zero* ; d'autres, comme *Bangla*, n'insistent pas sur les discriminations, mais jouent d'une certaine manière avec les mécanismes d'altérisation et d'auto-altérisation ; d'autres encore choisissent consciemment d'adopter une ligne plus prudente et plus légère – c'est le cas de *Summertime*, où il est presque question d'un *colorblind casting*. Plusieurs thématiques sociales y sont abordées : les stéréotypes de genre sont interrogés, ainsi que l'orientation sexuelle des personnages³⁶.

Ce qui ressort de ces productions est la volonté commune de créer un espace de représentation de la marginalité, pour qu'elle puisse finalement sortir de son invisibilité, affirmer sa présence et sa capacité à mettre en question le concept de culture nationale. Or, force est de constater qu'il ne suffit pas de donner la parole au sujet subalterne comme s'il s'agissait d'un document ou d'un manifeste à exhiber, voire d'un *brand*, comme le souligne Iain Chambers³⁷ ; il faut que cette parole soit entendue et qu'elle agisse sur l'imaginaire d'un nombre croissant d'individus. En ce sens, le potentiel du langage cinématographique et télévisé ne doit pas être sous-évalué. Les exemples ici mentionnés semblent suggérer que la stratégie gagnante, dans le contexte socio-culturel italien actuel,

35. Alessandra TURRA, « Italy's New Face: Meet Coco Rebecca Edogamhe », in *WWD*, 23/09/2020, <https://wwd.com/eye/people/coco-rebecca-edogamhe-italy-1234594936/>.

36. Thony, la mère de Summer, est une chanteuse et une musicienne ; elle ne veut pas sacrifier ses ambitions et exige que son compagnon, également musicien et souvent en tournée, rentre à la maison pour s'occuper de ses enfants. L'homosexualité de Sofia, la meilleure amie de Summer, est un autre élément « ordinaire » de la série.

37. Iain CHAMBERS, « Spettri della schiavitù. Conversazione con Iain Chambers », in *K. Revue trans-européenne de philosophie et arts*, n° 7-2, 2021, p. 111-123.

est peut-être celle de la légèreté, qui ferait passer certains messages sociaux importants de manière presque insaisissable. En effet, le fait de braquer les projecteurs sur certaines thématiques de façon accablante risque parfois d'être contre-productif, si le résultat est un produit ouvertement didactique. C'est ce qu'on peut constater dans certaines œuvres des deuxièmes générations dont la dimension idéologique aboutit à des représentations clivées et figées. Or, comme le dit Roberto Derobertis,

[...] *binarismi quali noiloro o centro/periferia hanno smesso di avere senso poiché, con le migrazioni, ci rendiamo conto che non solo l'Occidente è nel Terzo mondo (come effetto di lungo periodo del colonialismo europeo), ma che il Terzo mondo è qui, dove produce un'interruzione della presunta omogeneità della nostra cultura. Del resto è solo attraverso questa contaminazione che si creano stili e significati nuovi, di cui, per esempio, la musica – il Rap o il Reggae e la loro miriade di articolazioni locali – ne portano traccia evidente*³⁸.

La musique est en effet un domaine auquel on pourrait élargir notre réflexion. On pourrait ainsi mentionner le cas de la rappeuse italo-congolaise Époque, dont la dimension transnationale – elle a vécu entre Turin, Paris, Bruxelles et Séville – est particulièrement intéressante. En commentant sa chanson *Boss (Io e te)*, dans laquelle l'italien, le français et le lingala se mélangent librement, elle observe : « *fin da bambina sono abituata a conversazioni che iniziano in italiano, poi magari non mi viene una parola, la dico in francese o in lingala, poi torno all'italiano e così via senza neppure accorgermene*³⁹. »

Ramona ONNIS
Université Paris Nanterre
Centre de Recherches Italiennes (CRIX) – UR Études romanes

38. Roberto DEROBERTIS, « Tutto è altrove », in *Pulp*, 26/05/2019, <https://www.pulplibri.it/tutto-e-altrove/>. Voir aussi Iain CHAMBERS, *Mediterraneo Blues. Musiche, malinconia postcoloniale, pensieri marittimi*, Naples, Tamu edizioni, 2018 (première édition Bollati Boringhieri 2012).

39. Paolo FERRARI, « La rapper Époque: “Il mio mondo in tre lingue, da Kinshasa a Spike Lee” », in *La Stampa*, 28/04/2021. Dans son interview, la rappeuse revient sur la signification de sa chanson *Boss (Io e te)* de 2021 et explique que le Boss n'est pas un gangster, mais le patron auquel les personnes s'adressent pour avoir une juste rémunération. Elle pense notamment à une sœur aînée qui doit élever son petit frère et demande à son patron l'argent qui lui revient de droit. « Donne-moi mon bongo », dans le refrain en lingala, veut dire « donne-moi mon argent ».

L'Italie dans la construction d'une identité transculturelle chez le Franco-Chinois François Cheng

RÉSUMÉ

Cet article vise à montrer que l'auteur franco-chinois François Cheng utilise et représente l'Italie dans son œuvre pour donner à voir l'ambiguïté et la richesse de sa position transculturelle. Il s'agit aussi de montrer la spécificité d'une trajectoire transculturelle sino-européenne. En effet, Cheng possède une véritable admiration pour la culture italienne, mais nous posons l'hypothèse que cette admiration est liée à sa culture franco-européenne. Quant à sa perspective chinoise, elle lui permet de situer l'Italie au centre d'une esthétique littéraire qui pose le dialogue comme principe suprême.

Mots-clés : identité transculturelle, imagerie, littérature interculturelle

ABSTRACT

This article aims to demonstrate that the Franco-Chinese author François Cheng uses and represents Italy in his work to show the ambiguity and richness of his trans-cultural position. It is also about showing the specificity of a Sino-European trans-cultural trajectory. Indeed, Cheng has a real admiration for Italian culture but we hypothesize that this admiration is linked to his Franco-European culture. As for his Chinese perspective, it allows him to place Italy at the centre of a literary aesthetic that posits dialogue as the supreme principle.

Keywords: trans-cultural identity, imagery, intercultural literature

* * *

Il peut paraître curieux qu'un pays tiers ait une importance centrale chez un auteur transculturel pour qui ce pays n'est ni le pays d'origine ni le pays d'adoption ; et pourtant, la découverte de la culture italienne a joué un rôle important dans le parcours de l'écrivain et académicien François Cheng. Contraint à l'exil à la suite de la guerre civile en Chine en 1949, le choix de la France est aussi chez lui le choix de l'Europe, puisque sa famille, elle, se réfugie aux États-Unis. Or, c'est bien ce choix de l'Europe, cette identité européenne, que vient conforter la place qu'il donne à l'Italie dans son œuvre. L'adoption de la culture

européenne est d'abord symbolisée par son nom, François, qu'il choisit lors de sa naturalisation. « François » peut signifier « français », mais la véritable explication, il la donne lui-même dans *Assise, une rencontre inattendue* : « en 1961, j'avais fait la rencontre du frère universel que tout l'Occident connaît, et en qui tout être même venu de loin peut aussi se reconnaître : François d'Assise¹ ». Il semblerait donc que ce nouveau nom soit en réalité un hommage à une figure italienne davantage qu'à son pays d'accueil, la France. En réalité, derrière cette affinité italienne se met en place un processus de construction identitaire.

S'il ne s'agit pas de remettre en cause l'admiration sincère que Cheng éprouve pour l'Italie, il faut rappeler que le choix de ce pays est aussi stratégique. Non seulement il est historiquement et culturellement lié à la France (Cheng n'a pas choisi un pays européen avec lequel la France n'a aucune proximité) mais de plus, il est associé dans l'imaginaire européen et donc français à l'Antiquité romaine fondatrice. La Hollande, par exemple, dans le roman *Le Dit de Tianyi*, publié en 1998, ne génère ni le même enthousiasme ni ce sentiment de proximité culturelle. Il s'agit donc d'étudier tout particulièrement l'importance de l'Italie dans l'œuvre de Cheng pour la construction d'une identité sino-européenne.

L'ITALIE, UN *ALTER EGO* DE LA CHINE

François Cheng manifeste un intérêt spécifique pour l'Italie qu'il se représente d'abord comme un *alter ego* de la Chine, aussi incongru que cela puisse paraître. On trouve dans *Assise, une rencontre*, qui narre le premier pèlerinage effectué par Cheng à Assise et la rencontre avec saint François, une formule énigmatique : « C'est là que mon exil va prendre fin² ! » L'exil auquel il fait référence, c'est la fuite forcée de la Chine qu'il a vécue, depuis laquelle il vit exilé en France. Au contraire de la France, l'Italie est ce lieu où Cheng nous dit retrouver une impression de chez-soi. Cette vision de l'Italie comme *alter ego* et autre foyer est déjà développée dans *Le Dit de Tianyi*, roman à très forte influence autobiographique. Le jeune protagoniste, arrivé en France depuis la Chine grâce à une bourse d'études, entreprend de faire son tour d'Europe. Le tour d'Europe est ciblé, puisqu'il est principalement motivé par la passion de la peinture : la Hollande puis l'Italie. C'est l'Italie qui retient véritablement

1. François CHENG, *Assise. Une rencontre inattendue*, Paris, Albin Michel, 2014, p. 9.

2. *Ibid.*, p. 11.

l'attention du narrateur puisque le foisonnement de la Renaissance italienne lui inspire cette réflexion : « Je ne voyais d'équivalent que dans l'histoire de la Chine des Tang et des Song³. » Cheng fait ici référence aux riches périodes picturales que connaît la Chine sous la dynastie des Tang (VII-X^e siècle) et sous la dynastie des Song (X^e-XII^e siècle). Le terme *équivalent* semble instaurer une fraternité picturale et artistique entre les deux pays, comme si l'Italie était l'équivalent occidental et européen de la Chine. La correspondance entre l'art italien et l'art chinois est ensuite poussée encore plus loin. Selon le narrateur, c'est parce qu'il a déjà connu un choc esthétique intense, à Dunhuang⁴, qu'il ne se sent pas impuissant devant les maîtres toscans de la Renaissance, comme si l'expérience des grottes de Dunhuang était un antidote au très français syndrome de Stendhal devant la peinture italienne : « C'était fort de ma propre tradition et de mon expérience à Dunhuang que je parvins finalement à affronter cette autre peinture ; faute de quoi je me serais senti écrasé⁵. » Cheng valorise ainsi son identité transculturelle d'Européen asiatique, en se différenciant ainsi des autres Européens et des autres Français qui, eux, n'ayant pas l'équivalent dans leur culture de la peinture italienne, ne seraient pas « immunisés » devant cette dernière.

D'une correspondance artistique entre la Chine et l'Italie, Cheng bascule vers ce qu'on pourrait appeler une correspondance ethnographique. Tianyi, le protagoniste principal, lors de son voyage en Italie, part à la rencontre d'un peuple qui lui rappelle le sien – tant par son hospitalité que par son authenticité. À ce moment du roman, Cheng construit un personnage très particulier, une sorte de double italo-chinois qui devient son reflet inversé. Le personnage en question est un moine âgé, ancien missionnaire en Chine. Il représente une autre figure du déchirement culturel. Ce moine se sent « dépaycé dans son propre pays, comme s'il avait été destiné à mourir en terre étrangère⁶ ». L'amour qu'il a conservé pour la Chine se mue en sentiment d'exil. Pour remédier à cette perte d'un pays qui lui est cher, il a créé une sorte de petit musée personnel qui est une re-création miniature de la Chine. Sur le plan de la fiction, ce personnage quelque peu inattendu fonctionne comme un *alter ego*

3. François CHENG, *Le Dit de Tianyi*, Paris, Albin Michel, « Livre de poche », 2001 (1998), p. 243.

4. Ville de la province du Gansu, en Chine, près de laquelle ont été retrouvées de nombreuses fresques murales bouddhistes vers 1946.

5. François CHENG, *Le Dit de Tianyi*, *op. cit.*, p. 243.

6. *Ibid.*, p. 245.

de Cheng, qui projette son image dans un Italien passionné par la Chine tout comme lui est un Chinois passionné par l'Italie. C'est que, justement, Cheng cherche à se démarquer du touriste européen qui vient faire son tour des sites remarquables d'Italie, comme l'ont fait les écrivains européens au XIX^e siècle.

Cheng est en Italie un touriste qui n'en est pas un, comme il aime à se présenter dès le début de son livre sur saint François, celui dont il a pris le nom. En arrivant à Assise, nous dit-il, « j'eus le brusque pressentiment que mon voyage ne serait pas que touristique, qu'il constituerait un moment décisif de ma vie⁷ ». En effet, ce que Cheng recherche c'est une autre Chine, un lieu qui pourrait lui rappeler le pays qu'il a perdu. Ainsi le récit du voyage à Assise est-il constamment hanté par le souvenir de la Chine. Cheng vit le pèlerinage au monastère des Carceri comme une démarche qui s'inscrit dans la tradition de l'ascension vers les hauts lieux spirituels chinois, reculés dans la montagne, où se trouvent moines et ermites. Il n'est donc pas étonnant que l'écrivain dresse le portrait de François d'Assise en moine chinois : « Au sein de cet univers de grottes, je le vois, à la manière de tant d'ermites taoïstes, dormir au creux des rochers⁸. » De la même manière que dans la fiction romanesque le moine italien, ancien missionnaire, devient un double du narrateur-personnage exilé, la figure historique du saint devient cet *alter ego* de Cheng, *alter ego* précisément parce qu'il est représenté comme mi-italien, mi-chinois, donc à la fois européen et asiatique. En projetant cette dualité identitaire dans saint François, Cheng peut alors se reconnaître en lui puisqu'en tant qu'exilé il cherche à retrouver, en Europe, des *équivalents* – pour reprendre le terme qu'il utilise dans *Le Dit de Tianyi* – de sa culture asiatique. Dans le même ouvrage, le paysage d'Assise observé à la lumière du clair de lune lui rappelle un paysage chinois et déclenche chez lui, « l'exilé venu d'Asie⁹ », la nostalgie du pays natal.

L'Italie, si elle n'est pas le pays d'origine de Cheng, a, plus que tout autre pays européen, le pouvoir de ramener le souvenir de sa terre natale ; ce qui est pour l'exilé une joie tout autant qu'une douleur. Elle prend dans l'œuvre de Cheng une valeur qu'on pourrait qualifier de *narcissique* car il l'utilise à la manière d'un miroir, reconnaissant en elle quelque chose de son identité d'origine.

7. François CHENG, *Assise. Une rencontre inattendue*, op. cit., p. 11.

8. *Ibid.*, p. 21.

9. *Ibid.*, p. 27.

CHENG, PEINTRE DE L'ITALIE : « DES TEINTES D'ENCRE DE CHINE »

C'est d'abord à travers la peinture que Cheng se représente l'Italie : il est d'ailleurs significatif, à cet égard, de noter l'importance tutélaire de la peinture italienne dans l'ouvrage qu'il écrit sur le musée du Louvre, *Pèlerinage au Louvre*. La peinture italienne est placée en tête de l'ouvrage, avant la peinture française, elle-même suivie d'ensembles disparates appelés « Écoles du Nord » et « Autres écoles ». Or, si son rapport à la peinture trouve son origine dans un italo-centrisme, son rapport à l'Italie, lui, passe par un regard sino-centré. Sûrement parce qu'elle lui rappelle tant sa Chine natale, la vision que Cheng développe de l'Italie se trouve ainsi complètement contaminée par son identité et son regard chinois.

Il décrit ainsi ce qu'il nomme sa « rencontre » avec la ville d'Assise à la lumière de sa culture chinoise. La vue du paysage « réveill[e] en [lui] la réminiscence de la tradition du *feng shui*¹⁰ ». Le concept de *feng shui*, que les missionnaires européens du XIX^e siècle ont assimilé à une forme de géomancie chinoise, suppose une harmonie et un lien de causalité entre l'extériorité du paysage et de l'architecture et l'intériorité de l'individu. Un site agencé avec harmonie, comme c'est le cas pour la ville d'Assise, peut alors « propulser l'homme vers le règne supérieur de l'esprit¹¹ ». Cheng réutilise sa culture chinoise *via* l'art du *feng shui* pour lire et déchiffrer ce paysage italien. Il met ainsi intentionnellement en scène le regard asiatique et chinois qu'il porte sur l'Italie, qui s'oppose aussi implicitement aux autres « peintres » de l'Italie qu'ont été les auteurs européens dans le sillage de Goethe. En termes de stratégie identitaire, cela lui permet de se poser comme un contemplateur et un admirateur de ce lieu central dans la spiritualité européenne, sans pour autant renoncer à son identité de Chinois. D'où la description aux accents taoïstes de la ville d'Assise comme « distante et ouverte » et qui note que « le souffle vital qui circule entre ciel et terre y séjourne volontiers »¹². Cheng peint la ville comme une aquarelle chinoise et le revendique explicitement : « Tel un guetteur à l'avant-poste, j'étais happé par la grandiose vision des amas de nuages qui prirent brusquement des teintes d'encre de Chine striées d'éclairs¹³. »

10. François CHENG, *Assise. Une rencontre inattendue*, op. cit., p. 12.

11. *Ibid.*

12. *Ibid.*

13. *Ibid.*, p. 23.

En sinisant la description de ce lieu, Cheng fait un geste d'appropriation culturelle – au sens où il perçoit désormais cette ville européenne comme sienne : l'enjeu, pour l'auteur transculturel, est de prendre un élément de la culture européenne et de l'intégrer à ce qu'il est.

Dans *Cantos toscans*, Cheng fait de ce regard chinois porté sur l'Italie la matière même de son recueil poétique. Le poème liminaire pose la Toscane comme décor et introduit une suite de tableaux poétiques sino-toscans, ce qui correspond chez lui à ce qu'il nomme une poésie de la symbiose, qui fondrait en elle deux traditions culturelles. Nous renvoyons à ce sujet à l'article de Yvan Daniel qui montre que le choix de la Toscane pour ce recueil n'est pas anodin :

De tous les titres réunis dans *À l'orient de tout*, les *Cantos toscans* seuls suggèrent un lieu précis, cette région d'Italie riche de son passé et de sa créativité artistique et qui s'est révélée être à plusieurs reprises dans son histoire une occasion de "passage" vers l'Orient et l'Extrême-Orient offert à l'Europe [...] ¹⁴.

Les images poétiques et les termes employés jouent sur l'entremêlement de deux univers culturels, avec une tendance qui est la suivante : prendre un élément du paysage italien et le dépeindre selon un regard chinois. Le soleil toscan, par exemple, devient chez Cheng un ami calligraphe, dont le trait rappelle celui de l'art de l'écriture des idéogrammes : « Le soleil nous prendra / Par la main ; et d'un jet / Nous tracerons le trait / – combien droit, combien plein – / Du sol reconnaissant ¹⁵ ». Attentif à la beauté picturale de la Toscane, Cheng se peint comme un étranger venu d'un pays humide qui se met « À l'écoute de l'ocre de Sienne ¹⁶ », avec le jeu de paronomase qu'on peut supposer entre *ocre de Sienne* et l'expression *encre de Chine*. Derrière cette opposition implicite entre les couleurs de la Toscane et celle de sa terre natale (souvent dépeinte par Cheng comme brumeuse et nuageuse), on sent poindre l'opposition entre le paysage méditerranéen de l'Italie et le paysage fluvial de la Chine ; ce qui lui permet ainsi d'accentuer le caractère improbable des liens qu'il fait exister entre Chine et Italie.

14. Yvan DANIEL, « La Chine et l'Italie dans les *Cantos toscans* de François Cheng », in *Revue de littérature comparée*, vol. 322, n° 2, 2007, p. 165-175, <https://www.cairn.info/revue-de-litterature-comparee-2007-2-page-165.htm>

15. François CHENG, *Cantos toscans*, Paris, Éditions Unes, 1999, p. 16.

16. *Ibid.*, p. 18.

Dans ce recueil transculturel, Cheng incorpore les images et termes chrétiens à la spiritualité taoïste. En effet, le christianisme de Cheng – il se fait baptiser en 1969, deux ans avant sa naturalisation française – est hérité de l'Italie, plus que de la France. Non seulement c'est à Assise qu'il « rencontre » saint François dont il prendra le nom mais de plus, les références chrétiennes dans son œuvre sont largement inspirées par les peintres du *Quattrocento* et du *Cinquecento*. C'est également pour cette raison que *Cantos toscans*, recueil qu'il place sous le signe de l'Italie, est celui dans lequel les images et les références chrétiennes sont le plus présentes, comme on le voit ici¹⁷ :

Que de l'autre royaume nous revienne
 Ce que nous croyions perdu. Qui reviennent
 Ceux qui en s'éloignant n'avaient rien dit ;
 Que leur cri muet soit notre pain quotidien.
 Que revienne entière l'âpre déchirure :
 Morsure et remords sont d'un seul tenant,
 Douleur et douceur se tiennent l'une par l'autre.

*

Mais l'autre royaume n'est point la mort.
 L'autre royaume d'où provient le souffle
 N'est-il à la source de celui-ci ?
 Celui-ci perdant sa source ne perd-il
 Son advenir ? Ne se donne-t-il la mort ?
 Re-devenons ce qui surgit du Rien.
 Ré-habitions ce qui du Rien advient.

Dans ces deux poèmes, le terme *royaume* est directement emprunté à la théologie chrétienne occidentale. Il fait référence à une vision dichotomique de l'univers, partagé entre le royaume des hommes (monde matériel, séculaire) et le royaume de Dieu (spirituel). De même que l'expression *pain quotidien* fait directement référence à la symbolique catholique. À l'inverse, les termes *souffle* et *Rien* relèvent du lexique de la philosophie taoïste. Dans le premier comme dans le second poème, Cheng semble préférer le verbe

17. *Ibid.*, p. 47-48.

revenir et *re-devenir* au verbe *ressusciter*, beaucoup plus connoté. Il réutilise la croyance catholique en la résurrection de la chair et la transforme selon sa vision chinoise en ce que le taoïsme appellerait un *devenir perpétuel*. De même, si *l'autre royaume* est pour le monothéiste chrétien le royaume de Dieu, pour Cheng, *l'autre royaume* est le lieu d'où émane le souffle, l'énergie à l'origine de toute chose et qui habite toute chose. On pourrait donc considérer que les *Cantos toscans* sont un recueil catholico-taoïste.

Cette transformation taoïste de l'Italie et de symboles catholiques, François Cheng y donne libre cours dans son récit sur sa rencontre avec Assise. Le portrait qu'il fait de saint François est complètement sinisé. Il y aurait ainsi une « intimité que le saint entretient avec le règne minéral », intimité dans laquelle Cheng se reconnaît en tant que Chinois : « Moi, natif de Chine, comment ne pas me sentir de connivence avec lui dans l'amour de la pierre¹⁸ ? » Ainsi saint François se trouve-t-il transformé en sage chinois : « Depuis ce réduit minuscule, l'homme éveillé sent s'ouvrir en lui ce que sous d'autres cieux on appelle le "troisième œil". Il voit¹⁹. » Cheng fait ici se correspondre le stade ultime de l'être chrétien, la sainteté, avec le stade ultime de l'être taoïste : l'ouverture du troisième œil. Cherchant toujours à déchiffrer cette religion européenne et italienne depuis le mode de pensée dont il vient – selon cette logique de l'équivalent culturel –, la notion chrétienne de passion, avec les souffrances endurées par saint François, se trouve alors assimilée au chemin de la Voie, le *Tao*, en mandarin, qui donne son nom au taoïsme. Le Soi déteint toujours sur la peinture de l'Autre, d'autant plus que la position de Cheng est souvent celle d'un *Persan*²⁰, qui consiste à introduire en Europe un regard extra-européen.

Or, si l'image de l'Italie relève chez lui d'une esthétique littéraire fusionnant culture d'origine et culture d'adoption, c'est parce que sa relation avec l'Italie relève avant tout d'une rencontre avec l'altérité.

18. François CHENG, *Assise. Une rencontre inattendue*, op. cit., p. 21.

19. *Ibid.*, p. 34.

20. Voir à ce sujet l'analyse de Véronique PORRA, *Langue française, langue d'adoption. Une littérature « invitée » entre création, stratégies et contraintes (1946-2000)*, Hildesheim, Olms Verlag, 2011, p. 149.

L'ITALIE : RENCONTRE AVEC L'OCCIDENT

En littérature, le récit d'une existence transculturelle passe presque systématiquement par ce moment de confrontation entre deux univers culturels. Selon une perspective imagologique, c'est ici à la valeur philosophique de l'Italie comme interlocutrice de Cheng que nous faisons référence. Rappelons que François Cheng est souvent présenté comme un « pèlerin entre l'Orient et l'Occident²¹ ». Or, en effet, beaucoup de ses déambulations en Europe ressemblent à des pèlerinages. D'abord, il y a l'espace parisien avec le livre qu'il publie sous le titre de *Pèlerinage au Louvre*, mais l'on remarque rapidement que les étapes de ce pèlerinage occidental ou européen sont principalement italiennes. Il effectue ce pèlerinage à Assise, épisode fondateur pour lui, le pèlerinage – fictif, du personnage – en Italie du Sud avec la visite de Naples dans *Le Dit de Tianyi*, puis le pèlerinage sur les traces de Léonard, à Vinci, dans le recueil *Cantos toscans*. En réalité, quand Cheng se présente comme un pèlerin entre Orient et Occident, il faut entendre ce pèlerinage comme un voyage qui a lieu entre Chine et Europe, voire entre Chine et Italie.

Revenons ainsi sur la découverte de la ville d'Assise, notamment la scène dite de « première rencontre » avec la ville :

Comme tous ceux qui, depuis la plaine de l'Ombrie, voient Assise pour la première fois, je fus saisi, en sortant de la gare, par son apparition dans la clarté d'été, par la vision de cette blanche cité perchée à flanc de colline, suspendue entre ciel et terre, étendant largement ses bras dans un geste d'accueil. Figé sur place, j'eus le brusque pressentiment que mon voyage ne serait pas que touristique, qu'il constituerait un moment décisif de ma vie²².

Le texte fonctionne comme le récit d'un coup de foudre. Outre l'importance de la vue, qui rappelle la rencontre amoureuse, il insiste également sur l'effet qu'une telle vision provoque chez lui : elle le laisse *figé sur place*. Enfin, c'est la rapidité du choc visuel qui permet de sous-entendre son intensité (« surgissement », « fulgurante rencontre »). Il est d'autant plus pertinent de qualifier cette rencontre de *coup de foudre* que l'Italie chez François Cheng est

21. Voir titre de la thèse de Véronique BRIENT, *Une figure de la francophonie chinoise : François Cheng, pèlerin entre l'Orient et l'Occident*, thèse sous la direction de Jean-Jacques Tatin-Gourier, Lettres Modernes, Université de Tours, 2008.

22. François CHENG, *Assise. Une rencontre inattendue*, *op. cit.*, p. 11.

intrinsèquement associée à deux pôles – l'un esthétique, l'autre culturel : la beauté visuelle et picturale d'une part, et l'Europe et l'Occident d'autre part. La rencontre *coup de foudre* avec Assise est donc symbolique d'une rencontre civilisationnelle, à plus large échelle.

Dans *Le Dit de Tianyi*, c'est grâce à la découverte de la peinture italienne de la Renaissance que le narrateur-personnage réussit à déchiffrer l'âme occidentale. Il rapproche l'invention de la perspective de la mise en scène de soi chez l'homme occidental ; de là, selon lui, la tendance de la pensée occidentale à considérer l'univers de manière purement objective. L'homme occidental devient alors acteur, et le monde, un simple décor qui l'environne. Tout ce chapitre du roman est construit selon la logique du « regard persan », c'est-à-dire qu'il met en scène pour le lecteur (français, européen) une analyse par un Chinois de la pensée et de l'art occidentaux. Il est significatif que cette réflexion sur la prétendue âme occidentale ait lieu dans le chapitre où il fait le récit de son voyage en Italie. Car c'est bien l'Italie qui permet au narrateur-personnage de saisir quelque chose de cette âme, qui lui est encore étrangère à ce moment du récit puisqu'il est arrivé récemment en Europe. S'amorce alors un procédé que l'on retrouve souvent chez les auteurs transculturels dont le pays d'origine ou perçu comme tel est extra-européen : un pays européen en particulier (souvent celui d'accueil) devient le signe d'une relation métonymique à l'Europe en général. L'Italie dans *Le Dit de Tianyi* devient signe-synecdoque de l'Europe, et de l'Occident. Ce face-à-face Occident-Orient qui se produit *via* l'Italie permet également au personnage de mieux comprendre sa culture d'origine. C'est devant l'art occidental de la représentation, qui trouve son apogée selon Cheng dans la peinture italienne de la Renaissance, qu'il réalise que les peintres chinois, eux, ne sont pas des « représentateurs » d'une nature objet. Contrairement aux peintres italiens qui représentent la création divine, les artistes chinois, eux, cherchent à participer au geste de la création. Admirant les tableaux à sujet religieux dans les églises toscanes, le narrateur chinois comprend alors le sens profond de la peinture chinoise qu'il moquait jusqu'alors. Par exemple le tableau d'une feuille de bambou unie au vol de la grue n'est pas une simple représentation de sujets anodins. Il est la preuve que les artistes chinois, eux, habitent le monde dans une logique d'interaction. La structure de la phrase est révélatrice : « Tant que j'étais en Chine [...] Mais ici [...] »²³. Elle traduit ce double mouvement face à la peinture italienne qui lui permet à

23. François CHENG, *Le Dit de Tianyi*, *op. cit.*, p. 250.

la fois de comprendre l'autre occidental et de se comprendre soi, en tant que Chinois. La construction d'une identité transculturelle s'avère alors une entreprise d'approfondissement des cultures, au contact l'une de l'autre.

De l'Italie signe de l'Occident, la synecdoque se réduit encore pour transformer saint François en signe de l'Occident. En effet, la rencontre de François Cheng avec l'Occident est aussi une rencontre chrétienne catholique. À partir du lien étymologique entre *catholicisme* et *universalisme*, Cheng considère qu'il fait en la personne de saint François une rencontre à la fois occidentale et universelle. S'il reconnaît en lui « un des plus grands saints que l'Occident ait connus²⁴ », il le définit plus largement comme « un génie humain à dimension authentiquement universelle²⁵ ». Il n'en reste pas moins que le terme d'*occidental* chez Cheng est non seulement synonyme d'*européen* mais aussi plus particulièrement d'*italien*. En quelque sorte, Cheng pousse cette logique synecdochique à bout avec cette réduction d'échelle progressive : *Occident* > *Europe* > *Italie* > *saint François*. Pour autant, Cheng, en donnant plusieurs noms différents à saint François, fait le choix de ne pas le limiter à son pays de provenance. Il ne l'appelle pas « Saint François d'Assise » mais le désigne plutôt comme « Frère universel », ou encore avec l'énigmatique expression de « Grand Vivant » qui désigne un être dont l'existence est régie par les principes taoïstes : « Pour le Grand Vivant, tout est rencontre, tout est interaction, tout est occasion d'une possible transformation²⁶. » Par l'appellation *frère universel*, en revanche, Cheng cherche justement à faire sortir saint François de son origine italienne et donc occidentale. Il reprend à son compte le principe européen d'universalité, faisant de l'être universel non pas celui que l'Occident peut importer dans d'autres cultures, mais plutôt celui que d'autres cultures peuvent s'approprier. Le statut d'*universel* est d'autant plus légitime qu'il est ici donné par un écrivain venu d'ailleurs, d'hors l'Europe et d'hors le monde occidental. La position de Cheng sert un double mouvement de légitimation : lui, originaire de Chine, valide le caractère universel d'une figure européenne en même temps qu'il se construit lui-même en figure d'interlocuteur du dialogue sino-occidental. Selon le concept de paratopie d'identité, notion développée

24. François CHENG, *Assise. Une rencontre inattendue*, op. cit., p. 17.

25. *Ibid.*, p. 12.

26. *Ibid.*, p. 42.

par Dominique Maingueneau²⁷, Cheng se portraiture en interlocuteur du dialogue culturel ; d'où l'importance chez lui de la littérature comme dialogue. Une paratopie d'écrivain dit toujours, selon D. Maingueneau, un mouvement paradoxal d'appartenance et de non-appartenance. L'auteur transculturel, plus que tout autre, met en scène ce paradoxe. Il se montre dans un espace indéterminé, entre un pays qu'il a quitté mais avec lequel il ne peut complètement couper les liens et un pays qu'il a rejoint mais auquel il ne peut appartenir en totalité. C'est cet espace indéterminé qui est la condition du dialogue tel que Cheng le construit dans son œuvre.

L'ITALIE : LE « VIDE MÉDIAN » AU CENTRE DU DIALOGUE ?

Finalement, en Italie, Cheng dispose de tous les éléments nécessaires pour construire, en littérature, sa rencontre avec l'Occident : l'art et la peinture de la Renaissance, et plus largement une longue tradition littéraire et artistique, la forte culture chrétienne et catholique, la dimension mythique et antique – nettement présente en toile de fond dans les *Cantos toscans*. Forte de son passé antique et de son héritage artistique et intellectuel, l'Italie représente pour Cheng le pays-civilisation rêvé dans lequel il peut trouver un frère – littéralement, au sens religieux – face à qui s'affirmer en tant que représentant d'une certaine culture chinoise qui s'ouvre à la culture d'un pays qu'il considère comme son égal. Citons à cet égard les propos qu'il tient lui-même : « Aujourd'hui je m'estime heureux. J'ai bénéficié de la meilleure part des deux cultures que je possède²⁸. »

De même, la valorisation de la culture italienne, et à travers elle la valorisation de sa relation avec la culture européenne, lui permet de souligner l'unicité de son expérience transculturelle au sein d'une famille qui, elle, a principalement choisi d'émigrer aux États-Unis. Rappelons d'ailleurs que le parcours transculturel de Cheng est un parcours élitiste, peu représentatif de la majorité des citoyens européens transculturels, puisque son milieu est favorisé par l'accès à un haut niveau d'éducation universitaire. La position transculturelle de Cheng génère toutefois une ambiguïté du regard porté sur l'Italie : en arrivant

27. Dominique MAINGUENEAU, *Le Discours littéraire : paratopie et scène d'énonciation*, Paris, Armand Colin, 2004, p. 86.

28. Propos recueillis par Sara FREDAIGUE, www.lepetitjournal.com – Rome, le 09/06/2008, <https://lepetitjournal.com/rome/a-voir-a-faire/rencontre-francois-cheng-rome-8787>).

en France – donc en Europe occidentale –, Cheng adopte le point de vue de son pays d'accueil, un point de vue français qui a quelque chose de stéréotypé ; l'Italie ne serait rien d'autre que le pays de la peinture, du catholicisme et des paysages ensoleillés. Pourtant, nous l'avons montré, le regard de Cheng est aussi un regard chinois. Écrivain transculturel, son regard vient à la fois de l'intérieur et de l'extérieur de l'Europe. Or, c'est bien grâce à cette ambiguïté de positionnement qu'il construit son identité française et européenne (latine et catholique), tout en affirmant également son identité chinoise. Ainsi, la représentation de l'Italie dans son œuvre est-elle une entreprise d'appropriation, appropriation nécessaire à la construction identitaire transculturelle. Cheng utilise ce pays comme un espace culturel qu'il place dans un entre-deux, faisant lien entre son identité franco-européenne et son identité sino-asiatique, lui permettant ainsi de dépasser l'antagonisme apparent entre la culture de laquelle il vient et celle dans laquelle il vit désormais. Devenue un interlocuteur du dialogue entre les civilisations, l'Italie est semblable au *vide médian* de la philosophie taoïste, placée entre le Yin et le Yang que sont la France et la Chine, l'Europe et l'Asie.

Jeanne MESLIN
Université Paris Nanterre

Voix et silences autour d'une figure transculturelle : le réfugié en Méditerranée

RÉSUMÉ

Partant d'une description des situations de réfugiés traversant la Méditerranée à la recherche d'un pays d'accueil, du texte d'Eschyle *Les Suppliantes* ainsi que de quelques concepts concernant « les réfugiés comme figures centrales du monde contemporain » (Didier Fassin), cet article se consacre à la représentation du réfugié en tant que figure transculturelle dans deux textes littéraires contemporains germanophones : le roman d'Emine Sevgi Özdamar *Ein von Schatten begrenzter Raum* (2021), et le texte théâtral d'Elfriede Jelinek *Die Schutzbefohlenen* (2013), traduit en français par Magali Jourdan et Mathilde Sobottke en 2016 sous le titre *Les Suppliants* (2016). Leur lecture montre la difficulté de trouver des images pour représenter cette disparition en mer qui efface toute trace de vie, et un accueil qui rend les personnes arrivant quasiment invisibles.

Mots-clés : le réfugié, figure transculturelle, Méditerranée, généalogies européennes, revenant, requiem, voix

ABSTRACT

Starting from a description of the situations of refugees crossing the Mediterranean in search of a host country, from Aeschylus' text *Les Suppliantes* as well as some concepts concerning «refugees as central figures of the contemporary world» (Didier Fassin), the article focuses on the representation of the refugee as a cross-cultural figure in two contemporary German-speaking literary texts : Emine Sevgi Özdamar's novel *Ein von Schatten begrenzter Raum* (2021), and Elfriede Jelinek's theatrical text *Die Schutzbefohlenen* (2013), translated into French by Magali Jourdan and Mathilde Sobottke in 2016: *Les Suppliants* (2016). The reading shows the difficulty of finding images for this way of dying at sea which erases all traces of life and of a welcome which makes the people arriving almost invisible.

Keywords: refugee, transcultural figure, the Mediterranean Sea, European genealogies, ghost, requiem, voices

Toute une population de réfugié.e.s d'origines et de cultures diverses se forme depuis des décennies autour de la Méditerranée à partir du désir de tourner le dos à la misère et à la mort. Un désir qui persiste malgré les naufrages et « que rien ne peut vaincre, ni l'exil, ni l'enfermement, ni la mort¹ ». Les réfugié.e.s traversent les barbelés, les mers et l'histoire, les systèmes juridiques, comme des contrevenants, indisciplinés, défaisant les nations et les bureaucraties. Avec leur corps et leur temporalité à eux, ils transitent souvent par plusieurs pays, dont ils s'approprient les cultures au moins pour survivre : avec des séjours courts ou longs, ici et là, forcés ou choisis, temps dilaté, temps d'attente, temps vides. Certains abandonnent le trajet dans l'espoir que s'ils échouent, au moins leurs enfants arriveront un jour en Europe. Pour d'autres, l'attente se prolonge en Europe : le temps de la procédure qui détermine leur statut juridique et le droit de séjour, accordé ou non, en attendant dans les tentes et dans les centres de rétention. Ce n'est pas une vie, dit-on souvent, mais une vie de réfugié.e précaire est aussi une vie, est sa vie, faite d'émotion, d'ennui, de rêve, de risque, une vie qui compte, une vie courageuse et qui mérite d'être pleurée² quand elle disparaît en mer. Ces existences représentent une transculturalité peu jubilatoire, plutôt précaire, souvent imposée par la misère et la violence, et pourtant insistante et résistante. Les réfugiés réclament une vie libre et savent ou ont dû apprendre à être en mouvement. L'échec des gouvernements des pays d'accueil à mettre en place des structures et des stratégies efficaces pour garantir leur insertion amène Giorgio Agamben à dire que « le réfugié est peut-être la seule figure pensable du peuple de notre temps, la seule catégorie dans laquelle nous est donné d'entrevoir les formes et les limites d'une communauté politique à venir³ ». Avec leur fragilité puissante et créatrice, les réfugiés deviennent ainsi « des figures centrales du monde contemporain⁴ ». Dans son *Éthique*

1. Georges DIDI-HUBERMAN, Niki GIANNARI (dir.), *Passer, quoi qu'il en coûte*, Paris, Les Éditions de Minuit, 2017, p. 13.

2. Judith BUTLER, *Prearious Life: The Powers of Mourning and Violence*, Londres/New York, Verso, 2004 (*Vie précaire. Les Pouvoirs du deuil et de la violence après le 11 septembre 2001*, traduction de Jérôme ROSANVALLON et Jérôme VIDAL, Paris, Éditions Amsterdam, 2005 ; Susan SONTAG, *Regarding the Pain of Others*, New York, Penguin Books, 2003.

3. Giorgio AGAMBEN, *Moyens sans fins : notes sur la politique*, Paris, Payot et Rivages, 1995, p. 26.

4. Didier FASSIN, « Il faut considérer les migrants comme des figures centrales du monde contemporain », in *Le Nouveau Magazine littéraire*, mercredi 31 janvier 2018.

*du passant*⁵, Achille Mbembe poursuit cette ligne de pensée vers l'idée d'une humanité à venir dont la figure du migrant serait le précurseur. Il attribue au migrant la non-appartenance à aucun lieu en soi qui serait l'appartenance « à tous les lieux ensemble », puisque cet être serait « composé d'autres vivants et d'autres espèces » et incarnerait « le double rapport de détachement et de solidarité⁶ ». La figure du « réfugié transculturel » se rapproche ici d'un potentiel de renversement politique, social, culturel et même écologique (le lien avec tout le vivant).

À la perspective sur la société d'accueil, on pourrait ajouter également la dimension transculturelle de la traversée des mémoires : ces réfugiés ne véhiculeraient-ils pas aussi une interrogation à propos de notre généalogie oubliée, familiale mais aussi collective, délaissée, refoulée ? Ne sont-ils pas aussi des revenants, voire des spectres en lien avec d'autres réfugiés du vingtième siècle européen, ceux que Hannah Arendt, dans son texte de 1943 *We Refugees*, a appelés « l'avant-garde de leurs peuples⁷ » ? Qui nous devancent et explorent un espace avant et devant nous et nous laissent le temps de venir après ? Et qui dans le même temps nous hantent, dans le sens du *Heimlich-Unheimlich* de Freud, l'inquiétante étrangeté qui est aussi une étrangeté familiale ? Que ramènent ces réfugié.e.s quand on dit qu'ils sont aussi porteurs de nos mémoires refoulées ? La poétesse grecque Niki Giannari répond en déplaçant la question du regard sur les réfugié.e.s qui traversent la mer : « Ils passent et ils nous pensent. Les morts que nous avons oubliés, les engagements que nous avons pris et les promesses, les idées que nous avons aimées, les révolutions que nous avons faites, les sacrements que nous avons niés, tout cela est revenu avec eux⁸. » Cette affirmation introduit la question de l'accueil des réfugié.e.s, tout d'abord de leur corps, de leurs âmes, de leurs sentiments, de leurs récits et mémoires du vécu ; et aussi celle de l'accueil de cette invitation à revenir à nos paroles et nos gestes, à nos rêves et nos luttes dans le passé. Une invitation à nous regarder

5. Achille MBEMBE, *Politique de l'inimitié*, Paris, La Découverte, 2016, p. 173-179.

6. *Ibid.*, p. 177.

7. Hannah ARENDT, « Nous autres réfugiés », in *Pouvoirs*, 2013/1 (n° 144), p. 5-16. <https://www.cairn.info/revue-pouvoirs-2013-1-page-5.htm>.

8. Georges DIDI-HUBERMAN, Niki GIANNARI (dir.), *Passer, quoi qu'il en coûte*, *op. cit.*, p. 21.

nous-mêmes et peut-être à accepter de nous regarder en tant qu'« étrangers à nous-mêmes⁹ ».

Je propose dans cet article une lecture de trois textes littéraires qui mettent en scène des images et rendent audibles des voix en lien avec la traversée de la mer et l'accueil dans un pays étranger. Le premier est la pièce de théâtre *Les Suppliantes*, d'Eschyle, écrite il y a 2 500 ans, qui fait partie de notre héritage transculturel commun. Cette œuvre met l'accent sur la question de l'accueil de réfugiées en établissant un étonnant équilibre entre l'hôte et l'arrivant quant au droit à la parole et à l'écoute, avec un enjeu transculturel multiple et déjà une invitation à revoir sa propre histoire en tant que pays accueillant les migrant.e.s. Cette œuvre théâtrale me servira de référence pour la lecture de deux textes de la littérature contemporaine de langue allemande, et pour transiter ensuite jusqu'aux questions d'actualité.

Emine Sevgi Özdamar, née en Turquie et qui vit en Allemagne depuis les années soixante, a publié son dernier roman, *Ein von Schatten begrenzter Raum*¹⁰, en 2021. Deux extraits seront examinés au regard de la représentation de la mort dans l'espace méditerranéen entre la Turquie et la Grèce, il y a un siècle et aujourd'hui. Dans le passé, la figure du migrant incarnerait, selon Özdamar, le transculturel qui défait l'imaginaire d'un repli identitaire. Au présent, la tentative de dire la mort en Méditerranée par une écriture théâtrale à la Brecht, auteur central pour Özdamar, échoue.

À l'instar des corps qui disparaissent sans laisser de trace dans la mer, la pièce *Die Schutzbefohlenen*¹¹ d'Elfriede Jelinek, publiée en 2013, ne donne plus corps aux disparu.e.s, mais se noie et nous noie dans une multitude de voix qui retentissent dans l'espace public après l'accueil des survivants. Cette préférence pour les discours remplace les corps des personnes par le corps de la langue.

9. Julia KRISTEVA, *Étrangers à nous-mêmes*, Paris, Fayard, 1988.

10. Emine Sevgi ÖZDAMAR, *Ein von Schatten begrenzter Raum*, Berlin, Suhrkamp, 2021 (*Un espace limité par les ombres*, notre traduction).

11. Elfriede Jelinek, *Die Schutzbefohlenen*, Reinbek, Rowohlt, 2013. Traduction française de Magali JOURDAN et Mathilde SOBOTKKE, *Les Suppliantes*, Paris, L'Arche, 2016.

LES SUPPLIANTES OU L'ART DE SUPPLIER

Cinquante Égyptiennes de peau noire se sont réfugiées à Argos, ville-État du Péloponnèse, après avoir traversé la Méditerranée. « Malgré la loi qui l'interdit¹² », ces femmes auraient dû se marier aux cinquante fils du roi Egyptos, désigné par la mythologie grecque comme le roi d'Afrique. Le roi d'Argos accueille tout de suite ce chœur de femmes en s'adressant à elles avec curiosité et sensibilité tout en étant conscient de la complexité de la situation. Son discours alterne entre la perspective du narrateur racontant son observation et l'adresse directe au pluriel, « vous », donc à chaque femme du groupe, ou au singulier « tu », le coryphée :

De quel pays vient cette troupe à qui je m'adresse ? Elle n'est pas vêtue à la mode des Grecs ; elle est parée de robes et de bandeaux barbares [...]. Que vous ayez osé si hardiment venir en ce pays, sans hérauts [...] sans guides, voilà qui est surprenant [...]. Voici, il est vrai, des rameaux que vous avez, suivant l'usage des suppliants, déposés devant les dieux publics. C'est le seul point où je puis conjecturer que vous êtes en accord avec la Grèce [...] mais tu es là, et tu as la parole pour t'expliquer¹³.

Et l'étonnement perdure quand on lit la première réplique du chœur face au roi : « Sur notre costume tu n'as rien dit que de vrai. Mais toi à qui je parle, qui es-tu ? Un simple particulier, un héraut, porteur de la bague sacrée, ou le chef de la cité¹⁴ ? » Qui es-tu, osent demander les femmes à leur premier interlocuteur. À qui avons-nous affaire, qui s'occupera de nos affaires, qui est censé nous accueillir ? Dévoile, toi aussi, Europe, ton visage devant nous après ton premier accueil bienveillant des « primo-arrivants ». Le roi renseigne les femmes sur sa généalogie, son nom et les dimensions géographiques de son pays ainsi que sur une histoire de guérison des maux et fléaux qui avaient frappé une partie de ce pays. La force de la parole est accompagnée par la dimension symbolique du côté des femmes, qui portent sur elles une sorte de laissez-passer transculturel : la branche d'olivier ceinte de laine blanche qui, avec la rame, « écartait les vagues¹⁵ » pendant la traversée en mer, est apparemment reconnue par les Grecs

12. ESCHYLE, *Les Suppliantes*, in *Théâtre complet*, Paris, Flammarion, 1964, p. 17.

13. *Ibid.*

14. *Ibid.*

15. *Ibid.*, p. 18.

et garantit un premier accueil aux demandeurs d'asile. Mais le roi d'Argos se doit d'être prudent. Il rappelle la validité des lois du pays d'origine avec lequel il souhaite éviter la guerre. S'exonérer d'une quelconque culpabilité est de mise dès l'arrivée des femmes, qui répliquent : « Nous nous sommes exilées, non pas qu'un vote de la cité nous ait condamnées à être bannies pour avoir tué, mais parce que, dans notre répugnance instinctive pour l'homme, nous repoussons avec horreur l'hymen des enfants d'Égyptos et leur dessein impie¹⁶. » La rhétorique des femmes plaide « non coupable » concernant leur fuite, comme si tout réfugié avait un lien secret ou ouvert avec la faute, la culpabilité. On l'entend ainsi entre les lignes, aujourd'hui : comment pouvez-vous penser venir chez nous, avec votre religion violente, avec votre misère à ajouter à la nôtre, avec les centres de rétention déjà au bord de l'effondrement. Les femmes ne veulent que choisir librement leur vie. La liberté est la valeur prêchée par l'Occident dans le monde entier aujourd'hui, alors comment renvoyer des personnes qui demandent justement cette liberté-là ? La pièce antique adopte en grande partie la perspective narrative de ces jeunes femmes de peau noire et non celle des représentants du pays d'accueil.

Par ailleurs, la machine bureaucratique dont les rouages écrasent souvent les réfugiés aujourd'hui et qui produit d'innombrables discours hostiles aux migrants n'existe pas dans ce cosmos. En revanche, le roi passe par un référendum auquel son peuple répond par l'affirmative : oui, nous acceptons l'accueil de ces étrangères, de ces « métèques ». Eschyle, engagé dans son travail théâtral en faveur de la démocratie athénienne, a confiance en son peuple. Un autre discours émerge : le droit du sol en lien avec le droit du sang. En se présentant, les femmes prétendent qu'il existe une origine commune entre Égyptiens et Grecs : « La terre d'Argos, d'où notre race s'honore de tirer son origine ; car elle est née de la génisse harcelée par un taon, au toucher et au souffle de Zeus¹⁷. » Le père des femmes noires aurait, selon ce récit, une origine grecque et serait en fait le frère d'Égyptos, seigneur d'Égypte, autrement dit les prétendus maris qui voulaient obtenir le mariage par la force seraient les cousins des femmes. Le transculturel est à l'œuvre, l'Europe, l'Afrique et l'Asie (car un petit bout d'Égypte fait partie de l'Asie) appartiennent à la même famille. La géologie confirme cette affirmation qui situe le sud de l'Europe à la

16. *Ibid.*, p. 16.

17. *Ibid.*

frontière entre les deux grandes plaques de l'Afrique et de l'Eurasie¹⁸. Et quel espoir repose sur cette Europe grecque dans la pièce, comme aujourd'hui sur notre Europe, selon les suppliantes : « En quel pays mieux disposé pour nous pourrions-nous aborder [...] ce pays touché de respect pour le malheur¹⁹ ».

En arrivant sur les rivages de la Grèce, les femmes, sur le conseil de leur père, se sont rendues à l'ombre de la statue de Zeus, lieu sacré d'où les Grecs ne peuvent pas les déporter. Le droit d'asile, dont bénéficient les territoires sacrés dans leur ensemble (personnes, objets, animaux, plantes), veut en fait signifier un espace de non-droit, de retrait volontaire du droit et relève de l'« auto-limitation » du droit²⁰. En se couchant à l'ombre de l'autel, ce rituel permet aux femmes de bien se préparer à la rhétorique de la supplication. On remarque qu'il y a encore un temps et une façon pour formuler la supplication qui sera écoutée par la suite. Le père des cinquante suppliantes, conscient du risque de xénophobie, les a soumises à tout un catalogue de discours à tenir devant le pays d'accueil : « Faites aux étrangers²¹ des réponses pudiques, gémissantes et conformes à vos intérêts, comme il convient à des arrivants, et expliquez clairement que votre exil n'est point la punition du sang versé. [...]. Évitez le bavardage et la proximité dans vos discours : les gens d'ici ne la peuvent souffrir. [...]. Un langage altier ne sied pas à des faibles²² ». Éloge de l'art de la rhétorique en temps de misère, de guerre, de fuite et expression de la conviction que la langue peut orienter le jugement. Au-delà d'une première désignation en tant qu'« étranger », ce temps et cette place laissés à la parole n'existent souvent plus de nos jours car les listes aux critères pré-remplis font le travail en remplaçant l'échange humain. On peut remplir un formulaire, sans se regarder dans les yeux, sans parler, sans écrire, car souvent une croix suffit.

18. « Fais partir l'eau et tu verras, en bas, qu'Italie et Affrique sont unies », dit une femme africaine au moment de se noyer dans la pièce de Lina PROSA, *Lampedusa Beach*, Besançon, Les solitaires intempestifs, 2012, traduction Jean-Paul MANGANARO, p. 31.

19. ESCHYLE, *Les Suppliantes*, *op. cit.*, p. 16.

20. Jean CARBONNIER, « L'hypothèse du non-droit », in *Archives de philosophie du droit*, 1963, Paris, Sirey, 1963 ; repris in *Flexible droit*, p. 25-47 ; *Id.*, *Flexible droit. Pour une sociologie du droit sans rigueur*, Paris, LGDJ, 2001, 10^e éd., p. 28-29.

21. L'inversion du regard est remarquable : les étrangers sont les autres, les Grecs. Nous sommes aussi les autres, les étrangers, pour ceux qui arrivent en Europe.

22. ESCHYLE, *Les Suppliantes*, *op. cit.*, p. 19-20.

Ces lieux sacrés offrant protection résonnent-ils encore chez les réfugié.e.s demandant asile aujourd'hui, lorsqu'ils occupent des églises ? Sauf qu'en Europe actuellement, les réfugiés peuvent être chassés même des lieux sacrés (le Mouvement des sans-papiers avait occupé l'église Saint-Bernard à Paris, en 1996, pendant deux mois, et a été évacué par la force). La question des lieux de protection se pose. Faudrait-il réinventer des lieux compatibles avec ces lieux sacrés qui garantissent une première protection sans condition, un repos, une préparation aux démarches ultérieures ? Les 230 rescapés à bord de l'*Ocean Viking* qui n'a pas trouvé de port d'accueil en Italie en novembre 2022 n'ont pas eu cette possibilité. Selon le ministre de l'Intérieur français Gérald Darmanin, ils « ne pourront pas sortir du centre administratif où on va les mettre et ne seront donc pas techniquement sur le sol français²³ ». C'était le vendredi 11 novembre 2022, en France journée de commémoration de la fin de la Première Guerre et de la paix. Être sur le sol français sans y être, sans corps et âme, mais sous le régime d'un droit international abstrait. L'accueil était carcéral, sans contact avec les ONG attendant au port pour prendre en charge les passagers du bateau afin d'offrir un premier moment de repos. Le ministre veut surtout ne pas commettre « le délit d'hospitalité²⁴ » qui existe depuis 1995 en France, et garantir ainsi que le port de Toulon reste un port exclusivement militaire.

L'ENTRACTE DE L'ENFER

La narratrice du roman *Ein von Schatten begrenzter Raum*, originaire d'Istanbul et ayant également une biographie (en partie) allemande, offre un récit de la mort des migrants en Méditerranée par un voyage dans le temps qui concerne le retour de spectres, après la déportation via la mer organisée par l'Empire ottoman pour ses sujets d'origine grecque, et partiellement aussi par les Grecs pour ses citoyens turcs. La narratrice se trouve au début du texte sur une île turque face à l'île grecque de Lesbos. Elle raconte :

En 1923, les Grecs turcs ont été déportés d'ici à Lesbos et en Crète et les Turcs grecs, qui pendant des siècles avaient vécu en Grèce et sur Lesbos, ont été amenés ici sur cette île. Ils appelaient ceci échange de populations. Mais on ne pouvait pas échanger les morts dans les tombeaux, les cimetières sont restés, et les langues ne pouvaient pas non

23. Interview avec le ministre sur France Culture le 11 novembre 2022.

24. Georges DIDI-HUBERMAN, Niki GIANNARI (dir.), *Passer, quoi qu'il en coûte*, op. cit., p. 77.

plus s'échanger. Les Turcs grecs, qu'on a ramenés ici depuis Lesbos et la Crète, parlent depuis des générations aussi bien turc que grec, et les Grecs turcs, qu'on a chassés d'ici vers la Grèce, continuent à parler depuis des générations le grec et aussi le turc. [...]. Quand un Grec se noie devant l'île de Lesbos, son cadavre resurgit ici près de cette île turque et quand un Turc se noie ici, son cadavre resurgit devant l'île de Lesbos. Les vents et les mers échangent les morts et les ramènent à leur lieu d'origine. L'église orthodoxe, qui a dû rester sur cette île, est orpheline depuis 1923, aucune bougie, aucune messe, pas de Grecs qui ouvrent et ferment la porte. Qu'a-t-elle vu, l'église, à l'époque, quand les êtres humains sont partis²⁵ ?

Özdamar, ici proche d'Eschyle, transforme l'histoire de la fuite forcée et de la déportation en une double appartenance culturelle grecque et turque. Si les forces naturelles semblent établir une justice a posteriori par rapport à l'origine, on se rend compte aussi que la question est moins importante car les deux cultures sont conservées par les réfugiés et leurs descendants. Encore une fois, ce sont eux qui incarnent les existences transculturelles. Le déficit symbolique concerne plutôt la reconnaissance politique des crimes commis. La question de l'origine est reposée tout en perdant de sa violence « identitaire ». Les forces naturelles comme les narrations mythiques soutiennent donc l'existence des liens, des origines communes, partagées, transculturelles depuis toujours. L'existence de l'église orthodoxe sur l'île turque chez Özdamar est préservée aussi grâce à ces cultures transculturelles. Une lignée de femmes musulmanes veille sur cette église en conservant l'intérieur constitué d'objets et de fresques racontant des épisodes bibliques. Elles le font en ajoutant leur culture à travers les noms qu'elles utilisent pour les raconter à la narratrice : « C'est la sainte Meryem, Marie, quand elle porte Isa, Jésus dans ses bras [...]. Et ici est le saint Yunus, Jonas, quand il se trouve dans le ventre du poisson et quand le poisson le crache sur la terre²⁶ ».

À la fin du roman, la narratrice se trouve à l'opposé de sa perspective initiale, à Lesbos, regardant l'île turque du début du texte. Elle est entourée des voix du souvenir et de l'interrogation sur sa vie, et veut retourner auprès des corps de ses proches en Turquie, tant regrettés depuis l'époque de son départ, au moment de la dictature militaire installée dans les années soixante. Elle se

25. Emine Sevgi ÖZDAMAR, *Ein von Schatten begrenzter Raum*, op. cit., p. 21, nous traduisons.

26. *Ibid.*, p. 26.

rappelle encore des morts jetés en mer par les représentants du pouvoir, tués parce qu'ils s'opposaient au régime des militaires. Maintenant, l'action décrite dans un registre théâtral se place dans un univers maritime imaginaire et onirique dont la beauté est évoquée. Après un début de traversée paisible en direction de l'île turque, la femme est aspirée brusquement vers le fond de l'eau. Un pantalon mouvant avec une petite chaîne pour montre est visible sur le sable au fond de la mer. La narratrice récupère précautionneusement ce pantalon, comme si elle pensait pouvoir le rendre à un éventuel propriétaire après avoir regagné la terre. À l'instar de Brecht, son modèle absolu pour toute son œuvre créatrice, Özdamar essaie de mettre en scène ses trouvailles et joue dans sa tête une scène de théâtre où des personnes s'appêtent à sortir avec cette montre, objet de fierté, qui pend entre passant de ceinture et poche : « un dernier coup d'œil dans la glace, c'est joli, et puis ils ouvrent la porte et vont dans la rue²⁷ ». Brecht et la montre ont bien fonctionné, autrefois, pour la narratrice, lors d'un échange avec un professeur de théâtre à Istanbul : dans un film de Brecht, un homme au chômage, avant de se suicider en sautant par la fenêtre, enlève sa montre, la place avec soin sur la table du salon pour que sa famille puisse la vendre et vivre de cet argent pendant un moment. Une scène qui nous dit quelque chose d'extrêmement précis sur ce protagoniste et le chômage, mais « comment jouerez-vous la scène²⁸ », demande le professeur, et cette question accompagnera la suite du texte. En revanche, la narratrice dans la mer ne peut plus jouer par le biais de l'accessoire ou du détail. Plus elle avance, plus elle découvre de vêtements, de sacs et de chaussures, et entend le bruit émanant d'un bateau à la surface. Les vêtements s'emparent maintenant de la nageuse et risquent de la freiner, voire de l'empêcher de rentrer chez elle. Les objets devenus corps étrangers et enveloppes du vide des corps manquants, ne lâchent pas la femme. La mer lui fait perdre ses repères et sa direction. Dans cette désorientation totale, le genre théâtral revient avec force : une autre voix s'élève, probable personnification de la mort, sans corps, et met en garde la nageuse contre un malentendu par rapport aux temporalités et à l'espace dans lesquels elle se situait jusqu'à présent. Cette voix lui apprend que tous ces objets sont bien à leur place ici dans la mer, contrairement à elle

27. Extrait traduit par Bernard BANOUN in *La Mer gelée (revue littéraire multilingue)*, numéro froid/kalt, Aix-en-Provence, Éditions Vanloo, 2021, p. 33-39, p. 35.

28. Emine Sevgi ÖZDAMAR, *Le Pont de la Corne d'or*, traduit de l'allemand par Nicole CASANOVA, Paris, Pauvert/Fayard, 2000, p. 283.

qui n'a rien à faire là. Et la voix continue : « Toi, humain. Ce lieu, ici, est en avance sur ton temps. Tu dois retourner dans ton temps à toi, ton temps est encore DANS L'ENTRACTE DE L'ENFER, toi-même tu as dit qu'en Europe l'enfer faisait une pause, tu dois retourner dans ce temps de L'ENTRACTE DE L'ENFER. Ici, L'ENTRACTE DE L'ENFER est terminé²⁹. » En confirmation de ces paroles, la femme voit des personnes mortes allongées, enfants, femmes, hommes, et des bateaux pneumatiques crevés. Sa tentative d'accoster sur la plage échoue, les courants la repoussent vers la haute mer. En ce moment de lucidité, la narratrice entend la voix du serveur du café où elle se trouve et se réveille comme d'un rêve, voire d'une vision. Quand elle demande où se trouve le cimetière de Lesbos, le serveur lui note le nom de Saint-Panteleimon.

SE NOYER DANS LES VOIX SANS CORPS

Elfriede Jelinek a publié *Les Suppliants* après l'occupation de l'Église votive à Vienne par un collectif de sans-papiers et de réfugié.e.s. en 2012-2013. Le titre en français ne prend pas en considération le glissement par rapport au titre d'Eschyle. En allemand, le titre *Die Schutzbefohlenen* suggère le droit des personnes protégées par l'État, des pupilles de l'État, qui justement ne doivent pas supplier, même si le mot apparaît dans la pièce à plusieurs reprises. Jelinek renonce aussi à l'exclusivité féminine des migrants. Le sexe se perd mais aussi le corps entier, car le texte dans son ensemble se constitue par les voix : les voix des migrants et de l'État, des citoyens autrichiens, des médias, de l'Église, des mythes remplissant des pages sans fin, avec des phrases interminables, presque jamais organisées en paragraphes. On entre dans le texte par les voix des migrants dans lesquelles on entend encore l'écho du texte d'Eschyle :

Vivants. Vivants. C'est le principal, nous sommes vivants, et ce n'est pas beaucoup plus qu'être en vie après avoir quitté la sainte patrie. [...]. Nous avons fui, non pas bannis par notre peuple, mais bannis par tous çà et là. Tout ce savoir sur notre vie s'en est allé, étouffé sous une couche d'apparences, plus rien ne fait l'objet de connaissance, il n'y a plus rien du tout. Il n'est plus nécessaire non plus de s'emparer d'idées. Nous essayons de lire des lois étrangères. On ne nous dit rien, nous ne sommes au courant de rien, nous sommes convoqués puis laissés en plan, nous sommes tenus d'apparaître ici, puis là-bas, mais en quel pays, plus accueillant que celui-ci, et nous n'en connaissons point, en quel

29. Bernard BANOUN, in *La Mer gelée*, op. cit., p. 38.

pays pouvons-nous mettre les pieds ? Aucun. Nous avons mis les pieds dans le plat. Nous avons été refoulés³⁰.

L'œuvre transforme la structure théâtrale d'Eschyle en un texte qui renonce aux entités de lieu, temps, action, détruit donc les illusions et principes du jeu théâtral conventionnel. Personne n'est plus maître de son destin, on se constitue en parlant et on dit ce que normalement l'on ne dit pas. Les voix intertextuelles d'Eschyle, des philosophes allemands, de la télé ou d'une brochure de la mairie de Vienne adressée aux migrants forment un montage qui se passe des états psychologiques ou des actions des protagonistes. Un chœur s'exprime en dehors de toute illusion ; il n'y a plus le dialogue si précieux chez Eschyle. Des citations d'Eschyle, « jetez un regard favorable à notre troupe », sont reprises et détournées : « Pas un regard clément ne daigne se tourner vers notre procession, mais nous dédaigner, ça ils le font³¹. » Le registre de langue alterne entre la langue officielle et la langue parlée. Réclamer une généalogie, une provenance n'intéresse plus personne chez Jelinek, de toute façon cela ne sert à rien. Porter sur soi le symbole internationalement reconnu, les rameaux, devient une pile noircie de papier tout recouvert d'inscriptions, « nous le brandissons d'un air suppliant, ce papier, non, des papiers nous n'en avons pas, juste du papier, à qui pouvons-nous le remettre³² ? » La langue elle-même semble être l'actrice principale, qui se constitue par tous les discours existants dans la société. Jelinek déplace et défigure les choses en scrutant le corps de la langue qui révèle par le montage des phrases, mots, et lettres par moments, une certaine vérité refoulée, cachée et actualisée par des énoncés. Les structures du pouvoir discursif sont mises à nu, les voix les plus puissantes se font entendre et écrasent les autres. Le flux ininterrompu des voix, sans pause, sans répit, entoure et épuise le spectateur qui risque de se « noyer » de son côté dans cette infinitude des bruits des discours, effet sûrement recherché par la mise en scène. Mais la véritable disparition concerne les migrants qui avaient cru que le (simple) fait de se retrouver sur la terre ferme pouvait leur sauver la vie : « Que nous soit rendue une juste sentence, c'est ce pour quoi nous prions, que soit exaucée ma prière d'une escorte libre, d'un destin vainqueur, d'un meilleur destin, mais ça n'arrivera pas. Ça n'arrivera pas.

30. Elfriede JELINEK, *Les Suppliants*, *op. cit.*, p. 7.

31. *Ibid.*

32. *Ibid.*, p. 8.

Ça n'existe pas. Nous ne sommes même pas là. Nous sommes venus, mais nous ne sommes pas là³³. »

Il est troublant de remarquer de quelle manière le texte *Les Suppliantes* d'Eschyle nous dépasse aujourd'hui en courage, générosité, parole et analyse d'une situation dans le domaine politique, humanitaire et culturel par rapport aux réfugiés. Le retour des mémoires à travers cette figure du réfugié confirme aussi bien chez Eschyle que chez Özdamar l'existence d'un héritage transculturel partagé à retrouver. Chez Özdamar, l'actualisation de ces mémoires aujourd'hui passe par le genre du rêve littéraire qui permet une vision du désastre de cette mort en Méditerranée. Les images puissantes des vêtements « dansants » sans corps se lisent comme un premier témoignage sous forme de requiem pour ces êtres anonymes qui ont existé un petit moment sur terre, sont partis et sont morts dans la mer. Dans l'énorme bruit du texte-discours de Jelinek, nous ressentons la mesure de l'échec total de nos prétendues « sociétés d'accueil ». Le flux des voix poursuit la noyade qui empêche l'échange entre les personnes, le retour aux mémoires multiples et le silence de la réflexion complexe que l'existence des réfugiés dans le pays d'accueil exige – en attendant des politiques visant à améliorer concrètement la vie des réfugiés. Peut-être s'agit-il d'un passage crucial pour la littérature qui n'en est qu'à ses débuts pour donner voix et image à cette façon de mourir en mer et à cet accueil sans accueil en Europe. Les textes littéraires ne peuvent pas sauver des vies, mais peuvent nous aider à comprendre une vérité qui fait partie de nous. Les migrant.e.s nous regardent et les textes nous regardent aussi. Les deux sont peut-être dans ce sens « avant-garde », portés par un savoir du vécu et par l'imaginaire qui se reflètent dans leurs regards sur nous dans l'espoir de nous atteindre et de nous « garder ». Les expériences transculturelles « réfugiées » par la voix littéraire n'annoncent pas (encore ?) cet « autre monde », ni de figure quasi révolutionnaire du réfugié dont certains concepts rêvent. Mais elles affirment la force et la dignité de celui ou de celle qui se met en route et continue la recherche, dans l'espoir de faire un bout de chemin ensemble, avec nous.

Katja SCHUBERT
Université Paris Nanterre
Centre d'études et de recherches sur l'espace germanophone (CEREG)

33. *Ibid.*, p. 118-119.

« Ci vuole altro, ci vuole... un canto ».
*Les tragédies en Méditerranée sur les scènes italiennes
et européenne contemporaines*

RÉSUMÉ

Partant du constat qu'au début des années 2000 la thématization de l'immigration dans le débat public se modifie, passant de la question de la sécurité et de l'ordre public à celle du contrôle des frontières extérieures de l'Europe, cet article essaie de comprendre pourquoi l'expérience des frontières semble rester en marge du discours littéraire. Dans un premier temps, je soutiens que la « littérature migrante », telle qu'elle s'est formalisée en Italie dans ses formes romanesques au début des années 1990, a représenté un facteur d'entrave à la narration de la Frontière dans sa profondeur spatiale, temporelle, expérientielle et idéologique. J'explique ensuite pourquoi d'autres formes narratives, comme les enquêtes-récits, ou artistiques, comme le théâtre, se sont révélées plus efficaces que les romans-témoignages. L'article se termine par une analyse de deux pièces particulièrement réussies, *Supplici a Portopalo* (2009) de Monica Centanni et Gabriele Vacis, et *Rumore di acque* (2010), de Marco Martinelli.

Mots-clés : immigration, frontière, roman-témoignage, enquête narrative, théâtre, tragédie grecque.

ABSTRACT

Starting from the observation that in the early 2000s the thematization of immigration in the public debate shifted from the issue of security and public order to that of controlling Europe's external borders, the article tries to understand why the experience of borders seems to remain on the fringe of literary discourse. First, I argue that "migrant literature", as it was formalized in Italy in its novelistic forms in the early 1990s, has represented a factor that hinders the narration of the Border in all its spatial, temporal, experiential and ideological depth. I then explain why other narrative forms, such as investigative reports, or artistic forms, such as theater, have proven more effective than testimonial novels. The article concludes with an analysis of two particularly powerful plays, *Supplici a Portopalo* (2009) by Monica Centanni and Gabriele Vacis, and *Rumore di acque* (2010) by Marco Martinelli.

Keywords: immigration, European borders, testimonial novel, investigative report, theater, Greek tragedy.

Il est une question que la critique littéraire traitant du rapport entre migration et écriture ne s'est, étonnamment, pas posée, ou en tout cas jamais explicitement : pourquoi la littérature italienne, et plus encore ce domaine textuel que nous avons l'habitude d'appeler « littérature migrante », sont-elles restées si silencieuses face aux tragédies de la Méditerranée ?

En parlant de « tragédies de la Méditerranée », je ne fais pas seulement référence aux milliers de personnes qui ont trouvé la mort en essayant de franchir les frontières européennes, qu'elles soient maritimes ou terrestres : les murs, les clôtures et les eaux territoriales qui circonscrivent l'espace Schengen. Je fais référence, dans un sens plus large, à toutes les tragédies qui parsèment la Frontière, comprise ici comme un ensemble de dispositifs qui permettent l'inclusion sélective et différentielle des migrants¹. Dans ce sens plus large, la Frontière n'est pas une simple ligne de terre ou de mer à franchir, mais aussi et surtout un espace multiple, hétérogène, déterritorialisé qui produit des effets dévastateurs bien au-delà de la ligne qui délimite le territoire européen, c'est-à-dire *au-delà* et *en deçà* de celle-ci : la Frontière, en effet, se dilate en dehors de l'espace Schengen (dans tous les pays de transit des routes migratoires auxquelles est systématiquement déléguée une part importante du contrôle préventif de nos frontières), autant qu'elle se replie vers l'intérieur, se manifestant au cœur même de la *polis* européenne (les centres de rétention administrative, les *hotspots* et tous les lieux de confinement créés par les politiques nationales et européennes pour défendre la société contre ses supposés ennemis externes ne sont que la manifestation de la Frontière dans son repli interne)².

1. Sur la fonction régulatrice des frontières, visant moins à empêcher l'immigration qu'à limiter le nombre de migrants et à créer pour eux un état d'insécurité permanent, voir Sandro MEZZADRA, *Diritto di fuga. Migrazioni, cittadinanza, globalizzazione*, Vérone, Ombre Corte, 2006.

2. La bibliographie sur l'immigration, l'Europe et ses frontières est trop vaste pour pouvoir en rendre compte ici de manière exhaustive, mais la référence fondamentale reste Étienne BALIBAR, dont je ne citerai qu'un ouvrage récent : *Cosmopolitique. Des frontières à l'espèce humaine*, Paris, La Découverte, 2022, t. 3. Ce dernier rassemble des textes inédits et des essais déjà publiés, écrits sur plus de trente ans, parmi lesquels « Qu'est-ce qu'une frontière ? » (p. 181-193), qui porte précisément sur l'ambivalence de la notion de frontière (surdéterminée, polysémique, hétérogène). Sur la valeur heuristique et productive de la notion de frontière ainsi que sur le rôle multi-scalaire des frontières dans le contexte du capitalisme global, voir Sandro MEZZADRA, Brett NEILSON, *Border as Method, or, the Multiplication of Labor*, Durham, Duke University Press, 2013. Sur le sens de l'équation « Europe-frontières » (des « frontières de la démocratie » à l'idée d'une

Ce qui est frappant, et que ma question vise à rendre visible, c'est précisément l'écart entre *l'énormité des tragédies* disséminées dans tous les espaces de la Frontière (qu'ils soient externes, internes ou liminaux) et *la relative rareté des textes littéraires* qui tentent de s'y confronter véritablement. La disproportion est d'autant plus flagrante si l'on considère simultanément deux phénomènes importants. D'une part, la croissance exponentielle, depuis le début des années 1990, des textes littéraires en langue italienne centrés sur l'expérience migratoire, signés par des écrivains migrants, italiens ou les deux, dans les différentes formes d'écriture en collaboration sur lesquelles s'est tant focalisée l'attention critique ; d'autre part, l'augmentation indéniable de la visibilité médiatique de la Frontière depuis surtout les années 2000, les informations fournies par les médias étant certes discontinues et souvent inadéquates, mais loin d'être absentes.

Alors qu'au début du nouveau siècle, comme le souligne Sandro Mezzadra, nous assistons à une politisation sans précédent du lien entre Frontière et migration³ – ce qui signifie que les frontières ne se trouvent plus aux marges du territoire, conformément à leur définition juridique et cartographique, mais sont désormais transportées au centre même de l'espace public⁴ –, l'expérience des frontières semble rester en marge du discours littéraire, dans une zone d'ombre ou d'indicibilité. Très peu de textes relatent l'intégralité du périlleux parcours des routes migratoires, un voyage qui peut durer des années (ce qui nous rappelle l'épaisseur temporelle et non seulement spatiale de la Frontière) et qui, pour beaucoup, aboutit à la mort, voire à l'oubli total (il suffit de dire que deux tiers des personnes qui meurent en mer restent sans identité)⁵ ; plus rares encore sont les textes narratifs qui parviennent à

« démocratisation des frontières »), je renvoie à l'article concis et efficace d'Étienne TASSIN, « La traversée des frontières. L'Europe entre identités et migrations », in *Raison publique*, 2014/2, n° 19, p. 105-123.

3. Sandro MEZZADRA, « Borders and Migration. Emerging Challenges for Migration Research and Politics in Europe », Berlin Lecture 2016, conférence tenue au Berliner Institut für empirische Integrations und Migrationsforschung (Humboldt Universität, 2016), en ligne, <http://www.euronomade.info/?p=7535>

4. Voir Étienne BALIBAR, *Nous, citoyens d'Europe ? Les frontières, l'État, le peuple*, Paris, La Découverte, 2001.

5. C'est ce que révèle une recherche menée par la Vrije Universiteit d'Amsterdam sous la direction de Tamara Land et Thomas Spijkerboer, initiateurs d'un observatoire européen sur les décès de migrants. Le projet s'intitule *Human Costs of Boarder control*. Pour une présentation détaillée de celui-ci, voir Tamara

transformer la chronique en une véritable mémoire partagée à transmettre à la postérité, en racontant les espoirs et les souffrances que l'expérience de la Frontière génère chez les individus, mais aussi les conflits sociaux qui en découlent ; les difficultés idéologiques et administratives que la Frontière pose à l'idée et à la pratique mêmes de la démocratie ; la position, la complicité et le regard de ceux d'entre nous qui – médusés, compatissants ou distraits – observent les événements à travers les médias.

Le poète Walter Cremonte a probablement raison lorsqu'il écrit dans un poème du recueil *Respingimenti* (2011) : « *Cosa possiamo dire di un naufragio // più della stessa parola: naufragio* », suggérant que les mots se fracassent contre le mur de l'indicible et qu'il ne reste au poète presque rien d'autre que le constat amer de leur profonde insuffisance⁶.

L'acteur, dramaturge et écrivain Davide Enia ne se trompe pas non plus lorsque, dans son livre d'inspiration autobiographique se déroulant à Lampedusa, *Appunti per un naufragio* (2017), sur des tons à la fois humbles et prophétiques, il renvoie à un futur indéterminé la capacité de formuler le mot exact qui puisse raconter la Frontière avec la « tension géométrique » qu'elle exige, comme lorsque Italo Calvino, dans sa célèbre préface à la deuxième édition de *Il sentiero dei nidi di ragno* (1964), reconnaît que le roman qui a su raconter la Résistance italienne « *proprio com'era, di dentro e di fuori, vera come mai era stata scritta, serbata per tanti anni limpidamente dalla memoria fedele* », était *Una questione privata* de Beppe Fenoglio, un roman qui est sorti « *quando nessuno più se lo aspettava*⁷ ».

Nascerà una epica di Lampedusa – écrit Davide Enia dans son livre. Sono centinaia di migliaia le persone transitate dall'isola. [...] Possiamo nominare la frontiera, il momento dell'incontro, mostrare i corpi dei vivi e dei morti nei documentari. Le nostre parole possono raccontare di mani che curano e di mani che innalzano fili spinati. Ma la storia della migrazione saranno loro stessi a raccontarla, coloro che sono partiti e, pagando un prezzo inimmaginabile, sono approdati in questi lidi. Ci vorranno anni. È solo una questione di tempo [...] Narreranno a noi, e a loro stessi [...]

LAND *et al.*, « Deaths at the Borders Database: Evidence of Deceased Migrants' Bodies Found along the Southern External Borders of the European Union », in *Journal of Ethnic and Migration Studies*, vol. 43, n° 5, 2017, p. 693-712.

6. Walter CREMONTE, *Respingimenti*, Falloppio, LietoColle, 2014 (2011), p. 29.

7. Italo CALVINO, Préface au roman *Il sentiero dei nidi di ragno* [Torino, Einaudi, 1964], maintenant in *Romanzi e racconti*, Milan, Mondadori, 1991, p. 1202.

Saranno loro a usare le parole esatte per descrivere cosa significa approdare sulla terraferma, dopo essere scappati dalla guerra e dalla miseria, inseguendo il sogno di una vita migliore. E saranno loro a spiegarci cosa è diventata l'Europa e a mostrarci, come uno specchio, chi siamo diventati noi⁸.

On ne peut pas nier qu'il faut du temps pour élaborer les événements, ni qu'il y a un fonds de douleur inexprimable dans l'expérience de la Frontière ; indicible parce que le témoin intégral gît au fond de la mer sans nom, sans tombeau et sans visage, défiguré par l'eau et les poissons, parce que les survivants s'enferment le plus souvent dans le silence, par pudeur ou honte, ou parce que les traumatismes ne sont pas guéris, ou encore parce que la peur les empêche de s'exprimer. Il ne faut pas oublier que de nombreux États d'origine, par exemple l'Érythrée, déploient un appareil de police et de contrôle même sur les territoires de débarquement des migrants, qui en conséquence préfèrent souvent disperser leurs traces, se cacher dans l'anonymat ou changer d'identité par crainte de représailles contre les familles restées dans leur pays.

Comme nous l'explique l'écrivain et journaliste Alessandro Leogrande (1977-2017) dans son intense enquête narrative intitulée *La frontiera* (2015), la plupart des survivants sont incapables de parler parce qu'ils ne trouvent les mots dans aucune des langues qu'ils connaissent ; ils gardent le silence sur la façon dont ils ont atteint l'Italie, même devant leurs enfants, lesquels, à leur tour, préfèrent ne rien demander à leurs parents, et même, lorsque les migrants sont obligés de fournir un récit de vie parce que la commission territoriale qui décide de leur accorder ou non le statut de réfugié l'impose, ils se trouvent souvent contraints d'inventer leurs histoires pour qu'elles puissent s'accorder aux paramètres que la commission a établis au préalable⁹.

8. Davide ENIA, *Appunti per un naufragio*, Palerme, Sellerio, 2017, p. 145-146.

9. Alessandro LEOGRANDE, *La frontiera*, Milan, Feltrinelli, 2015. Avant cette « enquête-récit », comme l'auteur lui-même la définit, consacrée principalement, mais pas exclusivement, au naufrage de Lampedusa du 3 octobre 2013, Alessandro Leogrande avait publié une autre enquête-récit intitulée *Il naufragio. Morte nel Mediterraneo* (Milan, Feltrinelli, 2011) sur le naufrage du bateau *Katër i Radës* dans le canal d'Otrante causé par un patrouilleur italien. Ces deux enquêtes sont à l'origine de deux livrets d'opéra signés par Leogrande lui-même. Voir Alessandro LEOGRANDE, *Katër i Radës. Libretto per l'opera di Admir Shkurtaç*, Milan, Zoom Feltrinelli, 2014 ; *Id.*, *Haye. Le parole, la notte. Libretto per l'opera di Mauro Montalbetti*, Milan, Zoom Feltrinelli, 2017.

On comprend alors pourquoi, lors de la commémoration publique du grand naufrage du 3 octobre 2013, organisée un an après le tragique événement au cours duquel 368 Éthiopiens et Érythréens ont perdu la vie non loin des côtes italiennes, les survivants et les probables parents des victimes venus des régions les plus diverses d'Europe à Lampedusa, l'un des derniers avant-postes européens de la Frontière, ont remis la blessure de la mémoire à une longue marche silencieuse. Ils ne sont pas venus pour manifester, pour demander quelque chose ou pour transformer la mémoire en récit, disent-ils, mais seulement pour prier.

Et nous comprenons également la raison profonde pour laquelle dans *Fuocoammare* (2016), le documentaire oscarisé de Gianfranco Rosi – l'œuvre qui, plus que toute autre, a conféré une visibilité mondiale aux débarquements des migrants en Europe –, les survivants, après avoir été sauvés, ne prononcent pratiquement aucun mot pendant toute la durée du film, à l'exception d'un chant choral et poignant entonné par les réfugiés dans le centre d'accueil de l'île de Lampedusa, sur lequel la caméra de Rosi s'attarde délicatement, dans un long plan-séquence.

L'impossibilité constitutive du récit et l'action nécessaire du temps sont, après tout, deux bonnes explications, et nous devons certainement en tenir compte, mais elles ne répondent que partiellement à la question initiale, car la parole littéraire devrait savoir se confronter à l'indicible, se glisser entre les plis de l'événement innommable pour le saisir dans son sens universel de sorte à subsumer et dépasser sa contingence. Entre le constat de l'indicible et l'attente d'un récit à venir, il est peut-être licite d'avancer d'autres raisons qui relèvent, premièrement, de la constitution progressive de la Frontière comme objet de débat public en Italie, postérieure à l'avènement du phénomène migratoire en tant que tel¹⁰ ; et, deuxièmement, des circonstances qui ont permis l'émergence dans notre pays d'un espace pour la narration littéraire des migrations.

10. Il est connu que l'année 1973 a été le moment où le nombre d'immigrants en Italie a dépassé pour la première fois le nombre d'émigrants italiens à l'étranger. À cette date, cependant, l'immigration n'était pas encore un sujet central du débat public et médiatique. Pour cela, nous devons attendre les années 1990, lorsque les flux migratoires augmenteront considérablement et rapidement. Et c'est précisément à ce moment-là, lorsque l'immigration devient un phénomène structurel en Italie et suffisamment présent dans les médias, que la production d'écrivains immigrés fait son apparition sur le marché éditorial national. Quant au traitement de la frontière comme sujet médiatique, il faudra attendre les années 2000, lorsque les

Les modalités de naissance de la littérature migrante et les stratégies narratives qui l'ont caractérisée à ses débuts ont certainement permis à certaines histoires de sortir de l'anonymat, mais dans le même temps elles en ont invisibilisé d'autres, celles qui étaient récalcitrantes et irréductibles aux formes de *storytelling* qui ont initialement présenté l'expérience de la migration au lecteur italien. Aussi contre-intuitif que cela puisse paraître, je soutiens en effet que la littérature migrante, telle qu'elle s'est formalisée en Italie dans ses formes romanesques au début des années 1990, a représenté un facteur d'entrave ou de ralentissement à la narration de la Frontière dans toute sa profondeur spatiale, temporelle, expérientielle et idéologique.

À cet égard, il est utile de revenir aux textes des origines, car c'est précisément sur le modèle de ceux-ci, ainsi que sur le débat critique qu'ils ont suscité, que les récits postérieurs des migrants ou des deuxièmes générations ont été façonnés, en finissant par influencer également les formes narratives choisies par les auteurs italiens qui, par la suite, et précisément sous l'impulsion de la littérature migrante, ont commencé à traiter de la migration dans leurs textes.

L'assassinat du Sud-Africain Jerry Masslo dans la nuit du 24 août 1989 à Villa Litterno¹¹, auquel on peut rattacher la publication des premières *hétérobiographies à la première personne* résultant d'une collaboration entre immigrés et journalistes italiens, n'est pas une simple anecdote mais constitue une clé de compréhension indispensable¹². Ce meurtre raciste, précédé et

naufrages au large des côtes italiennes rendront le phénomène visible, en premier lieu aux Italiens, et à l'Europe en général.

11. Les premiers textes des auteurs immigrés font tous référence au meurtre de Jerry Masslo comme à un moment important de la prise de conscience publique. L'affaire Jerry Masslo a certainement catalysé l'attention nationale autour de la migration (ses funérailles ont été transmises en direct à la télévision, en présence de plusieurs hommes politiques), ce qui a conduit le Parlement à approuver la première loi organique sur la migration, qui a notamment modifié le statut de réfugié politique en Italie. À l'époque, ce dernier n'était accordé qu'aux personnes originaires du bloc de l'Est. Jerry Masslo, en effet, en tant que Sud-Africain, ne l'avait pas obtenu.

12. Les trois premières *hétérobiographies à la première personne* avec lesquelles l'histoire de la littérature des migrants en italien commence officiellement sont les suivantes : Salah METHNANI, Mario FORTUNATO, *Immigrato*, Rome, Theoria, 1990 ; Pap KHOUMA, Oreste PIVETTA, *Io, venditore di elefanti. Una vita per forza tra Dakar, Parigi e Milano*, Milan, 1990 ; Mohamed BOUCHANE, Daniele MICCIONE, Carla DI GIROLAMO, *Chiamatemi Ali*, Milan, Leonardo, 1990. Ces romans sont suivis d'autres textes, similaires dans leurs présupposés, développements narratifs

suivi de nombreux autres rapportés par les médias de l'époque, pointait du doigt les transformations internes de la société italienne et non pas les zones frontalières où l'on décide qui peut – et comment il est possible de – les franchir. Si, dans les premiers romans-témoignages sur la migration, le récit de la traversée occupe peu de place, voire est complètement inexistant, c'est parce que le discours public italien était alors centré sur les problèmes, supposés ou réels, déclenchés par l'immigration sur le sol italien (taux de criminalité, conflits sociaux, « choc des cultures », (im)possibilité de l'intégration, etc.) ; dès lors, l'industrie de l'édition a sollicité les histoires de ces migrants qui pouvaient fournir au public national une vision de l'avenir multiculturel de l'Italie beaucoup plus encourageante que celles des médias contemporains. Introduisant des modèles et des topoï encore très présents aujourd'hui, les premiers textes préfiguraient des scénarios positifs de coexistence entre Italiens et étrangers, pour aboutir à une conclusion heureuse qui coïncidait toujours avec la décision des protagonistes de raconter leur propre expérience : « *Questa è la storia di un senegalese* – écrivaient Pap Khouma et Oreste Pivetta en 1990 – *la vita che conosco da un tempo che mi pare lunghissimo, ma in fondo fortunato perché, come si dice al mio paese, se una cosa la puoi raccontare vuol dire che ti ha portato fortuna*¹³ ». De mon point de vue, ce type de récits a obtenu un certain succès principalement parce que, à travers la voix des migrants, aussi médiatisées et retranscrites soient-elles, ils offraient une image rassurante de la société d'arrivée, en tant que lieu où, malgré le racisme et les obstacles, l'immigré est en mesure de raconter sa propre histoire et de parcourir un chemin d'émancipation.

Des récits à la première personne tantôt dans les romans autobiographiques ou hétérodirigés, tantôt dans ceux de fiction ; des histoires de *bildung* individuelle qui, bien que marquées par des épisodes de discrimination, conduisent toujours à l'émancipation et à la résolution des conflits identitaires ; une approche culturaliste de la question migratoire qui se manifeste tant par la fréquence des comparaisons entre les réalités anthropologiques des pays d'origine et d'arrivée que par l'insistance sur les doutes identitaires des protagonistes ;

et présentation éditoriale. Pour une discussion plus détaillée de cette production et de son évolution ultérieure, je renvoie à Chiara MENGOZZI, *Narrazioni contese. Vent'anni di scritture italiane della migrazione*, Rome, Carocci, 2013 ; *EAD.*, « Il romanzo degli altri. Postcoloniale e migranza », in *Il romanzo in Italia*, Giancarlo ALFANO, FRANCESCO DE CRISTOFARO (dir.), Rome, Carocci, 2018, t. 4, p. 435-447.

13. Pap KHOUMA, Oreste PIVETTA, *Io, venditore di elefanti*, op. cit., p. 143.

annulation de la distance entre l'auteur, le narrateur et le lecteur, qui est souvent convoqué directement dans le texte, à travers un récit à forte charge empathique ; centralité de la valeur testimoniale du récit même lorsque ce dernier s'écarte ouvertement des biographies des auteurs. Cette constellation, qui est thématique, structurelle et narrative à la fois, a exercé une énorme influence sur les textes suivants, seulement à première vue très différents des premiers.

Pensons, par exemple, aux récits centrés sur les doutes identitaires des secondes générations, qui se sont imposés sur le marché éditorial italien surtout à partir des années 2000. La plupart de ces romans mettent en scène, le plus souvent sur un ton ironique, le parcours existentiel d'un jeune, d'abord déchiré entre deux moitiés en conflit irréconciliable, à savoir la culture italienne et celle du pays d'origine de ses parents, mais finalement capable de réparer la blessure et de revendiquer fièrement sa double appartenance¹⁴. Ou bien, pensons à un autre courant narratif des années 2000, à savoir les romans postcoloniaux qui tentent de raconter l'histoire du point de vue de ceux qui ont résisté à la colonisation, et au plus célèbre d'entre eux, *Regina di fiori e di perle*, de Gabriella Ghermandi¹⁵. L'intrigue de ce roman, centrée sur la jeune Mahlet – la conteuse, l'alter ego de l'autrice –, se déroule entre une prophétie initiale (« *Attraverserai il mare [...] porterai le nostre storie nella terra degli italiani. Sarai la voce della nostra storia che non vuole essere dimenticata* », lui disent les anciens de la famille) et la remise de l'histoire aux lecteurs (« *Ed è per questo che oggi vi racconto la sua storia* – affirme la narratrice. *Che poi è anche la mia. Ma pure la vostra* »), une stratégie qui scelle le désir de réparer les conflits, en soignant la mémoire, jusqu'alors divisée entre l'Italie et ses anciennes colonies¹⁶.

Le modèle des premiers textes n'a pas seulement affecté les contenus explicites et latents des textes postérieurs, mais aussi la prééminence absolue que

14. Entre autres, les histoires contenues dans l'anthologie *Pecore nere* à laquelle Gabriella KURUVILLA, Igiaba SCEGO, Ingy MUBIAYI KAKESE et Laila WADIA ont contribué (Rome-Bari, Laterza, 2005), ou le best-seller *Porto il velo, adoro i Queen. Nuove italiane crescono* de Sumaya ABDEL QADER (Milan, Sonzogno, 2008), qui a inauguré le secteur « young adults » des secondes générations. La structure narrative de ces textes ainsi que leurs thèmes sont dérivés des exemples francophones et anglophones correspondants, à savoir le roman « beur » en France et la littérature « Black British » en Angleterre, dont l'exemple le plus connu est *The Buddha of Suburbia* (1990) de Hanif Kureishi.

15. Gabriella GHERMANDI, *Regina di fiori e di perle*, Rome, Donzelli, 2007.

16. *Ibid.*, p. 6 et p. 251.

le problème de la paternité de l'histoire et de l'authenticité de la voix a pris dans les années suivantes, tant dans les textes littéraires que dans les pages critiques, comme s'il s'agissait du principal, sinon de l'unique, nœud à résoudre. De ce point de vue, s'il est vrai que les maisons d'édition continuent à proposer à nouveau sur le marché le même type d'hétérobiographies à la première personne du début des années 1990, il faut néanmoins reconnaître que les écrivains migrants et italiens ont désormais mis au point diverses stratégies, d'une part pour résoudre le problème de l'asymétrie de pouvoir entre l'informateur migrant et l'écrivain italien et, de l'autre, pour se libérer du rôle de témoin infailliblement imposé à l'étranger. Par exemple, en explicitant avec une conscience autocritique les risques d'appropriation induite de la voix, comme dans *Timira. Romanzo meticcio* de Wu Ming 2 et Antar Mohamed (2012)¹⁷, ou en incluant dans les récits ce que j'ai nommé dans mes essais précédents la « scène d'interlocution de la narration personnelle », un topos qui permet de rendre visibles les normes sociales et narratives qui encadrent les possibilités de parole du migrant offertes par la société d'accueil. D'ailleurs, cette insistance presque obsessionnelle de la critique sur le risque d'appropriation des histoires d'autrui n'a pas manqué de produire des effets paradoxaux, comme lorsque Igiaba Scego éprouve le besoin de se justifier dans son dernier roman, *La linea del colore*, pour avoir raconté l'histoire d'une Afro-Américaine, comme si seule cette dernière aurait eu le véritable droit de le faire¹⁸. Quant à la critique littéraire, les problèmes posés par les premiers textes ont continué à dominer le débat dans les années suivantes : l'insistance sur la marginalité des auteurs et sur les manifestations ou pratiques d'hybridité culturelle, la priorité accordée au discours biographique (auto- ou hétérodirigé) et au récit testimonial (même si le contenu du texte ne contient pas de références explicites à l'expérience vécue de l'auteur), la focalisation sur les aspects éthico-politiques au détriment des aspects rhétoriques-formels et, enfin, l'importance accordée à la question de la paternité du récit et de l'authenticité. L'accent presque exclusif mis sur cette constellation de questions culturelles et identitaires a toutefois occulté d'autres thèmes qui faisaient progressivement leur entrée dans les textes et dans d'autres formes

17. WU MING 2, ANTAR MOHAMED, *Timira. Romanzo meticcio*, Turin, Einaudi, 2012.

18. IGIABA SCEGO, *La linea del colore. Il grand tour di Lafanu Brown*, Milan Bompiani, 2020.

d'expression artistique parallèlement à l'évolution des cadres du débat public et médiatique.

Au tournant du nouveau siècle, les termes du débat public et médiatique en Italie ont commencé à se déplacer des questions de politique intérieure, dominantes dans les années 1990 (sécurité, tensions sociales, racisme), vers les relations internationales, faisant de la Frontière et de sa gestion l'un des thèmes prépondérants des années 2000¹⁹. Ce changement se produit en Italie à la suite de deux événements cruciaux. Premièrement, l'enquête pionnière de Giovanni Maria Bellu, *I fantasmi di Portopalo* (2004), sur le naufrage de la nuit de Noël 1996, dont les autorités ont nié l'existence pendant des années, étant donné que l'épave n'avait jamais été retrouvée et que les cadavres avaient été jetés par-dessus bord par les pêcheurs par crainte de la suspension des activités de pêche. Deuxièmement, le naufrage du 3 octobre 2013, déjà évoqué, qui a suscité une attention publique sans précédent, italienne et mondiale, pour la Frontière, exactement comme l'assassinat de Jerry Masslo l'avait fait en 1989 pour la question de la sécurité et du racisme en Italie (mobilisation des médias, des autorités, des ministres, et même du pape)²⁰. Le naufrage du 3 octobre 2013 est évoqué par tous les chercheurs traitant de la représentation médiatique de la migration comme un véritable tournant²¹. Le parallèle avec le meurtre de Jerry Masslo, cependant, est ma propre suggestion. Les deux

19. La thématization de l'immigration dans les médias peut fluctuer considérablement, même au cours d'une même année. Cependant, trois formes de thématization constituent, par ordre chronologique, les cadres dominants à travers lesquels les médias traitent du sujet. Entre les années 1970 et la fin des années 1980, le thème du travail et de l'emploi prévaut, dans les années 1990, celui de la sécurité et de l'ordre public, et dans les années 2000, celui du franchissement et du contrôle des frontières extérieures de l'Europe. Il est toutefois important de souligner que le nouveau cadre ne remplace jamais complètement le précédent, mais s'y ajoute. Parmi les sources indispensables sur l'immigration dans les médias italiens, voir le site de l'association Carta di Roma, <https://www.cartadiroma.org/>.

20. Jusqu'au milieu des années 1990, les décès de migrants en mer se produisaient assez loin des côtes italiennes, ce qui permettait à l'État italien et à l'Europe de ne pas avoir à en assumer la responsabilité politique.

21. Voir par exemple Paolo CUTTITA, *Lo spettacolo del confine. Lampedusa tra produzione e messa in scena della frontiera*, Milan-Udine, Mimesis, 2012 ; *ID.*, « La frontiera Lampedusa. Mises en intrigue du sécuritaire et de l'humanitaire », in *Cultures & Conflits*, n° 99-100, 2015, p. 99-115 ; Évelyne RITAINE, « Lampedusa, 3 ottobre 2013. Letture politiche della morte », in *Intersezioni. Rivista di storia delle idee*, 2016, vol. 1, n° 5, p. 101-112.

événements ont joué à mon avis un rôle similaire en Italie, avec des effets concrets et symboliques comparables, marquant des changements importants dans le cadrage public de la migration. La présence des autorités dans les deux cas a contribué en outre à maintenir l'attention des médias, déclenchant une phase de réglementation ultérieure. Alors que le premier a conduit le parlement italien à modifier la loi sur l'asile politique, le second a déclenché à la fois un changement législatif (l'abolition du crime de clandestinité) et une opération de sauvetage à grande échelle, « Mare nostrum » (2013-2014), financée et gérée uniquement par l'Italie, qui a permis de réduire considérablement les naufrages et les décès l'année suivante²².

Et pourtant, malgré le changement des thèmes abordés par le discours public entre les années 1990 et 2000, il existe à ce jour peu de romans qui racontent la Frontière, c'est-à-dire l'ensemble du parcours depuis les pays d'origine des migrants, l'Afghanistan, la Syrie, l'Érythrée et bien d'autres, jusqu'à l'Italie. De surcroît, même les romans qui ont timidement commencé à raconter le nœud entre migration et Frontière l'ont fait en déployant les mêmes schémas narratifs et rhétoriques qui avaient été utilisés depuis le début des années 1990 pour mettre en scène des problèmes très différents, comme les questions identitaires de la confrontation entre les cultures, le racisme, la transformation des villes italiennes, le rapport avec le passé colonial refoulé, les difficultés des secondes générations. Voici quelques exemples de textes des années 2000 qui tentent de raconter la traversée des frontières par le biais d'une histoire individuelle (souvent celle d'un enfant ou d'un adolescent, qui s'exprime à la première personne, racontant toutes ses mésaventures jusqu'à son intégration réussie), en mobilisant même le dispositif de la collaboration entre auteurs immigrés et italiens typique de la première littérature migrante : *Via dalla piazza guerra* de Alidad Shiri et Gina Abbate, *Nel mare ci sono i cocodrilli: Storia vera di Enaiatollah Akbari* de Fabio Geda, *Il mare nasconde le stelle. Storia vera di Remon, il ragazzo venuto dalle onde* de Francesca Barra et *Non dirmi che hai paura* de Giuseppe Catozzella²³. Le dernier de cette liste est sans doute le plus emblématique.

22. Lorsque l'opération italienne « Mare Nostrum » a été remplacée par l'opération européenne « Triton » (2014-2018) qui, contrairement à la première, ne visait pas tant le sauvetage que le contrôle des frontières, le nombre de morts a de nouveau augmenté.

23. Alidad SHIRI, Gina ABBATE, *Via dalla piazza guerra. Un ragazzo in fuga dall'Afghanistan*, Trento, Il Margine, 2007 ; Fabio GEDA, *Nel mare non ci sono i cocodrilli. Storia vera di Enaiatollah Akbari*, Milan, Baldini Castoldi Dalai, 2010 ;

Il s'agit d'un roman où l'écrivain italien se met dans la peau de la sprinteuse somalienne Samia Yusuf Omar, en relatant à la première personne son histoire vraie. Samia, après s'être qualifiée pour les Jeux olympiques de Pékin en arrivant dernière sur la ligne d'arrivée au milieu des applaudissements émus du public, s'est noyée en 2012 en tentant de rejoindre Lampedusa. Or, Giuseppe Catozzella, bien que confronté à une histoire qui, contrairement aux autres exemples cités, se termine de manière tragique, et non par l'intégration réussie de la protagoniste, ressent néanmoins le besoin de la réinscrire de force dans une fin heureuse, au moyen d'un double appendice : d'abord en imaginant la jeune fille aux checkpoints des Jeux olympiques de Londres qui suivront, puis en nous rappelant que la nièce de Samia, Mannaar, « *ha compiuto cinque anni e assomiglia ancora tantissimo a sua zia. Pare che sia una delle bambine più veloci della sua età*²⁴ ».

Aucun de ces exemples ne parvient à raconter la Frontière de manière convaincante car cette dernière est récalcitrante aux dispositifs que j'ai énumérés ci-dessus. Le récit de la Frontière ne peut pas être facilement conçu comme une histoire d'accomplissement personnel ; il ne se prête pas au registre ironique qui caractérise la plupart des romans signés par les deuxième générations ; il ne peut pas être simplement ramené dans un flux narratif sans aspérité ni intermittence ; il ne peut pas être résolu non plus de manière allégorique par le récit d'une série d'épreuves à surmonter en vue d'une résolution finale ; et, enfin, il ne se prête pas à une identification empathique entre les lecteurs et les protagonistes²⁵.

Francesca BARRA, *Il mare nasconde le stelle. Storia vera di Remon, il ragazzo venuto dalle onde*, Milan, Garzanti, 2016 ; Giuseppe CATOZZELLA, *Non dirmi che hai paura*, Milan, Feltrinelli, 2014.

24. Giuseppe CATOZZELLA, *Non dirmi che hai paura*, op. cit., p. 229.

25. Les spécialistes des médias soulignent à juste titre la désindividualisation des migrants dans les moyens de communication, où ils sont le plus souvent réduits à des chiffres et privés d'une voix à la première personne. Marco BINOTTI et Marco BRUNO, par exemple, dans leur essai « Spazi mediali delle migrazioni. Framing e rappresentazioni del confine nell'informazione italiana » (in *Lingue e Linguaggi*, n° 25, 2018, p. 17-44), écrivent que « la seule alternative à ces intrigues narratives [...] est de raconter cette individualité, de redonner une centralité à cette personne, à la dignité de cette présence et des nombreuses histoires de personnes voyageant ou présentes sur le sol italien » (ma traduction, p. 37). Il est difficile de nier l'exactitude substantielle de cette affirmation, mais il n'est pas nécessairement vrai qu'un récit à la première personne centré sur l'expérience individuelle du migrant constitue un critère suffisant pour évaluer son efficacité.

C'est pourquoi les enquêtes narratives sur la Frontière sont bien plus efficaces que ces romans de témoignage, précisément parce qu'elles résistent à l'ensemble de leur dispositif : elles opposent la choralité au récit individuel ; le discours lacunaire et fragmentaire au flux continu de la narration ; la compréhension au témoignage ; la distance à l'identification empathique.

Ce n'est donc pas du côté narratif et romanesque que la Frontière, dans ses multiples facettes, a trouvé ses meilleurs interprètes, mais dans d'autres territoires du littéraire²⁶ et surtout dans le théâtre, trop souvent négligé par les critiques, même s'il a été un laboratoire fondamental d'expérimentation déjà au début des années 1990, se plaçant à l'avant-garde par rapport aux romans contemporains des migrants, aussi bien dans la mise en scène de la transculturalité que dans les formes de collaboration entre migrants et Italiens²⁷.

Deux exemples illustrent bien mon propos. Le premier, *Supplici a Portopalo* (2009), est une adaptation des *Suppliantes* d'Eschyle. Conçue par Monica Centanni, spécialiste du théâtre grec, et Gabriele Vacis, l'un des protagonistes du « théâtre de narration » italien, à qui l'on doit la dramaturgie, la pièce est interprétée par Vincenzo Pirrotta, un acteur de grand mérite, formé à l'école du *cuntiste* sicilien Mimmo Cuticchio, avec la participation de migrants du centre d'accueil de la ville. Le second, *Rumore di acque* (2010), est une pièce en un acte du « Teatro delle Albe », compagnie basée à Ravenne, traduite et mise en scène dans plusieurs pays européens et à La MaMa de New York, écrite par Marco Martinelli et interprétée par un

26. La poésie, par exemple. Voir Erri DE LUCA, *Solo andata. Righe che vanno troppo spesso a capo*, Milan, Feltrinelli, 2005 ; les deux recueils signés par le collectif MULTIVERSI, *Sotto il cielo di Lampedusa. Annegati da respingimento* (Milan, Rayuela, 2014) et *Sotto il cielo di Lampedusa. Nessun uomo è un'isola* (Milan, Rayuela, 2015) ; Giulio GASPERINI, *Migrando*, Gorgonzola, END Edizioni, 2014 ; Fernanda FERRARESO, *Maremarmo*, Faloppio, LietoColle, 2018 (1^{re} éd. 2014).

27. Pour une analyse de la contribution du théâtre au récit de la migration et de la transculture, voir au moins Paola RANZINI, « Per un teatro interculturale: incontri fra pratiche, figure e tradizioni della narrazione orale », in *Storie condivise nell'Italia contemporanea. Narrazioni e performance transculturali*, Daniele COMBERIATI, Chiara MENGOSI (dir.), Rome, Carocci, 2022, p. 175-195. Parmi les pièces sur la frontière et les naufrages, voir Maria BELLU, Renato SARTI, Bebo STORTI, *La Nave Fantasma* (2004) ; Yousif Latif JARALLA, *Un cuore in una barca di carta* (2013), Lina PROSA, *Trilogia del naufragio* (2003-2012), Davide ENIA, *L'abisso* (2018).

extraordinaire Alessandro Renga en dialogue avec la musique du monde des frères Mancuso²⁸.

Sagement méditées ainsi qu'extrêmement touchantes, les deux pièces sont issues d'un travail de terrain mené par les auteurs en contact étroit avec les migrants ; toutes deux mobilisent les témoignages des survivants mais le font en les médiatisant par d'autres voix, ce qui permet de les positionner à une distance nécessaire ; toutes deux saisissent le présent par le moyen de la tragédie antique et de l'une de ses composantes les plus essentielles, le chœur. Enfin, les deux pièces prennent leur point de départ dans la chronique, mais la transcendent grâce au langage du mythe, clé d'accès privilégiée à un présent de plus en plus difficile à déchiffrer.

Il est utile de rappeler, à cet égard, que le *mythe* n'est pas une fiction au sens que nous attribuons aujourd'hui à ce terme lorsque nous disons, par exemple, qu'un texte mêle vérité et fiction. Le *mythe*, en outre, ne se situe pas nécessairement à une distance incommensurable du présent. On peut tirer un mythe même d'événements récents, comme dans *Les Perses* d'Eschyle, la plus ancienne des tragédies du canon. Pour qu'un événement soit *mythe*, il faut que l'intrigue et les noms fassent partie du savoir commun, entrant dans le répertoire diversement répétable que toute la *polis* connaît. Et pour que le *mythe* – c'est-à-dire techniquement un « tissage d'événements », une « composition de faits » – devienne *tragédie*, il faut un angle précis par lequel représenter les événements afin de les faire revivre en direct. Mettre en scène des tragédies sur les « tragédies de la Méditerranée » signifie donc sauver ces dernières de la contingence de la chronique pour en faire un répertoire partagé ; mais cela signifie aussi les soustraire au sens banal et réducteur que le mot « tragédie » a fini par prendre par rapport aux morts de la Méditerranée, entendus simplement comme des fatalités douloureuses²⁹, pour réactiver au contraire, face à ces événements, la fonction principale de la tragédie antique, qui était celle de

28. La fiche technique du spectacle et la revue de presse sont disponibles sur le site de la compagnie : <http://www.teatrodellealbe.com/ita/spettacolo.php?id=65>. Le texte de la pièce en deux versions, italienne et anglaise, est aussi disponible en ligne : https://escholarship.org/content/qt95d7c407/qt95d7c407_noSplash_d72f538d90fca5b93094c18bfce5ab2e.pdf

29. Le lexique fréquemment utilisé par les médias (« hécatombe », « apocalypse ») renforce l'image de la migration et des naufrages en mer comme des cataclysmes inévitables et inexplicables.

formaliser les conflits irréductibles de la cité sans les résoudre rapidement ni de manière définitive.

Dans *Supplici a Portopalo*, le texte de la tragédie antique est soigneusement retravaillé à travers un certain nombre de suppressions et d'emphases stratégiques. Par exemple, le mariage forcé que le roi Égyptos voudrait imposer aux Danaïdes n'est plus la cause de leur migration vers Argos, à mettre plutôt sur le compte des guerres et des famines, thèmes repris des *Sept contre Thèbes*. À l'inverse, l'accent est mis sur deux aspects déjà présents et importants dans les *Suppliantes* d'Eschyle. Premièrement, l'origine des Danaïdes qui, tout en ayant la peau noire et des coutumes différentes de celles des Argiens, présentent une origine grecque comme démontré par leur généalogie mythique et, deuxièmement, le contraste entre deux lois également impératives, les lois intemporelles de l'hospitalité et les lois historiques de la ville d'Argos. Ces deux éléments acquièrent une pertinence renouvelée aujourd'hui, le premier en insistant sur ce que les « autochtones » et les « immigrés » pourraient se découvrir en commun, malgré leurs différences plus visibles, le second en renvoyant au conflit entre les lois universelles de la mer, qui exigent le sauvetage de tous ceux qui se trouvent en danger, et les lois de l'État, qui visent au contraire à protéger sa propre intégrité et celle de ses frontières contre tout facteur de perturbation.

La plupart des adaptations à la situation contemporaine sont réalisées dans cette pièce par l'*interpolation*, soit avec d'autres tragédies du canon, soit avec les récits-témoignages des survivants aux naufrages d'aujourd'hui. Outre *Les Sept contre Thèbes*, déjà évoquée, deux autres tragédies d'Eschyle sont incorporées au texte des *Suppliantes* pour le rendre encore plus évocateur de la situation actuelle³⁰. *Les Perses*, avant tout, la tragédie des vaincus, qui force le spectateur grec à briser les automatismes de l'identification pour se regarder à travers les yeux de l'ennemi, et *Les Euménides* où l'on assiste à une division de la cité sur le châtement à attribuer à Oreste, contrairement aux *Suppliantes*, où la décision d'accueillir les Danaïdes est prise à l'unanimité par délibération démocratique de la ville d'Argos. Si dans les *Euménides*, la cité est scindée en deux factions, dans *Les Suppliantes* de Monica Centanni et Gabriele Vacis, la cité est déchirée en trois : entre ceux qui sont pour, ceux qui sont contre et ceux qui s'abstiennent sur la décision d'offrir l'asile aux Danaïdes, ce qui permet de mettre l'accent sur les tensions qui divisent aujourd'hui la *polis* démocratique face au sort des réfugiés. Quant aux interpolations explicites avec le monde contemporain,

30. Certains éléments sont repris aussi de l'*Agamemnon* et du *Prométhée enchaîné*.

il faudrait noter, tout d'abord, que la chronique entre sur scène grâce à une patine antique, à la fois sublime et populaire : les vers tragiques d'Eschyle sont rapportés sous forme narrative par la voix puissante et palpitante de Vincenzo Pirrotta, qui alterne des phrases et tournures solennelles avec les modalités du *cunto* sicilien, recourant même, avec modération, au dialecte : « *Accussì Danao parlava a tutte supplici che lu taglivano cu d'occhi scricchiati... Volevano capire se era vero... ci spiegò Danao...*³¹ ». Deuxièmement, le récit-témoignage des naufragés, de l'Érythrée à la mer en passant par le Soudan et la Libye, n'est pas prononcé par le *chœur* des Danaïdes, les suppliantes, les réfugiés, comme on aurait pu s'y attendre, mais par le *cuntiste* lui-même, Vincenzo Pirrotta (« *Woldegabriel è il mio nome, di stirpe tigrina. Partimmo di notte, pagato il pedaggio al confine con il Sudan* » – c'est ainsi que le *cuntiste*-narrateur entame le récit de la traversée), qui raconte tout le trajet périlleux des migrants en marquant rythmiquement la diminution progressive du nombre de survivants par le biais d'un bâton qu'il tient dans ses mains et qu'il frappe énergiquement contre le sol : il s'agit du bâton du *cuntista-griot*, qui lui avait été remis au début du spectacle par l'un des jeunes immigrés du centre d'accueil, comme pour lui accorder le droit de parler en leur nom et au nom de ceux qui ne sont plus là.

Dans *Rumore di acque*, à première vue, aucun des éléments que j'ai identifiés comme caractérisant *Supplici a Portopalo* n'est présent. Cependant, bien que le recours au mythe, à la tragédie, au chœur tragique et aux témoignages de survivants ne soit pas explicite, comme dans le premier exemple, ces éléments agissent toujours, mais de manière plus souterraine. La scène est occupée par un général grotesque, irascible et démoniaque en uniforme militaire, chargé par le ministre de l'Enfer d'« archiver » les disparus des traversées sur une île imaginaire située en Méditerranée où l'on pratique la « *politica degli accoglimenti* » (la politique des accueils) de tous les morts. Assailli par des chiffres dont il perd le contrôle, le général, ne sachant contre qui décharger sa rage, finit par lancer des invectives violentes et absurdes contre les poissons qui rongent le visage des naufragés, entravant son travail de catalogage, jusqu'à se retourner contre les migrants eux-mêmes et à railler leurs espoirs naïfs, leur obstination incompréhensible au voyage. Mais c'est précisément à travers ce névrosé « Charon-démon aux yeux de braise », passeur-catalogueur d'âmes, que surgissent, comme de la voix hallucinée d'un médium, les lambeaux d'histoires

31. Toutes les citations sont tirées du texte de la pièce qui m'a été aimablement fourni par Gabriele Vacis.

laborieusement volées à la mer, soustraites à l'au-delà : les vicissitudes et le naufrage de Jusuf, Naila, Sakinah, Jean-Baptiste et Jasmina, l'unique survivante.

Comme l'écrit Marco Martinelli,

Quel generale monologante è in realtà un "medium", è attraversato da un popolo di voci e di volti che lo assediano, il popolo degli annegati, quello che neanche la sua indole burocratica riesce a ridurre a mera statistica. Sono gli scomparsi che si rendono presenti attraverso di lui: lui malgrado. Il generale è solo sulla sua isola sperduta nel Mediterraneo, ma è attorniato dai morti che non lo lasciano in pace, che lo tormentano, che gridano per essere ricordati non solo come numeri³².

Il serait toutefois erroné, ou du moins réducteur, de qualifier cette performance de « monologue ». En y regardant de plus près, on s'aperçoit que le deuxième acteur de cette pièce tragique est la *world musique* des frères Mancuso, talentueux multi-instrumentistes. Leurs instruments anciens et inhabituels – le luth, les cloches, les flûtes africaines, l'ocarina, le violon – ainsi que leurs voix déchirantes, entonnant des berceuses, des cris funéraires siciliens, des prières et des chants de procession, incarnent le *chœur* tragique des âmes, de tous les morts anonymes qui, s'ils n'ont ni nom ni visage, ont encore moins une histoire. Ce sont ces anonymes invisibles qui assègent, ou peut-être conversent avec le général-Charon-démon, lequel, laissé seul dans l'impossible tâche de catalogage, incapable de s'adresser à qui que ce soit – pas à un État, pas à un gouverneur, pas à la cité –, lance ses râles désespérés contre les victimes.

Pour rendre vraiment justice à ces spectacles il faudrait une analyse conjointe des textes, de la musique et de la scénographie, ainsi que des synergies, interférences et illuminations mutuelles entre la réalité et sa « mise en scène » que ces spectacles ont réussi à créer, même involontairement : à Portopalo, par exemple, le 19 septembre 2009, alors que les vers tragiques d'Eschyle sur le droit d'asile que la ville d'Argos décide d'accorder aux suppliantes se jouait

32. Marco MARTINELLI, « Nota a Rumore di acque », in *Rumore di acque*, Rome, Editoria & Spettacolo, 2010, p. 62. Sur ce spectacle, voir Laura PERNICE, « Quei corpi senza più luce. L'isola delle tenebre di Teatro delle Albe », in *AATI Online Working Papers* (American Association of Teachers of Italian), 2018, p. 1-8, <https://bpb-us-e1.wpmucdn.com/wordpress.uark.edu/dist/5/192/files/2019/05/PERNICELAURA.Isola-delle-ombre-teatro.pdf>

sur la scène, à 21 h 50 environ, la nouvelle d'un nouveau débarquement de migrants était annoncée en direct pendant le spectacle³³.

En guise de conclusion, je voudrais tout simplement ajouter que Wittgenstein a peut-être eu tort en affirmant que « ce dont on ne peut parler, on doit le taire ». Peut-être faut-il seulement essayer de le chanter. Gabriele Vacis et Monica Centanni l'ont bien écrit : « *Ci vuole altro, ci vuole... un canto* ».

Chiara MENGOZZI
Université Charles de Prague

33. Cette information est rapportée par Monica Centanni, « Note ad Aristotele, *Poetica* 1451a36-1451b32 (e a *Supplici a Portopalo*, Portopalo, 19.09.2009, h. 21.50 », in *La Rivista di Engramma*, n° 74, septembre 2009, http://www.egramma.it/eOS/index.php?id_articolo=377

Transcultural Voices and Subalternity in a TikTok Ethnography: Some Provisional Remarks

ABSTRACT

In this article, I reflect on the New Italians (the so-called “second generation” of immigrants in Italy); I try to react to their subalternity and marginalization conditions in the public space through the use of the TikTok social network. To do this, I will deal with the notions of subalternity and social network ethnography from a methodological point of view. These notions will provide a framework for analyzing some audiovisual productions made by New Italians. In the end, I will try to answer the following question: how do New Italians use Tiktok to reshape their position in the Italian public space and, at the same time, produce a Transcultural communication space?

Keywords: New Italians, migration, social network ethnographie, TikTok.

RÉSUMÉ

Dans cet article, je prends en considérations les Nouveaux Italiens (qu'on dénomme « deuxième génération » d'immigrés en Italie) et leurs conditions de subalternité et de marginalisation dans l'espace public en étudiant leur usage du réseau social TikTok. D'un point de vue méthodologique j'aborderai les notions de subalternité et d'ethnographie des réseaux sociaux. Ces notions serviront de cadre à l'analyse de certaines productions audiovisuelles réalisées par ces Néo-Italiens. Enfin, j'essaierai de répondre à la question suivante : comment les Nouveaux Italiens utilisent-ils Tiktok pour remodeler leur position dans l'espace public italien et, en même temps, pour produire un espace de communication transculturel ?

Mots-clés : « Nouveaux Italiens », migration, social network ethnographie, TikTok.

“SECOND GENERATION”: NEW ITALIANS AS A SUBALTERN GROUP

The notion coined from US sociology of “second generation” was originally used in reference to the family and reproductive sphere. The first generation meant that of direct migrants, the second their children’s, and so on. However, over time, it has referred to an indistinct series of subjects with different characteristics. People with one foreign-born parent; individuals who were born in the country of residence and had at least one parent born outside of it; The children of migrants born and raised in their country of origin who join their father or mother in the country of arrival [the so-called “Family reunification”]; Migrants’ children born abroad and who arrived very early; Migrants’ children born in the country of immigration¹.

In the Italian case, the opacity of the notion is even more evident. The existence of a right of citizenship founded on the *ius sanguinis* produces further paradoxical effects. Often the “second generation” does not have Italian citizenship, and this can also happen to the third. Generation and biological background seem to play a crucial role in unifying an extremely heterogeneous group of subjects². This happens not only in terms of ethero-Representations, job³ or education opportunities⁴ but also in terms of legal status. Like ins a self-fulfilling prophecy, this categorization contributes to producing a uniformity of condition and problems within a heterogeneous group. The members of this group having to face the same problems, first of all brought back on the side of otherness through a noun (“immigrant”) that logically shouldn’t concern them.

From this point of view, “New Italians” is first and foremost a rhetoric and political claim made by a part of the young people’s associations *issus de*

1. See Alejandro PORTES and Josh DEWIND (ed.), *Rethinking migration: new theoretical and empirical Perspectives*, New York, Berghahn, 2007; Alejandro PORTES and Rubén G. RUMBAUT, *Legacies: the story of the immigrant second generation*, Berkeley, University of California Press, 2005.

2. Jacqueline ANDALL, “Second-Generation Attitude? African-Italians in Milan”, in *Journal of Ethnic and Migration Studies*, n° 3, vol. 28, 2002, p. 389-407.

3. EAD., *Gender, Migration and Domestic Service: the Politics of Black Women in Italy*, London/New York, Routledge, 2020.

4. Francesco GIOVINAZZI and Daniela COCCHI, “Social Integration of Second Generation Students in the Italian School System”, in *Social Indicators Research*, n° 1, vol. 160, 2022, p. 287-307; Vanessa MAHER, *Genitori migranti*, Torino, Rosenberg & Sellier, 2012; Andrea RAVECCA, *Studiare nonostante: capitale sociale e successo scolastico degli studenti di origine immigrata nella scuola superiore*, Milano, F. Angeli, 2009.

l'immigration (with an immigrant family background). While the transcultural context of their lives seems “a normal thing” for them, it is precisely the difficulty of being recognized as Italians that is the most important claim they make. In this respect, the use of an “emic” notion can be a contribution to the New Italians “de-migranticization”.

In a 2016, an article published in *Ethnic and Racial Studies*, Janine Dahinden questions the use of migration-related categories and automatic inclusions of migration and ethnicity as categories of difference⁵. Migration studies also seem to contribute to the labeling that Abdelmalek Sayad, in 1999 already, identified as “a science of emigration⁶”. For Dahinden, the institutionalization of the migration studies as a specific field has included institutionalization of the nation-state’s approach to migrants as an “othered” subject category. As sociologist Salvatore Palidda argued, the science of migration “has never recognized that the movements of human beings have, since ancient times, been of the main aspects of society’s formation and changes⁷”. In the same way, Allison Hui argues that migration studies may have contributed to the normalization of migrants as an exceptional group or, in other words, to migrant exceptionalism⁸. The opacity of borders between stability and mobility does not only concern migrants. In this respect, as Bridget Anderson suggests, the migrant/citizen distinction, that underlies the migration theme as a problem, can only be overturned through citizens’ “migranticization”:

Migrantizing the citizen enables us not only to look at the ways in which immigration controls affect citizens, but also how we might begin to make connections between the formal exclusions of non-citizenship and the multiple, and sometimes informal exclusions within citizenship⁹.

5. Janine DAHINDEN, “A plea for the ‘de-migranticization’ of research on migration and integration”, in *Ethnic and Racial Studies*, n° 13, vol. 39, 2016, p. 2207-2225.

6. Abdelmalek SAYAD, *The suffering of the immigrant*, Cambridge, UK ; Malden, MA, USA, Polity, 2004.

7. Salvatore PALIDDA, “Introduzione”, in *Il “Discorso” ambiguo sulle migrazioni*, Salvatore PALIDDA (ed.), Messina, Mesogea, 2010, p. 5-10.

8. Allison HUI, “The Boundaries of Interdisciplinary Fields: Temporalities Shaping the Past and Future of Dialogue between Migration and Mobilities Research”, in *Mobilities*, n° 1, vol. 11, 2016, p. 66-82.

9. Bridget ANDERSON, “New directions in migration studies: towards methodological de-nationalism”, in *Comparative Migration Studies*, n° 1, vol. 7, 2019, p. 36.

In this regard, the categorization of a heterogeneous set of subjects as “second generation migrants” contributes to their production as a subaltern group, in the Gramscian sense of the term, i.e., the societal groups who are subject to the ruling classes’ hegemony¹⁰. Taking into account the New Italians’ subaltern condition, however, you need to give up the equivocation produced by the debate about the notion of “subaltern” as a noun. I refer specifically to Gayatri Chakravorty Spivak’s classic essay, *Can the subaltern speak?*¹¹. This essay influenced many approaches and founded new scholars’ perspectives contributing to the global diffusion of Gramsci’s Marxism. For Spivak, European intellectuals establish the subaltern as “other”, anonymous and mute, and produce a lack of representation. As underlined by many Gramscian scholars, this use of the word subaltern as a noun is quite far removed from the use that Antonio Gramsci made in his *Prison notebooks*. In Gramsci’s notebooks¹², this word can be found not as a noun but as an adjective mostly followed by the plural noun “classes” or “groups”¹³. Anyway, as has been remarked¹⁴, the adjective “subaltern” emerges from a complex set of conceptual and political differentiation, and these oppositions are quantitative, not qualitative. “Subaltern” refers to social groups, in relation and dialectical opposition to, and in contradiction with “hegemonic”¹⁵. In other words, lack of representation does not necessarily mean shortage of implicit or explicit self-representation strategies. Rather than

10. Antonio GRAMSCI, *Subaltern Social Groups: A Critical Edition of Prison Notebook 25*, New York, Columbia University Press, 2021.

11. Gayatri Chakravorty SPIVAK, “Can the subaltern speak?” in *Marxism and Interpretation of Culture*, Cary NELSON and Lawrence GROSSBERG (ed.), Basingstoke, Macmillan Educational, 1988, p. 271-313.

12. Antonio GRAMSCI, *Prison notebooks 2*, New York, Columbia University Press, 2003, vol. 3rd.

13. For a wider discussion about the word “subaltern” as a noun or as an adjective in the Gramsci’s Prison Notebooks see Francesco BACHIS and Claudia ORTU, “Class on board! Reflecting on the linguistic articulations of structural inequalities”, in *Languaging Class. Reflecting on the linguistic articulations of structural inequalities*, Francesco BACHIS and Claudia ORTU (ed.), Willingtone, Vernon Press, 2023, p. ix-xxi.

14. Alberto Mario CIRESE, “Gramsci’s Observations on folklore: Conceptions of the world, spontaneous philosophy and class instinct”, in *Anuac*, n° 1, vol. 11, 2022, p. 17-48. See also Antonio Maria PUSCEDDU and Filippo ZERILLI Filippo M. (eds.), “Cirese 101: Rereading Antonio Gramsci’s ‘Observations on Folklore’”, in *Anuac*, Vol.11 n° 1, 2022, p. 7-86.

15. *Ibid.*, p. 19.

wondering whether the New Italians “can speak”, we should investigate how they do it, starting from the linguistic point of view¹⁶.

TAKE TIKTOK SERIOUSLY: ANTHROPOLOGICAL PERSPECTIVES

In Italy, the places in which migrant agency can be express itself are often limited in marginal or rather marginalized areas. However, the New Italians’ voice in the public debate has sometimes emerged within some significant arenas of the National Popular culture in the Gramscian sense of the term¹⁷.

An example, among many, is Mahmood, an Italian Singer born in Milan to an Egyptian father and a Sardinian mother, who has twice won the most important national-popular music contest (The Sanremo Italian Song Festival), in 2019, with the song *Soldi* (“Money”) and, in 2022, alongside the Italian rapper Blanco, with the song *Chills*. Another interesting case is Kledi Kadiu, an Albanian-born Italian dancer that moved to Italy at the age of nineteen and became a celebrity for his participation in two popular shows by Maria De Filippi, *C’è Posta Per Te* (“There’s Mail For You”) and *Gli amici di Maria De Filippi* (“The Maria De Filippi’s friends”)¹⁸. However, beyond the success of each figure in mainstream media or in sports, the social arena New Italians seem to become more successful at are the social network. Tiktok is one of these arenas in which their forms of communication seem to be very present and effective. This would require taking TikTok “seriously”, in the same sense Gramsci used for folklore. But what does “to take TikTok seriously” mean?

In a recent post in the UCL blog *Anthropology of Smartphone and smart ageing blog*, Daniel Miller said that “their current ambition in anthropology is

16. For a linguistic approach to the Italian language of the New Italians see Massimo VEDOVELLI (ed.), *L’italiano dei nuovi italiani*, Canterano, Aracne editrice, 2017.

17. Antonio GRAMSCI, *Prison notebooks 2, op. cit.* See also Fabio FROSINI, “What is a “national-popular philosophy” (if there is such a thing)? Gramsci, the “national and patriotic” bond and the struggle for democracy”, in *Storia del pensiero politico*, n° 2, 2018, p. 221-240.

18. The scholar Derek Duncan analyzed the ambivalence of his figure as a postcolonial celebrity. See Derek DUNCAN, “Kledi Kadiu: Managing Postcolonial Celebrity”, in *National Belonging: Hybridity in Italian Colonial and Postcolonial Cultures*, Oxford, Peter Lang, 2010, p. 195-214.

to become like TikTok [...], because TikTok captures something that is central to the Ethos of anthropology as a discipline¹⁹".

According to Miller, the Company ByteDance, TikTok's owner "Developed an extraordinarily successful algorithm that watches you as you watch TikTok. It quickly learns from this your preferences and feeds you more and more of what you evidently like to watch²⁰". The analogy with anthropology is that it

[...] has never been that concerned with telling people what to do, or creating their "content". Rather it stems from our appreciation of what people themselves creatively develop as cultural forms and practices, and then letting other people learn from that. It is not the only thing we do, but one of our primary contributions is in facilitating peer-to-peer cultural learning²¹.

This post must have produced a heated debate in the UCL blog. In fact, a few days later, Miller seems to distance himself from their TikTok vision to prevent any misunderstanding.

On re-reading my own post, I decided it required a short caveat just to prevent any misunderstanding. I am only suggesting we might become more like TikTok in relation to peer-to-peer communication. I fully recognise that there are all sorts of other aspects of TikTok, whether its potential for superficiality or misinformation that of course, I have not the slightest desire to emulate²².

What is interesting here is not so much Miller's operational proposal, based on a long series of anthropological research on the internet²³, social networks²⁴,

19. Daniel MILLER, « The TikTok of Anthropology », in *Anthropology of Smartphones and Smart Ageing Blog*, 17/03/2022, <https://blogs.ucl.ac.uk/assa/2022/03/17/the-tiktok-of-anthropology/>

20. *Ibid.*

21. *Ibid.*

22. *Ibid.*

23. Heather A. HORST and Daniel MILLER (ed.), *Digital anthropology*, London, Berg, 2012; Daniel MILLER and Don SLATER (ed.), *The Internet: an ethnographic approach*, Oxford/New York, Berg, 2000.

24. Daniel MILLER, *How the world changed social media*, London, UCL Press, 2016.

and smartphones²⁵ and on Eugene Wei's blog²⁶, but the reaction that, subtly, it seems to have generated in the anthropologists' community who follow the blog. Why is it, for anthropologists, so difficult to take TikTok seriously?

DOING FIELDWORK ON TIKTOK: EMBARRASSED BODIES

TikTok is a short-form video hosting service owned by Chinese company ByteDance that, with a mobile app, enables users to create and audio-video edit short videos. It hosts a large variety of videos, specially jokes, dance, and entertainment. The allowed duration is from 15 seconds to a few minutes. Released in China in September 2016, TikTok was launched in other countries in 2017 and worldwide in August 2018. In 2021, the American Content Delivery Network company *Cloudflare* ranked TikTok as the most popular website in the world²⁷. According to *Insider Intelligence*²⁸, TikTok has 750 million monthly users worldwide in 2022. It is now the third-largest of the Big Five worldwide social networks (Facebook, Instagram, TikTok, Snapchat, and Twitter). 41% of TikTok users range between the ages of 16 and 24²⁹.

I started working on TikTok in 2020, when a friend sent me a video posted by a teenager on TikTok, via WhatsApp. In this video, a young black man showed how he got to Europe, by plane, and how people imagine he arrived, traveling as a boatpeople, having to swim in the sea, facing sharks and other hazards.

I discovered only later that it was a rising TikTok star that, soon, would become the most followed Tiktoker in the world. I was immediately attracted by how a large part of the contents I saw were produced by the New Italians.

25. Daniel MILLER, *The Global Smartphone: Beyond a Youth Technology*, London, University College London, 2021.

26. Eugene WEI, « American Idle », in *Remains of the Day*, blog, 2021, <https://www.eugenewei.com/blog/2021/2/15/american-idle>.

27. Joao TOMÉ and Sofia CARDITA, « In 2021, the Internet went for TikTok, Space and beyond », in *The Cloudflare Blog*, 20/12/2021, <https://blog.cloudflare.com/popular-domains-year-in-review-2021/>

28. INSIDER INTELLIGENCE, *TikTok users worldwide (2020-2025)*, [https://www.insiderintelligence.com/charts/global-tiktok-user-stats/#:-:text=TikTok%20will%20have%20750%20million,%2C%20Snapchat%2C%20and%20Twitter\)](https://www.insiderintelligence.com/charts/global-tiktok-user-stats/#:-:text=TikTok%20will%20have%20750%20million,%2C%20Snapchat%2C%20and%20Twitter),), 1/06/2022.

29. Laura CERVI, "Tik Tok and generation Z", in *Theatre, Dance and Performance Training*, n° 2, vol. 12, 2021, p. 198-204.



Fig. 1: “How the people think³¹”



Investigating these young people and their video production on TikTok led me to question what it meant to do “participant observation” in a social network like TikTok. Although there are extensive anthropological reflections on internet and the social network world, an ethnographic approach to TikTok has not yet been established.

Most of the attempts come from communication scholars or junior researchers in media anthropology. Everyone seems to agree on an immersive approach that uses TikTok from the native’s point of view. This approach raises the problem of time, of the body and of the senses, in a research environment that is carried out in real and physical contexts.

In my research on young Italians that come from transnational migration, I first spent a lot of hours in my office, smartphone in hand. I tried to learn as much as possible about how TikTok works. Soon, I followed many New Italians, also with a view to “influencing” the ForYou page and “educating” the algorithm. I began to follow some of the most prominent young people; I made a sort of “snowball” sampling. With “likes” and comments, I started to participate in the network of meanings in a world that, until then, had been foreign to me.

My university’s office, however, seemed to be a comfort zone that prevented me from having access to the social network’ deeper meanings. For example, the use of the computer to make it quicker to download; and the video and comment data filing was an obstacle to assuming the TikTok user’s body posture. Scrolling is TikTok users’ primary body movement. Although it is common to other social networks that I was already using, the sensory involvement of the gesture on TikTok is very different. It not only concerns visual perceptions, just like we read a post on Facebook or watch an image on Instagram but also the auditory system. That way, scrolling in TikTok involves in a different way what French anthropologist Jean-Pierre Warnier

30. Frame from @KHABYLAME, *Tagga un tuo amico straniero #foryou #comic #amici*, https://www.tiktok.com/@khaby.lame/video/6854980656502476037?is_copy_url=1&is_from_webapp=v1&lang=it-IT , 29/07/2020.

has called “sensori-affectivo-motor conducts”³¹: gestures accomplished by a given subject in which his/her subjectivity is involved and that involves both a drive and the emotions that correspond to it: pleasure, anger, satisfaction, and curiosity. Only with daily practice, while I was physically and temporally disjointed from my university workspace, I was able to become a professional foreigner. In other words, only by learning the body techniques, and embodying the natives’ times and spaces, I was able to pitch the tent in the center of the village. In order to enter this new world, I had to occupy my everyday life’s spaces, just like TikTok native teenagers and post-teenagers. I got used to going on TikTok only in times of break, while traveling between my home and the University, in everyday life downtimes. I used the studio only to download and file the videos. In some way, I was reproducing the conventional split between participant observation and field note-writing. I also began to compile a fieldwork diary, remarking the most notable things that happened to me on TikTok.

It is precisely during this hopeful new style of fieldwork that embarrassing problems began to perturb my positioning. Using TikTok in my daily life produced mismatches between my status, a scholar in Anthropology, my age and my gender, an over-40 male, and the expectations of those around me.

Although the algorithm that rules my “For You Page” began to be educated by my links, learning the way in which I watch TikTok, a significant part of the videos that stream on my smartphone still look like these:

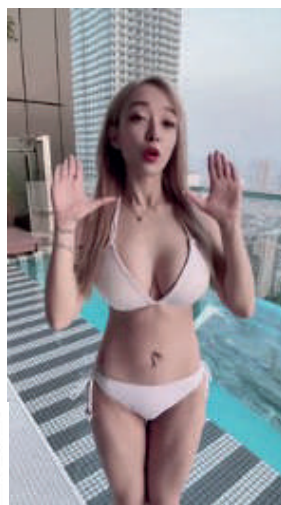


Fig. 2: “Put your hands up”³²

31. Jean-Pierre WARNIER, “Inside and Outside: Surfaces and Containers”, in *Handbook of Material Culture*, Christopher TILLEY, Webb KEANE, Susanne KÜCHLER, et al. (ed.), London, Sage, 2006. See also Jean-Pierre WARNIER, *Construire la culture matérielle : l’homme qui pensait avec ses doigts*, Paris, PUF, 2005.

32. @LANXINYU_716, *Put your hands up* #承億文旅 #上推薦通知我 #推薦 #風芯語 #比基尼, https://www.tiktok.com/@lanxinyu_716/video/7168784730731613466?is_from_webapp=1&sender_device=pc&web_id=7151664115491685893, 22/11/2022.

Girls dancing in shorts and performing pranks in skimpy outfits. The snooping eyes of the people sitting next to me on public transport became more and more persistent. On the train that takes me daily from my village to the city, high-school teachers and adult workers were starting to look at each other with a puzzled look. Sarcastic chuckle began to break out and looks changed from a perplexed to a judgmental way. More than once, I had to change places in the train. Then I realized that this decision increased the inquisitive gaze and the doubts about my person.

In the city bus, through which I reached my workplace, my fellow passengers were mainly from TikTok users' main generation: High School teenagers. At first, their glances seemed to be oriented by a sort of charming interest in a boomer who uses TikTok. Then the teenagers started looking at me with a sort of commiseration, with a sarcastic posture that Crystal Abidin and Jing Zeng analyzed in the meme about the generational gap on TikTok³³. According to one of adolescents' predominant uses, I watch TikTok in public and without headphones, at a low volume, though. This research attitude causes me supplementary embarrassment and I had to stop it, starting to use the headphones. In fact, especially the young teenagers started to look at me with a degree of disgust: I was an adult, perhaps also perceived as old by the youngest, who watched TikTok continuously and daily.

In order to continue the research with an effective participant observation approach, I had to try a specific cover-up strategy. When I use TikTok, I sit in isolated places on public transports, away from others' prying eyes; I use TikTok while walking; I have carved out a new comfort zone that relieves me from the embarrassment produced by the mismatch between my status, my age and the fieldwork. For example, in my department, my colleagues have begun to resent my endless scrolling during coffee breaks, or even during some very boring bureaucratic meetings, as a part of my fieldwork. Both they and I play it ironical, and this helps me get relieved of the embarrassment of feeling out of place.

33. Jing ZENG and Crystal ABIDIN, “#OkBoomer, time to meet the Zoomers’: studying the memefication of intergenerational politics on TikTok”, in *Information, Communication & Society*, n° 16, vol. 24, 2021, p. 2459-2481.

THE NEW ITALIANS' TIKTOK GALAXY

In Italy, in 2022, one-third of internet users have TikTok. Since its release in the Italian version in 2018, some young people with a migrant background have gained a lot of followers. The most important tiktoker in the world is Khabi Lame (@khabi.lame), a former worker born in Dakar who has been living in Italy since the age of one year. Khabi was fired from the factory where he worked during the first Covid outbreak, in 2020. Confined to the house because of the lockdown, he starts producing videos in which he makes fun of some TikTok users' productions, in which simple situations are solved in a complicated way.

Although it is the best-known New Italian on TikTok, Khabi Lame is not the only successful case. Other cases reach almost a million followers, like Raissa and Momo (@raissarussi and @Momo Bayed), a couple from Turin formed by Raissa Russi and Mohamed Ismail Bayed, who was born in Casablanca³⁴, and Emanuel Asllani (@emanuelasslani) a young worker of Albanian origin. These young people and others quickly became a celebrity through a mechanism of reversing stereotypes about migrants and migration.

Raissa and Momo present small daily life sketches, using irony to challenge Islamophobia and the clash of civilizations rhetoric. The alleged hatred of Christian holidays is mocked in a video in which Momo appears with a small Christmas tree on her head, with decorations and a festoon around her neck.

In many videos posted during Ramadan, the Raissa and Momo film is itself shot in funny situations related to Islamic food requirements and behavioral prohibition.

In one of these videos, Momo reads the Quran seraphically, sitting in the living room, with the book upside down. Caption reads: "Momo is waiting to eat after a full fasting day". Suddenly, Raissa enters the room, eating chips: "I forget he's fasting". When he protests, Raissa gives the middle finger gesture. Caption reads: "*act of love"³⁵.

34. See also Mohamed Ismail BAYED and Raissa RUSSI, *Di mondi diversi e anime affini*, Milano, DeAgostini, 2021.

35. @RAISSARUSSI, *Sorry amo* ❤️ @momobayed, https://www.tiktok.com/@raissarussi/video/6954785730149354757?is_from_webapp=1&sender_device=pc&web_id=7151664115491685893, 24/042021.



Fig. 3: “When they ask me whether my Muslim boyfriend hates this Christmas occasion³⁷”.

back, I carry the weight of being the only not discriminated one”.

In the case of New Italians with Albanian origins, it is the language and work that becomes an area of struggle against racist stereotypes. @ninobakui95, a young man of Albanian origin, mocks the well-known strategies of social mimetic of Albanian migrants in Italy³⁹. A video



In *Scherzo a @momobayed* 🤡 (‘‘A prank to Momo’’), the two protagonists joke about the visual Ramadan prescriptions related to the body. Raissa pretends to show herself naked, suddenly opening her bathrobe in front of Momo, when he returns home with the shopping bags. Momo quickly looks away. Caption reads: ‘‘quick reflexes: grade 100³⁶’’

Mainstream and institutional multiculturalism is also an object of irony. In a video posted in June 2021, where Raissa shows herself in pain and with a bent back. Caption reads: ‘‘On my



Fig. 4: ‘‘On my back, I carry the weight of being the only not discriminated one³⁸’’.

36. @RAISSARUSSI, *Scherzo a @momobayed* 🤡🤡 https://www.tiktok.com/@raissarussi/video/6951090281764687109?is_from_webapp=1&sender_device=pc&web_id=7151664115491685893, 14/04/2021.

37. Frame from @raissarussi, *Passo e chiudo* 🤡@momobayed, TikTok video, 07/12/2020.

38. Frame from @raissarussi, *@momobayed che non sta capendo nulla* , TikTok video, 20/06/2021.

39. See Vincenzo ROMANIA, *Farsi passare per italiani: strategie di mimetismo sociale*, Roma, Carocci, 2004.



Fig. 5: “I try to hide my Albanian accent part 1”, 13/10/2021⁴⁰



with the caption “I try to hide my Albanian accent part 1”, shows Nino who records a WhatsApp audio message describing a normal evening with friends in a pizzeria. When he listens to the recording again, you can hear him speaking with a very marked Albanian accent saying: “we stole a white Mercedes, we went to Tirana”.

Emanuel Asllani is a worker and a singer who gained a lot of followers through a song, in Albanian and Italian, entitled *Krenar* (“Proud”). Posted on Youtube in August 2021 and produced with B2N (Albanian producer and singer Blerim Mekrezvani’s stage name), the videoclip shows the internal stereotypes about Albanian migrants in Europe: Luxury cars, young and beautiful women, money, and success.



Fig. 6: Frame from the videoclip *Krenar*.
Video by Frame & JavaRec & Andrea Cuberli, Italy 2021.

40. Frame from @ninobakui95, #albania #ironia, TikTok video, 13/10/2021. @NINOBAKIU95, #albania #ironia, https://www.tiktok.com/@ninobakui95/video/7018310275094826246?is_from_webapp=1&sender_device=pc&web_id=7098992123098400262, 13/10/ 2021.

The lyrics, written and sung in a stereotypical Italian in which all verbs are in the infinitive form, tell us that all Italians think Albanians are thieves, though migrants from Albania work in factories, pay rent and taxes. Ironically, the song mentions Albanian migrants arriving as boatpeople and who now drive around in a Jaguar and Mercedes:

I arrived by a dinghy
 Now I have a big car.
 My brother [arrived] with dinghy
 now he's driving a Jaguar.
 Everyone thinks we steal
 But we're busting our asses at the factory.
 We pay rents, we pay taxes
 We are Albanians with [Italian] citizenship⁴¹.



In a TikTok video, posted in September 2021, Emanuel presents a classic *detournement* of the song in which he explains what the original lyrics are. But in that case, instead of showing a mood linked to the migrant's work pride, the video reverses the stereotype (The Albanian thief) using another stereotype (The Albanian drug dealer).

Everyone thinks we steal,
 Instead, we deal cocaine on the
 street.
 We pay rents, we pay taxes
 Because the incomes from
 cocaine are enough.
 Damn, damn,
 I deal cocaine, I buy bread.
 Damn, damn
 I am moving cocaine by ship⁴².

Fig. 7: Frame from @EMANUELASSLANI,
Eko kome era kanzone realiteto,
 TikTok video, 02/09/2021.

41. "Sono arrivato con gomone/adesso celo makinone/mio fratello con gomari/ adesso gira con jaguari./Tutti pensare che noi rubare/ma in fabbrica noi kulo spakare/paghiamo affitti paghiamo taxa/siamo albanesi con cittadinanza". B2N and Emanuel ASSLANI, *Krenar*, videoclip in Youtube, <https://www.youtube.com/watch?v=f3S4B9ia6fA>, 11/08/2021.

42. "Tutti pensare che noi rubare/invece in strada noi coca spacciare./Paghiamo affitti, paghiamo tassa/perché soldi di coca ce la basta./Porco cane, porco cane,/"

CONCLUSION

New Italians build a public discourse of self-representation in a dialectical relationship with the hegemonic exclusion discourses. With a multilinear⁴³ or selective acculturation strategy⁴⁴, they seem able to use more linguistic patterns, cultural repertoires, different forms of irony in a casual way. The transcultural awareness, being at the same time an insider and an outsider, is the skill that allows New Italians to laugh “with Italians”. Through the overthrow of stereotypes, the ironic deconstruction affects racism first of all. The videos protagonists are not “out of place” migrants but young people, often from the lower classes, who claim their place and suggest a possible path of emancipation. At the same time, they are perfectly aware of the value production mechanisms connected to contemporary forms of the social network economy. Many have transformed TikTok into a form of income integration or a job or more simply a strategy designed to be successful.

The New Italians’ success on TikTok therefore produces not only a discourse about themselves, a strategy of self-representation in a context of the absence of a voice, or in which the New Italians cannot speak. It can also contribute to reshaping the idea that the young native generations have of migrations and migrants, thus contributing to the de-migranticization of migrations.

Francesco BACHIS

Department of Literature, Languages and Cultural Heritage
University of Cagliari

spaccio coca, compro pane./Porco cane, porco cane,/trasporto coca con il nave”. @EMANUELASSLANI, *Eko kome era kanzone realiteto*, https://www.tiktok.com/@emanuelaslani/video/7003395320256138501?is_from_webapp=1&sender_device=pc&web_id=7098992123098400262, 02/09/2021.

43. Margaret A. GIBSON, *Accommodation without assimilation: Sikh immigrants in an American high school*, Ithaca, Cornell Univ. Press, 1994.

44. A. PORTES and R.G. RUMBAUT, *Legacies, op. cit.*

Places and Forms of Speaking: Working with Migrants’ Linguistic Repertoires (in Contexts of Segregation)

ABSTRACT

A key notion in sociolinguistics, that of “repertoire” is to date the only one that fully accounts for the complexity of forms of multilingualism in the new migration contexts. After providing an overview of the existing literature in this field of research and a sketch of the linguistic resources used by new migrants, the heuristic relevance of the repertoire notion to describe second language structures and acquisition is discussed. This will let the epistemological conflict between sociolinguistic and acquisitional approaches to multilingualism be overcome in future.

Keywords: mediterranean routes, migrants’ repertoires, multilingualism, additional language development.

RÉSUMÉ

La notion sociolinguistique de « répertoire » est la seule qui rende pleinement compte de la complexité des formes de multilinguisme dans les nouveaux contextes migratoires. Après avoir donné un aperçu de la littérature existante dans ce domaine de recherche et un aperçu des ressources linguistiques utilisées par les nouveaux migrants, la pertinence heuristique de la notion de répertoire pour décrire les structures et l’acquisition d’une deuxième langue est discutée. Cela permettra à l’avenir de surmonter le conflit épistémologique entre les approches sociolinguistiques et acquisitionnelles du multilinguisme.

Mots-clés : routes méditerranéennes, répertoires des migrants, multilinguisme, développement des langues additionnelles.

I. WHAT DO WE TALK ABOUT WHEN WE TALK ABOUT “REPertoire”?

It is barely worth mentioning that “repertoire” is a key notion in sociolinguistics, where it indicates the sum of linguistic resources (languages and language varieties) coexisting in a linguistic community or in an individual.

That being said, the ultimate goal of this contribution is not (or rather is not entirely) sociolinguistic. Rather, it is a matter of recognising the great heuristic efficacy of the notion and moving it from its sociolinguistic domain to that of linguistic analysis (of structures and their development). This explains why the first sections of the article (2 to 4) adhere to a fully sociolinguistic perspective, which is to date the only one able to explain linguistic phenomena in a migratory context, while the last section (5) raises the matter of the internal systematicity of languages and thematizes the epistemological conflict (rather than attempting to overcome it) between sociolinguistic approaches, on the one hand, and theoretical and acquisitional approaches, on the other.

Let us therefore start with repertoires, socio-linguistically understood, and those who use them.

2. KEY NOTIONS TO UNDERSTAND NEW MIGRATIONS

The linguistic repertoires dealt with in this contribution are those used by individuals whose migratory route starts in sub-Saharan Africa, crosses the Mediterranean Sea and lands in Europe, often passing through the Sicilian coasts. In fact, a long reference will be made here to studies conducted at the University of Palermo or that I am currently conducting in collaboration with this university. In this research context, much emphasis is placed on the need to avoid labels referring to migrants' legal status (such as refugee, asylum seeker, economic migrant, illegal migrant, etc.), which are irrelevant to understanding the new linguistic of migration dynamics. Generic labels such as "new migrants" and "new migration" are preferred to achieve this purpose, where the adjective "new" refers not only to the time elapsed since their arrival in Europe, but to the characteristics of the migratory paths and individual profiles, which show specific features compared to those observed a few decades ago¹.

Unlike other past migratory experiences, even in the recent past, new migration is a largely individual and male mobility that follows articulated and fragmented paths of varying duration and has weak links with Europe (i.e., there are no migratory networks catalysing new flows). It is a typically unplanned

1. Mari D'AGOSTINO, "Multilingual young African migrants : Between mobility and immobility", in *Exploring (im)mobilities: language practises, discourses, imaginaries and narratives*, Anna DE FINA and Gerardo MAZZAFERRO (eds.), Bristol, Multilingual Matters, 2021, p. 17-37.

journey, built step by step and including numerous more or less deliberate stops. In her recent study on the new migrant population in Palermo, Mari D'Agostino singled out, among those discussed in the existing literature, three core concepts to describe this journey, involving space in various senses: trajectory, digital connections and immobility².

The notion of trajectory refers to the fact that migration should not be understood as a linear path from A to B, through which people are automatically displaced to a different place from where they departed. Rather, we are dealing with multiple and multidirectional trajectories, appropriately defined as "open spatiotemporal processes, with a strong transformative dimension"³. Along these complex paths, often built on previous and dense internal mobility (to study in another country or city; for work; to get married), linguistic repertoires (as well as writing experiences) are enriched and rearticulated⁴.

In contrast to the past, the migratory experience relies heavily on digital media in terms of planning, information exchange, before, during and after departure. This fosters the creation of transnational networks that facilitate movement within Europe, thus compensating for the absence of migratory networks. The use of digital technologies indicates a portability of belonging networks and the possibility for "connected migrants", as Dana Diminescu defined them, to maintain a sense of co-presence, of being here and

2. EAD., *Noi che siamo passati dalla Libia. Giovani in viaggio fra alfabeti e multilinguismo*, Bologna, Il Mulino, 2021, p. 93-111.

3. Joris SCHAPENDONK, Ilse VAN LIEMPT, Inga SCHWARZ, Griet STEEL, "Rerouting migration geographies: Migrants, trajectories and mobility regimes", in *Geoforum*, n° 116, 3, 2018, p. 211-216. See also Michael COLLYER, "Stranded migrants and the fragmented journey", in *Journal of Refugee Studies*, n° 23, 3, 2010, p. 273-293; Michael COLLYER and Hein DE HAAS, "Developing dynamic categorisations of transit migration", in *Population, Space and Place*, n° 18, 4, 2012, p. 468-481; Heaven CRAWLEY, Franck DÜVELL, Katharine JONES, Simon McMAHON and Nando SIGONA, *Destination Europe? Understanding the dynamics and drivers of Mediterranean migration in 2015*, MEDMIG Final Report, www.medmig.info/research-brief-destination-europe.pdf

4. Mari D'AGOSTINO and Egle MOCCIARO, "New migration processes and new frontiers for linguistic research", in *Language and literacy in new migration: Research, practice and policy*. Selected papers from the 14th Annual Symposium of LESLLA (Literacy Education and Second Language Learning for Adults), Palermo, 4th-6th October 2018; EAD. (eds.), Palermo, University of Palermo Press, 2021, p. 29-50.

there at same time⁵. In this context, movement takes place within a variety of places and social spaces, even virtual spaces, of departure and arrival⁶.

Compared with the complexity of the trajectory and the connections that characterise it, the third core notion may appear discordant. In fact, new migratory flows clash in a dramatic and generalised way with migration policies that drastically limit mobility. Glick Schiller and Salazar used the label “mobility regime” to refer to the role of policies, approaches, actions and perceptions in constructing the division between freedom of movement and illegality of movement⁷. Immobility manifests itself in various forms of segregation, occurring in connection houses (i.e., temporary places of gathering and shelter for migrants during their journey), in prisons in Niger and Libya and, then, in the isolation of hostels for asylum seekers in Europe, which may continue for many months after landing by boat⁸.

3. PLACES AND LANGUAGES

Linguistic repertoires are articulated in a complex way against the background sketched in section 2. Starting with the points of departure of the journey, sub-Saharan Africa is characterised by a high degree of societal

5. Dana DIMINESCU, “Connected migrants: an epistemological manifesto”, in *Social Science Information*, n° 47, 4, 2008, p. 565-579.

6. On digital practices, see Jannis ANDROUTSOPOULOS, “Networked multilingualism: some language practices on Facebook and their implications”, in *International Journal of Bilingualism*, n° 19, 2, 2015, p. 185-205; Ana DEUMERT and Kristin Vold LEXANDER, “Texting Africa: writing as performance”, in *Journal of Sociolinguistics*, n° 17, 4, 2013, p. 522-546; Koen LEURS and Sandra PONZANESI, “Connected migrants: encapsulation and cosmopolitanization”, *Popular communication*, n° 16, 2018, p. 4-20.

7. Nina GLICK SCHILLER and Noel B. SALAZAR, “Regimes of Mobility Across the Globe”, in *Journal of Ethnic and Migration Studies*, n° 39, 2, 2013, p. 183-200. A similar label is “bounded mobility”, which stresses that mobility is regulated, mediated and intrinsically linked to forms of immobility and unequal power relation: see Andreas HACKL, Julya Sophia SCHWARTZ, Miriam GUTEKUNST and Sabina LEONCINI, “Bounded mobility: an introduction”, in Miriam GUTEKUNST, Andreas HACKL, Sabina LEONCINI, Julya Sophia SCHWARTZ and Irene GÖTZ (éds), *Bounded mobilities. Ethnographic perspectives on social hierarchies and global inequalities*, Bielefeld, Transcript, 2016, p. 19-34.

8. Mari D'AGOSTINO and Egle MOCCIARO, “New migration processes and new frontiers for linguistic research”, *op. cit.*, p. 36.

multilingualism⁹, which is reflected in a generalised individual plurilingualism. Each individual has a varied linguistic repertoire, which may comprise three, four or even dozens of languages, dominated at different proficiency levels. This depends first and foremost on traditional mobility practices, such as exogenous marriages or the practice of family fostering of children. As a result, there can be more than one “mother tongue”, namely the mother’s language in the strict sense and the father’s language; the latter may not coincide with the former and may be learnt at the same time or only later, in the not infrequent cases where the father emigrates for work. In addition, there are other languages used outside the family, with friends, with neighbouring villages or at work, which often involve internal mobility. Both early learnt languages and additional languages include local languages with a low degree of standardisation and vehicular languages of wider use. The latter are historically used as lingua franca and include African languages such as Wolof, Mandinka and Pular; European languages from the colonial heritage, which generally have an official status, are the languages of schooling and are widespread even outside the school; and finally contact languages, i.e., pidgins, most typically pidgin English. It has been observed that, in many communities in this area, “The idea of ‘mother tongue’ and someone’s ‘first language’ has little relevance [...] [S]peakers use a number of different languages in different contexts, and live in multilingual families and multilingual neighborhoods. Their multilingual skills are part of their cultural lives and social integrity¹⁰”.

Growing up in highly multilingual contexts increases people’s familiarity with diverse ways of acquiring new language skills, frequently on the basis of very limited input, during different phases of their lives and in relation to different experiences. In this perspective, multilingualism (the one we are dealing with and multilingualism in general) is not the sum of full linguistic competences, but a set of mobile linguistic resources, activated in different

9. Approximately 30 percent of the world’s languages are spoken in Africa. See Kathleen HEUGH, “Multilingualism and education in Africa”, in *The Cambridge handbook of African linguistics*, H. Ekkehard WOLFF (ed.), Cambridge, Cambridge University Press, 2019, p. 577-600. See also Efurosibina ADEGBIJA, *Language attitudes in sub-Saharan Africa. A sociolinguistic overview*, Amsterdam, John Benjamins, 1994.

10. Friederike LÜPKE and Anne STORCH, *Repertoires and choices in African languages*, Berlin, Mouton de Gruyter, 2013, p. 77; see also Brigitta BUSCH, “Expanding the notion of linguistic repertoire: on the concept of Sprachenleben – The lived experience of language”, in *Applied Linguistics*, n° 38, 3, 2017, p. 340-358.

circumstances and not necessarily or permanently linked to ethnic identities or pre-established identity aspects¹¹. This is *multilingualism at the level of discourse*, that is, it concerns communicative situations as a whole, in which participants mobilise different linguistic resources that coexist and mix in the texts produced¹². To refer to this fragmentary mixture, Blommaert used the label “truncated repertoires”; the term “polylingualism” proposed by Jørgensen alludes to a similar situation¹³. According to some scholars, the fragmentary process of imitating and reproducing pieces of language grasped in such multilingual contexts can hardly be described in the canonical terms of acquisition. For example, Canagarajah and Wurr point out that for multilinguals “language acquisition involves learning how to align one’s language resources to one’s needs and situations, rather than aiming to achieve a target-level of competence¹⁴.” This view of multilingualism and of multilingual speakers’ acquisition strategies is highly relevant to understanding how repertoires increase during mobility.

4. MULTILINGUALISM ON THE MOVE

D’Agostino identified five directions along which migrants’ repertoires increase through mobility, as well as immobility, i.e., in the temporary communities in which they are segregated in Africa and Europe:

- Addition of new languages, both of wide circulation (e.g., Wolof, Mandinka, Fula; English, French; pidgin, especially Nigerian pidgin) and of more restricted circulation.

11. Friederike LÜPKE and Anne STORCH, *Repertoires and choices in African languages*, *op. cit.*, p. 2.

12. Mari D’AGOSTINO, *Noi che siamo passati dalla Libia*, *op. cit.*, p. 39.

13. Jan BLOMMAERT, *The sociolinguistic of globalization*, Cambridge, Cambridge University Press, 2010; J. Normann JØRGENSEN, “Polylingual languaging around and among children and adolescents”, in *International Journal of Multilingualism*, n° 5, 3, 2008, p. 161-176.

14. A. Suresh CANAGARAJAH and Adrian J. WURR, “Multilingual communication and language acquisition: new research directions”, in *The Reading Matrix*, n° 11, 1, 2011, p. 1-15. The analysis proposed by Canagarajah and Wurr stems from Lachman Mulchand KHUBCHANDANI, *Revisualizing boundaries: a plurilingual ethos*, New Delhi, Sage, p. 1997.

- Addition of different varieties of the same language of wide circulation (e.g., Senegalese Wolof is added to Gambian Wolof).
- Reactivation of skills that have long been inactive, e.g., languages that were part of the early childhood repertoire.
- Initiation of literacy processes (numeracy, reading, writing), frequently in non-formal contexts, e.g., among pairs and/or in different languages, e.g., Arabic.
- Re-functionalisation, for other purposes, of skills already acquired; in particular the use for communicative needs of strings of sounds memorised in the learning phase and/or daily recitation of the Qu'ran¹⁵.

In Italy, the plurilingual repertoires are functional to the communicative interchanges in the reception centres, which are in fact multilingual spaces fostering polylingual interaction. These linguistic mosaics often emerge in migrants' narratives, as in the following passage from a conversation with a Burkinabe learner, who had been in Italy for 24 months at the time of the interview, conducted in Italian and adapted for the purposes of this article¹⁶:

(1) Narrative by a Burkinabe learner

MLG: Here I don't use Bissa because I haven't met anyone speaking Bissa.

INT: But you speak French.

MLG: I always use French and also Italian. [...]

MLG: Where I work, here in Palermo, they speak Italian, more than French.

INT: Yes, sure, but do you speak French with the other guys who speak French?

MLG: Yes, even if I don't speak good French. In my country, I used to speak Bissa and Mòoré. Because in my village I didn't study at the French school. But when I arrived here in Italy, I didn't find anyone who spoke my language. I had to use French, that's why I now understand a bit more French than I used to. My understanding of French started here, in Italy. [...]

15. Mari D'AGOSTINO, *Noi che siamo passati dalla Libia, op. cit.*, p. 116.

16. Egle MOCCIARO, *The development of L2 Italian morphosyntax in adult learners with limited literacy*, Palermo, University of Palermo Press, 2020, p. 85-86. In addition to English translation, adaptation consisted of the removal of all conversational markers that characterised the original transcription and the addition of punctuation to help reading.

MLG: I can say that I also learnt the Italian language. I can say that I know the name of many things in Italian, more than in French.

MLG (these are the initials of his name) claims to speak Italian, and in fact the conversation with the interviewer (INT) was quite effective on a functional level: he learnt to activate this resource in the context requiring it. However, of course, the frequency, formal complexity and communicative effectiveness of the various “pieces of competence” are a measure of the intensity of the communicative exchanges in which they originated. In the new migratory contexts, exposure to Italian is particularly sporadic and fragmentary. The input in Italian is often only the so-called foreigner talk, i.e., the simplified form of Italian typically used by professionals in the hosting centres; or it may be the Italian used by other migrants as a lingua franca. This may still enrich migrants’ linguistic mosaic with new tiles that can be used in basic communication (see “the name of many things in Italian” in the excerpt above). However, the scarce and often non-existent relationship with the locals results in a great scarcity of opportunities to practise a new language and to use reality as a learning environment. Hence, the development of the local language, when it does occur, is very slow and, even some time after arrival, migrants’ comprehension and production skills may remain very poor. Moreover, input in the local language can be further reduced by lack of access to written texts, which results from the low or no literacy skills, frequent in the context in question¹⁷.

While Italian is only marginally present in the repertoires we are considering, the other local language, Sicilian, is completely absent. Being partly proficient in it only 20 years ago, in a different migratory scenario, was the emblem of integration into the local community. In the current situation of segregation and reduced contact, Sicilian is a language spoken only by and among locals, “they-code”, so to speak, that excludes others. The following extract comes from an interview conducted with MLG two years after the one

17. A large-scale study conducted in 2017 and 2018 in Palermo showed that about 30% of the 774 participants, both newcomers and medium- or long-term residents, proved not fully literate in any of the home languages of their repertoires. The study is reported in Mari D’AGOSTINO and Angelo LO MAGLIO, “Profili dei migranti: competenze linguistiche e alfabetizzazione”, in Mari D’AGOSTINO (ed.), *La forza delle lingue, nella migrazione e nella inclusione*, Palermo, University of Palermo Press, 2018, p. 23-29.

reported in (1). As in the previous case, the interview has been translated here and adapted for the purposes of this work¹⁸:

- (2) Narrative by a Burkinabe learner
 INT: And do you understand Sicilian?
 MLG: No, I don't understand Sicilian [...] something, little, mmh I can say no [...]
 INT: But do you happen to have someone speaking to you in Sicilian?
 MLG: No, because they mix, they say 'ciao compa' ((hi bro)), they mix a bit [...]
 INT: People you worked with, aren't they Sicilian?
 MLG: No, they are... they speak Sicilian, they are Sicilians
 INT: And yet, when they speak to you, do they only speak Italian?
 MLG: Italian, but they also speak Sicilian among themselves [...]
 INT: Were there Sicilians who played ((football)) at the Foro italoico?
 MLG: Yes, yes, there are
 INT: And did they speak Sicilian among themselves?
 MLG: Yes, they speak Sicilian too [...] but they don't speak Sicilian with us, because we don't understand Sicilian [...] that's why, when they speak with us, they speak Italian [...] but they use bad Sicilian words, but I don't remember [...] they want to speak badly of us.

A mirror of the languages used or not used by migrants, especially those who are young (even minors) or young adults (18-30 years old) consists in digital practices on social media. Here we find a polylingual dimension similar to that observed in reception centres, as spontaneous digital interaction takes place simultaneously in several languages. These are of course English and French (depending on the user's origin), but also African languages, especially the most widely spoken ones, while those with a low number of speakers are significantly underrepresented¹⁹. It is interesting and perhaps surprising that these multilingual writing practices involve not only competent writers,

18. Mari D'AGOSTINO and Egle MOCCIARO, "Palermo 2000–2020: Sicilian in old and new migrations", in Francesco Goglia and Matthias Wolny (ed.), *Italo-Romance dialects in the linguistic repertoires of immigrants in Italy*, Cham, Palgrave Macmillan, 2022, p. 39.

19. Friederike LÜPKE, "African(ist) perspectives on vitality: fluidity, small speaker numbers, and adaptive multilingualism make vibrant ecologies (Response to Mufwene)", in *Language*, n° 93, 4, 2017, p. 275-279, pointed out that languages with limited geographical distribution and low number of speakers not suitable to be used in digital communication, which is translocal in nature. See also Ana DEUMERT and Kristin Vold LEXANDER, "Texting Africa: writing as performance", *op. cit.*

but also those who are new to writing. In (3), we can observe an interaction initiated by a young Senegalese emerging writer, whose pseudonym is Yero²⁰:

(3) Facebook interaction of a young migrant with emerging literacy		
IP	je salut tout mes amis la vie c'est ça je suis fière de tous le monde	
RPs		
Friend 1	on te salue toi aussi frère	'I greet you too, brother'
Yero	merci star	'thanks, star'
Friend 2	FRIEND 2 BOROM SISILIA	'FRIEND 2 FROM SISILY'
Yero	Boy bamba samahart	'My friend, the brave' (= <i>samaharit</i> , Wolof)
Friend 2	La yalla def déh	'My God accept it' (Wolof)
Friend 3	COURAGE BRO.ON TE SALUT	'COME ON BRO. I GREET YOU deeply'
Yero	merci star nakal dagabak (= <i>dangabah</i> , Wolof)	'thanks star, how are you' / 'deeply'
Friend 4	Yé broh	'Yes, bro' (= brother)
Yero	merci bro	'thanks bro'

The opening post (IP, initiative post²¹) is rather complex on a formal level and indeed incongruent with Yero's writing skills, who has in fact copy-pasted it from a friend's wall – common practice on Facebook. The post is followed by several short and rather stereotyped comments (RPs, replica posts) in different languages. Indeed, in these contexts, Yero finds the space for activating an informal literacy process, through holistic imitation practices, reinterpretation and reuse of pieces of written language that, in his perception, convey meaning.

5. CROSSING THE EPISTEMOLOGICAL BORDERS: OPEN QUESTIONS

How these polylingual practices work from a strictly linguistic perspective (i.e., acquisitional and structural) rather than a purely sociolinguistic one is yet to be figured out.

20. Mari D'AGOSTINO and Egle MOCCIARO, "Literacy and literacy practices": plurilingual connected migrants and emerging literacy", in *Journal of Second Language Writing*, n° 51, March 2021, 100792, p. 10.

21. Jannis ANDROUTSOPOULOS, "Networked multilingualism: Some language practices on Facebook and their implications", *op. cit.*

Here, linguistics and sociolinguistics are sometimes in conflict. In a nutshell, this is because the former very often simply ignores the context linguistic facts (even those concerning the development of additional languages) are produced in, hence their sociolinguistic coordinates. On the other hand, sociolinguistics explicitly accuses generalist and acquisitional scholars of anchoring their descriptions to a rigid notion of competence, which is by definition monolingual. On closer inspection, sociolinguists' arguments seem more precisely aimed at theoretical linguistics formal approaches and, in particular, those pertaining to a generativist matrix. The question is answered as soon as we move away from formal approaches and place ourselves in the perspective – anything but new or limited in use – of emergentist or usage-based models. Rather than a competence-based approach, these models adopt a performance-based or a discourse-based approach to language description, proposing that language continuously emerges from speakers' actual utterances, from discourse²². This is well summarised by Joan Bybee, who writes that “linguistic structure is viewed as emergent – governed by certain regular processes, but always changing as it is re-created in the individual and in specific usage situations”²³.

The relevance of usage-based models for the analysis of plurilingual repertoires is not an entirely new observation. However, the paradigm shift called for by scholars such as Canagarajah and Wurr to overcome the monolingualism bias (a recent invention even in the West)²⁴, remains, as far as I know, inconsequential,²⁵ even in research areas that should in principle be sensitive to such calls²⁶. Although based on notions such as discourse and

22. Paul J. HOPPER, “Emergent grammar”, in *Berkeley Linguistic Society*, n° 13, 1987, p. 139-157; Joan BYBEE, “From usage to grammar: the mind's response to repetition”, in *Language* n° 82, 4, 2006, p. 711-733.

23. Joan BYBEE, “Usage-based theory and exemplar representation”, in *The handbook of construction grammar*, Thomas HOFFMAN and Graeme TROUSDALE (ed.), Oxford, Oxford University Press, 2013, p. 50.

24. A. Suresh CANAGARAJAH and Adrian J. WURR, *op. cit.*, p. 9.

25. This is although Vivien Cook's early proposal of the notion, of enormous heuristic relevance, of “multicompetence” to describe the coexistence of more than one language in the mind of a single individual. See Vivien J. COOK, “The poverty-of-the-stimulus argument and multi-competence”, in *Second Language Research*, n° 7, 2, 1991, p. 103-117.

26. Alongside US-based emergentism *à la* Bybee, we can mention the European functionalist-inspired acquisitional research that, since the 1980s, has reconstructed the grammars of interlanguages from a far from discretising and target (hence,

continuum, the usage-based conception of language is still, in both the generalist and acquisitional spheres, essentially monolingual, if not in intention at least in descriptive practice²⁷. Polylinguals' speech, which is the subject of this article (and in fact plurilingualism in general) suggests the languages coexisting in a speaker are not disconnected islands: they are always in contact and form a continuum rather than a sum (a "multilingualism at the level of discourse" as D'Agostino described it). This continuity could result in a "grammar of mixed languages"²⁸, constructed in interaction and in actual discursive practices. A usage- and discourse-sensitive analysis should therefore be able to include and systematise repertoires variation, mobility and fluidity. "How do we bridge this gap, then?"²⁹ asks Heike Wiese, who, in recent years, has been trying to take the notion of repertoire beyond the boundaries of sociolinguistics and operationalise it in the description of language systems. As a research question, she wonders how to account for grammatical patterns and structural systematicity while eliminating rigid and monolingual linguistic boundaries and proposes that grammatical systems can be built on communicative situations that do not presuppose language borders. These are called "comm-sits" and allow discourse to be analysed from the point of view of the constructions that do emerge there, regardless of their classification in a specific ("named")

competence) based perspective; see Wolfgang KLEIN and Clive PERDUE, "The basic variety (or: couldn't natural languages be much simpler?)", in *Second Language Research* n° 13, 4, 1997, p. 301-347. As for Italy, see the typologically inspired research conducted by the Pavia school, whose results are summarised in Anna GIACALONE RAMAT (ed.), *Verso l'italiano, Percorsi e strategie di acquisizione*, Roma, Carocci, 2003.

27. As far as second language acquisition is concerned, this can be partly linked to another methodological limitation, which concerns sample selection. In fact, much research is essentially based on convenience samples largely consisting of the so-called WIERD populations (Western, Industrialised, European, Rich, Democratic, see Joseph HENRICH, Stephen J. HEINE and Ara NORENZAYAN, "The weirdest people in the world?", in *Behavioral and Brain Sciences*, n° 33, 2-3, 2010, p. 61-83), which are easier to select and study, but hardly representative when measured on a global scale (see Sible ANDRINGA and Aline GODFROID, "Sampling bias and the problem of generalizability in applied linguistics", in *Annual Review of Applied Linguistics*, n° 40, 2020, p. 134-142).

28. A. Suresh CANAGARAJAH and Adrian J. WURR, *op. cit.*, p. 10.

29. Heike WIESE, "Communicative situations as a basis for linguistic systems: Integrating linguistic multi-competence with grammatical structure", in *Working Papers in Urban Language & Literacies*, n° 287, 2021, p. 5.

language (e.g., the systematic absence of plural markers in market language³⁰). In this sense, “grammatical systems can transcend ‘language’ borders³¹”.

This is certainly a fascinating and promising theoretical proposal, which could also offer insights into the description of the repertoires considered here and the space occupied in them (if any) by Italian-based segments. Elsewhere, we proposed the provisional label of “truncated acquisition” for the fragmented development of Italian in a migration context, which of course paraphrases Blommaert’s truncated repertoire³². Truncated acquisition is acquisition seen from the perspective of the communicative spaces available in contexts of (im) mobility. An acquisition that is undoubtedly imperfect and fragmentary if we only observe its products (i.e., Italian interlanguages). However, in the linguistically composite space inhabited by migrants, fragments of local languages mingle with other, more or less extensive, fragments of their repertoires. Therefore, from the process perspective, we are dealing with new pieces enriching the polylingual mosaic. These new pieces can be observed from the perspective of their acquisition, i.e., as constituting an autonomous system, although fragmentary and provisional. Alternatively (and/or additionally), they can be integrated in a broader construct, the polylingual speech, trying to assess whether it is possible to trace recurring patterns (whether functional or grammatical). The need to find systematicity within this construct will certainly open avenues for new research.

Egle MOCCIARO
Masaryk University, Brno

30. Heike WIESE, “Overcoming language borders in structural analysis”, Plenary talk at *SLI2022. LV Congresso internazionale della Società di Linguistica italiana*, Brixen, 8-10 settembre 2022.

31. Heike WIESE, “Communicative situations as a basis for linguistic systems”, *op. cit.*, p. 22.

32. Mari D’AGOSTINO and Egle MOCCIARO, “New migration processes and new frontiers for linguistic research”, *op. cit.*, p. 48; Jan BLOMMAERT, *The sociolinguistic of globalization*, *op. cit.*

Utopie et migrations : inégalités, agonisme et recherche biographique

RÉSUMÉ

Ce texte porte un regard critique sur les politiques migratoires de l'Union européenne qui criminalisent des mobilités humaines, déterritorialisent les frontières pour mieux les contrôler, tout en soulignant les inégalités de départ entre pays et citoyens du monde. La recherche biographique est ensuite proposée comme un outil de recherche-action sur les dialogues possibles entre différentes positions de sujet. Grâce à ses effets formateurs, transformateurs et d'action civique, la recherche biographique est présentée comme une technique et une éthique d'hospitalité capables de construire une altérité utopique vers l'interconnaissance, la prise de conscience politique et la justice sociale.

Mots-clés : migrations, recherche biographique, Europe, interculturalité, hospitalité.

ABSTRACT

This text takes a critical look at EU migration policies that criminalize human mobility, deterritorialize borders to better control them, while highlighting the initial inequalities between countries and citizens of the world. Biographical research is then proposed as a research-action tool on possible dialogues between different subject positions. Thanks to its formative, transformative and civic action effects, biographical research is presented as a technique and ethics of hospitality capable of achieving a utopian otherness towards interknowledge, political awareness and social justice.

Keywords: migrations, biographical research, Europe, interculturality, hospitality.

* ** *

Les migrations dans le contexte européen et mondial actuel constituent un défi sans précédent à la gouvernance des populations, des territoires, et un défi pour les politiques culturelles et identitaires. La politique des migrations européenne est celle d'une liberté de circulation structurellement différenciée qui institutionnalise des pratiques d'exclusion, discrimination et racisme contraires à ses valeurs idéalisées et consacrées dans la charte de l'Union européenne (UE). Dans le présent texte, je propose d'analyser les contributions de la recherche biographique aux études migratoires, tout en me penchant sur

deux questions centrales : l'inégalité sociale structurelle entre migrants et non-migrants, et l'échelle ou la portée des expériences personnelles racontées sur le terrain de la recherche biographique. Cette démarche s'applique simultanément aux contenus et aux formes des dispositifs de la recherche biographique en proposant, à la fois, une analyse et une méta-analyse qui gardent comme horizon une conception agonistique-utopique des relations entre humains.

TENDANCES GÉNÉRALES

La période historique qui va de la création de la communauté européenne de l'après-guerre jusqu'à aujourd'hui correspond à un temps d'accélération des mobilités humaines. Celles-ci sont concomitantes aux reconfigurations géopolitiques mondiales consécutives à la fin des empires coloniaux européens (surtout en Afrique) et au développement capitaliste de l'économie. Plus récemment, des centaines de milliers de Syriens, d'Irakiens, d'Érythréens, d'Afghans ou de Somaliens ont fui leur pays pour rejoindre l'Europe, non seulement à la recherche de meilleures conditions de vie, mais aussi fuyant les guerres, persécutions, famine. La majorité de ces populations n'est pas accueillie par les pays européens mais par les pays frontaliers, ce qui crée une tension et un renforcement des politiques de frontière et identitaires, lesquelles se confrontent à des questions de droit international, humanitaires et civilisationnelles. Alors, de quelle Europe parlons-nous, et pour quels citoyens ?

Il faut souligner, avec Étienne Balibar, que le régime de l'Europe de Schengen et du monde contemporain est celui d'une liberté de circulation *structurellement différentielle*. À cela correspond une déterritorialisation des frontières¹ :

[...] de façon tantôt bruyante, tantôt sournoise, *les frontières ont changé de place*. Alors que traditionnellement, et conformément à leur notion juridique aussi bien qu'à leur représentation « cartographique » incorporée à l'imaginaire national, elles devraient être *au bord du territoire*, marquer le point où il cesse d'exister, il apparaît que les frontières et les pratiques institutionnelles correspondantes se sont transportées *au milieu de l'espace politique*².

1. Étienne BALIBAR, *Nous, citoyens d'Europe ? Les frontières, l'État, le peuple*, Paris, La Découverte, 2001.

2. *Ibid.*, p. 175, italiques de l'auteur.

Au-delà des frontières territoriales géographiques et plutôt dans une cartographie historique de rapports de pouvoirs, l'Europe qui se ferme aux populations migrantes non européennes impose ses limites politiques migratoires au-delà des mers, à l'image surréaliste de la peinture de l'horloge fondante de Salvador Dali. Les frontières sont repoussées, et parallèlement la mémoire des empires coloniaux se prolonge à travers les territoires et les générations.

Dans le même temps, face aux tendances démographiques au sein de l'UE, le solde migratoire est l'élément principal de croissance de la population depuis le début des années 1990. Et c'est dans les années 1990 que la politique européenne d'immigration et d'asile est véritablement née, dans le sens d'un renforcement de l'Europe forteresse. C'est-à-dire que la population au sein du vieux continent est de plus en plus diversifiée du point de vue ethnique, culturel, religieux, linguistique, mais que les politiques nationales se heurtent à une conception figée des identités ou, du moins, à une vision plutôt paternaliste ou défensive des différences culturelles au sein de l'Union européenne et des différents pays européens. Ce débat, bien évidemment, est loin d'être aisé et pacifique. Et notre expérience de travail fondée sur des méthodes de la recherche biographique nous offre des outils d'analyse des enjeux subjectifs et intersubjectifs des rencontres interculturelles entre Européens et non-Européens, entre citoyens nationaux en règle et citoyens migrants dont les mobilités sont criminalisées.

Nous analyserons ici deux questions centrales de la recherche biographique sur les migrations et entre populations migrantes : l'inégalité sociale structurelle, et l'échelle ou la portée des expériences personnelles racontées. Cette démarche s'applique simultanément aux contenus et aux formes des dispositifs de la recherche biographique en proposant, à la fois, une analyse et une méta-analyse qui gardent comme horizon une conception agonistique-utopique des relations entre humains ; notamment, un vécu agonistique-utopique des interactions communicationnelles elles-mêmes, d'où peut naître un apprentissage commun sur le thème des migrations et sur les rapports humains dans la diversité.

Nous reprenons le concept d'agonisme de Chantal Mouffe qui le distingue de l'antagonisme se rapportant à une relation ami/ennemi : l'agonisme ne renvoie pas à la confrontation entre ennemis, mais à une confrontation opposant des « adversaires reconnaissant la légitimité de leurs revendications

respectives³ ». Jean Jacques Lecercle, dans le domaine de la sociolinguistique, entend également la communication humaine comme étant agonistique⁴. Agonisme et utopie sont des ingrédients majeurs des présupposés théoriques des méthodes biographiques en général et des ateliers biographiques en particulier. Le format circulaire de la communication, le travail en groupe, le langage en œuvre dans l'oralité spontanée et dans l'écoute de l'autre et de soi-même – surtout entre personnes de différentes cultures et origines – placent toujours les échanges entre les marges de la confrontation et de l'imagination d'un futur plus heureux ou harmonieux.

MIGRATIONS, INÉGALITÉS SOCIALES ET ALTÉRITÉ UTOPIQUE

Les migrations humaines, quelle que soit l'époque historique, sont le résultat itinérant d'inégalités structurelles mondiales. Du point de vue sociologique, les migrations comportent des tenants et des aboutissants économiques, politiques et légaux qui interfèrent directement dans la vie des individus et des sociétés. Plus qu'une mobilité géographique, les relations migratoires nord-sud, sud-sud, nord-nord, sud-nord indiquent les espaces et les flux de vies humaines à travers le temps et en fonction des cycles – traçant les racines historiques des migrations. De tels mouvements ne sont jamais conçus avec un plan d'organisation sociale en vue, mais sont la conséquence d'une tendance plus générale, sans auteur. De même, les conflits militaires, religieux et politiques entre régions du monde poussent les populations à des migrations volontaires et involontaires massives sans que leurs conséquences très concrètes aient été nécessairement prévues ni souhaitées. Et depuis quelque temps, les changements climatiques et ses effets sur l'accès à l'eau, sur l'agriculture et l'alimentation, mènent à des migrations internes et externes et au déplacement d'un nombre croissant de gens sur la planète. Une fois arrivés à une autre rive ou frontière, pourtant – si la mort ne les trouve pas sur la route –, ceux et celles qui migrent font face à quantité de défis et de difficultés qui complexifient encore le concept de migration et de migrant.e.

Dans le contexte historique présent, les cadres d'analyse des migrations globales et de leurs causes et conséquences représentent un énorme défi également

3. Chantal MOUFFE, *Agonistics: Thinking the World Politically*, Londres, Verso, 2010.

4. Jean-Jacques LECERCLE, *La Violence du langage* [1990], Paris, PUF, 1996.

pour la recherche biographique et narrative. Ce qui nous intéresse ici, ce n'est pas tant de comprendre une logique gestionnaire des mouvements de populations, ni même les politiques migratoires fortement associées à une vraie nécropolitique⁵ racialisée, mais l'expression humaine de ces expériences inhumaines rencontrées par beaucoup d'individus en processus migratoire. Les faits subjacents aux migrations d'aujourd'hui, comme les oppressions, exploitations, l'industrie de la guerre et des armes, le non-respect des droits et de la dignité humaine (au départ, pendant les voyages, à l'arrivée et au long des séjours dans un nouveau pays), font partie des récits de nos interlocuteurs, tout en rapprochant, dans les salles de rencontre des ateliers biographiques, ces différents mondes marqués par l'inégalité, l'histoire et la méconnaissance réciproque entre diverses positions de sujet.

Une analyse des migrations contemporaines souligne les inégalités fondatrices du système mondial basé sur le colonialisme, le capitalisme et une hégémonie culturelle occidentale qui fonctionne comme un mirage plus ou moins conscient pour globalisateurs et globalisés. Le sociologue Boaventura de Sousa Santos propose le concept de *ligne abyssale* pour désigner cette division cruciale entre zones du globe et populations⁶. Cette séparation est complexe et de géométrie variable, entre plusieurs « nords » et « suds » : pas seulement entre les deux hémisphères, entre le vieux continent et les territoires au-delà des mers de ses anciens empires, mais aussi entre zones sud situées au Nord – comme Lampedusa ou les îles grecques –, ou zones nord situées au Sud – comme l'Australie ou l'Afrique du Sud.

Une vision contra-hégémonique s'impose si nous voulons comprendre les grandes inégalités entre pays, populations et personnes que nous rencontrons dans nos recherches et ateliers biographiques. Plus que cela encore, un changement de perspective et d'expérience du monde est nécessaire pour pouvoir accéder à la vérité de l'autre qui vit une expérience limite, radicale, de migration. À partir d'une écoute très attentive et respectueuse des uns et des autres, les ateliers biographiques permettent de faire l'expérience inaugurale d'une voix écoutée. Pour beaucoup de personnes migrantes, qui se sentent

5. Achille MBEMBE, « Nécropolitique », in *Raisons politiques*, n° 21, 2006, p. 29-60. <https://doi.org/10.3917/rai.021.0029>.

6. Boaventura SOUSA SANTOS, « Para além do pensamento abissal: das linhas globais a uma ecologia de saberes », in *Revista Crítica de Ciências Sociais*, n° 78, 2007, p. 3-46.

en grande vulnérabilité et inaudibles dans la société, cette écoute et ces dialogues sont très libérateurs, tout en permettant à l'ensemble du groupe de vivre une communication dans laquelle les différences et le dialogue résistent à l'agonisme et aux incompréhensions : il s'agit, en fait, d'une expérience extra-quotidienne transformatrice des représentations ; une expérience formatrice de la solidarité et du respect dans la différence.

Le format des ateliers biographiques – circulaire, horizontal et équidistant – permet l'expérimentation d'une altérité empathique plus proche de l'Autre (l'autre de l'interlocution et l'Autre en majuscule de l'altérité avec soi-même). Une altérité utopique qui intègre la conscience des inégalités structurelles, de l'agonisme communicationnel, de la différence de statuts, et culturelle dans son rêve diurne⁷. Un rêve de dialogue, de possibilité narrative et de justice sociale. C'est dans la pratique de communication et de rapport à l'autre et aux histoires racontées pendant les ateliers que cette utopie se concrétise et transforme les narrateurs et narrataires. Nous avons déjà présenté le protocole de cette méthode de travail en groupe⁸ inspiré de l'exemple pratique d'auteurs travaillant dans le domaine de l'éducation et de la formation d'adultes, avec qui nous nous sommes aussi formée (notamment Marie-Christine Josso et Jeanne-Marie Rugira). De plus, l'expérience de recherche biographique entre populations d'origines très diversifiées, entre migrants et réfugiés ou personnes en demande d'asile, met en évidence la centralité d'une éthique de l'hospitalité⁹ dans les méthodes mêmes de recherche et de formation. Mais les ateliers, en particulier – en fonction du travail effectué en groupe et de ses effets systémiques et exponentiels –, renforcent encore cette éthique dans les pré-supposés théoriques, processus méthodologique et résultats pratiques sur les participants et la société.

7. Ernst BLOCH, *Le Principe espérance*, t. I, traduit de l'allemand par Françoise WUILMART, Paris, Gallimard, 1976.

8. Elsa LECHNER, « Oficinas de trabalho biográfico: pesquisa, pedagogia e ecologia de saberes », in *Educação e Realidade*, vol. 37, n° 1, 2012, p. 71-85.

9. Daniel INNERARITY, *Éthique de l'hospitalité*, Québec, Presses de l'Université de Laval, 2010.

L'ÉCHELLE DU VÉCU ET DES RÉCITS : SAVOIRS D'EXPÉRIENCE,
RENCONTRES NARRATIVES ET ÉPISTÉMOLOGIE CIVIQUE

Les ateliers biographiques sur le thème des migrations sont un espace-temps de production de récits privés sur des faits collectifs par excellence. Les contenus substantifs y sont partagés et les codes de communication en jeu ne sont jamais complètement singuliers et individuels, pas même s'il s'agit d'un témoignage privé sur une expérience unique. Depuis le début de l'histoire des travaux sociologiques consacrés au biographique (École de Chicago et courants européens), nous savons que l'échelle *micro* des narrations personnelles correspond à une capsule de significations sociales, politiques et biopolitiques qui intéressent les scientifiques et les analystes sociaux¹⁰. Le biographique est toujours politique et sociologique en ce qui concerne les expériences racontées, mais aussi dans les dispositifs communicationnels de partage d'informations/narrations, et dans les compétences d'écoute et de responsabilité des narrateurs. De la même façon, un groupe de partage d'expériences de migration n'est pas sans signification sociopolitique, car à l'isolement et à la vulnérabilité de ce vécu et de ces personnes, le dialogue et l'ensemble des participants apportent une écoute et une compréhension respectueuse assez rares dans la vie quotidienne. Donc, aussi bien les narrations que les expériences racontées, et le dialogue en groupe pendant les ateliers, élargissent l'échelle d'impact et d'analyse des témoignages privés.

Le savoir d'expérience produit dans ces groupes de parole et d'écoute, de dialogue, a une portée publique importante. Le statut épistémologique des récits et des témoignages partagés devient civique par les énonciations elles-mêmes et dans les négociations de sens discutées au sein des ateliers. Par le moyen de cette dimension *meso* des groupes et du dialogue, le sens *micro* des récits produits touche une dimension utopique de l'humain universel au-delà de toutes les langues, cultures, religions, âges, genres, sexes, savoirs, pouvoirs, compétences communicationnelles. Cela construit également un partage d'expériences du monde entre migrants différents et entre migrants et chercheurs, à travers une méthodologie de travail nécessairement collaborative et participative. Celle-ci intègre, à la fois, les potentiels et les limites méthodologiques dans le but conscient de rapprocher différentes représentations, vécus

10. Franco FERRAROTTI, « Sur l'autonomie de la méthode biographique », in *Sociologie de la connaissance*, Jean DUVIGNAUD (dir.), Paris, Payot, 1979, p. 131-152.

et récits de sujets-citoyens du monde, malgré et grâce à leur grande diversité. La reconnaissance de l'agonisme du langage et de la communication entre humains ne nie pas l'expérience de transformation au contact de l'Autre dans ces ateliers. Les statuts sociaux et légaux des uns et des autres sont certainement différents et inégaux. Et le temps et l'espace extra-quotidiens des ateliers n'annule pas les vulnérabilités et violences de la migration. Mais il n'est pas insignifiant, pour les narrateurs et narrataires des ateliers biographiques, de se parler, d'écouter les autres et de s'écouter soi-même dans la production d'un savoir partagé dans un monde de clivages, frontières closes, barrages symboliques, psychologiques et culturels qui se ferment à la possibilité de construction d'un « peuple à venir¹¹ ».

On peut donc dire que la dimension d'utopie concrète de la recherche biographique, notamment des ateliers biographiques, se trouve dans cette échelle *meso* et *macro* de l'altérité en action, tout en faisant appel à de nouvelles connaissances, apprentissages réciproques, prises de conscience et de responsabilité sociale de tous les participants.

L'échelle des analyses et les rêves concrets des sujets sociaux sont importants ici pour comprendre les dimensions métropolitaines, coloniales et archipéliques¹² des temps et des espaces vécus, aussi bien que la portée constructive de l'écoute et des productions de récits. Tous deux – rêves et échelles – revêtent également de l'importance pour l'analyse des ateliers comme des îlots sociologiques d'expérimentation civique et interculturelle, et de la citoyenneté globale comme concept et pratique vécue différemment en fonction des sujets. Les circonstances de vie et les contextes souvent mortifères des migrations contemporaines affectent les désirs et les projets individuels dont la possibilité d'action est limitée par la loi, le droit, les effets de la migration. Mais la parole, l'écoute et le partage se révèlent porteurs d'espoir et d'avenir.

11. Liane MOZÈRE (dir.), « Gilles Deleuze et Félix Guattari : Territoires et devenirs », numéro spécial de *Le Portique*, revue de philosophie et de sciences humaines, n° 20, 2007, <http://doi.org/10.4000/leportique.1350>

12. Édouard GLISSANT, *Introduction à une poétique du divers*, Paris, Gallimard, 1996.

LA CONTRIBUTION DE LA RECHERCHE BIOGRAPHIQUE

On peut regrouper le potentiel de la recherche biographique en trois grands domaines, en reprenant une classification proposée par Gaston Pineau à la fin des années 1990, qui renvoie à ses effets formateurs, transformateurs et d'action sociale¹³. La contextualisation de la dimension formative du travail biographique se fonde sur ses autres dimensions de transformation et d'action.

Tout d'abord, la recherche biographique produit des effets formateurs en mettant en contact des sujets sociaux au sein de rencontres improbables. Elle établit également ce contact à travers un intérêt pour la vie de quelqu'un, pour ses histoires et ses expériences, intérêt qui se traduit par une écoute attentive et respectueuse des récits biographiques, tels qu'ils sont produits et sans jugement. Très souvent, une telle écoute permet aux sujets de s'exprimer sur eux-mêmes et sur leur vie, ce qui est véritablement inaugural. Ce fait est crucial pour les gens ordinaires qui ne valorisent généralement pas leurs expériences, ni ne font confiance à leurs compétences linguistiques ou de communication. De plus, l'énonciation permet la production de sens qui recadrent les expériences racontées, contribuent au dialogue avec l'autre et à l'expression d'une voix presque toujours inaudible et absente de l'espace public. Dans le cadre des projets de recherche que nous avons menés auprès des migrants et des réfugiés (émigrants portugais, immigrés au Portugal et réfugiés), cette dimension formative de la recherche avec et sur leurs trajectoires de vie était notoire, notamment dans la prise de conscience de leurs droits, des injustices institutionnalisées, du racisme et de la discrimination qui affectent leur vie quotidienne et leur horizon pour l'avenir. Rappelons ici que des entretiens menés, à la fin des années 1990, en région parisienne, avec des membres de la communauté portugaise émigrée, ont conduit l'un de nos interlocuteurs à se lancer dans l'écriture de son autobiographie. Cette écriture a donné lieu à trois volumes¹⁴ relatant son parcours biographique dans le village où il est né, à l'âge adulte à Lisbonne, puis en France où il a vécu plus longtemps et vit toujours. Pour les autres participants à cette recherche, le fait qu'ils racontent leurs expériences marquées par le départ – souvent clandestin – de leur pays d'origine, le parcours plein de dangers vers la France, le choc culturel et linguistique vécu dans le nouveau pays, l'exploitation

13. Gaston PINEAU, « Histoires de vie comme art formateur de l'existence », in *Pratiques de formation*, n° 31, 1996, p. 65-80.

14. Ces trois volumes composent l'autobiographie, inédite, de António Cravo.

par le travail et les conditions de logement précaires dans des bidonvilles ou chez les membres de la famille et les employeurs, leur ont permis d'attribuer un sens à ces expériences et de s'approprier l'histoire elle-même, grâce à ces mots qui ont formé un nouveau sens de soi pour chacun. Au niveau du groupe, voire de la communauté, ce travail biographique est aussi formateur par la construction de sens partagés autour d'une histoire commune des migrations, même si les itinéraires et les conditions de ces migrations sont différents. Les groupes peuvent même être très hétérogènes, comme ce fut le cas des groupes d'immigrés au Portugal que nous avons réunis dans un projet financé par la Fondation pour la science et la technologie¹⁵, avec des personnes de 12 pays différents participant aux ateliers biographiques que nous tenions à l'époque. En produisant des récits oraux et écrits sur leurs expériences de migration au sein du groupe, chacun a pu entendre les histoires des autres, se faisant ainsi une image plus large de la migration dans le monde, de l'immigration au Portugal et de leurs conditions de vie dans la ville de Coimbra. Spécifiquement dans ce cas, ils ont appris les droits, l'histoire, la géographie, la culture, les langues, les différentes religions, lors des ateliers biographiques. Mais plus que l'apprentissage de nouveaux contenus, le travail de groupe dans les ateliers et les cercles d'histoires permet de faire l'expérience de la participation à un véritable forum citoyen. Cela peut être compris comme une « communauté d'enquête ou de questionnement¹⁶ », ou comme une famille d'affinités pratiques, qui renforcent considérablement le sentiment d'appartenance et de reconnaissance sociale, si importantes pour les groupes et les personnes qui peuvent se sentir marginalisées, ostracisées et discriminées en raison de leur statut social, juridique, ethnique, religieux ou culturel. Par conséquent, la dimension formative de la recherche biographique a une portée non seulement individuelle mais aussi collective, et peut également contribuer à des recommandations pour les politiques publiques et institutions ayant un pouvoir de décision sur la vie des migrants et des réfugiés. En fonction des instruments méthodologiques spécifiques utilisés dans chaque recherche

15. Elsa LECHNER (dir.), *Rostos, vozes e silêncios: uma pesquisa biográfica colaborativa com imigrantes em Portugal*, Coimbra, Almedina, 2015.

16. Patricia SHIELDS, « The Community of Inquiry: classical pragmatism and public administration », in *Administration & Society*, vol. 35, n° 5, 2003, p. 510-538 ; Alison SCOTT-BAUMANN, « A Community of Inquiry: talking to Muslims », in *The Study of Islam within Social Science Curricula in UK Universities: Case Studies Volume # 1*, Max FARRAR (dir.), Centre for Sociology, Anthropology and Politics (C-SAP) to the Higher Education Academy's (HEA), 2010.

biographique (par exemple écriture autobiographique, photo-élicitation, représentations théâtrales improvisées à partir de récits de vie, récits d'expériences, etc.), de nouvelles compétences sont également acquises, puisque l'acceptation des modalités de participation à la recherche biographique crée les conditions de possibilité d'expression de ces mêmes compétences (écriture, performance, interprétation d'images, etc.).

Quant aux effets transformateurs de la recherche biographique, ils sont également observables à différentes échelles individuelles, collectives et sociales. Le potentiel de changement qu'offre la production narrative à la compréhension des histoires narrées est bien connu¹⁷. Le tissage d'un récit oral ou écrit transforme, en effet, les cadres et les sens attribués d'emblée aux expériences de vie. La traduction des expériences en mots (la mise en récit) favorise un effet déjà bien étudié, par exemple, par la linguistique, la psychanalyse et la clinique narrative. Et le choix même des mots utilisés, l'exercice du recours à la matérialité des langues, a aussi un impact sur les perceptions et la prise de conscience des thèmes abordés, tant pour ceux qui racontent que pour ceux qui écoutent ou lisent. Il ne s'agit pas seulement, bien sûr, de simples échanges de communication ou d'informations. Ce sont des récits d'expérience qui donnent un corps vivant aux mots utilisés. Elles touchent donc aussi, d'une manière ou d'une autre, la fibre humaine et sensible des narrateurs de l'histoire racontée et des narrataires qui peuvent l'entendre.

En plus du pouvoir des mots et de la production narrative (dont de nombreuses autres dimensions seraient pertinentes à analyser), le fait que n'importe qui puisse mener une recherche biographique en produisant de tels récits est également transformateur. Cela représente une certaine responsabilisation des citoyens ordinaires et une sorte de citoyenneté insurgée nécessaire à la santé des démocraties. Bien sûr, il existe des conditions de possibilité et d'impossibilité narratives (historiques, sociologiques, culturelles, etc.), mais potentiellement, la production narrative d'un récit de vie peut illustrer, informer et aider à comprendre, par exemple, une période ou un mouvement social donné. Un bon exemple est l'impressionnant rapport, « *De Mossoul à Alfeizerão en 6 000 mots*¹⁸ »,

17. Monique CHAPUT, Paul-André GIGUÈRE, André VIDRICAIRE, *Le Pouvoir transformateur du récit de vie. Acteur, auteur et lecteur de sa vie*, actes du 2^e symposium du Réseau québécois pour la pratique des histoires de vie, Paris, L'Harmattan, 1999.

18. Daud AL ANAZY, *De Mosul a Alfeizerão em 6 000 palavras*, Alcobaca, Relgráfica, 2016. Les citations en français sont traduites par nous.

publié en portugais par un jeune réfugié irakien qui, avec l'aide d'un enseignant portugais, a écrit son histoire de survivant au naufrage survenu pendant la traversée de la mer Égée, le 28 octobre 2015. Ils écrivent dans le prologue :

Écrire une histoire est toujours un exercice difficile. Écrire une histoire qui est la nôtre est encore plus difficile. Quand c'est fait à quatre mains, avec la barrière de la langue essayant d'arrêter le processus, cela semble être une tâche impossible. Mais, il n'y a d'impossibles que si nous ne les abattons pas. Il y a toujours un passage pour atteindre l'autre, pour laisser l'autre nous atteindre. Nous ne pouvons nous rencontrer que dans l'altérité. Ce n'est qu'alors que nous pourrons nous comprendre et nous accepter. La vie se révèle pleinement dans des situations extrêmes. C'est là que nous retrouvons, ou non, notre humanité. Cette histoire est destinée à être une histoire qui pourrait être racontée par n'importe lequel d'entre nous, dans des circonstances, des moments et des lieux différents. Notre seul souhait est que cela vous fasse vous arrêter et réfléchir un instant. Nous sommes tous, la plupart du temps, un dé jeté au hasard. Nous n'avons pas l'intention de donner une exposition gratuite de l'intimité, mais de donner un témoignage de ce que peut être une vie différente de celles que nous vivons normalement. (p. 7)

Et, dans l'épilogue (p. 79) :

La réalité de l'accueil des réfugiés au Portugal doit être abordée avec soin, détail et une grande précision afin qu'elle puisse nous donner l'image la plus précise possible de ce que nous faisons ou ne faisons pas. Alors laissons cette partie de l'histoire pour plus tard...

Un autre exemple paradigmatique nous aide à analyser le potentiel de transformation des récits autobiographiques : il s'agit du livre de Behrouz Boochani, *No friend but the mountains*¹⁹, écrit en langue farsi *via* un téléphone portable depuis la prison de l'île de Manus, en Papouasie-Nouvelle-Guinée, puis publié dans sa traduction anglaise. Boochani raconte son expérience en tant que Kurde dans l'illégalité, arrêté par le gouvernement australien. Mais, comme nous le savons, c'est une réalité vécue par de nombreux migrants, déplacés et réfugiés de notre époque. C'est-à-dire qu'elle n'est pas unique, encore moins rare, bien qu'elle soit absolument exceptionnelle dans son atrocité et son inhumanité. Boochani a pu produire ce récit dans des conditions extrêmes, risquant la mort s'il était pris, mais il l'a fait quand même. Son livre est une

19. Behrouz BOOCHANI, *No Friend but the Mountains*, Australia, Picador, 2018.

voix de témoignage, un acte de survie. Un récit poétique. Un cri de résistance. Un portrait saisissant de cinq années d'incarcération et de solitude. L'écriture de ce livre a été une libération pour Behrouz Boochani, même derrière quatre murs. Un exercice de la liberté dans une condition de privation de liberté. D'injustice. Pour l'auteur, ce fut une bouée de sauvetage, et pour ses lecteurs, il a servi une cause publique, politique et éthique.

L'écriture est une compétence que beaucoup de gens ne pensent pas avoir. Et l'écriture de soi est aussi une expression culturelle aux usages et sens très différents selon les contextes et les sujets. Outre la compétence, montrent Fabre, Jamin et Massenzio²⁰, il faut une « autorité » pour pouvoir écrire et faire connaître son histoire. Par conséquent, en évoquant le potentiel transformateur des récits biographiques, nous n'oublions pas ces grandes inégalités sociales entre les différentes personnes. Mais une fois que quelqu'un accepte le défi de participer à une recherche sur et avec les récits, on voit en quoi il s'agit d'une plate-forme de production, d'expression et d'analyse des différentes dimensions analytiques du biographique (macro, méso et micro). C'est ce qui s'est passé lors de nos ateliers biographiques avec des émigrés portugais dans plusieurs pays, dans lesquels, en acceptant de produire des reportages sur leur vie et leurs expériences, ils nous ont permis de produire conjointement des connaissances sur l'émigration portugaise (France, États-Unis, Brésil) et d'être une partie active de cette même production. La recherche biographique ne considère pas ses interlocuteurs comme des « informateurs professionnels » ou des cobayes d'étude, mais comme faisant partie du processus de recherche. Cette participation est, en elle-même, l'une des transformations induites par la création de groupes de travail mixtes qui réunissent des sujets sociaux presque toujours éloignés dans la vie quotidienne. Il y a encore une facette importante à mentionner dans les effets transformateurs de la recherche biographique, qui est le fait que l'exercice narratif sur un thème donné amène narrateurs et narrataires à des changements sur soi-même et la perception de l'Autre et du monde.

Donc, que ce soit au niveau individuel, collectif ou communautaire, la recherche biographique permet de jeter un pont entre les échelles micro, méso, macro des récits et de la production narrative (quel qu'en soit le type) et la société. Concrètement, un récit de vie peut faire prendre conscience des changements sociaux et politiques nécessaires. Un atelier biographique peut

20. Daniel FABRE, Jean JAMIN, Marcello MASSENZIO, « Jeu et enjeu ethnographiques de la biographie », in *L'Homme*, n° 195-196, 2010, p. 7-21.

produire des connaissances sur les conditions de vie des citoyens en relation avec des enjeux et des causes publiques. Il peut fournir des diagnostics sur différents domaines de la vie sociale à partir des expériences concrètes des narrateurs. Il agit directement sur les réformes à mener et aussi de manière très pertinente sur la participation sociale, car ce n'est pas la même chose de faire ou de ne pas faire ce travail de réflexion en groupe, qui porte des impacts sociaux.

Produire des récits d'expérience, travailler dans des ateliers et des cercles de conversation, mettre en œuvre des méthodologies participatives et biographiques crée alors de nouveaux ingrédients pour une pédagogie critique et la participation citoyenne. Ainsi, loin d'être une attitude dilettante et apparemment stérile centrée sur les egos, elle est proche de et constitue une action collective qui améliore les conditions de vie sociale dans leur ensemble. Pour que les connaissances produites par ces méthodes et actions puissent avoir un impact encore plus constructif sur les sociétés, il est nécessaire de rassembler des gens différents, des groupes, des institutions qui ne s'intéressent pas seulement à l'autre différent d'eux-mêmes, mais aussi à l'expérience de se regarder soi-même comme un autre. C'est-à-dire intégrer le rapport d'altérité dans une nouvelle manière d'habiter la vie et la planète. L'écriture autobiographique et l'écoute de récits biographiques sont des clés précieuses dans ce but.

Elsa LECHNER
CES Université de Coimbra

Facing Persistent Historical Narratives and National Stereotypes in the European Construction¹

ABSTRACT

National stereotypes may seem shallow. However, they are continuously used. What, at first glance, may just resemble a ludic interplay with long-existing national stereotypes constitutes an attempt to reflect on Europe's cultural complexity. It is the contention of this article that it is first key to be aware of how collective identity formation within Europe takes shape. National stereotypes are not at all historical constants, but the result of historical evolution in a particular context. To problematize and propose alternatives in the current transcultural context within Europe, a clear understanding and contextualization of the role of national stereotypes and the construction of national narratives and national myths is necessary. It is further relevant not to forget that the Other within Europe does not simply come from outside.

Keywords: national stereotypes, european construction, otherness.

RÉSUMÉ

Les stéréotypes nationaux peuvent sembler superficiels. Pourtant, ils sont utilisés en permanence. Ce qui, à première vue, peut ressembler à un jeu ludique avec des stéréotypes nationaux qui existent depuis longtemps constitue une tentative de réflexion sur la complexité culturelle de l'Europe. Cet article se propose de démontrer qu'il est d'abord essentiel d'être conscient de la manière dont la formation de l'identité collective en Europe prend forme, car les stéréotypes nationaux ne sont pas des constantes historiques, mais le résultat d'une évolution historique dans un contexte particulier. Pour problématiser et proposer des alternatives dans le contexte transculturel actuel de l'Europe, sont nécessaires une compréhension claire et une contextualisation du rôle des stéréotypes nationaux et de la construction des récits et des mythes nationaux. Il convient en outre de ne pas oublier que l'Autre en Europe ne vient pas que de l'extérieur.

Mots-clés : stéréotypes nationaux, construction européenne, altérité.

1. Research for this article was financially supported by the Dutch Research Council (NWO) within the framework of project "Mixed Feelings. Literary Hispanophilia and Hispanophobia in England and the Netherlands in the Early Modern period and the nineteenth century" (Vidi-276-30-011).

**

In 1949 Harvard linguist George Kingsley Zipf proposed the “principle of least effort” (PLE), known mainly as a deterministic description of human behavior. From the linguistic field, this theory has permeated many other disciplines over the years, from psychology and sociology to information science and economics. It also found its way within humanities research, as illustrated by cultural historian Peter Burke, in the context of forging national stereotypes and imagological research. He argues that national stereotypes are to be understood against the backdrop of Zipf’s “principle of the least effort”: “To understand an alien culture with the minimum of effort, two opposing approaches are available, both of them unconscious. The first is to see others as like oneself [...] The opposite approach is to see the other as the opposite of the self.”

Some people believe that talking about “national stereotypes” is something shallow, cliché and even *passé*. They see national stereotypes as petrified and unchanging representations with no value. Think about visualizations of national differences within Europe popularized through the internet and social media like “Europe according to France” or “Europe according to Rusland”, shaped in a cartographic manner that connects with older modes of representations of Europe³. This set of rather “flat” visualizations of the “European Other” from an internal European perspective seems to aim at quick laughter, since they rely on well-known and widely-spread national stereotypes and ethnotypes. In a more charged contemporary context, what probably comes to mind is the flux of vexing national characterizations that emerged in recent crisis contexts: the 2008 financial crisis and the covid-pandemics; resorting to the long-existing North-South polarity of a frugal and hard-working Northern

2. Peter BURKE, « National Stereotypes in Early Modern Europe. Some reflections », in *Networks, Narratives and Nations: Transcultural Approaches to Cultural Nationalism in Modern Europe and Beyond*, Marjet Brolsma et al. (dir.), Amsterdam, Amsterdam University Press, 2022, p. 31-40, p. 36.

3. Europe According to France [960x686]: https://www.reddit.com/r/MapPorn/comments/1sxpcp/europe_according_to_france_960x686/. Think of 19th-century maps of Europe in this tradition: Latest war map of Europe: as seen through French eyes | Library of Congress (loc.gov). <https://www.loc.gov/resource/g5701s.ct002859/?r=-0.18,-0.026,1.405,0.83,0>. This cartographic tradition is of course much older. Examples of European anthropomorphism were widely used from the early modern period onwards.

Europe against a spendthrift, profligate and idle Southern Europe⁴. At a deeper level, this seemingly ludic interplay with national stereotypes constitutes an attempt to reflect on Europe's cultural complexity. In a way, many of these representations are clearly obsolete (and Eurocentric) since they reflect on Europe's complexity without engaging with the global world's wider context⁵. The very project that lies at the core of this volume, "Transcultural Europe in the Global World", seeks precisely to challenge Eurocentric approaches by focusing on transcultural transmission and transformation processes within the continent. In this manner, it tackles a crucial challenge for Europe: the necessity to reconcile the traditional discourse on common heritage (who are we? what binds us together?) with the cultural diversity that characterizes today's Europe. In order to contribute to this ongoing challenge, it is my contention that it is first key to be aware and scrutinize how collective identity formation within Europe takes shape.

Of course, unpacking how collective identity formation within Europe as a whole takes place, is quite an unfeasible task, the more so since questions like "what is it to be European?" or "is there something like a collective European identity, or a European culture?" are matters that are still the subject of much heated scholarly debate and research⁶. To fathom the collective identity formation process it is imperative to be aware of the historical antecedents and historical rootedness in the exclusionary repertoire of stereotypes of Self and Other.

4. Geen stuiver extra naar Zuid-Europa - EW ([ewmagazine.nl](https://www.ewmagazine.nl/economie/achtergrond/2020/05/geen-stuiver-extra-naar-zuid-europa-207225w/)) <https://www.ewmagazine.nl/economie/achtergrond/2020/05/geen-stuiver-extra-naar-zuid-europa-207225w/> (not an extra penny to Southern Europe). Contrast between the cerebral North and the sensual South are equally commonplace. See for the longue durée of the North-South polarity: Jorge VILLAVERDE, "Une approche imagologique du Sud: voyage et tourisme dans un empire informel", in *Crisol*, n° 16, *Inventions du Sud*, 2021, crisol.parisnanterre.fr/index.php/crisol/article/view/313

5. Following Moll's argumentation, these examples illustrate how European nations have been constantly occupied observing each other, reciprocally defining each other. They also observe the rest of the world, but not really being itself the object of an answer of a "writing back". Nora MOLL, "L'imagologia interculturale nell'attuale contesto culturale e mediale", in *Interpretare l'immagine letteraria dell'alterità: prospettive teoriche e critiche comparate*, Franca SINOPOLI and Nora MOLL (dir.), Roma, Lithos, 2018, p. 157-177, p. 163.

6. See for instance Theresa Kuhn's research project at the University of Amsterdam, funded by the Dutch Research Council (NWO) "Common institutions, diverging identities? Supranational institution building, identity formation, and the future of European integration" (2022-2027).

National stereotypes are not historical constants by any means; they are not petrified images, but the result of historical evolution in a particular context. As stated by Stanzel, in the development of historical awareness, political conflicts, and even wars, dwindle more easily than the images of others/the Other, which seem to be locked up in deeper strata of consciousness⁷. Recent research has exposed the potency of imagology, the discursive study of ethnotypes (stereotypical attributions of national character) for historical research, since the construction of national historical narratives and myths owe much to stereotypical representations and narratives⁸. It is also relevant to understand the way these historically-grown national stereotypes or ethnotypes further intersect with (contemporary) identity politics, since discursive traditions on identity and othering link with current affairs⁹. If one intends to problematize and propose alternatives against the backdrop of contacts between different cultures within Europe, a clear understanding and contextualization of the role of national stereotypes and the construction of national narratives and national myths is necessary. Although the “microlevel” of the nation-state is not any more the self-evident category in a so-called post-national world, this does not imply that the previous stage (the national) is still not present as an implied precondition¹⁰. Furthermore, to successfully explore the dynamics of transculturality in Europe, a revision and riletatura (re-reading) of our (own) cultural

7. Manfred BELLER “Perception, image, imagology”, in *Imagology. The cultural construction and literary representation of national characters. A critical survey*, Manfred BELLER, Joep LEERSSEN (dir.), Amsterdam/New York, Rodopi, 2007, p. 3-16.

8. Yolanda RODRÍGUEZ PÉREZ (dir.), *Literary Hispanophobia and Hispanophilia in Britain and the Low Countries (1550-1850)*, Amsterdam, Amsterdam University Press, 2020; Stefan BERGER, “Confronting the Other/Perceiving the Self. National Historiographies and National Stereotypes in 20th Century Europe”, in *National Stereotyping and Identity Politics in Times of European Crises*, Jürgen BARKHOFF and Joep LEERSSEN (dir.), Leiden, Brill, 2021, p. 67-84; Zrinka BLAŽEVIĆ, “The Image of the Wall. The Antemurale Christianitatis Myth from an Imagological Perspective”, in *National Stereotyping and Identity Politics in Times of European Crises*, Jürgen BARKHOFF, Joep LEERSSEN (dir.) Leiden, Brill, 2021, p. 111-122.

9. See Jürgen BARKHOFF et Joep LEERSSEN (dir.), *National Stereotyping, Identity Politics, European Crises, op. cit.* As the editors state the present climate of “identity politics” and resurgent nationalism offers possibilities for imagology with its focus on deconstructing the discourse of national and ethnic essentialism.

10. Joep LEERSSEN, “Imagology: on using Ethnicity to make sense of the world”, in *Iberic@l, revue d'études ibériques et ibéro-américaines*, n° 10, 2016, p. 13-31, p. 28.

and literary past is required¹¹. Which role do some historical narratives and figures play in historical and literary national canons; which representations of the Self and Other are interwoven in these narratives? How do transcultural authors position themselves in these long-existing national frameworks?

In order to answer this sort of questions, and similar ones as well, it is relevant not to forget that the Other within Europe does not simply come from abroad, as we also encounter exclusionary cultural dynamics within Europe itself that complicate cultural exchange and transmission. Long-existing polarities – such as between north and south, east and west, and center and periphery, have played a significant role in the development of cultural identities over the past centuries¹². In this contribution, I will just engage with one particular case-study within Europe, that of Spain, to illustrate how some historical representations of Spain are key to understand how Spaniards have struggled – and still do – with some aspects of a given “national self-image”. The same tension holds for the way these very aspects are used to shape Spain as “Other” in a long chain of historical stereotypes. In the case of Spain, several narratives regarding how this nation was historically perceived as “Other” blend in the European discourse: a centuries-old polarity between North/South, the pervasive hispanophobic narrative of the Spanish Black legend of Spanish tyranny and the hispanophilic narrative of Romantic Spain. The persistent hispanophobic black legend (forged in the early modern period) portrayed Spaniards as a cruel, bloodthirsty and fanatical nation, moved by an unquenching thirst for universal dominance. The Romantic reinterpretation of Spain, though taking a positive turn in its idealized representation of Spain, still stigmatizes Spain and its people in its paternalizing perception of the country as a realm of enticing primitive exoticism¹³.

11. For instance, Nora Moll suggests a “rilettura” of texts linked to important events of contemporary history such as the cold war, focusing on the dialectics between identity-difference and memory-related strategies, and the mechanisms that follow that particular historical event or migratory trauma. Nora MOLL, “L’imagologia interculturale nell’attuale contesto culturale e mediale”, art. cit., p.172.

12. For these polarities, see the standard work: Manfred BELLER et Joep LEERSSEN (dir.), *Imagology. The cultural construction and literary representation of national characters. A critical survey*, op. cit., p. 278- 280, 315-318, 387-388.

13. These two underlying narratives (hispanophobia and hispanophilia) cannot be separated, since from the early modern period onwards, images of Spain responded to an ambiguous matrix of conflicting Hispanophobic and Hispanophilic

In the context of north-south polarities, Roberto Dainotto has convincingly argued that there is a process of “internalization” of the South, as both parts of Europe as well as her periphery or liminality¹⁴. This process is key to understanding the formation of Eurocentrism and of discourses and ideas about Europe. Comparable exclusionary perspectives are to be traced not only in regards to the Southern geography of Europe, but they reach out from the Balkans to Eastern Europe, and of course to the extreme North¹⁵. The same holds for areas of influence as the “Mediterranean” or “the Mediterranean World”. As D’Auria en Gallo recently stated, the Mediterranean is conspicuously absent. Taking into account this Mediterranean dimension “might help us challenge received notions about European identity and rethink Europe as the locus of ‘modernity’¹⁶”.

Furthermore, scholars have pointed to a clear “Orientalism of the South” at work within Europe, which implies a southern vision “as an estranged fetish, crystallized in a chronic backwardness, arrested in a ruined present¹⁷”. This internal process of Othering within Europe, linking to notions of Orientalism, has been analyzed by scholars such as Dusell, Dainotto and others, contributing to understanding that historical asymmetry within Europe heavily relies on national forms of ethnocentrism within its own borders, transmitted over time¹⁸. From the Early Modern period and beyond, a rich array of examples of being Eurocentric within Europe can be found; and Spain, because of its complex historical past linked to Muslim (Oriental) influence and heritage, plus

representations. See Yolanda RODRÍGUEZ PÉREZ (dir.), *Literary Hispanophobia and Hispanophilia in Britain and the Low Countries (1550-1850)*, op. cit.

14. Roberto DAINOTTO, *Europe (in Theory)*, Durham, NC, Duke UP, 2007.

15. Helena CARVÁLHO BUESCU, “Europe between Old and New: Cosmopolitanism reconsidered”, in *Cosmopolitanism and the Postnational. Literature and the New Europe*, César DOMÍNGUEZ, Theo D’HAEN (dir.), Leiden, Brill, 2015, p. 11-26, p. 11.

16. Matthew D’AURIA, Fernanda GALLO (dir.), *Mediterranean Europe(s): Rethinking Europe from Its Southern Shores*, New York, Routledge, 2023.

17. Think of a notion such as that of the “two-speed Europe” in the context of EU policy. Although at first sight it may seem a purely practical policy or strategy to accommodate differences within Europe regarding pace and level in economic matters, according to Italian economist Pasquale Luzio Scandizzo, it actually reflects views of an alleged supremacy of north-bound Europe. Giuseppe GOFFREDO, *Cadmos cerca Europa: Il sud fra il Mediterraneo e l’Europa*, Milan, Bollati Boringhieri, 2000, p. 66.

18. Roberto DAINOTTO, *Europe (in Theory)*, op. cit. Enrique DUSEL, “Europe, Modernity and Eurocentrism”, in *Nepantla: Views from the South*, 1/3(2000), p. 465-478.

its problematic role as first global Empire, offers a key example of ex/inclusion processes in “a” European narrative.

The nineteenth-century is a particularly relevant period to illustrate the historical rootedness of some narratives and representations, as the workings of cultural nationalism came then *par excellence* to the fore. The first literary histories started to play an essential role in cultural debates on knowledge production and circulation. Prejudices and stereotypical ideas about other nations filtered through in the way literary historians reflected on their own, and others’, cultures. The rising sense of national competition moved nations to underscore national originality and the nation’s contributions to other literatures, while occluding or down-playing other nations’ cultural achievements. English and Dutch literary histories offer an extremely illustrative example of the way Spain and its cultural legacy is “re”-written, occluded or downplayed¹⁹. Following on the French Enlightenment narrative that questioned Spain’s contribution to European culture from the Early Modern period onwards, when it was at the zenith of its political and cultural might, Dutch and English nineteenth-century literary historiography reveal how a new organization of the leading literatures and cultures from the eighteenth century onwards excluded or downplayed Spain’s role in Europe. According to these literary critics, Spanish literature displayed an undeniable Oriental character in its style and textual characteristics, which confirmed Spain’s Oriental national essence, linked to the Muslim past. That way, Spanish literature was different and exotic, incompatible with the French and German (“northbound”) literary modern norm²⁰. In a nutshell: non-European.

From a transhistorical perspective, it is relevant to observe that the perception of Spain as an Oriental or exotic nation, or as “a space marked by Moorishness” within Europe, was not an invention of the Romantics, but was already evi-

19. See Yolanda RODRÍGUEZ PÉREZ (dir.), *Literary Hispanophobia and Hispanophilia in Britain and the Low Countries (1550-1850)*, *op. cit.*; Yolanda RODRÍGUEZ PÉREZ, “Belittling Spain. Hispanophobia and the Mirror Image of Greatness”, in *The Politics of Smallness. Size, identity and international relations in Europe*, 1800-2020, Samuël KRUIZINGA (dir.), London, Bloomsbury, 2022, p. 15-33.

20. Yolanda RODRÍGUEZ Pérez, “Being Eurocentric within Europe: Nineteenth-century English and Dutch Literary Historiography and Oriental Spain”, in *Eurocentrism in European History and Memory*, Marjet BROLSMA, Robin DE BRUIN, Matthijs LOK (dir.), Amsterdam, Amsterdam University Press, 2019, p. 157-178.

dently present in the early modern period²¹. Certain Spanish customs, like sitting low on small stools, or the use of veils by women, was connected to the shared past with the Moors. These similarities pervaded other terrains such as the musical one. In this way, Spanish “Otherness” was even perceived in the dissonant musical chords and a particular colorful and picturesque sound of Spanish music. Seventeenth-century poet and politician Constantijn Huygens defined some monodic compositions he had commissioned as “fort Africaine²².” Vocal techniques, and the particular use of breath and throat, also contributed to the framing of Spain as an African or semitic nation.

This particular branding as “Oriental” and thus “not European” is key not only to understand Spain’s role in the European cultural sphere, but also to elucidate how Spaniards forged and renegotiated certain self-images over time, in interplay with the hetero-images that other European nations had of them. Without delving into discourses on modernity (or the lack thereof), primitivism, cultural hegemony etc., it is worth mentioning that, with these negatively tinged representations, Spain was further forced, from a cultural point of view, into a passive, marginal and subaltern position, being clearly deprived of agency²³. This Spanish “Othering” is tangible, for instance, in a recurrent and related discourse in historiography that stresses the lack of Spanish engagement in the refutation of pejorative imaginations of Spain and its inhabitants. This supposed lack of challenge of foreign critique was interpreted by non-Spaniards against the backdrop of negative national stereotypes such as an alleged Spanish pride and hubris. Spaniards were supposedly so arrogant that they did not care to react to external critique, Spanish superiority

21. Barbara FUCHS, *Exotic Nation. Maurophilia and the Construction of Early Modern Spain*, Pennsylvania, University of Pennsylvania Press, 2009, p. 4. Fuchs explores how Moorish culture complicates the construction of Spain in the early modern period, both by Spaniards themselves and by other Europeans. She also analyses the paradoxical uses of “Moorishness”.

22. Lucía DÍAZ MARROQUÍN, “Personis Attributa: Técnica vocal y psicologías convencionales europeas: elementos de la Leyenda Negra en el marco de los estereotipos nacionales”, in *La Leyenda Negra en el crisol de la comedia: el teatro del Siglo de Oro frente a los estereotipos antihispánicos*, Yolanda RODRÍGUEZ PÉREZ, Antonio SÁNCHEZ JIMÉNEZ (dir.), Iberoamericana /Vervuert, Madrid/Frankfurt, 2016, p. 161-183, p. 173.

23. According to Iarocci, Spain was systematically purged from the master narrative of European modernity. Michael IAROCCI, *Properties of Modernity, Romantic Spain, Modern Europe, and the Legacies of Empire*, Nashville TN, Vanderbilt University Press, 2006, p. 103, p. 204.

being so obvious to them. However, this prejudiced image of Spain did not coincide with the reality of Spanish practices, since we encounter a subtle, but undeniable narrative of Spanish refutation based, among other aspects, on an inversion of anti-Spanish prejudices and discourses²⁴. On the other hand, the relation towards that Moorish heritage in their own Iberian Peninsula was ambiguous, being both rejected and cherished by Spaniards. The hardening of measures against Muslim and Morisco groups in Spain in the 16th-century has been viewed in the light of a Spanish urge to dissociate themselves from that European branding as an exotic Moorish nation. Think for instance, as well, of the expulsion of the Moriscos in 1609.

Another example of the way historiography has placed Spain into a passive position through a “misattribution of agency” regards the so-called hispanophilic turn during Romanticism. The 19th century image of an exotic and exhilarating Spanish nation – where passionate popular types like the matador, the bandit and the beguiling female gypsy take central stage against a backdrop of emotional dance and singing – is well known and has left an enduring imprint on visual and performing arts. As Jesús Torrecilla has demonstrated, this set of stereotypes was not simply an invention of the German Romantics and their followers, but a purely Spanish construction sprung as nationalistic reaction to French influence that would then be appropriated by European Romantics and reinterpreted in an exotic and primitive key later on²⁵. The historiographical continuation of such myths keeps Spain locked to a passive role in the context of Romanticism²⁶.

24. Spaniards tried to make tangible that foreign criticism and slandering was moved by the involved parties own ideological agendas. Climatological and national ethnotyping are being used to support their views. Yolanda RODRÍGUEZ PÉREZ, ANTONIO SÁNCHEZ JIMÉNEZ, HARM DEN BOER, (dir.), *España ante sus críticos: Claves de la Leyenda Negra*, Iberoamericana/Vervuert, Madrid/Frankfurt 2015.

25. Jesús TORRECILLA, *España Exótica. La formación de la imagen española moderna*, Boulder, CO, Society of Spanish and Spanish-American Studies, 2004, p. 7, p. 18-27, p. 177. Interestingly enough, Spanish authors will react to modern and culturally refined French models, stressing folkloristic and popular national elements instead.

26. See Iarocci’s argumentation that according to 19-th century scholars, Spain could not produce Romantic literature, since the country itself was the very embodiment of Romanticism and what was Romantic, Michael IAROCCI *Properties of Modernity, Romantic Spain, Modern Europe, and the Legacies of Empire*, op. cit., p. 103, p. 204.

In line with this received image of a Spanish lack of agency, later on in the 19th-century, Spanish intellectuals would strategically appropriate, challenge and renegotiate certain European hetero-images of Spain. For instance, they appropriated the image of masculinity and virility of the *matadores*, *majos* and bandits to illustrate Spanish resistance against the Napoleonic invasion, harking back to older images of Spanish exemplary bellicosity. Spanish intellectuals also renegotiated the stereotype of the extremely religious Spanish woman and tried to frame bullfighting as a spectacle where the ratio wins over passion. That way, Spaniards attempted to free themselves of hetero-images that stressed their alleged irrationality and primitivism²⁷. From the second half of the 19th century onwards, a strong awareness of the possibilities of renegotiating existing images for shaping their own national self-image started to emerge. World exhibitions (the first in London in 1851) proved to be an excellent breeding ground for the elaboration, negotiation and distribution of national self and hetero-images, and herewith of national stereotypes²⁸. In this context, also conscious strategies of auto-exoticism were deployed, by which the “exotic” subject’s self-fashioning as exotic [is instrumentalized] to respond to the demands of the mass market²⁹. Engaging in auto-exoticism implies a conscious exercise of self-promoting a long-existing hetero-image / national stereotype. In imagological terms we speak of an intentional play with meta-images, images that are not an hetero-image nor an auto-image. We speak of meta-images when “We imagine how the Other thinks of us, and when the Others speculate about what We think of them³⁰”. With the development of tourism, conscious practices of renegotiation of long-existing auto-images and hetero-images developed, in search of a particular nation-branding³¹. Tourism is one of the fields where auto-exoticism and playing with meta-images is more actively deployed.

27. Xavier ANDREU MIRALLES, *El descubrimiento de España: mito romántico e identidad nacional*, Barcelona, Taurus, 2016, p. 335.

28. Jorge VILLAVARDE, “Una arqueología del nation-branding: las exposiciones del Londres eduardiano”, in *Amnis*, 2018, <https://doi.org/10.4000/amnis.3392>

29. James, PARAKILAS, “How Spain Got a Soul”, in *The Exotic in Western Music*, Jonathan BELLMAN (dir.), Boston, Northeastern University Press, 1998, p. 139.

30. Joep LEERSSEN, “Imagology: on using Ethnicity to make sense of the world”, art. cit., p. 24.

31. Jorge VILLAVARDE, “Une approche imagologique du Sud: voyage et tourisme dans un empire informel”, art. cit. On tourism and the way in which the state started to be involved in branding the Spanish nation: Eric STORM, “Una España

Spain's historical framing as Oriental and Other by other European nations is of paramount importance, not only for Spain's hetero-image in a European perspective, but also for "a" Spanish self-image and "national" image. As mentioned above, Muslim legacy and heritage played a decisive role not only in the construction of Spain as an Oriental locus, but also in the construction of a Spanish self-image and identity from the early modern period, and before. As a result of long and inner connections, a cultural symbiosis took place, which is, until today, the subject of much scholarly and societal debate³². Medieval and early modern Spain has been defined within historiography with the key term "Convivencia" (living-together-ness) by which the (more or less) harmonious coexistence between not only Christians and Muslims, but also Jews in the Iberian Peninsula at the time of Al-Andalus is implied. This close interfaith interplay was the topic of a key debate regarding Spanish identity half way into the 20th century that confronted scholars in exile like Claudio Sánchez Albornoz and Américo Castro. The former stressed the idea that Spaniards were Christians and Visigothic in essence, their identity having been forged through the struggle against Islam, whereas the later saw Spanish history and culture as a fusion of cultures, questioning ideas of a fixed and eternal entity of Spanishness/Spanish culture³³. Although this period of Spanish history cannot be considered as a period of utopian harmony, it offers an example of a "mixed" society where comingling between groups at every level was possible. In this line of thought, according to some scholars, Spain's "Convivencia" past could be most instructive to bridge and avoid contemporary frictions in Europe and beyond. This "renewed contemporary Convivencia" could efface or at least tone down ethnic

más española. La Influencia del turismo en la imagen nacional", in *Ser españoles. Imaginarios nacionalistas en el siglo XX*, Javier MORENO LUZÓN, Xose Manoel NÚÑEZ SEIXAS (dir.), Barcelona, RBA, 2013, p. 530-560.

32. For an illuminating example of the way popular debates on the nature of interfaith conflict and coexist in medieval Spain still play a role in academia and beyond, and how they are utilized in contemporary political discourse, see: S. J. PEARCE, "The Myth of the Myth of the Andalusian Paradise", in *Far-Right Revisionism and the End of History of History*, Louie Dean VALENCIA-GARCÍA (dir.), New York, Routledge, 2020, p. 29-67. Against this backdrop, the canonical work by Menocal was the object of critique in the too simplistic interpretation of medieval Spain as an idyllic culture of Arcadic tolerance. María Rosa MENOICAL, *The Ornament of the World: How Muslims, Jews, and Christians Created a Culture of Tolerance in Medieval Spain*, Boston, Little, Brown, 2002.

33. Américo CASTRO, *España en su Historia: cristianos, moros y judíos*, Buenos Aires, Losada, 1948; Claudio SÁNCHEZ ALBORNOZ, *España, un enigma histórico*, Buenos Aires, Editorial Sudamericana, 1956.

and religious differences within current discourses that still define anybody non-Christian and non-Western as barbaric³⁴.

However, in Spain like in many other nations, engagement with their own national past and certain national narratives and pervasive stereotypes remains problematic. Spain's Muslim and Arab history is viewed nowadays with much ambiguity.³⁵ In some regions, particularly interconnected with the Muslim past like Andalusia, this historical interconnectedness is considered as both an asset and a liability. Arabness /Muslimness seems to be still in conflict with notions of Spanishness, modernity and civilization. In line with this strand of thought, Muslim immigrants are discursively constructed in Spain as outsiders and as incapable of living up to secular and modern ideals³⁶. This denial or dismissal of Al-Andalus and a shared common past implies an even stronger rejection of historical stereotypes of Spain as an Oriental and exotic nation in current times. Furthermore, it has filtered into the political discourse. Right-wing party VOX, like many other populist parties has become a master in bending Spain's remote past to foster values and ideological stands in the present, as Ballester Rodríguez has shown³⁷. More than other Spanish political parties, Vox has instrumentalized Spanish history as key element in its political discourse to offer a vexing and stigmatizing view of certain cultural communities and political adversaries³⁸. Through their constant references to the Reconquista and the nativist projection of Spain as an historical enemy of Islam, and by resorting to historically deeply ingrained patterns of national and transnational ethnotyping and othering, they implicitly reject the Muslim community.

34. Kym THORNE, "Diversity and Coexistence: Towards a convivencia for 21st century public administration", in *Public Administration Quarterly*, 37, (fall), 2013, p. 491-528, 495-496 .

35. Alejandro GARCÍA-SANJUÁN, "Rejecting al-Andalus, exalting the Reconquista: historical memory in contemporary Spain", in *Journal of Medieval Iberian Studies*, n° 10 (1), 2018, p. 127-145.

36. Mikaela ROGOZEN-SOLTAR, "Al-Andalus in Andalusia: Negotiating Moorish History and Regional Identity in Southern Spain", in *Anthropological Quarterly*, 80, n° 3, 2007, p. 863-886, p. 865.

37. Mateo BALLESTER RODRÍGUEZ, "Vox y el uso de la historia: el relato del pasado remoto de España como instrumento político", in *Política y Sociedad*, n° 58 (2), 2021, p. 1-13.

38. *Ibid.*

Vox's discourse offers an excellent example of the way in which politicians and opinion makers across Europe "have revived, reactivated, and instrumentalized divisive auto- and hetero-images of European nations and people, as well as narratives of cultural conflict that go back many centuries", as Barkoff and Leerssen have argued for other geographies³⁹. The whole Brexit referendum also offers a very telling example of this mechanism. Daniel Carey has made tangible how the sixteenth century English Reformation can be considered as the seedbed of long-existing attitudes, leading to the anti-EU agenda to assert sovereignty against foreign influences and to "take back control". Narratives of exceptionalism and shameless bending of history play a key role in the rhetoric that is being used⁴⁰. This *longue durée* of divisive narratives and established auto- and hetero-images can be observed not only in contemporary politics but also in many other fields; think of films, television or social media⁴¹.

Although the Spanish case offers a key example of Orientalizing narratives within Europe, regarding the forging of Spanish self-images and of hetero-images from within the nation itself as from Europe, it is obvious that other (semi) Orientalized nations in Europe such as Italy, Portugal, the French Midi, Greece or the Balkans also have been engaged in long-existing renegotiations of their identities within Europe. What I have attempted to illustrate with this imagological approach viewing representations of national character as stereotypes and prejudices, is the importance of being aware of the mechanisms and historical rootedness of ethnotyping and national essentialism, since both are still very much at work in this day and age. If we are to understand transcultural transmission in Europe and beyond, we need this knowledge. How can Muslim migrants in general, and writers and artists in particular with a Muslim background or other religious signature, find their way and relate to Spanish narratives within a European framework? How are they perceived and branded in the recipient culture where a long thread of self-images and hetero-images

39. Jürgen BARKHOFF, Joep LEERSSEN (dir.), *National Stereotyping, Identity Politics, European Crises*, *op. cit.*, p. 1.

40. Daniel CAREY, "The *Longue durée* of Brexit Politics, Literature and the British Past", in *National Stereotyping, Identity Politics, European Crises*, Jürgen BARKHOFF, Joep LEERSSEN (dir.), Leiden, Brill, 2021, p. 57-71.

41. Jerome DE GROOT, *Remaking History. The past in contemporary historical fictions*, London/New York, Routledge, 2015.

remain latent or dormant over time?⁴² It is up to us to continue to unpack these discourses of national character and ethnotyping in the broad cultural ways they are shaped. Whether, with this endeavor, we will manage to contribute to the European peace project, is quite unlikely, but at least we will be reflecting on persistent historical narratives and on the ever-shifting manifestations of Otherness that are still key to our transcultural Europe.

Yolanda RODRÍGUEZ PÉREZ
UvA (Universiteit van Amsterdam)

42. According to Leerssen, latency is always a default state for ethnotypes and prejudices: Joep LEERSSEN, "Imagology: on using Ethnicity to make sense of the world", art. cit., p. 25.

Réimaginer l'Europe : les générations européennes postcoloniales¹

RÉSUMÉ

Cet article aborde et interprète les mémoires des générations consécutives aux processus de guerres coloniales et de décolonisation dans les années 1960-1970 en Europe. La venue en Europe de milliers de personnes ayant une expérience coloniale – ex-colonisateurs, ex-colonisés et vétérans des guerres coloniales – a marqué le passage du continent colonisateur qu'était l'Europe au continent postcolonial qu'est l'Europe aujourd'hui. Comment a eu lieu le transfert de mémoire intergénérationnelle en ce qui concerne la fin de la période coloniale européenne ? Comment se manifeste-t-elle socialement et culturellement ? Quel est l'impact de cette mémoire, souvent latente, dans l'Europe d'aujourd'hui ? La réponse à ces questions est au cœur de cette contribution.

Mots-clés: Europe, décolonisations, postcolonialisme, mémoires intergénérationnelles.

ABSTRACT

This article discusses and interprets the memories of the generations that followed the processes of colonial wars and decolonization in the 1960s-1970s in Europe. The coming to Europe of thousands of people with colonial experience – ex-colonizers, ex-colonized and veterans of colonial wars – marked the passage from the colonizing continent that was Europe, to the postcolonial continent that is Europe today. How does the transferred intergenerational memory of the process of European colonialism and decolonization manifest itself socially and culturally in Europe? What is the impact of that latent memory on modern-day Europe? The answer to these questions is at the heart of this chapter.

Keywords: Europe, decolonizations, postcolonialism, intergenerational memories.

1. Cet article est publié dans le cadre de la recherche menée par le projet *MAPS. European Postmemories - A Postcolonial Cartography*, financée par la Fondation pour la science et la technologie (FCT - PTDC / LLT - OUT / 7036 / 2020), et coordonnée par Margarida Calafate Ribeiro, au Centre d'études sociales, Université de Coimbra. Ce titre s'inspire de la plateforme *Reimaginar Europa*, qui regroupe plusieurs projets et une base de données d'artistes et d'œuvres de la mémoire postcoloniale européenne : reimaginaraeuropa.ces.uc.pt/?lang=FR.

Dans les discussions contemporaines sur l'Europe postcoloniale, les concepts de mémoire et de post-mémoire ont acquis une importance croissante, mettant en lumière un aspect d'une grande pertinence politique : la question coloniale ne s'est pas arrêtée à ceux qui l'ont menée ou subie. Elle a été transmise aux générations suivantes à travers les images de l'ex-colonisateur et de l'ex-colonisé. Ces « personnages » mettent en scène une fantasmagorie complexe profondément liée au spectre le plus intime de l'inconscient européen² : son fantôme colonial, qui se manifeste notamment sous la forme de « transferts de mémoire³ » coloniaux – tels que le racisme, la ségrégation, l'exclusion, la subalternité – ou sous la forme d'éruptions mémorielles, et remet ainsi en question l'essence des sociétés multiculturelles européennes, conçues par les héritages coloniaux et alimentées par les vagues migratoires. En réalité, aujourd'hui, en Europe, nous assistons à l'affirmation culturelle d'Européens qui sont les héritiers des mouvements politiques et de population issus de la décolonisation des années 1960 et 1970 et, par la suite, d'autres flux migratoires vers l'Europe, liés à la fuite loin des guerres, à la recherche d'un refuge économique, à l'exil politique. Aujourd'hui, ces héritiers sont des sujets et des corps politiques européens qui assument des mémoires et des identités transnationales et transterritoriales. À partir de leurs expériences familiales et publiques, ils interrogent les histoires et les silences sur un temps qu'ils n'ont pas vécu, mais qui les identifie ; ils héritent d'objets provenant de territoires et de vies antérieures, ils remettent en question les récits muséologiques européens dont les collections évoquent les fantômes de l'entreprise coloniale, ils remettent en question également l'espace public urbain, que ce soit la toponymie urbaine ou la présence de statues commémorant des personnalités particulièrement contestées, ils interrogent les programmes scolaires vis-à-vis des autres histoires, ils revisitent les archives officielles et racontent d'autres histoires dans des livres, des films, des œuvres d'art, en les inscrivant dans la maison européenne. Ce n'est certainement pas un processus nouveau et celui-ci trouve ses racines dans la présence politique et culturelle des Afro-européens en Europe

2. Pour approfondir cette idée, voir António SOUSA RIBEIRO, « Pós-memória: um conceito ainda emergente », in *A cena da pós-memória. O presente do passado na Europa pós-colonial*, António SOUSA RIBEIRO (dir.), Porto, Afrontamento, 2021, p. 15-28.

3. Benjamin STORA, *Le Transfert d'une mémoire : de l'« Algérie française » au racisme anti-arabe*, Paris, La Découverte, 1999.

depuis toujours⁴ : dans les mouvements anticolonialistes, depuis la deuxième guerre mondiale ; dans l'anticolonialisme européen qui est encore en train de s'écrire⁵ ; dans les différentes manifestations qui ont eu lieu partout en Europe, et en France en particulier, dans les années 1980 et 1990⁶, pendant lesquelles des jeunes « issus de l'immigration » revendiquaient leur espace, en même temps qu'ils commençaient à lever le voile sur la question des héritages coloniaux européens.

À présent, ces sujets politiques peuvent se définir comme des enfants de l'empire et, sur le plan culturel, ils marquent la scène politique, littéraire et artistique des vingt dernières années. C'est un temps nouveau, où la consolidation des diasporas africaines en Europe et leur leadership dans le débat sur le racisme structurel, qui façonne les sociétés européennes, s'affirment, où l'attitude des médias et les moyens de communication et d'information changent, où les pressions migratoires incitent à se pencher sur un passé colonial européen qui est inscrit dans la mémoire et la vie de nombreux Européens. Une nouvelle génération de politiciens, à mesure que ce climat de remise en question se développe, commence à prendre des mesures inédites, telles que dialoguer et créer les conditions d'une politique de restitution des œuvres d'art⁷, par exemple, ou présenter des excuses pour les douleurs infligées aux peuples colonisés, comme l'a fait Philippe, roi des Belges, lors du 60^e anniversaire de l'indépendance du Congo, dans une lettre adressée au président de la République démocratique du Congo, Félix Tshisekedi :

Notre histoire est faite de réalisations communes mais a aussi connu des épisodes douloureux. À l'époque de l'État indépendant du Congo, des actes de violence et de cruauté ont été commis, qui pèsent encore sur notre mémoire collective. La période coloniale qui a suivi a également causé des souffrances et des humiliations. Je tiens à exprimer

4. Oliviette OTELLE, *African Europeans. An Untold History*, Londres, Hurst & Company, 2020.

5. Amzat BOUKARI-YABARA, *Africa Unite! Une histoire du panafricanisme*, Paris, La Découverte, 2014.

6. Graça DOS SANTOS, « Colonialismo, migrações e identidades pós-coloniais: um passado/ presente francês », in *A cena da pós-memória. O presente do passado na europa pós-colonial*, António SOUSA RIBEIRO (dir.), *op. cit.*, p. 97-113.

7. Demande du président Emmanuel Macron à Bénédicte Savoy et Felwine Saar sur la restitution des œuvres d'art qui a été à l'origine du « Rapport sur la restitution du patrimoine culturel africain - Vers une nouvelle éthique relationnelle », 2018, <https://www.vie-publique.fr/rapport/38563-la-restitution-du-patrimoine-culturel-africain>.

mes plus profonds regrets pour ces blessures du passé dont la douleur est aujourd'hui ravivée par les discriminations encore trop présentes dans nos sociétés. Je continuerai à combattre toutes les formes de racisme. J'encourage la réflexion qui est entamée par notre parlement afin que notre mémoire soit définitivement pacifiée⁸.

Ce sur quoi je voudrais attirer l'attention, dans le paragraphe cité, c'est l'engagement politique qui consiste à demander pardon pour le passé violent envers un pays et envers les personnes et à considérer avec vigilance ce qui reste de cette violence dans notre présent européen, montrant ainsi que la mémoire n'est pas un fait du passé, mais un fait du présent. C'est cet aspect qui fait que qu'il ne s'agit pas d'une simple lettre d'excuse, mais d'un programme pour l'avenir. C'est aussi l'objectif de la plateforme *Reimaginar Europa*, issue du projet de recherche *MEMOIRS – Enfants d'Empires et Postmémoires Européennes* et basée au Centre d'études sociales de l'université de Coimbra, avec le financement du Conseil européen de la recherche⁹. Sur une période de cinq ans, nous avons étudié les mémoires héritées par les enfants et petits-enfants de la génération qui a vécu les processus de décolonisation de territoires dominés par le Portugal, la France et la Belgique sur le continent africain – Congo, Algérie, Angola, Mozambique, Guinée-Bissau, Cap-Vert et Sao Tomé-et-Principe. Cela nous a permis de comprendre comment les personnes porteuses de cet héritage l'élaborent aujourd'hui et l'inscrivent dans leur identité, en même temps que de découvrir un ensemble d'artistes et d'intellectuels européens dont les parents sont majoritairement issus des anciennes colonies des empires d'outre-mer.

Actuellement, ces artistes peuvent se définir comme des enfants de l'empire, comme afropolitains – une catégorie pratique utilisée par les Européens noirs, héritiers des mémoires coloniales –, tout en proposant des contributions essentielles pour l'Europe contemporaine. Le caractère novateur de leurs propositions, qui marquent profondément la scène artistique et culturelle ces dernières années (années 2000), s'exprime aussi bien sur le plan des nouveaux

8. Antoine CLEVERS, « RDC : La lettre du roi Philippe à Félix Tshisekedi », in *La Libre Afrique*, 30/06/2020. <https://afrique.lalibre.be/52050/rdc-la-lettre-du-roi-philippe-a-felix-tshisekedi/>

9. *MEMOIRS - Enfants d'Empires et Postmémoires Européennes* est un projet financé par le Conseil européen de la recherche (ERC) dans le cadre du programme - cadre communautaire Horizon 2020 pour la recherche et l'innovation de l'UE (n° 648624), coordonné par Margarida Calafate Ribeiro.

langages que sur celui des nouvelles thématiques. On leur doit également – c'est un aspect très présent dans ce projet – le caractère transnational de leurs œuvres, de leurs parcours et des sujets sur lesquels ils travaillent.

À travers l'ensemble des expériences artistiques qu'ils proposent – dans les arts visuels, dans les arts performatifs, dans le cinéma, la littérature ou la musique –, c'est un univers artistique nouveau où se joue un grand défi pour l'avenir de l'Europe, et cela se reflète dans une idée de futur différent et de pleine citoyenneté, comme le dit Dulce Maria Cardoso, une écrivaine portugaise, autrice du livre *Le Retour*, où elle aborde l'expérience du retour d'Angola au Portugal après la fin de la guerre coloniale en Angola et la révolution du 25 avril 1974 au Portugal. La narration fictionnelle de cette expérience est faite à partir du regard d'un adolescent et de ses observations sur un monde des adultes en plein changement. Elle nous dit aujourd'hui :

Sur le passé, [...] je ne ressens ni fierté, ni culpabilité. Je le dis toujours. Ni fierté, car cela ne me regarde pas, ni culpabilité, pour les mêmes raisons – cela ne me regarde pas. Cela dit, je peux apprendre et je peux comprendre, ou essayer de comprendre pourquoi nous agissons ainsi au présent¹⁰.

Il s'agit donc concrètement de l'approche que ces artistes, enfants des empires, ont du colonialisme : ils le considèrent comme un fait historique, mais avant tout comme un fait contemporain, autrement dit ils s'intéressent aux traces de ce colonialisme dans l'Europe d'aujourd'hui, ainsi qu'à leur rapport aux anciens espaces colonisés. Cette interrogation contemporaine envers un passé qui n'a pas été vécu, mais sur lequel ils élaborent un questionnement, est bien la post-mémoire¹¹. De manière synthétique, la post-mémoire est le refus

10. Dulce Maria CARDOSO, interview au projet *Memoirs*, 03/12/2019. Plus d'information : <https://reimaginaraeuropa.ces.uc.pt/detail.aspx?lang=EN&cid=17&bid=353&pid=65>.

11. Sur la question de la post-mémoire voir aussi : Marianne HIRSH, *Family Frames: Photography, Narrative, and Postmemory*, Cambridge, Harvard University Press, 1997 ; EAD., « The Generation of Postmemory », in *Poetics Today*, vol. 29, n° 1, 2008, p. 103-128 ; Beatriz SARLO, *Tempo Passado. Cultura da memória e guinada subjetiva*, São Paulo/Belo Horizonte, Companhia das Letras/ Editora da UFMG, 2007 ; Raffaella Di CASTRO, *Testimoni del non-provato. Ricordare, pensare, immaginare la Shoah nella terza generazione*, Rome, Carocci, 2008 ; António SOUSA RIBEIRO, « Pós-memória e compaixão – a razão das emoções », in *Jornal Memoirs, Público*, 14/09/2018, p. 15. http://memoirs.ces.uc.pt/index.php?id=22153&id_

de mettre un point final à l'histoire, parce qu'elle est essentielle pour comprendre les enjeux de notre présent.

Abdel Raouf Dafri, réalisateur du long métrage *Qu'un sang impur*, sorti en France en 2020 et qui aborde la guerre d'Algérie, explique très bien le processus de post-mémoire en tant qu'interrogation surgie au sein du clan familial et qui se projette comme interrogation publique sur l'Europe contemporaine :

Je suis français – un total produit occidentalisé. Je voulais savoir pourquoi mes parents viennent en 1963 à Marseille au lieu de se construire dans une Algérie indépendante. Ils étaient tous les deux analphabètes, mon père était un truand sans idéologie qui aimait De Gaulle, son truc, c'était l'argent, faire bouffer sa famille. Ma mère me disait : L'Algérie, c'est notre pays, la France c'est le vôtre, à vous de vous y faire.

La guerre d'Algérie, je ne l'ai pas connue. Je suis né en 1964, elle s'est terminée en 1962, je n'ai aucune légitimité pour parler de sentiments. Ce qui m'intéressait dans cette aventure, c'était de parler de l'histoire de la France¹².

Nous constatons à l'heure actuelle que les souvenirs d'enfance et les expériences vécues par les générations précédentes, à travers tous les mécanismes d'appropriation, de choix, de réélaboration et l'importance qui leur est accordée dans le moment actuel, se transforment en capital mémoriel propre et donc en héritage. Ce patrimoine s'exprime à différentes échelles : individuelle, familiale, collective qui, à son tour, peut-être de groupe, nationale ou mondiale. Tel qu'il s'affirme dans l'espace public, il est éminemment politique et culturel. Dans certains cas, on constate également la transformation des expériences indirectes transmises et héritées en une expérience esthétique. C'est là que l'on retrouve les œuvres en « condition de post-mémoire », selon la définition d'António Pinto Ribeiro¹³, c'est-à-dire des œuvres qui questionnent les héritages coloniaux et leurs projections dans le présent. À partir des années 2000, ces œuvres marquent le paysage artistique contemporain, du cinéma aux arts

lingua=1&pag=22637 ; *Id.*, « Pós-memória: um conceito ainda emergente », in *A cena da pós-memória...*, António SOUSA RIBEIRO (dir.), *op. cit.*, p. 15-28.

12. Abdel Raouf DAFRI, réalisateur du long métrage *Qu'un sang impur*, Radio France, 22/01/2020. <https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/le-reveil-culturel/la-guerre-d-algerie-revient-hanter-le-cinema-francais-3365850>

13. António PINTO RIBEIRO, *Novo Mundo – Arte Contemporânea no Tempo da Pós-Memória*, Porto, Afrontamento, 2021.

scéniques, de la musique aux arts visuels et dans la littérature, où le thème est traité avec l'intime délicatesse qu'exige le sujet et les nouveaux langages qu'impose l'expression des fractures et cicatrices privées et publiques¹⁴.

Cette conjugaison entre le privé et le public, entre l'objectif et le subjectif, la mémoire et l'histoire, si elle n'est pas absolument inédite et a des antécédents solides, est nouvelle dans son expression globale et communicationnelle. Les mouvements mondiaux *Black Lives Matter* ou *Rhodes must Fall*, les appels à la restitution des objets volés pendant l'époque coloniale ou à des réparations pour l'esclavage sont l'expression la plus visible d'une série de requêtes à caractère initialement national, qui ont trouvé un écho dans une demande de justice globale liée à l'histoire des événements et à la revendication de l'héritage politique des expériences dissimulées des générations précédentes, qui se prolongent dans le présent.

Mais, alors que nous voyons surgir des mouvements mondiaux tels que ceux mentionnés ci-dessus, qui nous renvoient à des passés communs à revendiquer dans le présent, nous constatons également une grande difficulté à surmonter les mémoires nationales et même de groupe. L'environnement dichotomique qui sous-tendait le présent des guerres coloniales, prolongées en « guerres des mémoires », se poursuit avec la présence d'un discours nationaliste incapable de se débarrasser de la rhétorique de l'exceptionnalisme qui a façonné toutes les nations européennes et les colonialismes européens liés à une époque de métropole-État-nation.

C'est cet État-nation qui a été mis en cause par les mouvements massifs de population pendant la période de post-décolonisation. Les images auxquelles ces populations faisaient appel – colonisateur, colonisé, d'assimilé, ancien combattant – étaient étrangères aux territoires européens, et leurs nouvelles identités – pied-noir¹⁵, *retornado*¹⁶, ex-combattant des guerres coloniales –,

14. Voir la plateforme « Réimaginer l'Europe » sur les artistes et les œuvres dans cinq domaines : littérature, cinéma, arts performatifs, arts visuels, musique. Plus de 400 artistes, plus de 1 200 œuvres. <https://reimaginaraeuropa.ces.uc.pt/inweb/paginaEntrada.aspx?Lang=FR&f=artistasObras>

15. En 1830, l'Algérie devient une colonie française. En 1848, elle devient un département français. Pied-noir, tout comme *retornado* en portugais, désigne principalement les Français nés en Algérie et arrivés en France lors de la décolonisation en 1962. On estime qu'environ un million de personnes sont alors arrivées en France.

16. *Retornado* est le mot généralement utilisé pour désigner les populations venues des anciennes colonies africaines portugaises d'Angola, du Mozambique,

étaient étrangères à ces populations ; elles avaient, en fait, été acquises dans le processus même de traversée accompli dans ces mouvements. Il y a plus de cinquante ans, ces populations portaient en elles un mélange de secret, de nouveauté, d'exotisme, de migration, d'évasion, qui repoussait tout en séduisant. Dans le cadre des retours, la logistique qu'il a fallu mettre en place dans ce qu'étaient alors les métropoles rendait la dissimulation très difficile ; et, dans le prolongement de l'attitude coloniale, on essaya de rendre naturel ce qui n'était pas naturel, en proposant des solutions coloniales aux problèmes postcoloniaux que représentaient ces populations¹⁷ extrêmement diverses.

Brigitte Giraud, prix Goncourt 2022 et autrice du roman *Un loup pour l'homme* (2017), à propos de l'expérience de ses parents dans la guerre d'Algérie à Sidi Bel Abbès où elle est née en 1960, est très claire dans l'entretien qu'elle nous a accordé et publié dans le livre *Enfants d'empires coloniaux et postmémoire européennes* (2022) :

Je crois que la guerre d'Algérie a été déplacée en France de différentes manières par ces différents groupes. La politique conçue pour essayer d'occulter les conséquences de ce post-conflit a été de créer les banlieues où l'on logeait ces populations venues d'Algérie. C'était une question pratique de logement, mais c'était aussi une manière de les rendre invisibles, de ne pas les entendre et de ne pas les intégrer¹⁸.

L'histoire et les mémoires de ces représentants de l'empire – *retornados*, pieds-noirs, anciens combattants des guerres coloniales, et aussi Africains arrivés par la suite en Europe – faisaient-elles partie de l'histoire des nations européennes

de Guinée-Bissau, de Sao Tomé-et-Principe et du Cap-Vert après la révolution du 25 avril 1974 et les indépendances en 1975. La majorité de cette population est blanche, qu'elle soit née ou non dans les anciennes colonies africaines.

17. Sur ce sujet voir Margarida CALAFATE RIBEIRO, *Uma História de Regressos – império, guerra colonial e pós-colonialismo*, Porto, Afrontamento, 2004 ; Barnor HESSE, Bobby SAYYID, « Narrating the Postcolonial Political and the Immigrant Imaginary », in *A Postcolonial People: South Asians in Britain*, N. ALI et al. (dir.), Londres, Hurst & Company, 2006, p. 13-31 ; Yann SCIOLDO-ZURCHER, *Devenir Métropolitain. Politique d'intégration et parcours de rapatriés d'Algérie en métropole (1954-2005)*, Paris, Éditions EHESS, 2010 ; Elsa PERALTA, Bruno GÓIS, Joana OLIVEIRA (dir.), *Retornar: Traços de Memória do Fim do Império*, Lisbonne, Edições 70, 2017.

18. Margarida CALAFATE RIBEIRO, Fátima DA CRUZ RODRIGUES, *Enfants d'empires coloniaux et postmémoires européennes*, Paris, Presses universitaires de Paris Nanterre, 2022, p. 149 (trad. Ana PALMA).

où ils sont venus vivre ? Quel sentiment d'éloignement, d'exil ou de différence traversait ces communautés très diverses ? Qu'est-ce qui les séparait et qu'est-ce qui les rapprochait ? Comme on le voit de nos jours, leur présence a marqué le passage de l'Europe comme continent colonisateur à une Europe postcoloniale, mais c'est sur ces doutes et, souvent, sur cette plaie ouverte de la déterritorialisation que les enfants et petits-enfants de ces populations ont grandi. Comment comprendre les silences ? Comment gérer la nostalgie des uns et la révolte des autres ? Comment comprendre aujourd'hui que le nom d'Amílcar Cabral n'ait jamais été enseigné aux enfants portugais dans les écoles de ce Portugal révolutionnaire après le 25 avril 1974 ? Ou l'existence de tant de personnes portant le nom d'Abdelkader en France ? Ou, en Belgique, comment interpréter la présence du fantôme de Patrice Lumumba dans toutes les productions artistiques et littéraires des Belgo-congolais ? Qui sont ces héritiers qui aujourd'hui inscrivent ces héros dans l'histoire européenne ?

C'est donc une génération très diversifiée d'enfants de ces empires anciens, des citoyens européens pour lesquels cette histoire est déjà une représentation, qu'ils réinterrogent non seulement comme un événement passé qui dans sa micro-histoire ébauche l'histoire familiale, mais aussi à travers ses projections dans le présent, cherchant véritablement à connaître une autre histoire, liée aux origines de leurs parents et, en même temps, de leurs pays.

Désormais, alors que le dialogue familial est modifié par la retraite ou la disparition des parents, par l'arrivée au pouvoir de nouvelles générations, par la prise de conscience politique et active du passé colonial européen, par l'ouverture d'archives et la multiplication de publications, de documentaires et de films qui abordent ces sujets, par les commémorations officielles, le mutisme passé fait l'objet d'interrogations. Ce mutisme familial, mais aussi public – quand on se rend compte que l'histoire du père ex-combattant, du pied-noir ou des parents rapatriés, des parents immigrés, sont liées aux mouvements de libération (pour ne citer que quelques exemples sur les nombreux cas hétérogènes) –, est partie prenante d'une histoire bâillonnée du pays où l'on vit. Comme le dit un de nos interviewés, Saïd Merabti, désigné génériquement comme enfant d'immigrés algériens : « C'est cette histoire qui nous a amenés en France pour être français¹⁹. »

19. Margarida CALAFATE RIBEIRO, Fátima DA CRUZ RODRIGUES, *Enfants d'empires coloniaux et postmémoires européennes*, op. cit., p. 115.

Aujourd'hui, le questionnement de ces histoires familiales plus ou moins fantasmatiques liées à un autre lieu, où s'est déroulée une partie substantielle de la vie des parents et des grands-parents, ou du père combattant, est très fructueux. Il provient de groupes très hétérogènes et porteurs de souvenirs et d'expériences fort différentes et contradictoires. Mais chacun, en quelque sorte, sentait que les histoires dont il était l'héritier se situaient hors du discours de la nation dans laquelle leurs parents s'étaient intégrés – ou avaient tenté de s'intégrer – après les décolonisations. Cette exclusion, aggravée par la situation de perte qu'ils ont vécue et dont ils se souviennent, est devenue doublement traumatisante, et involontairement transmise ainsi aux générations suivantes.

La « maison absente » dont parle Aleida Assman²⁰ au sens familier prend ainsi les contours de la maison-pays et, à la limite, de la maison-Europe, qui, étant la sienne, ne les englobe pas pleinement dans le récit. Le transfert de la maison-pays africaine dans l'espace européen est une impossibilité et la première génération vivra cette frustration, alimentant toujours une mythologie du retour, résumée dans la phrase de Bruno, fils d'un *retornado* et de la guerre coloniale portugaise en Angola, à propos de son père qui vit depuis plus de quarante ans à Lisbonne : « Mon père vit encore en Angola²¹ ». Les objets qui ont survécu aux changements et aux voyages, les histoires, les photographies et d'autres patrimoines immatériels, qui identifient ces sujets au passé africain de leurs prédécesseurs, allant de la religion à la langue, de la cuisine aux habitudes sociales, la musique, la radio et une atmosphère indéfinissable, alimentent un *ailleurs*, un *autre lieu*, vu par les générations suivantes non pas comme un espace national, mais comme un lieu d'appartenance plus ou moins fantasmé, un lieu où est restée une histoire qui leur semblait destinée. D'où le besoin souvent exprimé par nombre de nos interviewés de voyager dans ce pays, dans cet espace. Si la double nationalité confirme souvent cette condition d'appartenance, ce n'est pas non plus la nationalité unique qui inhibe cette condition. Mais il y a, bien sûr, un besoin de reconnaissance dans lequel la nationalité, même pour des raisons pratiques et d'apaisement ou de sécurité, devient une forme d'appartenance, et sa difficulté d'obtention est un processus

20. Aleida ASSMANN, *Espaços de Recordação – formas e transformações da memória cultural*, trad. Paulo SOETHE, Campinas, Editora Unicamp, 2011.

21. Margarida CALAFATE RIBEIRO, Fátima DA CRUZ RODRIGUES, *Enfants d'empires coloniaux et postmémoires européennes*, op. cit., p. 225.

de retraumatisation intergénérationnelle, comme un héritage d'exclusion qui passe des parents aux enfants.

Les jeunes qui, le 17 octobre 2021, ont manifesté à Paris et accompagné le président français Emmanuel Macron dans la cérémonie de commémoration à l'endroit où, en 1961, a eu lieu le massacre d'Algériens manifestant pour la paix en Algérie, établissent une relation entre le racisme quotidien dont ils sont victimes (ou celui dont leurs parents ont souffert) et le souvenir de cette date. Dans ce sens et comme le rappelle Brigitte Giraud, déjà citée, « la guerre d'Algérie n'est pas du passé, elle a été transférée en France » et, en quelque sorte, cela constitue une post-mémoire sur cet épisode déchirant, autrement dit, c'est une post-mémoire française. Il ne s'agit donc pas seulement d'héritages et d'objets qui persistent dans la mémoire familiale, mais d'un cadre mental public qui survit au quotidien, montrant les différences et reproduisant les cadres de violence systémique qui subsistent et que les sujets reconnaissent dans leur quotidien. Ce sont les fantômes qui les hantent et qui leur donnent l'énergie pour s'inscrire dans le présent. Est-ce différent dans le cas portugais, par exemple ?

Les jeunes Africains noirs portugais qui, en 2019, ont descendu l'Avenida da Liberdade, à Lisbonne, se joignant aux célébrations du 25 avril 1974, avec la banderole « Le 25 avril est né en Afrique », affirment leur identité portugaise avec la contribution africaine de leurs prédécesseurs à la révolution du 25 avril 1974, obligeant à établir un lien entre la liberté acquise avec la fin des quarante-huit années de dictature fasciste, que la révolution a apportée au Portugal, et le sang de l'Afrique que cette révolution contient, le sang de la guerre coloniale versé pendant treize années en Angola, au Mozambique et en Guinée-Bissau, et qui a donné naissance au 25 avril 1974. C'est ainsi que ces jeunes inscrivent la contemporanéité de leur citoyenneté portugaise dans la mémoire festive du 25 Avril.

Ce sont toutes ces questions qui comptent pour les enfants et petits-enfants des mouvements de population des post-décolonisations, qui s'interrogent aujourd'hui sur leur manière d'être portugais, français, belge ou franco-algérien, belgo-congolais, c'est-à-dire qui s'interrogent sur le lien entre le pays d'origine de leur famille et la relation avec leur pays de naissance. Quelle est la complexité de cette relation au-delà de « l'histoire familiale » ? L'« histoire familiale » fait-elle partie de l'histoire du pays ? Ce que nous constatons aujourd'hui, c'est le lien entre les situations présentes et les expériences de leurs prédécesseurs, les luttes pour la libération des pays de

leurs parents et le racisme qu'ils ressentent dans leur vie quotidienne. Ces mémoires doivent être restituées et c'est dans ce sens que la post-mémoire se révèle comme un héritage actif.

C'est ainsi que, dans le cinéma, les arts performatifs, les arts visuels, la musique et la littérature, la culture européenne s'enrichit et réfléchit sur sa propre histoire, ses mythes, ses discours. C'est ainsi que les littératures portugaise, française, italienne, allemande et britannique ont été développées par des auteurs qui n'ont parfois pas pour langue maternelle la langue du pays où ils vivent et où ils ont été éduqués, mais qui écrivent et travaillent artistiquement dans cette langue. S'il est vrai que, dans le cas des descendants des anciens pays colonisés, la langue de l'ancien colonisateur ne leur est pas étrangère et est même souvent leur langue maternelle ou l'une des langues de leur foyer, il n'en va pas de même pour nombre de ces nouveaux producteurs de littérature européenne issus d'autres flux migratoires.

Mais, à la différence de la première génération qui, dans ses créations, s'installe souvent dans le territoire laissé derrière elle, ne faisant jamais de son pays européen le sujet de sa fiction ou de son art, ces nouveaux écrivains et artistes européens sont français, portugais, allemands, britanniques, italiens et situent leur matière fictionnelle dans ce transit réel et fictif d'appartenance qui les fait être au centre d'une histoire transnationale complexe. En d'autres termes, tout en remettant en question l'histoire de la littérature et de l'art dans leur pays, leurs travaux les installent au cœur le plus délicat et le plus incertain du destin européen. D'une part, ils nous apportent la preuve qu'une partie fondamentale de l'histoire de la modernité européenne s'est déroulée en dehors des limites géographiques de l'Europe et, d'autre part, que l'expérience coloniale a non seulement transformé des parties plus ou moins éloignées de l'Europe, mais a révolutionné et continue de révolutionner l'Europe elle-même. Cela nous permet de constituer une Europe postcoloniale, où des formes de citoyenneté postnationale et transterritoriale se placent au cœur de l'avenir de l'Europe et de ses démocraties.

Margarida CALAFATE RIBEIRO
Centre d'études sociales, Université de Coimbra

Circulations migrantes, des corps et des voix en quête de légitimité : le cas de la migration économique portugaise

RÉSUMÉ

Après un retour sur les diverses étapes du projet *Transcultural Europe in the Global World*, qui ont permis de croiser analyses et regards sur une thématique que l'on peut définir comme étant « d'hyper actualité », l'article souligne le rôle central joué par le langage associé à la culture, dans les processus migratoires. La réflexion s'appuie en particulier sur les travaux de Bernard Stiegler et de Mieke Bale, qui proposent une rénovation terminologique et convoquent l'art pour mieux penser l'immigration. Un bref état des connaissances sur la migration économique portugaise est fait, qui permet le constat de la carence d'études pluridisciplinaires en la matière. L'évocation des productions artistiques qui expriment cette mémoire silencieuse, avec un arrêt sur le cas de *Cá e Lá* – compagnie bilingue français-portugais –, vient souligner l'importance du croisement entre autobiographie et production artistique, ce qui est un élément incontournable pour évoquer un début d'histoire culturelle de l'immigration portugaise en France.

Mots-clés : Europe et migration, mobilités transnationales, transculturalité.

ABSTRACT

After an account of the various stages of the *Transcultural Europe in the Global World* project, which allowed for the intersection of different perspectives on an issue of the utmost topicality, the article emphasizes the central role played by language associated with culture in migration processes. Our analysis is particularly based on the work of Bernard Stiegler and Mieke Bale, who propose an updated terminology and call upon art to better think about immigration. A brief assessment of the Portuguese economic migration is provided, showing a lack of multidisciplinary studies on the subject. We will refer to artistic creations conveying this silenced memory, with a special focus on the case of *Cá e Lá* –bilingual French-Portuguese company–, whose border-crossing approach to autobiography and artistic creation is an essential contribution for an outline of the cultural history of Portuguese immigration in France.

Keywords: Europe and migration, transnational mobilities, transculturality.

CHEMIN FAISANT, UN PROJET EN DIALOGUE CONSTANT

Entre avril 2021 et novembre 2022, les événements organisés dans le cadre du projet *Transcultural Europe in the Global World* (*TransEu*) ont permis de croiser analyses et regards sur une thématique que l'on peut définir comme étant « d'hyper actualité » mais également en résonance avec une temporalité ancienne, tant les questions en lien avec la migration et le déplacement des populations s'inscrivent dans l'histoire de l'Europe. Les sept rencontres qui se sont tenues, au-delà de la présentation de communications fruit du résultat de recherches individuelles, ont révélé l'importance du travail collectif réalisé¹. Ce fut aussi l'occasion de constater le rôle des échanges et des débats « en présentiel », après l'isolement imposé par la pandémie. Les rencontres ont été force de propositions de nouvelles analyses et méthodologies ou encore de tentatives de mise au point de concepts et outils de pensée s'adaptant aux questions en lien avec la mobilité humaine et ses déclinaisons actuelles.

Au fil des rencontres, j'ai eu l'occasion de présenter mes travaux à quatre reprises : lors de la présentation du projet, avec une réflexion autour de « Créativité transculturelle et plurilinguismes en Europe » ; lors du séminaire de Coimbra, une communication intitulée « Parler sans peur ni honte : pratiques éducatives transculturelles contre la *glottophobie* » ; à l'université Paris Nanterre, avec « Parler, falar, hablar, parlare, to speak, sprechen... Atelier d'expériences croisées autour de pratiques pédagogiques transculturelles et plurilingues » et enfin, une prise de parole autour de « Circulations migrantes, des corps et des voix en quête de légitimité : le cas de la migration économique portugaise », lors du colloque conclusif de *TransEu*, qui est l'objet de cette publication. Ces approches diverses m'ont permis d'aborder les contacts entre les différentes cultures et leurs interactions, les formes complexes de mobilité physiques et

1. Qu'il me soit permis de remercier en particulier l'équipe de collègues de l'université Paris Nanterre, qui ont travaillé pour le projet depuis sa conception jusqu'à sa conclusion : rôle fondamental en amont pour sa préparation, mise au point des problématiques, concepts, objectifs, jusqu'au dépôt de la candidature et, depuis son obtention, recherche de partenariats, réajustements en lien avec les sites de tenue des séances, etc. : Silvia Contarini (porteuse du projet), Alessandro Benucci, Giuliana Pias, Gonçalo Cordeiro, José Manuel Esteves et moi-même.

artistiques ainsi que leurs représentations sous des modes pluridisciplinaires qui convoquent la sociolinguistique, l'histoire culturelle, l'anthropologie, les arts du spectacle. À partir d'une réflexion d'abord globale sur ces questions en Europe, la pensée s'est précisée jusqu'à l'analyse de l'étude de cas de la migration économique portugaise.

En évoquant le chemin parcouru durant les deux années qui ont constitué le projet, j'éprouve le besoin de revenir sur la terminologie employée, sur la posture du chercheur et sur la définition de l'objet d'étude. Mes rapports personnels avec la question migratoire, ma recherche en lien avec la pratique artistique m'engagent à préciser les concepts et le regard posé sur le sujet dont je suis proche : fille d'émigrés, arrivée en France dans les années 1960, évoquer ceux que l'on appelle parfois les « Portugais de France² » convoque ma trajectoire familiale. Par ailleurs, comédienne et metteuse en scène bilingue français/portugais, mon activité théâtrale croise bilinguisme et représentation de l'exil. Ma position se rapproche ainsi de la situation évoquée par Carole Talon-Hugon dans *L'Artiste en habits de chercheur*³ en même temps que celle de plusieurs chercheuses et chercheurs en histoire et en sciences sociales, qui retracent le parcours de leurs familles⁴. Nous verrons plus loin combien cette sorte de dédoublement du regard est un élément important pour l'analyse et le point de vue porté sur l'objet d'étude soit-il artistique ou d'une autre sorte.

Avant de revenir sur ces points, il est important de souligner le rôle central joué par le langage dans les processus migratoires, d'autant plus que cet élément est crucial pour ce qui concerne la compagnie de théâtre *Cá e Lá*, au sein de laquelle je développe un travail de recherche-crédation en lien avec la migration, le bilinguisme, le plurilinguisme. Il s'agit ici d'un rapport à la langue en forme d'ouverture, à distance de toute idée d'identité nationale définitivement fixée.

2. Citons par exemple : Maria do Céu CUNHA, *Portugais de France : essai sur une dynamique de double appartenance*, Paris, L'Harmattan, 1988.

3. Carole TALON-HUGON, *L'Artiste en habits de chercheur*, Paris, PUF/Humensis, 2021.

4. Voir : Camille LEFEBVRE, *À l'ombre de l'histoire des autres*, Paris, Éditions de l'EHESS, 2022 ; Annette WIEVORKA, *Tombeaux*, Paris Éditions du Seuil, 2022 ; Sonia DEVILLERS, *Les Exportés*, Paris, Flammarion, 2022. Sonia Devillers est journaliste, mais elle adopte la méthodologie des science humaines pour développer son « récit » (sous-titre de l'ouvrage).

« IL N'EXISTE PAS D'IDENTITÉ DE L'EUROPE,
PAS PLUS QU'IL N'Y A D'IDENTITÉ DES ÊTRES HUMAINS »

Les propos de Bernard Stiegler nous permettent d'aborder notre sujet en soulignant le rapport au langage, tout en évoquant de façon impertinente la question identitaire :

Si l'on pose qu'un groupement humain est un processus social, il n'y a pas d'opposition entre unité et diversité dans les phénomènes humains. Prenez la langue, par exemple : une langue se porte d'autant mieux que ceux qui la parlent, la parlent singulièrement ; ce qui fait que nous avons des choses à dire, c'est que nous n'avons pas tous la même compréhension des mots. [...] La langue produit de l'unité par la diversité, c'est un processus d'unification⁵ – que Gilbert Simondon appelle un processus d'individuation collective⁶.

En juin 2005, le philosophe a publié un article intitulé, « Contre la concurrence, l'annulation⁷ », en disant son opposition au processus de désindividuation du système capitaliste contre lequel il estimait que l'Europe doit lutter. À ce sujet il affirmait :

En effet et à cet égard, il est une fausse question qu'il faut commencer par évacuer : celle de l'identité de l'Europe. Il n'existe pas d'identité de l'Europe, pas plus qu'il n'y a d'identité des êtres humains et c'est heureux. Il y a des processus d'« identification », au sens où l'entend Freud, ce qui est extrêmement différent : si un être peut s'identifier à un être ou à un projet – l'imgo de son père, l'avenir national ou européen –, c'est parce que cet être s'altère et se transforme. Ces processus d'identification produisent non pas de l'identité, mais au contraire de la différenciation⁸.

5. Bernard STIEGLER, « Contre la concurrence, l'annulation », in *Le Monde diplomatique*, juin 2005, p. 23-24, <https://www.monde-diplomatique.fr/2005/06/STIEGLER/12486>

6. David SANSON, « Entretien avec Bernard Stiegler. Pour une politique sans réserves », in *Mouvement, l'indisciplinaire des arts vivants*, n° 48, juillet-septembre 2008, p. 16-21.

7. Bernard STIEGLER, « Contre la concurrence, l'annulation », art. cit., <https://www.monde-diplomatique.fr/2005/06/STIEGLER/12486>

8. David SANSON, « Entretien avec Bernard Stiegler. Pour une politique sans réserves », art. cit., p. 20.

Partisan d'une « économie de la contribution », opposé au traditionnel rapport producteur/consommateur, le philosophe imagine une Europe dans laquelle les artistes prendraient une part constructive et responsable, pour une culture activiste et ambitieuse.

Cette place centrale de la langue associée à la culture est également soulignée par Mieke Bal actuellement titulaire de la chaire « L'invention de l'Europe par les langues et les cultures⁹ », au Collège de France. Ayant enseigné la sémiotique et la théorie littéraire, théoricienne de l'art, ses travaux questionnent les arts plastiques, le cinéma, la littérature, et cette intellectuelle se distingue par son originalité et par sa résistance à la notion d'identité qui, selon elle, « nourrit la phobie de l'autre et empêche la relation¹⁰ ». Lors de sa leçon inaugurale au Collège de France, elle affirme son « rêve culturel » pour l'Europe et son objectif de réfléchir « comment vivre ensemble sur ce continent tellement diversifié¹¹ ». À l'instar de Bernard Stiegler, elle considère que les différences linguistiques sont une chance, quelque chose à préserver. Elle précise son « rêve européen » avec un processus d'identification vu comme la démarche qui consiste à s'approcher de ceux que l'on considère comme étant les autres. « J'appelle cela “être entre” », dit-elle, en soulignant que « l'existence est dans la relation » et que « l'identification est dirigée vers l'avenir ; c'est un mouvement¹² ». Mieke Bal considère que l'ouverture à l'autre passe par le voyage qui permet la rencontre, ainsi que par le multilinguisme et elle appuie l'ensemble de sa réflexion (comme B. Stiegler) sur un autre vecteur fondamental, l'art, qui stimule l'imagination et encourage l'empathie pour des situations que nous ne vivons pas. Elle parle « d'art activant » qui « suscite le débat en bouleversant les certitudes de gens : il déclenche une réflexion intime, qui peut encourager les gens à changer d'opinion...¹³ ». Centrée sur l'acceptation de l'altérité, cette intellectuelle, tout autant chercheuse qu'artiste et critique, n'a de cesse de redéfinir les termes usités, en particulier pour ce qui a trait à l'immigration. Alors que « l'assimilation » ou « l'intégration » sont des conditions (parfois même

9. Mieke BAL, « L'invention de l'Europe par les langues et les cultures », Chaire annuelle, Collège de France, 2022. <https://www.college-de-france.fr/chaire/mieke-bal-invention-de-europe-par-les-langues-et-les-cultures-chaire-annuelle>

10. Élise RACQUE, « Les traits de l'Union », entretien avec Mieke Bal, in *Télérama*, n° 3808, 04/01/2023, p. 37-39.

11. Mieke BAL, « L'invention de l'Europe par les langues et les cultures », art. cit.

12. « Les traits de l'Union », entretien avec Mieke Bal, art. cit.

13. *Ibid.*

des injonctions) posées pour la cohabitation avec les migrants dans nos sociétés, elle crée le concept « d'intergration » (et non intégration), ou bien celui « d'incorporation » développé par l'anthropologue John Borneman qui a travaillé sur la vie des réfugiés à Berlin. Elle permet ainsi de penser la coexistence sur la base d'une acceptation de l'altérité et de la multiplicité.

FIGURES DE L'AUTRE, DIRE LE CAS DE L'IMMIGRATION PORTUGAISE

Bernard Stiegler et Mieke Bale proposent une rénovation terminologique et convoquent l'art pour mieux penser l'immigration, un des sujets les plus polémiques de nos sociétés. D'autres chercheurs questionnent le décalage entre discours et réalités, dans le cadre d'une transformation idéologique qui concerne les pays occidentaux et leur rapport aux questions migratoires. C'est le cas de Christophe Bertossi¹⁴ qui analyse les dix mots les plus employés dans les débats français sur l'immigration. Il en analyse les usages ainsi que les effets discursifs et diviseurs profitant aux locuteurs qui cherchent à orienter notre opinion. Sa réflexion en forme d'analyse lexicale démontre la transformation globale des termes du débat sur l'immigration et la citoyenneté, qui s'est transformé en débat sur l'identité. En France, la figure du migrant, d'abord liée au passé colonial, est sujette aux mêmes stéréotypes et est vue comme une menace. Le cas du migrant portugais apparaît rarement ou est épisodiquement évoqué dans ce que Catherine Wihtol de Wenden nomme « la mémoire collective concernant l'image de l'Autre¹⁵ » de 1870 à nos jours :

En France, les Portugais d'avant la révolution des Œillets de 1974 étaient des sans-papiers, fuyant la police secrète du régime de Salazar et le service militaire en Angola ou au Mozambique, vivant en bidonville, mais tolérés par les pouvoirs politiques français et rapidement régularisés, car le période des Trente Glorieuses était marquée par la pénurie de main-d'œuvre et le désir la France de rester en bons termes avec le Portugal d'alors¹⁶.

14. Christophe BERTOSSO, *Les Mots et les choses de l'immigration en France*, Paris, Éditions Trocadéro, 2021. Les dix mots analysés sont : intégration, communautarisme, laïcité, discrimination, islam, crise migratoire, migrant citoyenneté, État-nation, Europe.

15. Catherine WIHTOL DE WENDEN, *Figures de l'Autre. Perceptions du migrant en France. 1870-2022*, Paris, CNRS Éditions, 2022.

16. *Ibid.*, p. 49.

Ce court résumé de la saga de l'émigration portugaise vers la France, massive en particulier à partir des années 1960, ne peut bien-sûr donner toute la mesure de la situation de cette masse d'individus aux parcours différenciés. On remarque cependant que la courte définition des Portugais arrivant en France dans ces années-là, « des sans-papiers, fuyant la police secrète du régime de Salazar et le service militaire en Angola ou au Mozambique, vivant en bidonville » n'y inclut pas les émigrés économiques qui étaient largement majoritaires¹⁷.

En 1968 il y avait 500 000 Portugais en France (en six ans, de 1962 à 1968, leur nombre avait été multiplié par dix). Les années 1969 et 1970 connurent les entrées les plus spectaculaires, puisque chacune de ces années-là, il est entré 80 000 travailleurs (hommes et femmes), et 120 000 personnes si l'on compte les membres de leur famille. En une décennie, le nombre de Portugais en France était passé de 50 000 à plus de 700 000¹⁸ !

Ces précisions émanant de l'une des principales historiennes de l'immigration portugaise en France viennent rappeler l'ampleur du déplacement d'une partie de la population d'un pays sous la dictature, les Portugais devenant le plus grand groupe d'immigrés, immédiatement suivis par les Algériens. Mais on ne peut que constater encore le manque de travaux sur la question migratoire lusitanienne et sa présence en France. Si de nouveaux chercheurs creusent le sillon d'une recherche remarquée, on peut regretter que les études n'embrassent pas suffisamment l'horizon d'un phénomène auquel manquent des regards pluridisciplinaires approfondis. Aux travaux de sociologues, comme ceux d'Albano Cordeiro¹⁹, d'ethnologues, à l'instar d'Irène Dos

17. Le chiffre avancé d'insoumis à la guerre coloniale est de 200 000 réfractaires ou déserteurs. Voir : *Exils. Témoignages d'exilés et de déserteurs portugais 1961-1974*, Paris, Éditions Chandeigne, 2022.

18. Marie-Christine VOLOVITCH-TAVARES, « Les phases de l'immigration portugaise, des années vingt aux années soixante-dix », Lyon, École nationale supérieure des sciences de l'information et des bibliothèques (ENSSIB), mars 2001. <http://barthes.enssib.fr/clio/revues/AHI/articles/volumes/volovitch.html>. Une des études marquantes de l'historienne est *Portugais à Champigny. Le temps des baraques*, Paris, Autrement, 1995.

19. Parmi les publications du sociologue, en lien avec notre réflexion, Albano CORDEIRO (dir.), « Portugais de France, immigrés et citoyens d'Europe », in *Les Cahiers de l'URMIS*, février 2004, n° 9, <http://urmis.revues.org/51>

Santos²⁰ qui croise anthropologie sociale et ethnologie, s'ajoutent ceux de l'historien Victor Pereira²¹.

Cette carence est d'autant plus visible lorsqu'on fait la comparaison avec le nombre aussi bien qu'avec la diversité des publications concernant l'immigration maghrébine ; à ce propos, on citera en particulier les travaux du sociologue Abdelmalek Sayad²² dont l'œuvre étudiant l'immigration algérienne en France permet de mieux comprendre les phénomènes migratoires dans leur ensemble. Il faut aussi remarquer la disparité entre les recherches et les publications récentes consacrées à l'exil politique portugais²³ et à la migration économique, cette dernière étant moins traitée, de même qu'on manque d'études se penchant sur l'immigration féminine. Plus largement, lorsqu'on se penche sur les travaux en sciences humaines, qui ont été menés sur les questions relatives à l'immigration, on constate qu'ils ont presque toujours été traités sous l'angle masculin, comme si l'aspect féminin était invisible. Dans le cas de l'immigration portugaise en France, cette invisibilité est accrue par celle dont on qualifie plus largement le groupement humain qui la constitue.

CÁ E LÁ,

DES CORPS ET DES VOIX FÉMININS EN QUÊTE DE LÉGITIMITÉ

C'est pour contourner ce silence que naît *Cá e Lá* – Compagnie bilingue français/portugais –, voilà bientôt 40 ans. Organisée autour d'un noyau féminin (de celles qu'on appelait alors « seconde génération » ou « enfants

20. Voir en particulier la thèse de l'ethnologue, qu'on peut consulter en ligne : Irène DOS SANTOS, *Les Brumes de la mémoire. Expérience migratoire et quête identitaire de descendants de migrants portugais de France*, doctorat d'anthropologie sociale et ethnologie (sous la direction de Françoise Zonabend) soutenu le 5 février 2010 à l'EHESS, Paris. <https://theses.hal.science/tel-00770184/document>

21. Parmi les travaux de l'historien, citons : VICTOR PEREIRA, *La Dictature de Salazar face à l'émigration L'État portugais et ses migrants en France (1957-1974)*, Paris, Presses de Sciences Po, 2012.

22. Abdelmalek SAYAD, *La Double Absence des illusions de l'émigré aux souffrances de l'immigré*, Paris, Éditions du Seuil, 1999.

23. Voir plusieurs publications sous la forme du témoignage : *Exils. Témoignages d'exilés et de déserteurs portugais 1961-1974*, op. cit. et *Exílios 3, Exílios Sem Fronteiras, Percursos e memórias de exilados militantes*, Lisbonne, AEP61-74 – Associação de Exilados Políticos Portugueses, 2021, ainsi que *O que muitos andaram para aqui chegarmos*, Bruxelles, Poemar, 2019.

d'immigrés²⁴ »), la troupe aborde d'emblée la réalité d'une population peu encline à la prise de parole revendicatrice. À partir de son propre répertoire, elle fait irruption de façon provocatrice en donnant corps et voix à des personnages dont on a jusqu'à lors souvent détourné la parole. Dire l'indicible, mettre les pieds dans le plat en éclaboussant délibérément une vision paternaliste ou le regard apitoyé quel qu'en soit le porteur. Proche des mouvements revendicatifs comme la Marche pour l'égalité des droits et contre le racisme (1983, parfois appelée Marche des Beurs²⁵) puis Convergence 84, *Cá e Lá* s'inscrit dans une forme de théâtre contestataire²⁶ et d'intervention alors considérée comme expression de l'immigration maghrébine. Nous sommes proches des sujets en lien avec la créativité transculturelle et les plurilinguismes en Europe, ainsi que des processus de différenciation qui en découlent ou des formes d'individuation collective qui en résultent. Ces procédés évoqués par Bernard Stiegler, coïncident avec ceux adoptés par la compagnie de théâtre.

Tout commence en 1979²⁷ avec l'urgent besoin d'une prise de parole revendicatrice qui défraye d'emblée la chronique face à des interlocuteurs toujours binaires : la société française que les jeunes femmes d'origine immigrée et fondatrices du groupe interpellent et le champ culturel portugais ici défini autant en lien avec le Portugal de leurs parents qu'avec sa représentation sur le territoire français. Le ton provocateur, le langage physique et vocal, le répertoire, d'abord issu de la création collective, attirent le regard du public ou des sociologues sur une troupe féminine très atypique qui rompt avec l'image

24. Du 18 janvier au 23 avril 1984, s'est tenue au Centre Georges Pompidou l'exposition « Enfants d'immigrés », où la compagnie *Cá e Lá* a présenté *Sudexpress*. Voir : Centre Georges Pompidou, événements : <https://www.centrepompidou.fr/fr/programme/agenda/evnement/c5eBnAg>. Nous reviendrons plus loin sur ce spectacle.

25. Terme alors souvent utilisé pour identifier les jeunes d'origine maghrébine, venant du verlan d'« Arabe ».

26. La définition de théâtre contestataire correspond bien à celle de la compagnie *Cá e Lá*, voir Mathilde ARRIGONI, *Le Théâtre contestataire*, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 2017.

27. L'activité de la troupe a débuté en 1979, dans l'association des Portugais de Fontenay-sous-Bois, en 1983 elle s'autonomise en créant *Cá e Lá* – collectif pour l'expression des jeunes immigrés, sous la forme d'une association loi 1901. En 1986, le collectif devient compagnie : *Cá e Lá* – compagnie bilingue français/ portugais. Cette nouvelle dénomination est emblématique de l'évolution du travail où la question linguistique est de plus en plus visible. 1983 est l'année considérée comme celle qui détermine l'existence de la troupe, en 2023, ce sont les 40 ans de *Cá e Lá*.

de l'immigration portugaise en France, celle d'une communauté silencieuse, docile et travailleuse. L'engagement au côté des « Beurs » est le reflet de cette posture de remise en cause des stéréotypes et d'une revendication par le biais du théâtre. Dans le contexte des années 1980, les expériences théâtrales à l'initiative des jeunes « issus de l'immigration » s'étaient multipliées : dans un pays de plus en plus affecté par la multiplication des crimes racistes, les jeunes vivant dans des quartiers dits sensibles trouvaient dans la parole récitée un puissant moyen pour briser des barrières invisibles et pourtant extrêmement stigmatisantes. *Cá e Lá* est alors la seule structure en lien avec le groupe culturel portugais à marquer sa présence par le biais du théâtre dans un mouvement d'expression et de revendication de droits des enfants d'immigrés portugais en France.

Compagnie professionnelle à partir de 1983, *Cá e Lá* développe une large activité internationale. À partir des années 1990, elle crée un volet formation avec des ateliers de pratique théâtrale centrés sur la question du bilinguisme au théâtre. La situation initiale de tension entre deux langues, la langue dite « d'accueil » dominant socialement l'autre, est rejouée sur scène, et cette expérience est révélatrice des situations de domination. En extrapolant la stricte notion linguistique du concept de bilinguisme, il s'agit d'explorer le jeu théâtral de façon inattendue. Il s'agit de « faire respirer deux langues dans le corps de l'acteur », d'ouvrir plus largement à l'imaginaire des langues :

Le bilinguisme et ce qu'il implique par ses contrastes phonétiques et linguistiques et ses conséquences sur le travail du comédien est ici un élément/outil fondamental. Les participants pourront consécutivement jouer en français puis en portugais ou dans une autre langue de leur choix. Ils pourront également mêler les langues : en donnant corps à des différences dans leur articulation, ils rendront immédiatement visibles les mutations et les variations opérées au moment de porter une autre langue, de la mettre en mouvement au sens propre. [...] À partir d'une observation presque clinique de l'appareil phonateur qui s'adapte à un autre idiome, on se redécouvre en s'appropriant la deuxième langue. L'acteur apprend ici, tout en s'observant, à se rendre disponible à recevoir une langue, une parole, un texte, un rôle. [...] L'acteur bilingue devient révélateur de forces, de voix jusqu'alors cachées ; parti

à la recherche de l'autre en lui-même, il révèle l'altérité humaine de façon presque magique²⁸.

MÉMOIRE AUTOBIOGRAPHIQUE, MÉMOIRE ARTISTIQUE

Cette rapide²⁹ présentation du parcours de la compagnie *Cá e Lá* nous permet de recentrer notre réflexion sur la question des représentations des phénomènes migratoires. Les travaux d'une recherche pluridisciplinaire sont indispensables, qui doivent aussi, au-delà des analyses historiques en archives, des études sociologiques et statistiques, se pencher sur les objets culturels produits sur ces thématiques. Le point de vue du regard porté, celui de chercheuses et chercheurs en histoire et en sciences sociales, qui retracent le parcours de leurs familles et que nous avons évoqués au début de ce texte, est aussi à considérer. Les exemples de Camille Lefebvre, d'Annette Wiewiorka, historiennes (comme celui de Sonia Devillers, journaliste) qui écrivent sur leur histoire familiale tout en dessinant celle des autres, sont emblématiques du besoin du regard autobiographique pour revenir sur le passé silencieux³⁰. Ce sont des analyses dont l'épaisseur humaine croise recherche scientifique et ressenti. Au croisement de ces travaux, entre recherche et création, et témoignant de mon expérience personnelle et familiale, mon travail artistique³¹ et scientifique doit sans cesse peser implication et distance. À ce titre, les travaux de Nicolas Poirier, *Exil et création de soi*, Canetti, Gombrowicz, Joyce, Lessing, Mann, Nabokov et Saïd ou ceux de Magali Uhl, *Les Récits visuels de soi. Mises en récit artistiques*,

28. Graça DOS SANTOS, « La reconnaissance de soi à travers le corps de l'autre : quand un cours de langue orale ouvre sur le théâtre de la vie », in *De la singularité dans la communication interculturelle : approches transdisciplinaires*, Gilles LOUÏS et Emmanuelle SAUVAGE (dir.), Paris, L'Harmattan, 2014.

29. On pourra compléter cette présentation avec : Graça DOS SANTOS, « O Teatro como espaço de Desconstrução: *Cá e Lá*, a procura do outro no palco e na vida », in Gilberto ICLE (dir.), *Formação e Processos de Criação: pesquisa, pedagogia e práticas performativas*, Rio Grande do Sul, Rede Internacional de Estudos da Presença, 2021, p. 298-318.

30. Voir ci-dessus, note n° 4. Voir aussi : MUÑOZ Marie-Claude, « Le renouveau de la création culturelle dans les associations portugaises », in *Hommes & Migrations*, revue Études françaises, n° 1236, « Retours d'en France », Paris, mars-avril 2002, p. 82-92.

31. Je suis cofondatrice de *Cá e Lá*, participe à toutes les créations de la compagnie, comme actrice ou metteuse en scène et suis sa directrice artistique.

et nouvelles scénographies de l'intime viennent éclairer cette réflexion et offrent de précieux outils à un appareil théorique sans cesse renouvelé³².

Le croisement entre autobiographie et production artistique est un élément incontournable pour évoquer un début d'histoire culturelle de l'immigration portugaise en France. Le décès récent de la chanteuse Linda de Suza (1948-2022) a fait resurgir dans les médias le nom de cette artiste emblématique de l'histoire de l'immigration portugaise en France, mais aussi de sa stigmatisation. La disparition de cette véritable diva de la communauté portugaise est une piqûre de rappel concernant la nécessité de revenir sur des trajectoires invisibilisées et dont la chanteuse a été et demeure une des représentations médiatisées. Souvent associée à *La Valise en carton*³³, titre de la chanson, du récit autobiographique et de la comédie musicale, qui l'ont rendue célèbre dans les années 1980, elle a développé une carrière de chanteuse qui a marqué l'histoire de la chanson populaire liée l'immigration portugaise mais aussi plus largement française. Le communiqué de l'Elysée³⁴, signé d'Emmanuel Macron et de son épouse, l'ouverture de la plupart des journaux télévisés et radio-phoniques, à l'annonce de sa mort indiquent l'importance de la trajectoire d'une artiste qui a aussi souffert de regards stéréotypés. Mais, c'est surtout le déferlement, sur les réseaux sociaux, de témoignages de plusieurs générations du groupement humain en lien avec la migration portugaise, qui est frappant. C'est comme si les albums de famille s'étaient ouverts et que le vécu de chacun revenait au présent. Cet événement est devenu le prétexte pour se raconter tout en se reliant avec un groupe culturel³⁵ partageant d'une façon ou d'une autre la même histoire insuffisamment racontée.

32. Nicolas POIRIER, *Exil et création de soi Canetti, Gombrowicz, Joyce, Lessing, Mann, Nabokov et Saïd*, Paris, Classiques Garnier, 2022. Magali UHL, *Les Récits visuels de soi. Mises en récit artistiques, et nouvelles scénographies de l'intime*, Presses universitaires de Paris Nanterre, 2015.

33. Linda DE SUZA, *La Valise en carton*, Paris, Éditions Carrère – Michel Laffont, 1984.

34. Portail de l'Elysée : <https://www.elysee.fr/emmanuel-macron/2022/12/28/decès-de-linda-de-suza>

35. La définition de « groupe culturel », reprise par Hugues Lagrange, est ici pertinente : « Le groupe culturel est synonyme d'ensemble d'individus qui se reconnaissent dans une ascendance commune ou une histoire commune ou des mythes communs, quels que soient les éléments d'objectivité sur lesquels cette croyance se fonde ». Voir Hugues LAGRANGE, *Le Dénî des cultures*, Paris, Éditions du Seuil, 2010, p. 362.

Des artistes s'inspirent, malgré tout, de ce passé si peu évoqué. Tel est le cas d'Isabelle Ferreira, artiste plasticienne, qui revient sur l'histoire de ses parents, dans « 9 jours et une vie³⁶ », une exposition où elle rend hommage à son père, en particulier, qui a émigré vers la France après un périple difficile. L'artiste introduit, pour la première fois, l'image dans son œuvre, en transférant des photos d'anonymes soigneusement collectées, sur des planches de contreplaqué qu'elle vient déchirer d'un geste limite pouvant conduire à la destruction du support. « C'est comme si par un total retournement, il appartient aux enfants de faire exister les parents, de les faire naître à la vie politique, de les réhabiliter dans leur identité totale, sociale et politique³⁷ ». Les propos d'Abdelmalek Sayad éclairent tout particulièrement ce geste artistique testimonial que l'on retrouve également dans l'œuvre du documentariste José Vieira. À travers une série de documentaires, le réalisateur évoque l'exode de ces émigrés portugais qui ont quitté leur pays pour venir travailler en France dans les années 1960 avec *Gente do Salto* (2005) et en particulier *La Photo déchirée*. Ce qui intéresse le réalisateur, c'est la recherche d'une mémoire collective. Et pour cela, il utilise tous les moyens que met le genre du documentaire à sa disposition. Non seulement il est allé chercher les témoignages d'anciens clandestins rentrés au pays depuis, à la suite de la chute du régime de Salazar, mais il utilise également des images d'archives d'origines diverses : télévisuelles (des reportages de l'ORTF et des images de propagande portugaises) et cinématographiques (des extraits de films tels que *O Salto* de Christian de Chalonge, et *Lorete et les autres* de Dominique Dante). Plus récemment, avec *Nous sommes venus*, il crée un espace qui n'existe pas, celui de la rencontre et de l'échange entre les exilés d'hier et ceux d'aujourd'hui. « Nous sommes venus et je ne me souviens pas d'être arrivé³⁸ », dit-il. Le cinéaste avait alors sept ans. Au croisement des trajectoires, des photos, des textes et d'un récit, il n'a cessé de filmer le traumatisme de l'exil mais cette fois-ci, José Vieira parle d'aujourd'hui. C'est sous la forme d'une lettre adressée à sa fille, texte personnel et plutôt poétique, qu'il relie la mosaïque des images.

36. Exposition « 9 jours et une vie », Galerie Maubert, 19.03.2022 - 28.05.2022: <https://www.galeriemaubert.com/9-jours-et-une-vie>

37. Abdelmalek SAYAD, *L'Immigration, les paradoxes de l'altérité, les enfants illégitimes*, Paris, Éditions Raison d'Agir, 2006, p. 177.

38. Arthur PORTO, « Nous sommes venus, ou l'histoire de l'immigration », in *Mediapart*, 3 avril 2022. <https://blogs.mediapart.fr/arthur-porto/blog/030422/nous-sommes-venus-ou-la-memoire-de-l-immigration>

NOUVEAUX SUPPORTS ET LIEUX DE MÉMOIRE

À la suite de ces artistes, d'autres s'expriment, sur de nouveaux supports. Ainsi l'autrice du podcast « Agosto, podcast de récits authentiques, entre France et Portugal » qui déclare :

Depuis toujours j'ai voulu consigner quelque part la force et le courage de ces jeunes Portugais qui ont fui une dictature qui les étouffait à petit feu. Ils ont traversé des frontières clandestinement, en ayant dépensé toutes leurs économies sans savoir s'ils arriveraient à leur destination finale, vivants. Le travail de José Vieira dans le documentaire « O Salto » a créé en moi un bouleversement en me mettant face à ce que j'avais toujours entendu sans en connaître les détails³⁹.

Remarquons le besoin affirmé de récits « authentiques » qui viendraient combler le manque : « face à ce que j'avais toujours entendu sans en connaître les détails ». Cette quête de mémoire correspond aussi à un besoin de transmission qui n'a pas été accomplie. D'autres exemples existent dont nous ne pouvons ici faire la liste exhaustive. Signalons, encore, à l'instar du podcast *Agosto*, la diversité des supports comme la bande dessinée avec plusieurs publications récentes, dont en particulier *Les Portugais* d'Olivier Afonso⁴⁰.

On peut également poser la question des lieux de mémoire⁴¹ en lien avec ce passé toujours lancinant. Dans *Sidérer considérer Migrants en France 2017*, Marielle Macé fait un plaidoyer pour la considération des migrants, concernant un camp qui s'est établi sur le quai d'Austerlitz, à Paris, pendant quelques mois, un camp de migrants et de réfugiés qui a été détruit en septembre 2015, mais où se sont vite réinstallées des tentes ; un camp discret, mal visible, peu médiatisé.

Convoquant Winfried Georg Maximilian Sebald, dont le roman *Austerlitz* se conclut par ce voisinage exorbitant de la Bibliothèque Nationale de France et du terrain vague du quai d'Austerlitz où jusqu'à la fin de la guerre les Allemands regroupaient dans un vaste entrepôt les biens pillés dans les appartements des juifs, Marielle Macé relève la sidération qui naît du côtoïement stupéfiant entre la très grande bibliothèque et le camp de réfugiés peu visible installé là,

39. *Agosto*, podcast : <https://www.agosto-podcast.com/about>

40. Olivier AFONSO, *Les Portugais*, Paris, Les Arènes, 2022.

41. Pierre NORA, *Les Lieux de mémoire*, 3 vol., Paris, Gallimard, 1984-1992.

sous la Cité de la Mode et du Design sur les rives de la Seine, en un espace inhabitable et pourtant habité – impossible côtoiement des livres et de l'exil précaire qui renvoie à la trajectoire tragique de Walter Benjamin⁴².

Dans son essai qui tente une écriture politique de l'hospitalité, l'autrice réfléchit sur le sens des mots pour dire la migration en même temps qu'elle questionne l'environnement de la Gare d'Austerlitz comme lieu/espace de mémoire. Mais on ne trouve pas dans l'ouvrage l'évocation de ce lieu comme étant celui où sont arrivés à Paris des milliers de Portugais qui prenaient le Sud-Express, train international qui reliait Paris à la Péninsule Ibérique, de Lisbonne à Paris, via Bordeaux et Hendaye. C'est ainsi que je suis arrivée à Paris en 1965. Remarquons que devant la Gare de Santa Apolónia d'où partait le train à Lisbonne une statue commémore le lieu comme une marque indélébile de l'histoire de l'émigration portugaise vers la France⁴³. À Paris, les travaux en cours, reconfigurant totalement la gare d'Austerlitz, ont effacé la trace des quais où débarquaient ceux qui, d'émigrés au Portugal, par le Sud-Express, devenaient immigrés en France. Peut-être est-il temps d'indiquer en ce lieu leur passage ?

En 1983, la compagnie *Cá e Lá*, représentait une pièce avec le titre symbolique de *Sudexpress*, création collective qui évoquait la vie des migrants de la première et deuxième génération en France et au Portugal. Une série de tableaux expose des situations quotidiennes provoquées par l'exil et dans lesquelles la question du langage est fondamentale. Nous joignons ci-dessous les photos du spectacle, en forme de conclusion qui est aussi une ouverture : *Cá e Lá* organise depuis 16 ans « Parfums de Lisbonne – Festival d'urbanités croisées entre Paris et Lisbonne », ce projet tout autant local qu'international, reflet de la ville cosmopolite, brasse les langues et les cultures de ceux qui la composent⁴⁴.

42. Présentation de Marielle MACÉ, *Sidérer, considérer. Migrants en France*, 2017, Paris, Éditions Verdier, 2017.

43. « Monumento ao emigrante português », sculpture de Dorita Castelo Branco, en bronze, inaugurée le 10 juin 1981, à Lisbonne, à la sortie de la Gare de Santa Apolónia.

44. Voir le site du festival : <https://parfumsdelisbonne.com/>



Fig. 1 & 2 : Sudexpress, le tableau du train, avec Graça Dos Santos,
Compagnie *Cá e Lá*, 1983© Photo A. Cardoso/avec l'accord gracieux
de la Compagnie *Cá e Lá*

Nous sommes pour toujours les enfants de nos parents, des mondes qu'ils ont construits et des univers détruits qu'ils ont pleurés, des deuils qu'ils ont eu à faire et des espoirs qu'ils ont placés dans les noms qu'ils nous ont donnés. Mais nous sommes aussi, et pour toujours, les enfants des livres que nous avons lus, les fils et les filles des textes qui nous ont construits, de leurs mots et de leurs silences⁴⁵.

C'est ainsi que les artistes de *Cá e Lá* revêtent parfois les habits de chercheurs, et se jouent des identités.

Graça DOS SANTOS
Université Paris Nanterre
CRILUS-UR Études romanes

45. Delphine HORVILLEUR, *Il n'y a pas de Ajar. Monologue contre l'identité*, Paris, Grasset, 2022, p. 31.

*De l'eurosepticisme léger à l'anti-européanisme radical :
la crise des réfugiés de 2015 dans les débats politiques
des pays de l'Europe centrale et orientale*

RÉSUMÉ

En 2015, en marge des guerres civiles syrienne et irakienne, confrontée à une vague de réfugiés sans précédent ayant affecté ses États membres d'une manière très inégale, l'Union européenne a proposé un système obligatoire de quotas de répartition des réfugiés dans l'ensemble du territoire communautaire. La réaction des pays d'Europe centrale et orientale (PECO) a été inattendue. Les instances dirigeantes de l'UE et les gouvernements des pays d'Europe occidentale ont été surpris par l'absence chez les PECO d'une volonté réelle de concertation avec les pays de « l'Ouest » sur la stratégie et les politiques à adopter devant la crise des réfugiés. L'objectif de notre démarche est d'expliquer les positions des pays de l'Europe centrale et orientale en ce qui concerne l'afflux de réfugiés en nous penchant sur les débats politiques qui se sont déroulés dans trois pays représentatifs de l'ensemble de la région (Hongrie, Pologne et Roumanie) entre 2015 et 2016.

Mots-clés : réfugiés, Union Européenne, débats, populisme, identité.

ABSTRACT

In 2015, during the Syrian and Iraqi civil wars, while facing an unprecedented wave of refugees having affected its Member States in a very unequal way, the European Union proposed a solidarist system of quotas for the distribution of refugees among all the member states. The attitude of the Central and Eastern Europe countries (CEECs) was partly unexpected. Having been accustomed to newer EU member states, which were initially inclined to follow the instructions of the European Commission, the governing bodies of the EU and the governments of the countries of the Western European countries have been struck by the absence of any real appetite from the CEECs for consultation on the strategy and the policies to be adopted to cope with the refugee crisis. The objective of my article is to explain the positions of the countries of Central and Eastern Europe with regard to the influx of refugees by focusing on the political debates that took place in three representative countries for the whole of the region (Hungary, Poland and Romania) between 2015 and 2016.

Keywords: refugees, European Union, debates, populism, identity.

En 2015, en marge des guerres civiles syrienne et irakienne, confrontée à une vague de réfugiés sans précédent ayant affecté ses États membres d'une manière très inégale, l'Union européenne a proposé un système solidariste de quotas de répartition des réfugiés dans l'ensemble du territoire communautaire. L'attitude des pays d'Europe centrale et orientale (PECO) par rapport à ce système et plus généralement par rapport à la crise des réfugiés a été partiellement inattendue à Bruxelles et dans les chancelleries des pays fondateurs des Communautés européennes. Ayant été habituées à des pays appartenant à une région récemment intégrée au sein de l'Union européenne et qui, malgré leurs réticences plus récentes, étaient d'abord enclins à suivre les consignes de la Commission européenne ou au moins à harmoniser leurs positionnements avec celle-ci, les instances dirigeantes de l'UE et les gouvernements des pays d'Europe occidentale ont été frappés par l'absence de tout appétit réel des PECO pour une concertation avec les pays de « l'Ouest » sur la stratégie et les politiques à adopter devant la crise des réfugiés.

L'objectif de notre démarche est d'expliquer les positions des pays de l'Europe centrale et orientale en ce qui concerne l'afflux de réfugiés, en nous penchant sur les débats politiques qui se sont déroulés dans trois pays représentatifs pour l'ensemble de la région (la Hongrie, la Pologne et la Roumanie) entre l'été 2015 et le printemps 2016, c'est-à-dire durant la période où la crise des réfugiés a profondément marqué l'agenda public. Les débats politiques sur les réfugiés qui ont eu lieu dans les PECO nous intéressent pour deux raisons. D'abord, parce qu'ils reflètent l'état d'esprit des décideurs et de la population et nous permettent d'évaluer la légitimité perçue des institutions nationales et européennes. Ensuite, car ces débats font état d'un tournant dans l'évolution de ces pays une décennie après leur adhésion à l'UE : il s'agit d'un véritable point d'inflexion qui inaugure le passage de l'euro-scepticisme léger, spécifique à la période des années 2000, à un anti-européanisme plus profond qui marque les années 2010 et probablement les années 2020.

Pour ce faire, nous allons, dans un premier temps, nous pencher sur le contexte politique de la région en 2015, en essayant de déterminer les principaux facteurs susceptibles d'influer sur le comportement des pays de la région en relation avec les initiatives et politiques européennes en matière de réfugiés. Par la suite, nous expliquerons la méthodologie que nous avons employée dans l'enquête qui nous a permis d'analyser les discours et les débats politiques

concernant les réfugiés qui ont lieu dans les trois PECO mentionnés ci-dessus. Enfin, en les traitant d'abord de manière séparée puis d'une manière comparative, nous mettrons en exergue les spécificités et les différences de ces pays dans leurs approches respectives de la question des réfugiés, tout en montrant comment les discours dominants basculent d'une version relativement légère d'euroscepticisme déjà enraciné à une variante plus radicale d'euroscepticisme dur et même d'anti-européanisme assumé.

LE CONTEXTE (GÉO)POLITIQUE DE 2015 EN EUROPE CENTRALE ET ORIENTALE : LA FORCE ET LA LÉGITIMITÉ DE L'UNION EUROPÉENNE MISES EN DOUTE

Trois éléments du contexte de l'année 2015 semblent avoir déterminé les réactions des dirigeants politiques et des populations de la région par rapport de la crise des réfugiés.

En premier lieu, 2015 est la première année où les PECO peuvent effectivement jouir des résultats de la reprise économique entamée en 2013 et concrétisée en 2014, une reprise lente et compliquée qui survient après la crise économique mondiale de 2008-2011. Les PECO avaient été parmi les pays les plus touchés par la crise, notamment à cause de la profonde emprise de l'idéologie et des politiques néolibérales sur le processus de transition enclenché dans les années 1990. Ainsi, ces pays étaient particulièrement exposés aux flux spéculatifs internationaux, très dépendants des capitaux étrangers et très peu enclins à financer les politiques de protection et de développement social¹. De ce fait, les gouvernements en place à la fin des années 2000 et au début des années 2010 n'ont pas hésité à appliquer des mesures d'austérité ayant des coûts sociaux très élevés. Si cette traversée du désert a touché à sa fin en 2012, le redressement s'est avéré lent et inconstant, de sorte que la population des PECO a pu cueillir les premiers fruits d'une nouvelle croissance seulement à la fin de l'année 2014 et au début de 2015. Par conséquent, tout événement susceptible de porter atteinte à ce brin de croissance difficilement retrouvée était perçu comme une menace susceptible de faire replonger ces pays dans des crises identiques à celle qu'ils venaient de dépasser malgré un

1. Franck LIRZIN, « L'Union européenne face au défi de la crise des pays d'Europe centrale et orientale », in *Question d'Europe*, n° 134, Fondation Robert Schuman, Centre de Recherches et d'Études sur l'Europe, 2009.

lourd tribut à payer². Il n'est donc pas étonnant que, dès son déclenchement, la crise des réfugiés ait été « classée » par les opinions publiques des PECO comme une menace susceptible de les déstabiliser de nouveau. Les prémisses d'un débat sur l'attitude à adopter à l'égard des réfugiés n'étaient donc point encourageantes.

À ce premier élément contextuel s'ajoute un deuxième, tout aussi important. 2015 est l'année d'une série d'attentats terroristes sans précédent, à commencer par les attaques de Charlie Hebdo et de l'Hyper-Kacher, et culminant avec les attaques du Bataclan (toutes en plein Paris), sans oublier les attaques islamistes perpétrées à Copenhague, à Berlin, à Cologne et à Londres. Ces attentats en série ont produit un tournant dans la perception des citoyens des PECO : désormais, ce n'est plus l'Europe centrale et orientale qui est vulnérable et qui a besoin de l'aide et de la protection d'une Europe occidentale forte et stable, mais le contraire. L'Europe de l'Ouest est perçue tout d'un coup non seulement comme une région en proie à l'insécurité, mais aussi comme un conglomerat d'États potentiellement exportateurs de terrorisme, à la faveur de la libre circulation, notamment au sein de l'espace Schengen³. Dans ces circonstances, les « directives de Bruxelles » et, plus généralement, les demandes des pays d'Europe occidentale en matière de sécurité et d'immigration deviennent de moins en moins susceptibles d'être suivies par des PECO qui essaient avant tout de se protéger.

Enfin, le contexte de 2015 est également marqué par une atmosphère de retour à la confrontation des grandes puissances militaires et géopolitiques. Il s'agit d'abord de la consolidation de la présence des États-Unis dans la région, tout particulièrement à travers l'installation des composants du bouclier anti-missile en Pologne et en Roumanie, opération censée renforcer la protection des espaces aériens de ces deux pays clés du flanc oriental de l'OTAN. Cette opération stratégique, officiellement censée être dirigée contre les menaces potentielles en provenance du Proche et du Moyen-Orient, a provoqué une

2. Voir *l'Eurobaromètre* de l'automne 2015, <https://europa.eu/eurobarometer/surveys/detail/2098>

3. Sergiu GHERGHINA, Sorina SOARE, Sergiu MIȘCOIU, « How far does nationalism go? An overview of populist parties in Central and Eastern Europe », in *Political Populism. A Handbook*, Reinhard C. HEINISCH, Christina HOLTZ-BACHA, Oscar MAZZOLENI (dir.), Francfort-sur-le-Main, Nomos, 2021, p. 193-208.

vague de critiques d'une virulence sans précédent de la part de la Russie⁴ qui, elle, avait déjà renoué avec les pratiques agressives du temps de l'Union soviétique, en annexant en 2014 la Crimée et en appuyant les forces sécessionnistes du Donbass, à l'est de l'Ukraine. Dans le même temps, Moscou a accéléré sa politique d'influence dans plusieurs pays européens, de même qu'aux États-Unis, et multiplié les actions d'intrusion dans la vie politique des PECO, en essayant de se rapprocher des gouvernements hongrois et serbe et de soutenir activement les forces eurosceptiques et anti-occidentales dans les autres pays⁵. Qui plus est, un troisième acteur de poids avait émergé en 2015 : l'État islamique. À l'époque, Daesh était au pinacle de son développement et de son étatisation, en régnant sur de vastes territoires en Syrie et en Irak et en étendant ses menaces sur plusieurs pays de la région et d'Europe à travers des attentats terroristes⁶. Dans cette conjoncture géopolitique marquée par le retour aux enjeux sécuritaires, à la militarisation des conflits et à la confrontation des grandes puissances, l'Union européenne était perçue par un nombre croissant d'Européens de l'Est comme un acteur impuissant, le risque étant de transformer le Vieux Continent, comme aux temps de la guerre froide, en une arène d'affrontement entre les géants politico-militaires extérieurs à celui-ci. Devant la perspective d'un « clash des titans », sans être en rien un bloc géopolitico-militaire, l'UE n'était plus vue comme capable et en droit d'imposer des directives à ses pays membres.

Nous pouvons donc conclure que le contexte de 2015 était particulièrement propice à la fois à l'accueil des réfugiés en provenance du Proche et du Moyen-Orient et à l'application par les autorités nationales des décisions prises au niveau de l'Union européenne. Au contraire, ce contexte se prêtait plutôt à être exploité par les forces nationalistes, eurosceptiques et souverainistes pour atteindre leurs objectifs, à travers des campagnes et des débats ayant pour centre la crise des réfugiés.

4. Andrew E. KRAMER, « Russia Calls New U.S. Missile Defense System a "Direct Threat" », in *New York Times*, 13/05/2016, p. 7.

5. Yves BOYER, « La crise de l'Union européenne, les pays d'Europe centrale et orientale et la Russie », in *Revue Défense Nationale*, vol. 801, n° 6, 2017, p. 106-112.

6. Joby WARRICK, *Sous le drapeau noir : enquête sur Daesh*, Paris, Le Cherche-Midi, 2016.

MÉTHODOLOGIE

Pour évaluer la manière dont la crise des réfugiés a été utilisée dans les combats politiques des PECO, nous avons, d'abord, procédé au choix des pays à étudier. Sur la base des connaissances antérieures sur le type de culture politique et sociétale des PECO⁷, nous nous sommes arrêté sur trois d'entre eux qui représentaient, a priori, trois cas suffisamment différents pour être révélateurs de ce qui se passe dans l'ensemble de la région : la Hongrie (avec un positionnement ferme à l'égard de l'accueil des réfugiés), la Roumanie (positionnement oscillatoire et hésitant) et la Pologne (positionnement ayant radicalement changé durant la crise).

L'intervalle retenu pour notre analyse a été juin 2015-mars 2016, puisque durant cette période de dix mois le nombre d'articles et de reportages portant sur la crise des réfugiés présentés dans les principaux médias de ces trois pays a été trois fois plus élevé que dans les autres mois des années 2015 et 2016⁸. Il s'agit donc bien de l'intervalle où cette crise a été considérée comme une préoccupation importante pour les establishments politico-institutionnels et médiatiques des PECO.

Dans ces trois pays, nous avons opéré une analyse des discours et des déclarations publiques officiels des présidents (dans le cas de la Roumanie et de la Pologne, en excluant le président de la Hongrie, qui a seulement des compétences quasi honorifiques), des Premiers ministres (Roumanie, Pologne et Hongrie), des chefs des principaux partis d'opposition et, selon le cas, de leurs porte-parole sur les questions de migration et de sécurité (de tous les partis parlementaires d'opposition et des partis extra-parlementaires, mais crédités par les sondages comme ayant des chances d'accéder au Parlement), et des fédérations

7. Voir Sergiu MIȘCOIU, Nicolae PĂUN (dir.), *Intégration et désintégration en Europe Centrale et Orientale*, in *Cahiers FARE*, n° 9, Paris, L'Harmattan, 2016 ; Sergiu GHERGHINA, Sergiu MIȘCOIU (dir.), *Democratizare și consolidare democratică în Europa Centrală și de Est*, Iași, Institutul European, 2014 ; Sergiu GHERGHINA, Sergiu MIȘCOIU (dir.), *Instituții și comportament politic în România și noile democrații europene. Perspective comparate*, Cluj-Napoca, Editura Fundației pentru Studii Europene, 2013 ; Sergiu MIȘCOIU (dir.), *Transitions et démocratisation en Roumanie. Illusions, mythes et défis/Transitions and democratisation in Romania. Illusions, Myths and Challenges*, Cluj-Napoca, Editura Fundației pentru Studii Europene, 2012.

8. Analyse opérée sur un total de 4 521 articles et documentaires portant sur le sujet des réfugiés, publiés dans la presse hongroise, roumaine et polonaise entre janvier 2015 et décembre 2016.

de la société civile les plus importantes. En tout, 314 discours et déclarations publiques ont été choisis et épulés à travers le programme MAXQDA, qui permet d'établir des récurrences et des correspondances entre des mots et des expressions, en rendant des données quantitatives qui se prêtent à une analyse de contenu détaillée. Par la suite, en nous inspirant des modèles consacrés⁹, nous avons interprété les données fournies par le logiciel en essayant de corrélérer les éléments de contenu avec les éléments contextuels et de composer une narration logique sur la base de ceux-ci.

Dans les sections suivantes, nous présenterons synthétiquement l'analyse des cas hongrois, polonais et roumain, dans leurs contextes historiques respectifs, avant d'en déduire quelques conclusions pour l'ensemble de la région.

LA HONGRIE : « PAS DU TOUT ET JAMAIS ! »

Le contexte spécifique de la Hongrie au milieu des années 2015 est celui du renforcement du souverainisme et du retour aux valeurs, avec des principes et des politiques centrés sur de l'identité nationale. Opéré depuis 2010, avec l'avènement d'un gouvernement conservateur dirigé par Viktor Orbán, ce retour à la centralité nationale devient de plus en plus marqué notamment à travers des réformes dans les secteurs de l'éducation, de la culture et de la justice, pour n'en citer que trois¹⁰. Dans ce contexte, la tentative de plusieurs milliers de réfugiés et de migrants clandestins de pénétrer sur le territoire hongrois, afin souvent de passer par la suite à travers l'Autriche vers l'Allemagne et les pays du Nord, a représenté une bonne opportunité pour le régime de Budapest de faire une démonstration de ce qu'il entend par souverainisme à l'ensemble des pays européens¹¹. D'autant plus que, malgré les multiples incidents qui ont émaillé la saga des réfugiés sur le sol hongrois, la Commission européenne a proposé de réinstaller quelque 800 réfugiés supplémentaires en Hongrie pour que ce pays atteigne le nombre total de réfugiés qui lui était imposé par le système de quotas.

9. Damon MAYAFFRE, Laurent VANNI, *L'Intelligence artificielle des textes : des algorithmes à l'interprétation*, Paris, Honoré Champion, « Lettres numériques », 2021.

10. Paul GRADVOHL, « Orbán et le souverainisme obsidional », in *Politique étrangère*, n° 1, 2017, p. 35-45.

11. <https://www.lesechos.fr/2015/09/incidents-a-la-frontiere-serbo-hongroise-254017>

Vu l'emprise solide du parti gouvernemental (le FIDESZ) sur l'ensemble des institutions et l'opposition manifeste d'une bonne partie de la population hongroise à l'idée d'accueillir des réfugiés, les autorités de Budapest se sont permises d'organiser des débats nationaux qu'elles ont naturellement contrôlés et guidés. Lors de ces débats, la position favorable à l'acceptation du système des quotas européens a été marginalisée et presque ridiculisée, de même que les tentatives d'opposition par rapport à l'attitude intransigeante de Budapest face à l'accueil des réfugiés¹². Si le parti au pouvoir a profité de la faiblesse de l'opposition socialiste et libérale, empêtrée dans des affaires de corruption datant du milieu des années 2000 et donc particulièrement impopulaire, il a été bousculé par l'opposition d'extrême droite, représentée à l'époque par Jobbik, qui a fustigé l'absence de fermeté des mesures prises par le gouvernement, en demandant l'expulsion immédiate de tous les étrangers en situation irrégulière. Afin de ne pas se faire dépasser sur sa droite, le gouvernement a renforcé le discours et les mesures qui démontraient son opposition à l'accueil des réfugiés (y compris, entre autres, par le limogeage du ministre de l'Intérieur pour inaction), en les agrémentant d'une attitude de plus en plus eurosceptique¹³.

Contre cette hégémonie discursive du parti gouvernemental, ce sont notamment les organisations de la société civile et plus particulièrement les filiales des ONG internationales qui ont tenté d'orchestrer des contre-campagnes. Deux épisodes de ces campagnes semblent significatifs. Le premier a eu lieu au début de l'été 2015, lorsque des militants pour les droits de l'homme ont dénoncé l'usage des barbelés et des bergers allemands par les autorités hongroises à la frontière avec la Serbie, qu'ils ont comparé aux dispositifs similaires installés dans les camps de concentration durant la seconde guerre mondiale. Des images de réfugiés tentant de passer par-dessous des barbelés et se faisant aboyer dessus par les chiens de patrouilles hongroises ont été largement diffusées en ligne et ont engendré une onde d'émotion surtout au sein de l'opinion publique occidentale¹⁴. Afin de contrecarrer les effets de ces images, les autorités hongroises ont remplacé les barbelés par des grilles

12. Manon-Nour TANNOUS, « “Les réfugiés syriens envahissent l'Europe” », in *La Syrie au-delà de la guerre. Histoire, politique, société*, Manon-Nour TANNOUS (dir.), Paris, Le Cavalier Bleu, 2022, p. 145-152.

13. Georges MINK, « L'Europe centrale à l'épreuve de l'autoritarisme », in *Politique étrangère*, n° 2, 2016, p. 89-101.

14. Margit FEHÉR, « Hungary Plans Security Fence on Serbia Border to Keep Out Migrant », in *Wall Street Journal*, 18/06/2015, p. 14.

électrifiées, moins visibles mais plus efficaces et surtout plus létales, et renforcé la surveillance à travers le déploiement d'une nouvelle génération de drones.

Le second moment fort de cette campagne de sensibilisation a été l'effet provoqué par la juxtaposition des photos de réfugiés hongrois d'octobre 1956, quand l'Armée rouge avait maté la « rébellion du gouvernement déviationniste d'Imre Nagy », en provoquant l'exode de quelque 300 000 Hongrois, bien accueillis par les Occidentaux¹⁵, et celles de 2015, avec les réfugiés refoulés à la frontière par les autorités de Budapest. Cette fois, Viktor Orbán a choisi la voie de la confrontation directe, en expliquant que la différence de traitement dans les deux cas était naturelle, puisque les Hongrois étaient « totalement compatibles » avec la « civilisation européenne », alors que les « migrants économiques » de Syrie et d'Irak « ne le sont évidemment pas »¹⁶. Ces propos, assez peu repris et commentés par les quelques journaux de la presse étrangère qui ont été informés des déclarations du Premier ministre hongrois, ont jeté les bases d'une ligne encore plus radicale que la précédente. Il s'est agi dès lors, de soutenir la thèse de la « voie unique en Europe » prônée par la Hongrie – qui, à la différence des autres, ne minimise pas les conséquences de l'immigration sur le mode de vie européen –, et de pratiquer une politique volontariste et souveraine en la matière.

La stratégie d'Orbán et du FIDESZ de faire un plein usage de la question des réfugiés comme facteur de légitimation du souverainisme puis comme munition politico-électorale s'est avérée payante : si, au printemps 2015, le parti au pouvoir a raté deux élections partielles, ce qui a entraîné la perte de sa majorité de deux tiers au Parlement, sa popularité allait remonter dès l'automne 2015. À plus long terme, l'action et le discours « ferme » en matière de réfugiés lui ont permis de remporter haut la main les élections législatives de 2018. Selon les sondages, quatre Hongrois sur cinq ont apprécié l'attitude du Premier ministre durant la crise des réfugiés et neuf votants du FIDESZ sur dix ont motivé leur choix par la pertinence de l'action gouvernementale de l'été 2015.

15. Gusztáv D. KECSKÉS, « Les composantes d'une action humanitaire hors du commun : l'accueil en Occident des réfugiés hongrois de 1956 », in *Relations internationales*, vol. 172, n° 4, 2017, p. 127-142.

16. Interview accordée par Viktor Orbán à la radio nationale hongroise, 02/08/2015.

LA ROUMANIE : « UN PEU, SI C'EST VRAIMENT OBLIGATOIRE ! »

La crise des réfugiés de 2015 a trouvé la Roumanie dans un contexte de cohabitation entre le libéral Klaus Iohannis, qui avait remporté à la surprise générale l'élection présidentielle de novembre 2014, et le candidat battu lors de cette élection, le socio-démocrate Victor Ponta. Ce dernier, malgré sa défaite, est resté au poste de Premier ministre, fort d'une majorité parlementaire limitée mais fidèle dont il disposait encore tout au long des trois premiers trimestres de 2015. En revanche, en novembre, à la suite d'un grand scandale de corruption qui a éclaté en marge d'un incendie déclaré dans un club bucarestois, faisant plusieurs dizaines de morts¹⁷, le Premier ministre est poussé à la démission. Faute d'une majorité parlementaire, le président s'entend alors avec la quasi-totalité des partis représentatifs afin d'appuyer la constitution d'un gouvernement de technocrates, dirigé par un ancien commissaire européen, Dacian Cioloș.

Ce contexte politique évolue parallèlement mais indépendamment du déroulement de la crise des réfugiés qui a concerné la Roumanie plutôt d'une manière indirecte. N'étant pas membre de l'espace Schengen et étant plutôt à la marge qu'au centre des routes de migration sud-est – nord-ouest, la Roumanie ne présentait pas d'intérêt pour les réfugiés en tant que pays de passage, et encore moins en tant que pays de destination. Sans faire l'objet d'un nombre important de demandes d'entrée sur son territoire, dès le début de la crise, la Roumanie a adopté une position qui consistait à critiquer les pays qui refoulaient les réfugiés (et notamment la Hongrie), tout en essayant d'éviter l'adoption au niveau européen d'une décision la forçant à en accueillir. Ainsi, la Roumanie vote contre le système des quotas sans pour autant défendre d'une manière appuyée son positionnement¹⁸. Une fois la décision entérinée, les autorités roumaines ont déployé des efforts afin de limiter pour des raisons administratives et logistiques l'application de la décision de réinstaller les quelque 6 200 réfugiés qui lui revenaient conformément au système de quotas.

17. Voir, à ce sujet, « En Roumanie, les leçons non apprises du tragique incendie du Colectiv », reportage de Nadia Blétry, publié dans *La Croix* le 30/10/2020 <https://www.la-croix.com/Monde/En-Roumanie-lecons-non-apprises-tragique-incendie-Colectiv-2020-10-30-1201122079>

18. Voir l'article « Réfugiés : la Roumanie s'oppose aux quotas de l'UE », in *Le Courrier des Balkans*, 10/09/2015. <https://www.courrierdesbalkans.fr/crise-des-migrants-la-roumanie-s-oppose-aux-quotas-de-l-ue>

Le changement d'équipe gouvernementale de novembre 2015 n'affecte en rien cette stratégie qui a bénéficié d'un soutien implicite de la part de l'opinion publique et contre laquelle les critiques ont été bien rares. Les quelques voix dissidentes provenaient de deux zones opposées de l'échiquier idéologique. D'un côté, de la part d'une droite conservatrice, dirigée par l'ancien président Traian Băsescu, qui voulait saisir l'opportunité de la crise des réfugiés afin de provoquer un débat sur la question de l'islam – un débat qui aurait été inédit pour la Roumanie, vu le nombre très limité de musulmans présents dans le pays¹⁹. Mais cette tentative fut un échec, dans la mesure où les autorités gouvernementales se montraient de toute façon très réticentes devant l'accueil des réfugiés. De l'autre côté, des organisations pour la défense des droits humains se sont insurgées contre l'absence de solidarité affichée par Bucarest face à la crise migratoire, mais sans avoir une audience qui dépasse les milieux progressistes de gauche, dont les effectifs sont bien faibles en Roumanie.

Si aucune de ces campagnes n'a réussi à mobiliser l'opinion publique d'un côté ou de l'autre, c'est que les Roumains percevaient la crise des réfugiés comme un phénomène qui ne les concernait quasiment pas. Cette perception a été renforcée par l'épisode qui a eu lieu au milieu de l'été 2015, quand, devant l'ensemble des médias réunis pour surprendre en direct l'arrivée clandestine de réfugiés syriens en Roumanie, deux des premiers entrants sur le sol roumain se sont littéralement arraché les cheveux puisqu'ils espéraient être entrés en Hongrie et se sont montrés très peu élogieux à l'égard de la réputation de leur nouvelle « terre d'accueil ». D'où la conclusion au moins partiellement légitime d'une bonne partie de l'opinion publique roumaine que le système des quotas était inique et inadapté, car il forçait les réfugiés à s'établir dans des pays où ils ne voulaient pas mettre les pieds.

Le « consensus muet » entre les principales forces politiques sur une conduite ambiguë quant à l'accueil des réfugiés a eu des effets plutôt à moyen et long terme. Il a contribué ultérieurement à la constitution des plateformes eurosceptiques plus radicales pour lesquelles la crise migratoire était révélatrice de l'intrusion de l'Union européenne dans les affaires internes de la Roumanie, la même Union qui pourrait imposer le mariage homosexuel,

19. Antonio MOMOC, « Câtă frică îi este lui Traian Băsescu de musulmani ? », in *Adevărul*, 16/09/2015, <https://adevarul.ro/blogurile-adevarul/cata-frica-ii-este-lui-traian-basescu-de-musulmani-1651768.html>

l'effacement des traditions et des coutumes nationales ou bien l'athéisme²⁰. Ainsi, les années suivantes ont vu l'émergence de la Coalition pour la famille, axée sur le combat contre les droits des minorités sexuelles promus par l'Union Européenne (2017-2018) et de l'Alliance pour l'unité des Roumains, un parti nationaliste-identitaire, qui a fait une percée spectaculaire au Parlement lors des élections législatives de 2020²¹.

LA POLOGNE : « OUI, MAIS NON... »

Des trois pays retenus pour notre recherche, la Pologne a été le seul qui a connu un changement politique radical durant la période étudiée. D'abord, en mai 2015, l'élection présidentielle donne gain de cause au camp conservateur représenté par Andrzej Duda qui réussit à battre le président sortant, Bronislaw Komorowski. La crise des réfugiés bat donc son plein lorsqu'une cohabitation houleuse s'installe entre Duda et la majorité centriste et libérale de la Plateforme civique, les deux camps attendant impatiemment les élections législatives prévues en octobre. Dans ces conditions, la question des réfugiés s'est invitée comme thématique de débat estival d'une manière presque naturelle, bien que les réfugiés en chair et os puissent presque être comptés sur les doigts d'une main, et ceci notamment à cause de l'éloignement géographique de la Pologne de l'axe qui lie le Proche-Orient, la Turquie et la Grèce des pays de l'Europe occidentale et nordique.

Même si les autorités de Varsovie n'étaient pas sans savoir que l'accueil des réfugiés était une idée impopulaire, la position du gouvernement libéral de l'époque a été fortement influencée par l'ancien Premier ministre (2007-2014) et leader de la Plateforme civique, Donald Tusk, qui était devenu depuis

20. V. Sergiu MIȘCOIU, « Euro-enthusiasm versus Euroscepticism in Romania. Perceptions and Attitudes towards the EU », Rapport pour la Fondation Friedrich Ebert Foundation (FES) Roumanie, octobre 2021, <https://library.fes.de/pdf-files/bueeros/bukarest/18433.pdf>

21. V. Sergiu MIȘCOIU, Sergiu GHERGHINA, Dragos SAMSUDEAN, « Religion, Homosexuality, and the EU: Grasping the beliefs of Romanian Orthodox priests », in *Sexuality, Gender & Policy*, vol. 5, n° 2, 2022, p. 108-121 ; Sergiu GHERGHINA, Sergiu MIȘCOIU, « Faith in a New Party: The Involvement of the Romanian Orthodox Church in the 2020 Election Campaign », in *Politics, Religion & Ideology*, vol. 23, n° 2, 2022, p. 226-242 ; Ana PANTEA, Sergiu MIȘCOIU, « Family, Faith and Freedom for Whom? The Reactions of the Roma Civil Society to the 2020 Re-emergence of the Romanian Far-right », in *Civil Szemle*, n° spécial III, 2022, p. 147-165.

président du Conseil de l'Union européenne. Afin de justifier leur positionnement favorable à l'accueil des réfugiés, les autorités polonaises ont organisé des conférences et des débats « orientés » où des intellectuels et des associations et fondations civiques progressistes ont validé la décision de soutenir les propositions de la Commission européenne. Il n'est pas étonnant que la conclusion de ces consultations initiales ait été favorable à l'appui du système des quotas mis en place par l'UE²². Mais la manière d'organiser ces discussions publiques a provoqué une frustration profonde au niveau de l'opposition dominée par le Parti Droit et Justice (PiS), qui les a qualifiées de « simulacre de démocratie » et a décidé d'en organiser d'autres, en instillant progressivement la crise des réfugiés au cœur de la campagne électorale des législatives²³.

C'est à partir de la fin de l'été que le parti gouvernemental et ses soutiens ont perdu le contrôle sur un agenda de campagne rythmé par de nombreuses actions de l'opposition (réunions publiques, manifestations, débats, etc.). Dans les discours des chefs de file de l'opposition ultraconservatrice, l'inter-thématisme – immigration-insécurité-terrorisme-déchristianisation-dénationalisation – a contribué à la création d'un clivage politico-sociétal total qui s'est avéré profondément nuisible au camp pro-gouvernemental. En reprochant aux libéraux d'avoir « trahi la nation » par le fait d'accepter « l'arrivée massive des musulmans », les ténors les plus acharnés du PiS ont marqué de nombreux points durant la campagne et contribué à la radicalisation de l'électorat conservateur, qui se croyait déjà la victime économique et culturelle d'une euro-mondialisation qui a profité uniquement à « une fine couche de l'élite cosmopolite ». Dans le discours de l'opposition, au fur et à mesure que la campagne avance, la menace représentée par les réfugiés s'amplifie et ceux-ci se transforment en « terroristes à visage humain²⁴ » ou bien en « piliers avancés de la géopolitique de la Russie²⁵ ».

Ce pêle-mêle idéologique et moral entre le danger représenté par l'arrivée des étrangers non européens, l'abandon du « peuple réel » qui habite le « pays

22. C'est ce que relate, par exemple, le francophone *Petit journal de Varsovie*, dans son édition online du 23/09/2015, <https://lepetitjournal.com/varsovie/actualites/migrants-la-pologne-vote-bruxelles-en-faveur-des-quotas-daccueil-57433>

23. Voir entre autres, « Migrants : le président polonais contre un système de quotas », Europe 1, le 08/09/2015, <https://www.europe1.fr/international/migrants-le-president-polonais-contre-un-systeme-de-quotas-2511813>

24. Allocution d'une conseillère municipale, 07/10/2015.

25. Discours d'un candidat du PiS à la députation, 12/10/2015.

profond », le risque sécuritaire représenté par les possibles menaces terroristes et l'agressivité montante de la Russie a fédéré et mobilisé les mécontents dont les voix se sont massivement portées sur le parti néo-conservateur d'opposition lors des législatives d'octobre 2015. Après l'installation du gouvernement du PiS, les autorités ont procédé à une série de réformes ultra-conservatrices dans différents domaines, en renforçant l'identité catholique et nationale de la Pologne. Une partie de ces mesures a naturellement visé l'accueil des réfugiés et plus généralement des migrants non européens et a consisté notamment en des tergiversations autour de la mise en place des dispositifs prévus par la Commission européenne²⁶.

EN GUISE DE CONCLUSIONS : LA (DÉS)UNION DES « FRONDEURS »

Dans les trois pays étudiés, la crise des réfugiés de 2015 a eu comme effet le renforcement des courants eurosceptiques. L'accoisement de cette méfiance à l'égard de l'Union européenne a quand même pris des proportions différentes : si, en Hongrie et en Pologne, le terreau eurosceptique déjà existant a opportunément été cultivé par des entrepreneurs politiques d'envergure nationale (les principaux partis de gouvernement, ou d'opposition), en Roumanie l'éloignement par rapport à la ligne politique tracée par l'Union européenne a été plutôt implicite²⁷.

Mais les ressemblances entre les réactions politiques et sociétales des PECO n'ont pas tardé à être observées et exploitées par les leaders politiques qui cherchaient à se rapprocher pour justifier d'une manière sensée leurs exigences d'autonomie par rapport à l'UE. Institutionnellement, la base d'un tel rapprochement a été représentée par le Groupe de Vișegrad, lequel, dans les années 1990, avait ironiquement regroupé les pays les plus avancés dans leur transition vers la démocratie libérale et l'économie du marché, qui se disaient désireux et prêts à s'intégrer à l'espace euro-atlantique – la Pologne, la Hongrie,

26. Michał STRZAŁKOWSKI, « La Pologne persiste sur la voie de l'Europe ferre », in *Euractiv*, 30/06/2018, <https://www.euractiv.fr/section/migrations/news/fortress-europe-lives-on-in-poland/>

27. V. Sergiu GHERGHINA, Sorina SOARE, Sergiu MIȘCOIU, « Combaterea euroscepticismului, extremismului, radicalizării și consolidarea încrederii în valorile europene », in *Studii de strategie și politici*, SPOS 2015, n° 1, Institutul European din România, 2016.

la République tchèque et la Slovaquie²⁸. Ce groupe, qui s'était progressivement élargi et transformé en une plateforme de consultation entre les chefs d'États et de gouvernements régionaux, a été utilisé à l'initiative des Premiers ministres hongrois et polonais pour une série de rencontres qui ont eu lieu dans les années d'après la crise des réfugiés (2015-2019).

En se présentant comme les défenseurs de la civilisation européenne, les leaders de ces pays voulaient jeter les bases d'un mouvement de réforme de l'Union européenne. Face à « l'inconscience » de l'Occident par rapport à l'afflux de migrants et au « délitement du mode de vie européen », ils prônaient le retour à une Europe « raisonnable », « une Europe des nations », qui devrait reprendre la forme d'un large espace économique et commercial commun, sans pour autant s'immiscer dans les affaires internes des pays membres. Si les principaux ténors de cette remise en cause de la direction de l'UE étaient Viktor Orbán et Andrzej Duda, d'autres dirigeants, comme le Premier ministre slovaque Robert Fico, le président de la Tchéquie Miloš Zeman, le Premier ministre slovène Janez Janša, la présidente croate Kolinda Grabar-Kitarović ou encore le chancelier autrichien Sebastian Kurz, avaient rejoint, à des moments différents et pour des périodes de temps variables, les réunions de ce groupe. Les revendications des « Visegradiens » se faisaient de plus en plus entendre, dans la mesure où ces pays voulaient peser davantage au sein de l'Union européenne, comme un véritable contre-pouvoir par rapport au couple franco-allemand²⁹.

Toutefois, malgré la consistance de ces efforts communs, deux facteurs ont mis à mal l'unité de la plateforme central-européenne. D'abord, le poids des conflits et des différends historiques, surtout en relation avec l'héritage de l'Empire austro-hongrois. Si la question des frontières n'a pas été directement posée, elle est restée en filigrane tout au long de la période postcommuniste et a alimenté une question plus épineuse et plus ouvertement discutée : celle des droits collectifs des minorités ethniques et linguistiques, notamment dans le cas de pays voisins³⁰. Toujours insatisfaits par le traitement accordé aux

28. Jana VARGOVČÍKOVÁ, « Le Groupe de Visegrad, 20 ans après », in *Politique étrangère*, n° 1, 2012, p. 147-159.

29. Dorota DAKOWSKA, « L'Europe centrale à l'heure du repli souverainiste », in *Études*, n° 5, 2017, p. 19-30.

30. Yves PLASSERAUD, « Minorités et nouvelle Europe », in *Le Courrier des pays de l'Est*, vol. 1052, n° 6, 2005, p. 4-18.

personnes et aux communautés appartenant à la nation ethnoculturelle de la « mère patrie », dont les effectifs sur le territoire du pays voisin peuvent être plus ou moins importants, les leaders des PECO se sentaient systématiquement obligés d'invoquer cet aspect problématique lors des réunions bi- ou multilatérales avec les autres PECO, avec bien souvent comme conséquence un recentrage des discussions sur les minorités et donc l'abandon des positionnements consensuels.

Deuxièmement, l'attitude remarquablement différente de la Pologne et de la Hongrie en ce qui concerne la Russie. Traumatisée par son expérience historique, la Pologne et, dans une moindre mesure, la Roumanie et la Tchéquie voient dans la Russie un État impérialiste et agresseur de par sa nature. Au contraire, la Hongrie, dont le gouvernement de Viktor Orbán a été encouragé par Moscou dans son action d'éloignement vis-à-vis de l'Union européenne et des États-Unis, a une perception beaucoup plus neutre de ce que représente la Russie, une perception partagée par la Bulgarie, mais aussi par des pays candidats à l'UE, comme la Serbie³¹. Depuis l'annexion de la Crimée en 2014, la « question russe » est devenue de plus en plus épineuse et n'a pas fait l'affaire du « couple » polono-hongrois, qui était pourtant bien en phase sur la question migratoire. Elle s'est accompagnée de désaccords sur la relation avec les États-Unis et la Grande-Bretagne, cultivée avec persévérance par Varsovie, mais beaucoup moins prise en compte par Budapest qui s'est lancée dans une politique étrangère multidirectionnelle (Chine, Turquie, Russie, Europe, Amériques). Devenue un sujet incontournable au sein du Groupe de Visegrad après l'escalade des menaces russes contre l'Ukraine et, inévitablement, après le déclenchement de l'invasion militaire de février 2022, l'attitude à adopter par rapport à Moscou a isolé la Hongrie et, de ce fait, paralysé les ambitions des PECO de peser comme un bloc au niveau européen.

Entamée à travers les débats en marge de la crise migratoire, la montée de formes affirmées et décomplexées d'eurosepticisme s'est avérée une tendance durable qui a affecté l'ensemble de la région à long terme³². Il n'est plus question de savoir si l'eurosepticisme et même l'anti-européanisme sont bien

31. Voir Pavel BAEV, « La Russie et l'Europe centrale et orientale : entre confrontations et connivences », in *Russie.Nei. Visions*, n° 97, 2016, p. 16-21.

32. Pour mesurer l'ampleur et les facettes de ce phénomène et approfondir à travers une autre étude de cas, voir Ildiko ОТОВА, Evelina СТАΥΚΟΒΑ, *Migration and Populism in Bulgaria*, Abingdon/New York, Routledge, 2022.

enracinés dans les PECO, mais plutôt d'identifier les mécanismes par lesquels ces phénomènes pourraient être contenus à un niveau qui puisse permettre l'avancement ou au moins le maintien du projet européen.

Sergiu MIȘCOIU
Université de Cluj-Napoca

*Le potentiel d'une langue adoptée
au sein de couples binationaux européens*

RÉSUMÉ

Cet article évalue le cadre translinguistique dans lequel deux couples franco-allemands se positionnent, et révisé plusieurs idéologies linguistiques liées à la dichotomie langue première *vs* langue seconde. Notamment, les stratégies de maintien de la langue seconde participent à l'affirmation d'une identité personnelle et à la construction d'une voix commune conjugale. L'usage d'une langue adoptée permet l'union dans la langue et la création d'un espace langagier plus ample. Ce tiers-lieu participe à former une entité commune en renégociant les identités, concédant une équité d'expression et une recomposition des appartenances territoriales.

Mots-clés : bilinguisme, couple mixte, tiers-lieu, transculturalité.

ABSTRACT

This article assesses the translinguistic framework in which two Franco-German couples position themselves, thus challenging several linguistic ideologies linked to the dichotomy of first language *vs* second language. Notably, strategies of second language maintenance impact self-reinvention while participating in the construction of a common conjugal voice. The usage of an adopted tongue allows for unity within that language and the formation of a wider linguistic area. This third space favors a joint identity by renegotiating the belongings, granting equity of expression and rearranging territorial affiliations.

Keywords: bilingualism, mixed couple, third space, transculturality.

Le prestige de l'anglais comme *lingua franca* favorise la présence d'apprenants de langue seconde au niveau mondial, et déracine par la même occasion la langue de son territoire¹. Notamment, des unions exolingues (ne partageant pas la même langue première) communiquent et élèvent leurs enfants dans une langue qui leur est originellement étrangère². La suprématie de l'anglais effraie – l'hégémonie linguistique va-t-elle créer de nouvelles générations monolingues ? – tout en transformant les pratiques – la mixité de couples transculturels est-elle synonyme de réappropriation et réinvention ? Cet article s'inspire d'une recherche doctorale en sociolinguistique sur l'investissement linguistique de couples binationaux européens, et se construit autour du potentiel d'une langue adoptée pour, d'une part, offrir une place à l'affirmation d'une identité personnelle³ et, d'autre part, participer à l'expression d'une intimité conjugale⁴. De plus, l'émergence de ces conduites remet en question certaines idéologies linguistiques : la dichotomie langue première naturelle *vs* langue seconde artificielle⁵, la nécessaire adoption de la langue majoritaire comme langue commune⁶ et enfin le parallèle entre langue standard et État-nation⁷ seront amenés à être réévalués. Après avoir établi les approches théoriques et présenté le corpus, l'argumentaire visant le choix linguistique se développe en trois parties : la langue de la socialisation, qui présente la langue de la rencontre et celle de la communauté minoritaire, la langue de la démarcation, qui s'intéresse aux stratégies langagières familiales, et enfin l'étude du tiers-lieu linguistique comme entité conjugale.

1. Françoise KRÁL « Langue maternelle, résurgence et affect dans la littérature diasporique anglophone », in *La Résurgence*, n° 1, 2009, p. 154.

2. David CRYSTAL, *English as a Global Language*, Cambridge, New York, Cambridge University Press, 2003, p. 6.

3. Françoise KRÁL, *Critical Identities in Contemporary Anglophone Diasporic Literature*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2009, p. 98.

4. Véronique Miguel ADDISU, « Langues et identités en contexte exolingue : discours de trois couples franco-éthiopiens à Addis-Abeba », in *Langage et société*, n° 147, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2014, p. 90.

5. Aneta PAVLENKO, *Emotions and Bilingualism*, Cambridge, Cambridge University Press, 2005, p. 23.

6. Ingrid PILLER, *Bilingual Couples Talk. The Discursive Construction of Hybridity*, Amsterdam, John Benjamins Company, 2002, p. 18.

7. Françoise KRÁL, *Critical Identities in Contemporary Anglophone Diasporic Literature*, *op. cit.*, p. 104.

Cet article se fonde, par ailleurs, sur la notion d'investissement linguistique de Bonny Norton⁸, identifié comme une relation complexe entre l'identité de l'apprenant et l'engagement dont celui-ci fait preuve pour apprendre une langue. L'auteure observe que l'acquisition d'une langue seconde (L2) est agencée pour investir un futur symbolique et matériel plus ample. S'inspirant des travaux de Bourdieu⁹ autour du capital culturel, Norton explique que les contextes de socialisation s'inscrivent nécessairement dans des dynamiques de pouvoir construites entre individus et communautés¹⁰. Le locuteur doit alors réévaluer ses positions identitaires dans le but d'augmenter la valeur de son capital culturel et construire un terrain linguistique approprié à ses attentes¹¹. Grâce en particulier aux travaux de Benedict Anderson sur les communautés imaginaires¹², Norton suggère que l'apprenant d'une L2 se connecte avec un imaginaire collectif désiré dans lequel l'acquisition de la langue émerge comme une forme de « désir identitaire¹³ », symbolisant un accès libérateur à certains diktats liés à la langue et la culture d'origine, où le soi peut s'exprimer sans tabous. Les idéologies « première langue naturelle et réelle, seconde fausse et artificielle¹⁴ » où « la L1 représente le moi, l'intimité avec les amis et la famille, et la L2 le langage des employés et du gouvernement¹⁵ » réduisent considérablement le potentiel lié à la langue seconde. Les travaux de Françoise Král sur la littérature diasporique anglophone remettent en question ces rapports binaires et mettent en lumière « le potentiel de la langue adoptée pour offrir une place à

8. Bonny NORTON, *Identity and Language Learning: Extending the Conversation*, Bristol, Multilingual Matters, 2nd ed., 2013, p. 3.

9. Pierre BOURDIEU, *Langage et pouvoir symbolique*, Paris, Éditions du Seuil, « Points », 1982.

10. Bonny NORTON, Kelleen TOOHEY, « Identity, language learning and social change », in *Lang. Teach.*, Cambridge, Cambridge University Press, 2011, p. 420.

11. Bonny NORTON, « Identity and language learning: back to the future », in *TESOL Quarterly*, Teachers of English to Speakers of Other Languages, Inc., vol. 50, n° 2, 2016, p. 476.

12. Benedict ANDERSON, *Imagined Communities: Reflections on the Origin and Spread of Nationalism*, Londres/New York, Verso, édition revue, 1991.

13. Ingrid PILLER, *Bilingual Couples Talk. The Discursive Construction of Hybridity*, op. cit., p. 270.

14. Aneta PAVLENKO, « Bilingual selves », in *Bilingual Minds: Emotional Experience, Expression, and Representation*, Clevedon, Multilingual Matters, 2006, p. 16.

15. Aneta PAVLENKO, *Emotions and Bilingualism*, op. cit., p. 233.

la réinvention¹⁶ ». La langue seconde véhicule ainsi un panel de futurs désirables et d'identités transférables selon les contextes et les interlocuteurs¹⁷.

Les recherches sur les communautés diasporiques sont de nouveau invoquées au travers du concept de « tiers-lieu » proposé par Homi K. Bhaba¹⁸, décrivant des identités hybrides et contestant les discours hégémoniques d'unité territoriale et d'identité culturelle unique¹⁹. Dans le contexte marital, c'est ainsi l'affiliation du couple qui est étudiée pour comprendre la participation des partenaires dans la production des discours. En effet, la gestion des parcours individuels implique souvent la création d'un terrain linguistique conjugal. Cette notion d'espace adopté est revendiquée par Ingrid Piller dans ses recherches liées aux couples bilingues pour décrire « la revendication d'un terrain d'entente [dans le but] de transcender la différence entre les partenaires²⁰ ». Ces couples de langues premières différentes parviennent à s'engager dans de nouvelles ressources linguistiques pour reconfigurer leurs positions individuelles à travers le tiers-lieu. Cet article se concentre sur l'utilisation d'une langue seconde comme espace de négociation conjugal et questionne l'idée selon laquelle un couple bilingue adopterait automatiquement la langue majoritaire du pays de résidence²¹. Les recherches de David Crystal sur l'anglais en tant que *lingua franca* décrivent « un monde où les enfants naissent de parents qui communiquent entre eux par une *lingua franca* apprise comme langue étrangère [...] et qui décident d'élever leur enfant avec [cette *lingua franca*] comme langue principale à la maison²² ». Cette étude s'intéresse dans le même temps à dépasser les frontières nationales de chacun des partenaires pour déboucher sur le principe de transnationalisme. Selon Abram de Swann, ce concept a « pour tâche première d'étudier les relations transnationales : celles qui lient

16. Françoise KRÁL, *Critical Identities in Contemporary Anglophone Diasporic Literature*, op. cit., p. 150.

17. Ingrid PILLER, *Bilingual Couples Talk. The Discursive Construction of Hybridity*, op. cit., p. 270.

18. Homi K. BHABBA, *Les Lieux de la culture: une théorie postcoloniale*, traduit de l'anglais par Françoise BOUILLOT, Paris, Payot, 2007.

19. Ingrid PILLER, *Bilingual Couples Talk. The Discursive Construction of Hybridity*, op. cit., p. 214.

20. *Ibid.*

21. *Ibid.*, p. 18.

22. David CRYSTAL, *English as a Global Language*, op. cit., p. 6.

les personnes entre elles par-delà les frontières²³ ». L'enquête réalisée permet finalement de mettre en lumière la complexité des frontières, dans des oppositions telles que langue intime et publique, identités personnelles et conjugales, socialisation nationale et multiplication des appartenances spatiales.

Deux couples ont participé à notre étude et toutes les informations personnelles pouvant les identifier ont été modifiées. Les extraits sont présentés en langue originale. Les informations décrites ont été récoltées lors d'un entretien d'environ deux heures en présence des deux partenaires, en présentiel et au sein du domicile familial. Les couples ont été choisis pour leur mixité linguistique (langue première différente), leur modèle familial (deux enfants), et font partie de la classe moyenne voire supérieure. Leur rencontre est advenue lors d'une mobilité choisie, pour raisons individuelles ou opportunités professionnelles, et non motivée par des nécessités économiques²⁴. Les entretiens se sont concentrés sur la négociation des identités individuelles et conjugales dans les choix linguistiques²⁵, et les couples ont souvent partagé des anecdotes, sous forme de récits de vie, pour exemplifier leurs propos²⁶.

Couple 1 : Roméo, Français, 36 ans, et Naomi, Allemande, 39 ans, se sont rencontrés aux Pays-Bas lorsqu'ils travaillaient pour une entreprise transnationale américaine. Ils ont deux enfants de 10 et 7 ans. Ils ont vécu aux Pays-Bas huit ans, et vivent, depuis maintenant six ans, en Allemagne.

Couple 2 : Adrien, Français, 39 ans, et Delphine, Allemande, 38 ans, se sont rencontrés en France dans le cadre de leur travail alors que Delphine était en alternance pour reconversion professionnelle dans la start-up où était employé Adrien. Ils ont deux enfants de 8 et 5 ans. Ils ont vécu deux ans en France puis deux ans au Canada, et vivent en Allemagne depuis sept ans.

23. Abram DE SWAAN, « Sociologie de la société transnationale », in *Revue de synthèse*, vol. 119, n° 1, 1998, p. 95.

24. Suzana KOELET, Helga A.G DE VALK, « European liaisons? A study of European bi-national marriages in Belgium », in *Population, Space and Place*, n° 20, 2014, p. 113.

25. Aneta PAVLENKO, Adrien BLACKLEDGE, *Negotiation of Identities in Multilingual Contexts*, Bristol, Blue Ridge Summit, Multilingual Matters, 2004, p. 193.

26. Véronique Miguel ADDISU « Langues et identités en contexte exolingue : discours de trois couples franco-éthiopiens à Addis-Abeba », art. cit., p. 85.

LA LANGUE DE SOCIALISATION

La langue de la rencontre

Les deux couples analysés se sont rencontrés dans un cadre professionnel transnational. Les partenaires du couple 1 se rencontrent sur leur lieu de travail, alors qu'ils sont tous les deux expatriés aux Pays-Bas, tandis que le couple 2 se rencontre en France, où Delphine est expatriée depuis trois ans. Les partenaires du couple 1 ont la particularité de s'être rencontrés dans un pays tiers (les Pays-Bas), avec lequel aucun des partenaires n'a d'attaches nationales. De plus, la rencontre s'est conduite dans une langue tierce (l'anglais) différente de la langue nationale locale (le néerlandais).

L'environnement linguistique dans lequel la rencontre s'est établie semble déterminer ici la langue du couple. Roméo dit que « quand on s'est rencontrés on se parlait exclusivement en anglais ». En effet, le couple 1 se rencontre aux Pays-Bas, certes, mais dans une entreprise dont la *lingua franca* est l'anglais. Il ajoute : « On a commencé à se connaître et à interagir en anglais. » Le second couple se rencontre en France, dans un contexte francophone. Adrien explique : « J'étais dans une start-up qui louait des bureaux dans la boîte où elle, elle faisait son alternance, et donc on s'est croisés dans les couloirs à ce moment-là et puis après on est restés en plutôt bon contact. »

La langue de la rencontre tend à se maintenir comme langue de couple par habitude, comme l'explique Delphine : « C'est une habitude je veux dire on change pas les habitudes dans un couple du jour au lendemain juste parce que tu changes de pays », ou simplement parce que c'est la langue majoritairement parlée par le couple tous contextes confondus, comme le pense Adrien : « On parlait quand même assez généralement en français quoi [...], majoritairement. »

En effet, la langue des premiers échanges définit le rapport entre les deux partenaires. Les identités de chacun étant établies dans cette première langue, altérer ce choix peut même provoquer une dissonance chez celui qui agence cette identité, mais aussi chez le partenaire qui peut avoir l'impression de ne plus connaître l'autre et se sentir déstabilisé par crainte de ne plus savoir anticiper ce que l'autre est le sur le point de dire²⁷. Le couple 1, notamment, montre un besoin de se retrouver dans cette langue définie dès la rencontre : « Tu sais

27. Ingrid PILLER, *Bilingual Couples Talk. The Discursive Construction of Hybridity*, op. cit., p. 139.

quand on est à deux, oui voilà c'est ça quand [les enfants] sont au lit le soir, généralement on a tendance à reswitcher en anglais [...] ah oui si on n'avait pas les enfants j'pense qu'on resterait en anglais, ce serait quasiment certain. »

La langue de la rencontre comporte alors des spécificités identitaires fortes, que ce soit au niveau du couple ou de la famille. Et le fait de vivre dans un pays de langue majoritaire d'un des partenaires est souvent synonyme de renforcement des choix linguistiques conjugaux.

La communauté linguistique minoritaire

Les deux couples vivent aujourd'hui dans une communauté linguistique à majorité germanophone, et les deux partenaires féminines sont de langue première allemande. Curieusement, ce sont elles qui s'entourent d'amies francophones dans le but de pratiquer leur langue seconde, comme l'indiquent Naomi (« avec les assistantes de langue j'ai beaucoup parlé français et maintenant on a des familles qui sont aussi bilingues, et si je suis avec les autres, comme Céline et Cécile, on va boire un café on parle français mais c'est juste pour le plaisir ») et Delphine (« si on parle, c'est aussi une raison pourquoi je participe à l'association comme ça tu fais des rencontres aussi, avec d'autres Français, et tu es plus en contact avec la langue »). Grâce à leur investissement volontaire dans l'école bilingue que fréquentent leurs enfants, les deux femmes ont l'opportunité de se joindre à des Françaises et de pratiquer la langue au quotidien. Plusieurs recherches démontrent l'engagement dont font preuve les femmes pour maintenir la langue grâce à un réseau d'amitié féminin²⁸.

Par ailleurs, le couple 2 a pour langue de couple le français, il est ainsi important pour Delphine de garder un niveau de langue élevé, or la différence d'investissement linguistique des deux partenaires déséquilibre la relation. En effet, Delphine émet plusieurs fois des doutes quant au vocabulaire français utilisé par son mari, et déplore son niveau d'allemand, qu'elle accuse d'être la cause directe dans le choix de leur langue de couple : « parce que si tu parles toujours avec lui bah je vais juste apprendre son vocabulaire, qui est souvent pas assez... haut niveau ! ». Delphine parle du niveau d'allemand de son mari

28. Monica HELLER, Laurette LEVY, « Mixed marriages: life on the linguistic frontier », in *Multilingua*, n° 11, 1992 ; Ingrid PILLER, *Bilingual Couples Talk. The Discursive Construction of Hybridity*, op. cit. ; Gabrielle VARRO, *Sociologie de la mixité : de la mixité amoureuse aux mixités sociales et culturelles*, Paris, Belin, « Perspectives sociologiques », 2003 ; Bonny NORTON, *Identity and Language Learning: Extending the Conversation*, op. cit.

avec beaucoup de frustration (exclamations, répétitions de mots, haussement de la voix, gestuelle forte). Il exprime d'ailleurs lui-même qu'il ne souhaite pas l'améliorer, mais simplement être compris (« ça m'empêche pas de travailler »). Il est possible que Delphine ressente un investissement symbolique moindre de la part de son mari, qui lui semble injuste car elle s'investit dans sa langue en s'entourant d'une communauté francophone et en définissant la langue de couple comme le français, alors que lui dit parler allemand « comme un clochard » et s'investir le moins possible dans la langue de sa femme et de la communauté dans laquelle il vit.

Les deux femmes se sont donc activement investies dans la langue de leur mari, alors que le contraire n'est pas nécessairement attesté. Naomi exprime d'ailleurs un plaisir à discuter en français. Toutes deux semblent utiliser la langue seconde comme le terrain d'une expérience partagée, le moyen d'exprimer leurs ressentis de femmes au sein d'un couple bilingue, mais aussi de locutrices minoritaires qui peuvent pratiquer la langue²⁹. Il est à noter que les deux maris français ont suivi l'allemand en enseignement de première langue étrangère à l'école, dans le but d'entrer dans de meilleures écoles par la suite, comme le dit Adrien : « J'ai fait allemand LV1 parce que mes parents ont toujours pensé que ça me mettrait dans les meilleures classes au collège. » La décision était ainsi stratégique, et non réellement un choix personnel.

LA LANGUE DE DÉMARCATIION

Les secrets

La démarcation linguistique peut être utilisée comme stratégie lors d'un changement de lieu, les couples décidant alors d'adopter une langue tierce. Les couples ont tous deux parlé d'un avantage à ne pas être compris dans certains contextes. Le couple 1, qui parlait initialement anglais avec leur premier fils pour ensuite n'utiliser cette langue qu'entre eux, usait parfois de celle-ci pour échanger des secrets en présence de leurs enfants : « mais c'était quand ils étaient très petits, de parler est ce qu'on va au zoo ou manger une glace, tu peux pas le dire, si l'enfant a entendu oui il veut le faire donc là l'anglais était pratique ou, on va parler des cadeaux pour l'anniversaire », indique Naomi. De même, les partenaires du couple 2 sont habitués à travailler en anglais

29. Ingrid PILLER, *Bilingual Couples Talk. The Discursive Construction of Hybridity*, op. cit., p. 172.

et utilisent parfois cette langue, « seulement quand les enfants ils doivent pas comprendre » ou « quand ça doit rester secret », explique Delphine. Elle ajoute : « éventuellement [...] si t'as un truc à dire, comment il se comporte l'autre, il devrait pas faire ça, parce que tu veux pas le dire devant l'enfant, bin on change en anglais ». Toutefois, chaque couple précise que cette technique n'est pas viable sur le long terme, car les enfants apprennent l'anglais à l'école et deviennent capables de comprendre certains mots-clés.

En outre, chez les deux couples, cette langue des secrets a la particularité d'être souvent comprise par eux seuls dans leur entourage non professionnel, ce qui leur permet de discuter dans des environnements divers sans être saisis. Le couple 2 pointe le fait que l'entourage familial a aussi influencé les choix linguistiques. Adrien raconte que « sa mère elle avait toujours l'impression que j'étais en train de dire des trucs mal. Le ton apparemment que j'avais en français lui faisait penser que soit j'engueulais [mon fils] soit j'engueulais [ma femme] ». En effet, les belles-mères respectives pensaient que le conjoint allo-glotte profitait de leur incompréhension linguistique pour faire des commentaires négatifs ou disputer les enfants/le partenaire. Le couple 1, à l'inverse, jouit de cette impénétrabilité. Roméo raconte :

c'est ultra-pratique, quand t'es en France tu parles allemand ou anglais, et y'a personne qui va comprendre [...] tu peux avoir des discussions très intimistes, dans des contextes, dans une foule, pour exprimer des sentiments ou des relations par rapport à la famille, [...] tu peux en parler immédiatement sans avoir peur, fin t'as pas vraiment peur mais [...] tu peux vraiment dire, sans limite, et ça c'est vrai qu'on le fait.

Et Naomi ajoute : « mais c'est aussi privé tu peux parler des gens qui passent et ils ne savent pas [...] c'est un peu protectif ». Le couple profite de connaître la langue minoritaire du lieu pour s'entretenir à propos de leur entourage, observation qui concorde avec l'usage de la langue minoritaire pour, d'une part, échanger des confidences en public³⁰ et, d'autre part, s'isoler ou se distinguer symboliquement au sein du domicile familial³¹. Au-delà de l'aspect pratique, le champ lexical du couple 1 est significatif d'une approche affective de la langue – « privé », « protectif », « intimiste », « sentiments », « relations » – et libératrice « personne ne va comprendre », « ils ne savent pas »,

30. *Ibid.*, p. 136.

31. Véronique Miguel ADDISU, « Langues et identités en contexte exolingue : discours de trois couples franco-éthiopiens à Addis-Abeba », art. cit., p. 90.

« parler immédiatement », « sans avoir peur », « sans limite ». Ainsi, l'idée que la deuxième langue serait un outil dénué de l'aspect affectif que la langue première incarnerait perd toute valeur face aux récits des conjoints.

Les compétences langagières

L'apprentissage de la langue locale par le conjoint alloglotte, identifiée par Anne-Christine Zeiter dans sa recherche sur le bilinguisme de couple³², n'a en aucun cas été la première raison de la mobilité des couples³³, mais savoir parler la langue de l'autre fait bien partie de leurs problématiques. Les deux entretiens, conduits en français, comportent des fragments de langues étrangères, notamment l'anglais et l'allemand. Ces alternances codiques peuvent être perçues comme un jeu, ou viennent combler un besoin linguistique intraduisible. Naomi indique qu'un changement peut intervenir simplement car un mot va être plus significatif dans une langue que dans une autre (« on a des mots qui sont juste plus faciles, ou plus précis »), mais aussi car elle va apprécier la portée charismatique de termes « plus drôles ou mignons dans l'autre langue ».

Les couples bilingues qui évaluent leur expertise linguistique arrivent régulièrement à la conclusion qu'une langue est toujours dominante sur l'autre. En effet, c'est bien souvent à cause de leur dominance commune dans une langue que les couples décident de communiquer dans celle-ci. Les conjoints expliquent qu'ils tendent à être dominants dans la langue qu'ils utilisent au quotidien dans leur cadre professionnel. C'est par ailleurs cette même langue qui est choisie par le couple 1 comme tiers-lieu linguistique, comme le dit Roméo : « je crois que notre anglais est très bien [...] on peut s'exprimer et se faire comprendre d'une façon qui est difficile à atteindre, pour moi en allemand et pour toi en français ». Naomi et Roméo choisissent de communiquer dans la langue dans laquelle ils se sentent tous les deux le plus à l'aise pour s'exprimer en tant que couple.

Dans le couple 2, en revanche, Adrien émet l'idée que les difficultés de compréhension dans son couple sont dues à la différence de base culturelle de chacun. Il dit : « Quand t'apprends une langue étrangère t'apprends un mot et ce mot ça veut dire une chose, quand tu parles cette langue comme avec quelqu'un qui est né avec cette langue-là, tu comprends le mot comme il doit être compris dans le contexte dans lequel il est posé. » Adrien suggère que

32. Anne-Christel ZIETER, *Dans la langue de l'autre : se construire en couple mixte plurilingue*, Lyon, ENS Éditions, « Langages », 2018.

33. *Ibid.*, p. 16.

chaque partenaire s'exprime en traduisant mentalement de sa langue première vers sa langue seconde, mais aussi entend un discours dans une langue seconde qu'il traduit dans sa langue première. Naomi, du couple 1, a le même ressenti : « Après on a beaucoup parlé en anglais, mais moi je traduis de l'allemand en anglais et ensuite, et lui il prend mon anglais il le met en français, mais ça c'est plus la même chose, donc on a passé des centaines d'heures à discuter et se battre. » Ces couches de traduction linguistique (littérale) et de transfert culturel (sémantique) opacifient le discours. Cependant, ces anecdotes ont souvent été décrites en riant car ce répertoire langagier unique contribue à la singularité des familles et fonde aussi une identité commune³⁴. On observe souvent dans les entretiens des mimiques, interjections « oui », « tout à fait », « c'est vrai », ou des répétitions approuvant le récit de l'autre. Ces mêmes résultats ont pu être décrits dans les recherches de Pillier³⁵ et de Zeiter³⁶, qui parlent d'outils formant la voix du couple.

LE TIERS-LIEU LINGUISTIQUE

La dispute

Les conflits sont un terrain fertile pour analyser les dynamiques langagières. Notamment, le rapport au langage grossier, selon les deux couples, ne comporte pas la même charge affective et peut ainsi être utilisé de manière plus souple. Les partenaires du couple 1 parlent d'une relation différente à la langue (« on n'a pas cette relation »), ce qui permet de varier et combiner de manière presque exagérée les termes grossiers (« ça va être plus vulgaire »). Les femmes des deux couples s'en amusent. Delphine du couple 2 dit « c'est plus marrant », de même que Naomi, dans le couple 1, raconte être plus à l'aise pour insulter dans la langue seconde (« pour nous c'est pas grave, c'est plus facile »). Plusieurs couples dans une recherche similaire expliquent que l'anglais est plus adapté lors de disputes, car la langue contient un plus grand nombre de mots grossiers et que ceux-ci sont meilleurs, ou que l'anglais est plus facile, simple, et rapide³⁷.

34. *Ibid.*, p. 135.

35. Ingrid PILLER, *Bilingual Couples Talk. The Discursive Construction of Hybridity*, *op. cit.*, p. 223 et 234.

36. Anne-Christel ZEITER, *Dans la langue de l'autre : se construire en couple mixte plurilingue*, *op. cit.*, p. 135.

37. Ingrid PILLER, *Bilingual Couples Talk. The Discursive Construction of Hybridity*, *op. cit.*

Naomi et Roméo se disputent en anglais et parlent plutôt d'une sensibilité linguistique compliquée à exprimer dans la langue de l'autre (« dire quelque chose de trop abrupte ou trop doux »), alors que l'anglais leur vient plus facilement. Roméo et Adrien disent utiliser des insultes dans la *lingua franca* de leur environnement professionnel. Cela peut s'expliquer par le fait que les couples ont utilisé l'anglais dans leur cadre professionnel pendant plusieurs années et peuvent avoir l'habitude de gérer des conflits dans cette langue, ce qui faciliterait leur expressivité dans la sphère privée. La recherche de Piller précise notamment qu'un changement de langue intervient parfois lorsqu'un des deux partenaires souhaite prendre le dessus sur l'argument et arrive ainsi à gagner la discussion dans sa langue première³⁸.

Le couple 2 utilise la langue d'un des conjoints comme langue de couple, le français, mais Delphine se lamente de cette injustice créée par cette domination linguistique (« c'est pas juste », « je suis toujours en désavantage »). Le couple précise qu'il a passé beaucoup de temps à discuter, à chercher des moyens de mieux se comprendre et à évaluer différentes stratégies de délibération, ce que le champ lexical de verbes d'action atteste (« comprendre », « décoder », « construire », « parler », « s'expliquer »). Adrien parle du temps passé à s'entretenir (« on a mis des années et des années et des années à se comprendre »), et Delphine, de reformulations (« rappelle-toi comment je te demande à chaque fois de me dire ce que j'ai dit, parce qu'on se répète, moi je dis ce que j'ai compris et moi je veux qu'il me dise ce qu'il a compris, donc du coup ça prend de temps en temps plus longtemps »), qui semblent être les deux stratégies adoptées par le couple pour équilibrer les discussions.

Deux autres recherches se sont intéressées à l'usage de la langue d'un des partenaires lors de disputes. La première conclut à une relation de tension où les hommes manifestent le désir de parler dans leur langue uniquement³⁹, tandis que dans l'autre, les couples décident de reprendre chacun leur langue première⁴⁰. Les résultats montrent ici un désir d'équité que le champ lexical atteste (« juste », « même niveau », « équilibré »), de même que les pouvoirs symboliques pouvant se manifester au sein de la langue. Adrien, du couple 2,

38. *Ibid.*, p.156.

39. Véronique Miguel ADDISU, « Langues et identités en contexte exolingue : discours de trois couples franco-éthiopiens à Addis-Abeba », art. cit., p. 90.

40. Anne-Christel ZEITER, *Dans la langue de l'autre : se construire en couple mixte plurilingue*, op. cit., p. 110.

est très conscient de sa domination linguistique et n'hésite pas à le réitérer plusieurs fois dans l'entretien. Cette insistance, et les stratégies mises en place par les deux couples, prouvent une attention et le besoin d'un discours plus équitable. Ironiquement, Adrien dira : « Évidemment tout le monde pense qu'on est tout le temps en train de s'engueuler [...] mais généralement on est en train de s'expliquer. Ça fait onze ans qu'on s'explique ». Le tiers-lieu linguistique est donc un outil défini par les couples pour équilibrer leur relation et construire un terrain de négociation commun.

Les attaches transnationales

Le fait de partager sa vie avec un conjoint étranger, dans un pays étranger, et même d'élever ses enfants dans une langue étrangère sont des problématiques qui ont été soulevées par les deux couples. L'ambiguïté de la biculturalité est posée par les parents qui questionnent l'identité territoriale des enfants. Le couple 1 explique que la nationalité de leurs enfants n'est plus un facteur imposé à la naissance, mais plutôt un acte identitaire (« quand ils feront leur choix ») ou une compétence culturelle (« un savoir-vivre à la française »). Chez le couple 2, la réponse débute par l'affirmation que leur fils se sent à l'aise (« il se la pète, il est fier, il fait son intéressant »), mais tourne rapidement à un questionnement de la part du père. Sa réponse, ponctuée d'hésitations (longues pauses), de reformulations (« enfin », « mais », « en fait ») et de répétitions exprime une certaine difficulté à l'idée de devoir définir une identité unique. En effet, trois enfants du corpus sur quatre peuvent acquérir trois nationalités différentes, car ils sont nés dans un pays tiers (Canada ou Pays-Bas), de parents allemands et français. La formulation d'Adrien (« il est étranger partout mais il est aussi chez lui partout ») résume la complexité de leur situation.

Par ailleurs, les différentes affiliations des parents prouvent un certain renoncement à une catégorisation nationale unique au bénéfice d'un « chez nous » commun⁴¹. Delphine s'identifie comme allemande et Adrien comme français, toutefois ils précisent que leurs séjours en Amérique du Nord ont permis une réévaluation de leurs représentations nationales de l'Europe, d'abord pour une raison géographique (« ils ne savent pas positionner l'Europe sur une carte du monde »), et plus particulièrement pour une question d'identité continentale (« l'Amérique vs l'Europe »). De plus, Adrien insiste sur le fait que son départ à l'étranger lui a permis de réévaluer positivement

41. *Ibid.*, p. 177.

son pays d'origine (« je me suis plus rendu compte de ce que les autres avaient pas quand je suis parti »). L'affiliation étatique est donc revue selon la position géographique des individus et permet d'apprécier différentes échelles d'identification. Ces couples démontrent qu'il est possible de s'identifier à plusieurs instances (locale, nationale, globale), et que ces identités sont en relation plutôt qu'en compétition. Chaque conjoint nouvellement arrivé décrit pour le reste un soutien affectif et une médiation culturelle très importante de la part du partenaire local, qui permet de surmonter les difficultés et de créer un modèle de vie ensemble.

En conclusion, la langue adoptée est bien un espace concédant une performance linguistique plus équilibrée, mais elle est aussi un lieu où les identités nationales sont renégociées pour former une entité commune. À travers leurs choix langagiers, les couples ont démontré une résistance forte aux idéologies linguistiques :

- Contrairement à l'idée que la L2 serait une langue administrative sans affect, la langue seconde est la langue d'union conjugale pour trois partenaires sur quatre ;
- La langue commune du couple 1 est l'anglais et celle du couple 2, le français, toutes deux langues non majoritaires du pays de résidence ;
- Les mélanges linguistiques et culturels des familles sont à la marge de l'idéologie d'État-nation (langue standard et culture unique).

Le potentiel de la langue seconde est aussi exprimé pour, d'une part, offrir une place à l'affirmation d'une identité personnelle à travers : un réseau francophone pour maintenir un niveau de langue, le rassemblement autour d'une expérience partagée (familles bilingues et locutrices minoritaires), et une liberté d'expression plus importante (insultes et alternance codique) ; et d'autre part pour participer à l'expression d'une intimité conjugale à travers : des marqueurs linguistiques formant la voix du couple (traduction, correction, répétition), l'usage de la langue minoritaire pour se distinguer symboliquement des autres, et la création d'un terrain de communication neutre et équilibré.

Ces unions construisent une Europe par le bas⁴² car leur mobilité sur le territoire européen a permis leur rencontre, leur mixité linguistique a créé une

42. Sofia GASPAR, « Mixed marriages between European free movers », in *Cies e-working papers*, n° 65, 2009, p. 18.

nouvelle génération bilingue, et leurs trajectoires de couple, un nouvel espace d'attaches conjugales. Ce tiers-lieu crée un terrain d'identités négociables et intimes à travers un discours translinguistique et la construction d'un espace transculturel.

Justine NOYER
Université Paris Nanterre

Un film parlé de Manoel de Oliveira : *analyse descriptive d'un film sur l'Europe transculturelle*

RESUMÉ

Un film parlé, de Manoel de Oliveira (1908-2015), long métrage de 2003, fut la réponse du plus vieux cinéaste alors en activité aux événements du 11 septembre 2001 à New York. Son histoire décrit le voyage d'une professeur d'histoire à l'Université et de sa fille de 7 ans le long du bassin méditerranéen en direction de Bombay. Le film pose des questions éthiques et esthétiques sur le rapport entre les sociétés au cours des siècles, dans une réflexion sur le dialogue interculturel, en même temps qu'il tisse un panorama transtemporel et transculturel de l'Europe postcoloniale.

Mots-clés : Europe, cinéma portugais, interculturalité, postcolonialisme.

ABSTRACT

Un film parlé de Manoel de Oliveira (1908-2015), a 2003 feature film, was the response of the then oldest active filmmaker in the world to the events of September 11, 2001 in New York. The narrative describes the journey of a mother, professor of history at the University, and her 7-year-old daughter along the Mediterranean basin towards Bombay. The film raises ethical and aesthetic questions about the relationship between several societies over the centuries, in a reflection on intercultural dialogue, while weaving a transtemporal and transcultural panorama of postcolonial Europe.

Keywords: Europe, Portuguese cinema, interculturality, postcolonialism.

Dans un moment historique comme le nôtre, marqué par la pensée postcoloniale¹, mettre en perspective l'histoire coloniale et les enjeux qui en découlent aujourd'hui, dans l'Europe actuelle (et notamment au Portugal, pays européen avec un passé colonisateur), s'impose.

Si de nos jours la Méditerranée est un rempart militarisé pour freiner l'exode massif de la population d'origine africaine fuyant les guerres et la précarité

1. Voir Pascal BLANCHARD, Nicolas BANCEL, Gilles BOËTSCH, Christelle TARAUD, Dominique THOMAS, *Sexe, race et colonies*, Paris, La Découverte, 2018.

économique ; si elle est un obstacle à la circulation entre les deux continents, un échiquier pour les réseaux de trafic humain et un cimetière à ciel ouvert où gisent des milliers de migrants africains essayant de rejoindre les villes européennes, ce bassin méditerranéen fut au cours du temps une mer intérieure et un espace de mobilité et de partage entre l'Europe et l'Afrique, l'Occident et l'Asie, par le biais du Moyen-Orient.

Un film parlé, film portugais écrit et réalisé par Manoel de Oliveira (1908-2015)², un cinéaste majeur, nous rappelle le nouvel ordre mondial instauré après le 11 septembre 2001. Le film, tourné en 2002 et présenté en 2003, porte un regard sur l'Europe dans une perspective historique, politique et transculturelle capable d'ouvrir des axes de lecture qui dépasseraient une conception figée de la civilisation (le fondement du processus colonial européen), le conservatisme d'une hiérarchie de valeur entre les cultures (qui justifierait l'occupation des territoires au nom du progrès) et la difficulté de dialogue entre les nations.

LE DÉPART DE LISBONNE :

LE TRAVELLING ET LE MOUVEMENT DE PERCEPTION

Le récit d'*Un film parlé* se déroule à l'époque contemporaine. Mais l'ensemble du film se développe selon la stratégie narrative de la « visite guidée », que Manoel de Oliveira utilise dans plusieurs de ses réalisations : une promenade faite de points d'intérêt, d'arrêts et de réflexions dans une tension entre l'actuel et les vestiges du passé³. Comme souvent chez le doyen des cinéastes d'alors (né en 1908, Oliveira avait 94 ans au moment du tournage d'*Un film parlé*), dont l'œuvre a traversé l'histoire du cinéma depuis ses origines dans le muet (*Douro, Faina Fluvial*, 1931), accompagnant l'avènement du son, de la couleur ou encore de l'image numérique⁴, le film est hanté par des archaïsmes, des formes anachroniques que le cinéaste place volontairement aux côtés des

2. Le film *Un film parlé* (2003) de Manoel de Oliveira est disponible en ligne sur <http://www.youtube.com/watch?v=cnFs1s7M744&t=220s>.

3. D'autres exemples de films construits selon ce canevas : *Le Jour du désespoir* (1992) est une visite guidée à l'intérieur de la Maison-Musée dédiée à l'écrivain romantique Camilo Castelo-Branco ; *Voyage au début du monde* (1997) décrit une excursion à travers le nord du Portugal jusqu'au village reclus de Castro Laboreiro ; ou *Christophe Colomb, l'énigme* (2007), qui retrace quelques étapes de la biographie du navigateur génois à qui Oliveira attribue une hypothétique origine portugaise.

4. Voir Mathias LAVIN, *La Parole et le lieu. Le cinéma selon Manoel de Oliveira*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2008.

formes contemporaines, dans des contextes insolites, provoquant des chocs visuels et sémantiques, par un effet de collage transhistorique volontairement produit.

Le premier plan d'*Un film parlé* est ambigu : on y observe, du point de vue subjectif des passagers au départ d'une croisière, un groupe de gens restés sur le quai au bord du Tage, à Lisbonne, qui leur font un signe d'adieu, des mouchoirs blancs à la main. Cet adieu avec des mouchoirs blancs était traditionnel pour les mères, les épouses et les fiancées des jeunes soldats partant pour la guerre coloniale en Angola, en Guinée et au Mozambique, entre 1961 et 1974, pendant la dictature au Portugal. Le bruit que nous entendons est celui d'un bateau à vapeur qui part en voyage. Mais, en 2001, cet adieu avec des mouchoirs blancs est anachronique : le plan d'ouverture signifie donc que désormais, nous nous retrouverons systématiquement entre deux temporalités tout au long du film, le présent et un autre temps.

En contrechamp par rapport au premier plan, on trouve la mère (Rosa Maria) et sa fille de sept ans (Maria Joana), qui observent la ville. La séquence alterne entre le plan des protagonistes sur le pont du navire et un *travelling* latéral qui montre le paysage urbain de Lisbonne, le long de l'estuaire du Tage, vers la mer. Chaque plan, toujours dans un mouvement latéral de droite à gauche, rappelle les repères historiques de la cité. Le premier repère – qui n'est pas mentionné dans le dialogue entre la mère et la fille – est le musée national d'Art ancien sur la colline de Santos, avec un port et ses entrepôts à ses pieds. Sur l'image, on lit le premier texte (dispositif qui évoque les intertitres du cinéma muet auxquels Manoel de Oliveira resta fidèle) : « En juillet 2001, une jeune fille, accompagnée de sa mère, éminente professeur d'histoire, traverse des millénaires de civilisation pour rencontrer le père⁵. » Le texte énonce la transtemporalité (« traverse des millénaires de civilisation ») déjà identifiée dans la présence anachronique des mouchoirs blancs. Le voyage n'est pas qu'un itinéraire géographique vers Bombay où Rosa Maria et sa fille devront rejoindre leur mari et père, qui est pilote d'aviation civile ; il s'agira plutôt d'un voyage d'initiation culturelle tant pour l'enfant que pour sa maman (qui visite pour la première fois des lieux qu'elle ne connaît que par ses études, elle le dira

5. Les intertitres du film et les conversations entre les personnages Rosa Maria, sa fille Maria Joana et le comédien Luís Miguel Cintra sont en portugais dans le film. Ils sont traduits par l'auteur, tout comme les dialogues en grec et en italien. Les dialogues en français sont transcrits directement.

au capitaine du navire plus tard dans le film), ainsi qu'un voyage dans le temps qui revisite l'évolution des cultures du bassin méditerranéen en étroit rapport avec l'Europe, les routes commerciales avec l'Orient et la route maritime vers l'Inde, découverte par le navigateur portugais Vasco de Gama en 1498.

La première phrase de la mère porte sur le brouillard qui perturbe la visibilité⁶. Le plan suivant donne à voir le Padrão dos Descobrimentos (réplique de 1961 du monument original de 1940) à côté du Centre culturel de Belém (1993) et du monastère des Jerónimos (commencé en 1502). En voix *off*, la mère présente l'Infante D. Henrique (Henri le Navigateur) et son importance dans l'exploit maritime des Découvertes portugaises, racontant l'aventure à travers des « mers inconnues » et la capacité d'étude du navigateur (« il a très bien étudié »).

Mais peu après, comme si le navire avançait vers le passé, la mère fait remarquer un monument dans le paysage : « Regarde, celui là-bas est le plus ancien. C'est le premier à avoir été construit. » Il s'agit de la tour de Belém, une sorte de douane à l'embouchure du fleuve, que la maman associe à la célébration du voyage en Inde de Vasco de Gama. Alors que le brouillard s'épaissit, brouillant la définition des éléments du paysage (et de l'image), la mère rappelle la relation légendaire entre le brouillard et le retour de Sebastião I, le roi adolescent disparu lors de la bataille d'Alcácer Quibir (en 1578), actuellement territoire marocain, et qui marque le début du déclin militaire, économique et culturel du Portugal, après la période dorée des xv^e et xvi^e siècles⁷.

Puis, pour la première fois, apparaît un plan qui constituera un leitmotiv tout au long du film : la forme acérée de l'étrave du bateau de croisière qui avance, coupant la surface des eaux. La répétition du plan ponctue le film,

6. « Le brouillard arrive. C'est dommage. S'il monte, tu ne pourras pas voir le Monument des Découvertes », prévient la maman. Dans le plan, la fille apparaît encadrée contre le corps de sa mère, au niveau du ventre, rappelant des figurations dans la tradition de la peinture sacrée antique et de la Renaissance, où sainte Anne, la Vierge et Jésus se rencontrent, parfois, dans un jeu entrelacé de corps qui se chevauchent, tous semblant descendre du même corps, dans un schéma de composition qui fait allusion à une chaîne de naissances et à une arborescence généalogique. Accessoirement, la chaîne de noms (Rosa Maria et Maria Joana) liés par le nom Maria est symptomatique de cette figuration des lignées et de la transmission des valeurs culturelles par l'éducation.

7. Sur la formation de l'expansion maritime, le colonialisme portugais et son déclin, voir A. H. de OLIVEIRA MARQUES, *Histoire du Portugal et de son empire colonial : des origines à l'indépendance*, Paris, Karthala, 1998.

avec seulement des variations de lumière correspondant à l'heure du jour ou de la nuit.

C'est ainsi que s'achève la séquence d'ouverture d'*Un film parlé*, décrivant le départ, du Tage vers l'océan. La brève séquence résume tout le programme esthétique et méditatif du film. Le jeu entre le plan fixe (la mère et la fille sur le pont du bateau) et le contrechamp en travelling latéral (le plan subjectif du paysage urbain qu'elles voient) affirme une dimension méta-cinématographique qui fait écho à la condition du spectateur statique dans le fauteuil du cinéma, devant le film. Le *travelling*⁸, en revanche, où apparaissent des images floues qui échappent à notre regard, figure la lecture instable des vestiges historiques et des représentations que l'on peut établir du passé.

Sous l'influence du théâtre de Bertolt Brecht, le cinéma de Manoel de Oliveira opacifie la représentation, suspend les codes de la vraisemblance et bouleverse les conventions du réalisme, hybridant les formes du cinéma de fiction avec des approches du réel spécifiques du documentaire⁹. Tout au long du film, le spectateur observera ainsi en même temps le comportement des personnages du récit et des acteurs qui les interprètent ; les séquences fictionnelles alternent avec des séquences quasi documentaires (visites guidées), alimentées par les questions que pose l'enfant : questions de son âge (« Qu'est-ce qu'un volcan ? à Pompéi ») ou, parfois, questions plus proches d'une maturité adulte, en rapport avec l'abstraction des concepts (« Qu'est-ce qu'un mythe ? »).

8. Le *travelling* est, dans la théorie du cinéma, associé au problème d'un acte moral, depuis la définition historique donnée par Jacques Rivette dans sa critique intitulée « De l'abjection », à propos du film *Kapo* (1959) de Gillo Pontecorvo, et en opposant comme contre-modèle l'usage du *travelling* dans *Nuit et Brouillard* (1956) d'Alain Resnais. Rivette définit le *travelling* comme un déplacement de la perception qui représente plus que le produit d'un mouvement physique dans l'espace. Le *travelling* fait preuve d'un changement de point de vue qui établit, sans coupure, le lien entre deux positions, donc décrit un raisonnement éthique. Jacques RIVETTE, « De l'abjection », in *Cahiers du Cinéma*, n° 120, juin 1961, p. 54-55.

9. Dans la conception composite qui définit le cinéma moderne depuis Roberto Rossellini, et notamment dans un film de ce metteur en scène qui se présente aussi comme une « visite guidée », *Voyage en Italie* (1954).

LES STATIONS DE LA CULTURE EUROPÉENNE :
CEUTA, NICE, NAPLES, ATHÈNES, LE CAIRE, ISTANBUL

La première image hors du territoire portugais est, sur la lointaine côte marocaine, celle de la ville de Ceuta (« la ville que l'on voit à peine d'ici »), autrefois prise par les Portugais et actuellement enclavée sous domination espagnole.

Mais le premier port où le navire accoste est Marseille. Rosa Maria et Maria Joana se promènent dans le centre moderne de la ville, discutent avec un pêcheur d'apparence méridionale (un pêcheur local devenu acteur) qui vend du poisson, nommé Juan (João est aussi le nom du mari de Rosa Maria), veuf, dont la fille vit à Paris. Il comprend, sans avoir besoin de traduction, une question de Maria Joana, en signe de proximité ou de proximité linguistique. Rosa Maria interroge le pêcheur sur les pétroliers, dont elle sait qu'ils accostent à Marseille, mais qu'on ne voit pas. Ils sont à 10, 15 km de la côte, explique le pêcheur, confirmant qu'à Marseille il y a même des réserves de pétrole en cas de guerre et pour alimenter le trafic automobile. « Une véritable plaie », s'accordent-ils tous les deux à dire, ce à quoi le pêcheur conclut : « On ne peut pas revenir en arrière. » Ce qui, dans le cadre de ce film qui traite d'un voyage entre les temporalités, prend un accent ironique. En disant au revoir, le pêcheur conseille : « Regardez par terre ! » et au plan suivant, la mère lit à sa fille une plaque commémorative gravée au sol à propos de la fondation de Marseille par les Grecs arrivés de Phénicie, en 600 avant J.-C., mentionnant leur rôle de peuple civilisateur.

À Marseille, une nouvelle passagère, Delphine, interprétée par l'actrice française Catherine Deneuve, embarque.

Après un autre plan de l'étrave du navire fendant l'eau, nous nous retrouvons devant Castel dell'Ovo, à Naples. La mère raconte la légende de l'œuf, fondateur de Naples, et bientôt, tous les voyageurs se dirigent en bus vers Pompéi. Le Vésuve apparaît dans le paysage tandis que la mère-historienne explique la catastrophe qui a détruit la ville il y a deux mille ans : « il y avait tellement de cendres, d'air toxique et de gaz qui ne permettaient pas de respirer ». Elle anticipe les spéculations sur une éventuelle punition divine contre une population qui menait une vie débauchée, en concluant : « Il y a des cataclysmes contre lesquels l'homme ne peut rien. [...] Châtiment divin ou pas, le fait est qu'ils sont morts brûlés et la ville a été détruite. » L'allusion à l'attaque des tours jumelles est évidente. Rosa Maria ajoute : « Comme nous allons le voir maintenant », anticipant la transition vers la séquence suivante,

dans les ruines archéologiques de Pompéi. Dans un guide illustré, la maman fait voir à sa fille (et au spectateur) des images actuelles et une reconstitution du même endroit avant la catastrophe. À la masse de touristes qui écoutent des guides parlant anglais et circulant en groupe compact, s'opposent Rosa Maria et Maria Joana, qui se déplacent à contre-courant par rapport aux groupes. Le film fait une critique sévère de l'industrie du tourisme¹⁰ qui a dégradé l'exercice du voyage. Connaître implique étude, méditation, recueillement, semble suggérer Oliveira.

À Naples, Francesca, jouée par l'actrice italienne Stefania Sandrelli, rejoint la croisière. Seule l'enfant la voit monter les escaliers du navire, puisque la mère regarde trop tard : « Maintenant c'est fini. » Il s'agit encore d'une réflexion sur la fugacité des images et la métamorphose du monde, comme dans la séquence d'ouverture sur le Tage.

L'image de l'étrave réapparaît et cède la place au port suivant : Athènes. La mère montre l'Acropole au loin et propose à Maria Joana (et au spectateur) : « Montons pour la voir de près. » Après quelques plans rapprochés de la construction, un cadrage nous présente une composition symétriquement répartie entre la masse de pierre de l'édifice et l'immensité du ciel sur laquelle se découpent les figures infimes de la mère et de la fille qui s'éloignent en profondeur.

Un prêtre orthodoxe s'approche de Rosa Maria, lui demande si elle est française et lui propose ses services de guide. La professeur d'histoire salue le prêtre, se présente comme portugaise et « chrétienne romaine ». Le prêtre explique l'existence antérieure, dans le Parthénon, d'une statue colossale de 10 mètres, en ivoire et or, de la déesse Athéna. Protectrice de la ville, sa statue dépassait l'édifice pour être vue de partout dans la ville. Elle était aussi la déesse de la sagesse (« la sagesse des philosophes, des dramaturges, des poètes et de la musique », complètera la mère), le prêtre précisant qu'elle correspond, « pour vous Latins », à Minerve. Dans son explication, il mentionne comment Athéna a épousé Poséidon, dieu de la mer. On mentionne Theodosius, l'empereur romain qui prend Athènes, et le déplacement de la statue à Constantinople. « La ville est-elle restée sans protection ? » demande l'enfant, ce à quoi la mère répond : « Non. Dans le monde, ceux qui protègent la Grèce sont les Grecs. »

10. Ce commentaire se poursuivra dans le travail de Manoel de Oliveira dans le moyen métrage *Centro Histórico*, réalisé dans le cadre de Guimarães/Capitale européenne de la culture, en 2012.

Et l'on est amené ainsi à réfléchir à l'apogée d'une culture et aux ruines d'empires disparus à travers le temps. Ensuite, le guide les emmène au vieux théâtre où *Antigone* et *Médée* ont été jouées pour la première fois, et se présente alors lui-même, à l'image d'un acteur qui introduit son personnage en montant sur scène. À la manière brechtienne, il annonce : « Je suis le Père Nicolas. » Les trois personnages se trouvent sur la scène, avec quelques spectateurs assis derrière eux, sur les bancs de l'amphithéâtre, comme un reflet du public de la salle de cinéma.

Une cloche d'église sonne hors champ et le prêtre se signe avec le geste de l'orthodoxe, une image qui provoque un débat sur la différence de gestes dans les cultures du christianisme orthodoxe et du catholicisme romain. Au cours de la conversation, le prêtre indique systématiquement le mot d'origine en grec, puis le traduit en français, la langue dans laquelle ils communiquent.

À Athènes, embarque l'actrice grecque Irène Papas, que la mère reconnaît comme « une chanteuse célèbre ».

L'image de l'étrave marque la transition vers le plan suivant sur la cathédrale Sainte-Sophie d'Istanbul, à l'horizon ; puis la tour de Galata derrière un bâtiment du port où l'on lit « Bienvenue à Istanbul ». Devant l'entrée d'un hôtel, dans un paysage sonore dominé par le bruit de la circulation automobile, le mouvement des bus est une nouvelle allusion à l'encombrement des grandes capitales dû au tourisme à l'ère de la globalisation.

La première visite de la ville est précisément pour Sainte-Sophie, dont Rosa Maria explique qu'elle est « l'une des plus grandes cathédrales du monde », construite par les chrétiens en 537 sous l'empereur Justinien et reprise en 1453 par les musulmans et transformée en mosquée. Un plan sur le minaret accompagne l'explication sur le rôle du muezzin. Mère et fille s'arrêtent un instant près d'un groupe de touristes auxquels un guide explique que Sophia signifie sagesse et que la construction de Sainte-Sophie repose sur les ruines de la première cathédrale construite par Constantin en 360, et transformée en musée en 1935 par Mustafa Kemal Atatürk, le fondateur de la République de Turquie, ce qui en fait un site de coexistence religieuse et un exemple de culture œcuménique. C'est de la stratification géologique des traces de l'histoire que traite ici Manoel de Oliveira, et de la nature composite de toutes les formations culturelles d'une civilisation. Vingt ans après la réalisation de ce film, une nouvelle lecture s'ajoute, puisque sous le gouvernement de Recep Tayyip Erdoğan, Sainte-Sophie redevient, en 2020, mosquée sacrée et lieu de culte

religieux. Le film de Manoel de Oliveira fait ainsi preuve, même longtemps après sa création, de sa portée de révélation sur la tension entre les cultures, et des progressions ou régressions qu'elle accompagne dans les sociétés.

La mère et la fille tournent le dos (au discours du guide touristique fait de simplifications, nous en déduisons) et continuent leur chemin en entrant dans le musée.

Maria Joana s'interroge sur les raisons de la prise du lieu des chrétiens par les musulmans, ce à quoi sa mère répond : « Parce qu'ils se battaient ». Et la fille de demander : « Et ils se battent toujours ? » La mère la rassure : « Non. C'était au Moyen Âge. » Ce commentaire est clairement une allusion à l'escalade de la tension militaire entre ce que l'on nomme Occident¹¹ et le monde musulman après l'attaque des Twin Towers en 2001, l'invasion de l'Afghanistan et de l'Irak décidée par George Bush, secondé par Tony Blair, José Maria Aznar et Manuel Barroso, dans une alliance célébrée aux Açores contre l'« Axe du Mal ». « Le Moyen Âge s'achève avec la reconquête de cette ville qui s'appelait Constantinople et s'appellera dorénavant Istanbul. » Puis sa mère explique à Maria Joana que le Moyen Âge est révolu, que l'époque actuelle s'appelle « l'époque contemporaine » et que Sainte-Sophie est dorénavant un musée ; elle souligne ainsi la cohabitation des différentes religions dans le même espace. La sédimentation de l'histoire est à nouveau mise en évidence.

Le guide réapparaît et parle de l'orientation de l'autel dans les églises chrétiennes vers Jérusalem et de l'orientation des mosquées vers La Mecque, et du conflit symbolique qui devait trouver ici une solution, alors qu'un cadre fixe réunit la mosaïque byzantine représentant la Vierge sur le Trône avec l'enfant Jésus sur ses genoux, et un médaillon avec des versets du Coran, écrits en arabe, installé sous l'Empire ottoman. L'image rassemble ce que les pouvoirs violents séparent. Il y a alors un jeu entre le haut (une mosaïque byzantine de la Vierge) et le bas (des croix gravées au sol), parcouru par les pieds des personnages marchant sur le marbre propre du musée.

Le plan de l'étrave réapparaît, pour la première fois dans une scène nocturne. Et c'est l'arrivée dans un port où, sur une grille, un panneau indique « Port

11. Edward Saïd a dûment expliqué que l'Occident était une figure de l'invention de l'Europe dans un geste d'autodéfinition par opposition à l'arrière-plan que serait l'Orient imaginé par l'Europe comme un ensemble exotique à la période romantique. Edward SAÏD, *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, Paris, Éditions du Seuil, 1980.

touristique », d'un côté en anglais, et de l'autre en arabe. C'est Port Saïd. On enchaîne rapidement sur les panneaux autoroutiers bilingues (arabe et anglais) annonçant Le Caire à 155 km.

Nous trouvons ensuite la mère et la fille assises à une table sur une terrasse surplombant les pyramides et le Sphinx, des chameaux passant en arrière-plan. La mère-guide explique qu'elles se trouvent face à « la plus haute civilisation de l'Antiquité ». « Que veut dire civilisation ? » demande la fille. « La civilisation est ce que les hommes créent et développent au fil du temps grâce à leur intelligence. » Mais la conversation évolue et, au souvenir du travail des esclaves, des 12 tribus d'Israël fuyant la sécheresse qui a frappé Canaan, lors de la construction de ces monuments funéraires, Rosa Maria conclut : « L'histoire de la civilisation est faite de ces contradictions. »

Le débat sur l'idéal de perfection mêlé aux erreurs des hommes est interrompu par l'apparition du plus prestigieux acteur de théâtre portugais, Luís Miguel Cintra, qui raconte à l'enfant l'attaque des armées de Napoléon, « célèbre pour son génie militaire », chargé de libérer l'Égypte de l'occupation britannique. « Soldats, songez que, du haut de ces pyramides, quarante siècles vous contemplant ! ».

Le comédien explique qu'il s'est senti attiré, en entendant la langue portugaise dans la bouche de la petite fille, et, lorsqu'il s'apprête à se présenter, Rosa Maria anticipe : elle le connaît comme un acteur de prestige qu'elle a vu à plusieurs reprises se produire à Lisbonne et dont elle avoue être une admiratrice.

L'acteur les invite à boire un verre dans un lieu privilégié : l'hôtel construit à l'occasion de l'inauguration du canal de Suez. À leur arrivée à l'hôtel, ils contemplent la vitrine aux bijoux issus de la tradition joaillière égyptienne. Suivant un *travelling* qui correspond au regard des personnages, on observe une série de dizaines de bijoux précieux en forme de scarabée, animal considéré par les Égyptiens comme une divinité et un symbole du soleil et de bonheur : de jour le scarabée protège les vivants, la nuit il entre dans la terre pour éclairer les morts.

Ensuite, ils s'installent devant un tableau d'histoire qui représente l'ouverture du canal de Suez en 1869. « Ouvert par la force de l'homme », se souvient Rosa Maria, faisant encore écho au travail des esclaves dans la construction des pyramides. Et l'acteur le compare à l'exploit de l'arrivée de Vasco de Gama en Inde par la mer, après un an de navigation, en 1494, un long trajet que le canal de Suez a considérablement raccourci, en reliant le bassin méditerranéen

à l'Orient. L'acteur rappelle alors, devant un autre tableau, l'arrivée de l'impératrice Eugénie de Montijo, née à Grenade, épouse de l'empereur Napoléon III et invitée d'honneur à l'inauguration du Canal ; et dans un autre tableau encore, la scène du banquet d'inauguration du Canal en présence de la princesse, dans ce même hôtel. En sortant de l'hôtel, Rosa Maria s'arrête devant une robe bleue sur un présentoir. Luís Miguel Cintra explique que pour les anciens Égyptiens, le bleu équivalait à la couleur de la vérité. « Comme le bleu du ciel », ajoute-t-elle.

Dans un montage cru, l'image suivante est un plan large du navire illuminé traversant le paysage nocturne dominé par le ciel noir. On comprend au mouvement des fenêtres éclairées que la mer est devenue agitée. C'est le passage à la deuxième partie du film et la préfiguration de la tragédie. Après une première partie, où est exploré le rapport extensif des voyageurs à la géographie (le pont du navire d'où l'on aperçoit le paysage, la visite des villes portuaires, l'embarquement et le débarquement des personnages), la deuxième partie d'*Un film parlé* se déroule presque exclusivement dans un seul espace, le salon du navire, autour de la table circulaire du dîner qui réunit le capitaine nord-américain et ses invitées, originaires de différents pays européens.

LE DÎNER MULTILINGUE

Dans une première séquence sans dialogues, réminiscence du cinéma muet, on assiste à l'arrivée de Delphine (Catherine Deneuve), femme d'affaires française vêtue de bleu, Francesca (Stefania Sandrelli), Italienne vêtue de rouge, et Helena (Irene Papas), chanteuse, actrice et professeur de grec, vêtue de noir, reçues en invitées par le commandant américain John Walesa (John Malkovich). Comme le spectateur, Rosa Maria et Maria Joana assistent à leur installation à table.

Une fois attablée, Catherine Deneuve se présente, évoquant l'amour romantique, la séduction et les affaires (« dans la mouvance d'aujourd'hui »), aux côtés du commandant, répondant avec bienveillance aux courtoisies de l'hôte américain. C'est une représentation du flirt ambigu de la France avec l'Amérique. Mais la parade nuptiale que le commandant décrit comme un « jeu » est interrompue par lui-même, lorsqu'il demande aux autres invités de manière pragmatique : « *Who's next ?* ». Francesca (« *Io non sono francese, sono Francesca* ») s'identifie à Aphrodite et se dit moins libre et indépendante que Delphine ; elle décrit la distance et le désir d'un mari disparu, persistant

dans la « solitude nostalgique » d'un « bonheur perdu ». Helena, enfin, se présente comme une « femme qui a subi une trahison », parle de douleur et de malheur. Et puis elle précise que cette condition coexiste en elle avec un esprit entreprenant qui fait plaisir à ses amis et encourage le talent chez les autres. Cette fois, c'est le commandant qui se souvient qu'il a assisté d'innombrables fois aux spectacles d'Helena et se déclare son admirateur. Helena se souvient des visites que le commandant lui a rendues dans les loges, à la fin du spectacle, mais elle dit qu'elle est sélective et que cette rigueur alimente la fantaisie. Elle ajoute que l'admiration des autres l'a amenée au plaisir de devenir enseignante, en défendant l'amour de l'art comme vocation de vie.

Toutes les femmes croisent des idées sur l'amour, la passion, la jalousie, la prison du désir, la solitude. Chacune s'exprime dans sa langue maternelle tandis que le commandant s'exprime en anglais, et tout le groupe se comprend sans aucun obstacle, dans la figuration d'une tour de Babel imaginée par Manoel de Oliveira.

Le commandant parle de son amour de la mer « comme une femme », de la marine comme un engagement de toute une vie. Le thème légendaire des sirènes (évoqué lors de la sortie du Tage) revient dans la conversation et l'on parle d'empathie avec le monde aquatique et les poissons « qui ne peuvent pas parler » ; ce à quoi le capitaine conclut : « Je suis sûr qu'ils ont d'autres façons de se comprendre. » « Comme nous », enchaîne Delphine : « Mais nous aussi, nous nous exprimons d'une façon très étrange ! Inédite, insolite, d'une manière tout à fait en dehors de la normale. » À la réaction d'incompréhension du commandant, Catherine Deneuve explique : « Vous n'avez pas remarqué à cette table, que nous parlons tous dans notre propre langue et que nous sommes tous de pays de langues différentes ? » « Et de manière naturelle », ajoute Francesca. « Et avec la plus grande facilité », confirme Delphine. « Entre femmes éduquées, il n'y a pas de barrières », conclut Helena, interceptant le regard du commandant : « Pas même entre hommes, j'espère. » « Il n'y a rien de plus confortable que de parler sa propre langue », avoue Francesca. « Cela pourtant ne se passe pas encore ainsi pour l'Union européenne », remarque le commandant. À quoi Delphine répond : « L'Union Européenne a été dirigée par les hommes et regardez où elle en est. »

C'est maintenant le tour du seul homme autour de la table, vêtu de son uniforme, de se présenter : John Walesa se dit un Américain d'origine polonaise, né et élevé sur le sol américain. « Les Américains légitimes, il n'y a que

les Indiens », déclare Delphine. La question de l'Holocauste et de la fuite des Juifs vers l'Amérique se pose en miroir avec la violence de la colonisation de l'Amérique et le génocide des Indiens et, par enchaînement, on évoque la vulnérabilité actuelle de l'Europe sous l'impérialisme américain.

Il y est question de l'hégémonie de l'anglais à l'échelle mondiale (« L'anglais a colonisé le monde », note Helena qui se lamente : « Le grec n'est parlé qu'en Grèce ») ; Delphine intervient pour défendre l'importance de la culture grecque : « Mais en tant que berceau de la civilisation, la Grèce survivra tant que le monde durera. » On parle d'oubli de la langue mais aussi d'oubli de la fraternité et des droits de l'homme, « ces idées utopiques qui sont nées de la Révolution française », revendiquées et approfondies par l'Amérique. Et vite oubliées.

La question de la fin des civilisations et de la mémoire qui en reste semble, dans ce film de 2003, refléter l'Europe postcoloniale mais aussi le déclin de l'Amérique comme puissance mondiale. La Bibliothèque universelle d'Alexandrie imaginée par Alexandre le Grand, construite après sa mort, est rappelée ici comme un exemple de l'héritage pacifique que les civilisations laissent derrière elles. Mais la Bibliothèque serait détruite par les mêmes « Arabes qui ont répandu la culture grecque à travers l'Europe et au-delà », motivés par la ferveur de la foi et la fureur du fondamentalisme religieux. Aujourd'hui, l'intégrisme est partout dans le monde, avance Francesca. À quoi Helena répond que le monde du progrès scientifique et du développement technologique en Occident se heurte à la méfiance des sociétés religieuses, d'où l'urgence de dépasser cette division et d'encourager des « valeurs convergentes ». « Ce n'est pas une question de politique, c'est une question de civilisation », répond Francesca au commandant américain qui craint que la conversation ne soit empeinte d'idéologie. « La politique a créé la civilisation. L'action a créé l'histoire », conclut Helena.

Parfois, John Walesa comprend le français de Delphine et répète la même idée en anglais ; à un autre moment, il s'adresse exceptionnellement à elle en français, louant « notre intercommunication polyglotte. Vous ne trouvez pas ça extraordinaire ? » « Extraordinaire », répond Delphine, dans l'ambivalence d'une double lecture, pour la possibilité de conversation respectant la langue de chacun, mais aussi ravie que l'Américain ait abandonné provisoirement, par courtoisie, sa langue pour s'exprimer dans la langue de l'autre¹².

12. Voir Jacques DERRIDA, *Le Monolinguisme de l'autre, ou la prothèse d'origine*, Paris, Galilée, 1996.

Rosa Maria et Joana Maria regardent le dîner à distance, comme une possible figuration, selon Manoel de Oliveira, du Portugal en tant que pays maintenu à la périphérie du débat européen.

On les retrouve, mère et fille, sur un pont du navire, ce qui semble être la même nuit (mais c'est la nuit suivante, on le comprendra dans le dialogue), la mère expliquant qu'elles pénètrent dans la mer Rouge, ainsi appelée en raison de la quantité de coraux de cette couleur, mais avertissant : « Maintenant, il fait nuit, nous ne les voyons pas. » De la même manière qu'au début du film, la perception du paysage diurne à l'embouchure du Tage était perturbée par le brouillard. Elle explique qu'ils entrent dans le monde arabe et rappelle les origines du peuple ismaélien. « Et nous, qu'est-ce qu'on est ? » demande l'enfant, curieuse de comprendre la complexité des peuples du bassin méditerranéen. Rosa Maria parle de la formation des nations, de l'ambition du pouvoir, de la guerre, du pillage, de la faim, de la nature humaine. « Qu'est-ce que la nature ? » demande Maria Joana. Dans le même plan, sans coupures, apparaît (à nouveau, comme une entrée sur une scène de théâtre) le commandant, qui s'intéresse aux deux voyageuses et engage la conversation. Rosa Maria répond spontanément dans un anglais correct dont le commandant fait l'éloge. Il les invite à sa table, prévenant qu'ils ne sont pas obligés de parler en anglais puisqu'il comprend le portugais, ayant vécu au Brésil pendant un temps. Rosa Maria est revenue au portugais, le remerciant pour l'invitation mais disant qu'elles préfèrent « être seules ». Le commandant reporte alors son attention sur l'enfant et établit un bref dialogue avec elle dans un portugais très correct, gagnant la sympathie de la fille et de la mère.

Dans la séquence suivante, en plan de jour, on les retrouve dans un marché d'Aden, une ville du Moyen-Orient que les Portugais ont tenté par le passé de conquérir, rappelle la mère, « pour faciliter le transit des navires vers l'Inde », sans succès. Dans le même plan fixe, on voit que le commandant marche dans la même rue du marché et fait un achat dans un magasin.

Dans un montage par lequel Manoel de Oliveira met l'accent sur les ruptures, nous retournons au salon du navire et à un nouveau dîner. Le commandant invite de nouveau Rosa Maria et Maria Joana à les rejoindre à table, lui et ses invitées. Cette fois elles acceptent. Le commandant s'adresse en portugais à l'enfant et lui offre une poupée (achetée au marché d'Aden), en tenue arabe, avec un voile qui couvre ses cheveux. Rosa Maria dit connaître les trois invitées – Delphine, Francesca et Helena – par la télévision et les magazines (dans

un commentaire sur la médiatisation de certains pays européens et l'attention portée à l'étranger qui caractérise l'*ethos* portugais) et elle se manifeste naturellement capable de communiquer en anglais comme *lingua franca* à l'ère de la mondialisation.

Helena établit aussitôt, adoptant également l'anglais, une comparaison entre les Grecs, marins de la Méditerranée et de l'Orient, et les Portugais qui naviguaient en pleine mer partout dans le monde – montrant ainsi sa connaissance des explorations portugaises –, et remarque que la langue portugaise s'est établie sur les différents continents, à la différence du grec. Rosa Maria répond en disant qu'elle a étudié le grec mais s'excuse de ne pas le parler couramment. Helena, regrettant également de ne pas parler portugais, rappelle que c'est en Grèce que sont nés la philosophie, le théâtre et la démocratie. Rosa Maria ajoute que le grec est encore présent dans les langues européennes modernes, ce à quoi Helena souscrit en citant quelques exemples de mots à l'étymologie grecque : « kilomètre, téléphone, utopie, philosophie ». Et revenant à l'« *implacable English* », Helena rappelle qu'à la fondation des États-Unis d'Amérique, lors du vote pour la langue officielle à adopter dans l'union fédérale, le grec a perdu d'un vote face à l'anglais. Sinon, « nous serions tous en train de parler grec ici ».

LE 11 SEPTEMBRE : LA GUERRE DES CULTURES

Le commandant demande une chanson grecque à Helena, qui accepte. La performance *a cappella* d'Irène Papas est enchantresse et tous les voyageurs dans le salon l'écoutent avec respect, tandis qu'un premier lieutenant, nerveux, surgit et communique discrètement au commandant quelque chose (que les personnages et le spectateur n'entendent pas) qui le pousse à quitter le salon. En revenant, le commandant se dirige vers la chanteuse, attend la fin de la chanson sans l'interrompre et applaudit. De retour à table, il annonce à ses invitées qu'il a été prévenu d'une alerte à la bombe à bord et que le signal d'alarme pour évacuer le navire va retentir d'un instant à l'autre.

L'alarme se déclenche et la scène de la salle paniquée est schématique, presque anachronique, rappelant la qualité théâtrale populaire des débuts du cinéma. Les séquences décrivant l'évacuation du bateau renversent, avec ironie, les séquences grandiloquentes et détaillées du naufrage dans *Titanic* (1997) de James Cameron, une œuvre aux moyens de production incomparables et inscrite dans la tradition esthétique créée par l'industrie de Hollywood, opposée

au cinéma de Manoel de Oliveira, qui a toujours défendu un cinéma fondé sur la pensée et l'artisanat.

Le son de l'alarme accompagne toute la séquence. Dans leur cabine, Rosa Maria équipe Maria Joana du gilet de sauvetage et elles se rendent sur le pont. Mais bientôt l'enfant lâche la main de sa mère et court, retraversant les couloirs déjà parcourus. La mère court après l'enfant, surprise et bouleversée. Elle la retrouvera dans leur cabine. Là, elle avait oublié la poupée que le commandant lui avait donnée. La mère, reflétée dans un miroir (le double, le rapport entre le réel et le virtuel, la tension entre le présent et l'avenir), observe avec tendresse l'enfant qui parle à la poupée, la rassure et lui assure sa protection. C'est la représentation (du point de vue d'un cinéaste de 94 ans) de la responsabilité matrilineaire et des phénomènes de transmission culturelle entre générations : mère-fille-poupée (la poupée comme image virtuelle de la descendance à venir). Rosa Maria et Maria Joana refont le chemin déjà parcouru, traversant les couloirs désormais déserts, et, sur l'un des paliers, repassent devant une peinture murale ornée d'un tableau de Christophe Colomb.

Lorsqu'elles atteignent le pont du navire, on comprend qu'elles sont les seuls passagers du navire, oubliées à bord. Tout l'équipage est installé dans des canots de sauvetage, y compris le capitaine, qui est terrifié et crie au barreur de son canot : « *Turn around!* ». C'est trop tard. Il crie à Rosa Maria et Maria Joana : « *Jump!* », en se débarrassant de ses vêtements pour sauter à l'eau.

La fin du film est étonnamment brutale : on entend une première explosion hors champ tandis que l'image du canot de sauvetage est illuminée par un violent flash de couleurs chaudes. La première explosion s'est produite. L'image se rapproche aussitôt et, dans un gros plan du visage hanté du commandant, on entend – toujours hors champ – une deuxième explosion, et un second éclair de couleur ardente frappe son visage horrifié. L'image se fige dans cette expression de terreur dans le regard de l'Américain, dans son uniforme, regardant vers le haut.

Les images du saut dans le vide de milliers de New-Yorkais piégés dans les Twin Towers le matin du 11 septembre 2001, seule échappatoire à l'explosion imminente, répétées sur les écrans des télévisions du monde entier, sont restées gravées dans la mémoire collective. Dans le film de Manoel de Oliveira, pourtant, on ne voit rien (comme le brouillard et la nuit troublaient l'idéal de transparence absolue ; comme les pétroliers maintenus à distance à Marseille – et les réserves de pétrole en cas de guerre – ou les corps calcinés à Pompéi qu'on

ne voit pas mettaient en cause la vision totale et éveillaient le raisonnement du spectateur), et on reste sans savoir si mère et fille ont sauté dans l'abîme. Les deux explosions, ainsi que le son tonitruant et l'éblouissement reflété en contrechamp, sont une épure qui répond avec subtilité au sensationnalisme du cinéma grand public, à ses effets spéciaux qui exposent le carnage aux yeux des masses avides de spectacle. On sait donc que ce film se veut le reflet d'un autre événement, il est le miroir d'un autre mouvement historique, une prise de conscience de la tension entre les cultures dans un monde globalisé.

Vingt ans après le tournage de ce film et après le retrait désastreux de l'armée américaine (et de ses alliés européens) d'Afghanistan à la suite de deux décennies d'occupation militaire ; dans le contexte d'une Europe en tension culturelle persistante avec le monde arabe et le fondamentalisme musulman ; dans un continent politiquement polarisé et dans l'imminence d'une guerre, face au conflit déclenché par l'invasion de l'Ukraine par la Russie, qui engage non moins les intérêts des États-Unis d'Amérique, *Un film parlé* s'avère être une méditation d'une troublante actualité sur la nécessité vitale du dialogue entre les cultures et les valeurs de la civilisation. Dans une apparente modestie pédagogique (parfois même dans des formulations naïves), ce film de Manoel de Oliveira est exemplaire dans le portrait transhistorique, transgéographique et transculturelle de l'Europe et ses enjeux d'aujourd'hui.

João SOUSA CARDOSO
Universidade Lusófona, Lisbonne

Bibliographie

- AGAMBEN Giorgio, *Moyens sans fins : notes sur la politique*, Paris, Payot et Rivages, 1995.
- AL ANAZY Daud, *De Mosul a Alfeizerão em 6000 palavras*, Alcobaca, Relgráfica, 2016.
- ALBERTAZZI Silvia, *Introduzione alla World Literature. Percorsi e prospettive*, Rome, Carocci, 2021.
- AMBROSINI Maurizio et Stefano MOLINA (dir.), *Seconde generazioni. Un'introduzione al futuro dell'immigrazione in Italia*, Turin, Edizioni Fondazione Giovanni Agnelli, 2004.
- _____ Maurizio, *L'invasione immaginaria. L'immigrazione oltre i luoghi comuni*, Rome/Bari, Laterza, 2020.
- AMODEO Immacolata, *Die Heimat heißt Babylon. Zur Literatur ausländischer Autoren in der Bundesrepublik Deutschland*, Opladen, Westdeutscher Verlag, 1996.
- ANDALL Jacqueline, « Second-Generation Attitude? African-Italians in Milan », in *Journal of Ethnic and Migration Studies*, n° 3, vol. 28, 2002, p. 389-407.
- _____ Jacqueline, *Gender, Migration and Domestic Service: the Politics of Black Women in Italy*, Londres/New York, Routledge, 2020.
- ANDERSON Benedict, *Imagined Communities. Reflections on the Origin and Spread of Nationalism*, Londres/New York, Verso, 2006 (1983).
- ANDERSON Bridget, « New Directions in Migration Studies: Towards Methodological De-nationalism », in *Comparative Migration Studies*, n° 1, vol. 7, 2019, <https://doi.org/10.1186/s40878-019-0140-8>
- ANDREU MIRALLES Xavier, *El descubrimiento de España: mito romántico e identidad nacional*, Barcelone, Taurus, 2016.
- ANGIONI Giulio, *Fare, dire, sentire. L'identico e il diverso nelle culture*, Nuoro, Il Maestrale, 2011.
- _____ Giulio, *Il dito alzato*, Palerme, Sellerio, 2012.
- APPADURAI Arjun, *Après le colonialisme. Les conséquences culturelles de la globalisation*, Paris, Payot, 2005.
- APTER Emily, *Against World Literature: on the Politics of the Untranslatability*, Londres/New York, Verso, 2013.

- ARENDRT Hannah, « Nous autres réfugiés », in *Pouvoirs*, 2013/1 (n° 144), p. 5-16, <https://www.cairn.info/revue-pouvoirs-2013-1-page-5.htm>
- ARRIGONI Mathilde, *Le Théâtre contestataire*, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 2017.
- ASSMANN Aleida, *Espaços de recordação – formas e transformações da memória cultural*, trad. Paulo SOETHE, Campinas, Editora Unicamp, 2011.
- AUERBACH Eric, « Philology and Weltliteratur », trad. Edward SAID, in *Centennial Review*, vol. 13, n° 1, 1969, p. 1-17.
- BACHIR DIAGNE Souleymane, « L'universalisme en questions », in *En quête d'Afrique(s). Universalisme et pensée décoloniale*, BACHIR DIAGNE Souleymane et AMSELLE Jean-Loup (dir.), Paris, Albin Michel, 2018.
- BAEV Pavel, « La Russie et l'Europe centrale et orientale : entre confrontations et connivences », in *Russie.Nei. Visions*, n° 97, 2016, p. 16-21.
- BAL Mieke, « L'invention de l'Europe par les langues et les cultures », chaire annuelle, Collège de France, 2022. <https://www.college-de-france.fr/chaire/mieke-bal-invention-de-europe-par-les-langues-et-les-cultures-chaire-annuelle>
- BALIBAR Étienne, *Nous, citoyens d'Europe ? Les frontières, l'État, le peuple*, Paris, La Découverte, 2001.
- _____, Étienne, *Cosmopolitique. Des frontières à l'espèce humaine*, t. 3, Paris, La Découverte, 2022.
- BALLESTER RODRÍGUEZ Mateo, « Vox y el uso de la historia: el relato del pasado remoto de España como instrumento político », in *Política y sociedad*, n° 58 (2), 2021, <https://doi.org/10.5209/poso.69692>
- BARRA Francesca, *Il mare nasconde le stelle. Storia vera di Remon, il ragazzo venuto dalle onde*, Milan, Garzanti, 2016.
- BASTIDE Roger, « L'acculturation formelle », in *Le Prochain et le Lointain*, Paris, Cujas, 1970, p. 137-148.
- _____, Roger, *Anthropologie appliquée*, Paris, Payot, 1971.
- BECK Ulrich, *Qu'est-ce que le cosmopolitisme ?*, Paris, Aubier, 2006.
- _____, Ulrich et Michel WIEVIORKA, « La cosmopolitisation du monde », in *Socio*, n° 4, 2015, p. 179-195.
- BELLER Manfred, « Perception, Image, Imagology », in *Imagology. The Cultural Construction and Literary Representation of National Characters. A Critical Survey*, BELLER Manfred et LEERSEN Joep, Amsterdam/New York, Rodopi, 2007, p. 3-16.

- _____. Manfred et LEERSSEN Joep (dir.), *Imagology. The Cultural Construction and Literary Representation of National Characters. A Critical Survey*, Amsterdam/New York, Rodopi, 2007.
- BENVENUTI Giuliana et CESERANI Remo, *La letteratura nell'età globale*, Bologne, il Mulino, 2012.
- _____. *Romanzo neostorico italiano*, Rome, Carocci, 2012.
- BERGER John, *Ways of Seeing*, Londres/Harmondsworth, British Broadcasting Corporation/Penguin, 1972.
- BERGER Stefan, « Confronting the Other/Perceiving the Self. National Historiographies and National Stereotypes in 20th Century Europe », in *National Stereotyping and Identity Politics in Times of European Crises*, BARKHOFF Jürgen et LEERSSEN Joep (dir.), Leiden, Brill, 2021, p. 67-84.
- BERGSON Henri, *Les Deux Sources de la morale et de la religion*, Paris, Félix Alcan, 1932.
- BERTOSSI Christophe, *Les Mots et les choses de l'immigration en France*, Paris, Éditions Trocadéro, 2021.
- BHABHA Homi, *The Location of Culture*, Hoboken, Taylor and Francis, 2012 (1992).
- BINOTTI Marco et BRUNO Marco, « Spazi mediali delle migrazioni. Framing e rappresentazioni del confine nell'informazione italiana », in *Lingue e linguaggi*, n° 25, 2018, p. 17-44.
- BLANCHARD Pascal, BANCEL Nicolas, BOËTSCH Gilles, TARAUD Christelle et THOMAS Dominique, *Sexe, race et colonies*, Paris, La Découverte, 2018.
- BLAŽEVIĆ Zrinka, « The Image of the Wall. The Antemurale Christianitas Myth from an Imagological Perspective », in *National Stereotyping and Identity Politics in Times of European Crises*, BARKHOFF Jürgen et LEERSSEN Joep (dir.), Leiden, Brill, 2021, p. 111-122.
- BLOCH Ernst, *Le Principe espérance*, t. I, trad. Françoise WUILMART, Paris, Gallimard, 1976.
- BLOMMAERT Jan, *The Sociolinguistic of Globalization*, Cambridge, Cambridge, University Press, 2010.
- BOND Emma et COMBERIATI Daniele (dir.), *Il confine liquido. Rapporti letterari e interculturali fra Italia e Albania*, Nardò, Besa, 2013.
- BOND Emma, « Towards a Trans-national Turn in Italian Studies? », in *Italian Studies*, 69, 2014, 3, p. 415-424.
- BOOCHANI Behrouz, *No Friend but the Mountains*, Picador, Australia, 2018.
- BOUCHANE Mohamed, MICCIONE Daniele et DI GIROLAMO Carla, *Chiamatemi Ali*, Milan, Leonardo, 1990.

- BOUKARI-YABARA Amzat, *Africa Unite ! Une histoire du panafricanisme*, Paris, La Découverte, 2014.
- BOURDIEU Pierre, « Condition de classe et position de classe », in *European Journal of Sociology/Archives Européennes de Sociologie/Europäisches Archiv für Soziologie*, vol. 7, n° 2, *On Suicide*, 1966, p. 201-223.
- _____ Pierre, *Langage et pouvoir symbolique*, Paris, Éditions du Seuil, « Points », 1982.
- _____ Pierre, *Distinction: A Social Critique of the Judgement of Taste*, Cambridge/Massachusetts, Harvard University Press, 1984, p. 79.
- _____ Pierre (dir.), *La Misère du monde*, Paris, Éditions du Seuil, 1993.
- BOURNE Randolph, *The Radical Will. Selected Writing – 1911- 1918*, New York, Urizen Books, 1977.
- BOYER Yves, « La crise de l'Union européenne, les pays d'Europe centrale et orientale et la Russie », in *Revue défense nationale*, vol. 801, n° 6, 2017, p. 106-112.
- BRIENT Véronique, *Une figure de la francophonie chinoise : François Cheng, pèlerin entre l'Orient et l'Occident*, thèse sous la direction de Jean-Jacques Tatin-Gourier, soutenue à l'Université de Tours, 2008.
- BRIONI Simone et BONSA GULEMA Shimeli (dir.), *The Horn of Africa and Italy. Colonial, Postcolonial and Transnational Cultural Encounters*, Oxford, Peter Lang, 2018.
- BRITTON Celia, *Édouard Glissant and Postcolonial Theory*, Charlottesville, University Press of Virginia, 1999.
- BROCKMAN John, *The Third Culture: Beyond the Scientific Revolution*, New York, Simon & Schuster, 1995.
- BRUERA Franca, « Translinguisme littéraire. Frontières, représentations et définitions », in *Cosmo. Comparative Studies in Modernism*, 11, 2017, p. 9-17.
- BURKE Peter, « National Stereotypes in Early Modern Europe. Some reflections », in *Networks, Narratives and Nations: Transcultural Approaches to Cultural Nationalism in Modern Europe and Beyond*, BROLSMA Marjet et al. (dir.), Amsterdam, Amsterdam University Press, 2022, p. 31-40.
- BURNS Jennifer, *Migrant Imaginaries Figures in Italian Migration Literature*, Bruxelles, Peter Lang, 2013.
- BUTLER Judith, *Precarious Life: The Powers of Mourning and Violence*, Londres/New York, Verso, 2004.
- _____ Judith, *Vie précaire. Les Pouvoirs du deuil et de la violence après le 11 septembre 2001*, trad. Jérôme ROSANVALLON et Jérôme VIDAL, Paris, Éditions Amsterdam, 2005.
- CALAFATE RIBEIRO Margarida, *Uma história de regressos – império, guerra colonial e pós-colonialismo*, Porto, Afrontamento, 2004.

- ____ Margarida et DA CRUZ RODRIGUES Fátima, *Enfants d'empires coloniaux et post-mémoires européennes*, Paris, Presses universitaires de Paris Nanterre, 2022.
- ____ Margarida et FERREIRA Ana Paula (dir.), *Fantasma e fantasias imperiais no imaginário português contemporâneo*, Porto, Campo das Letras, 2003.
- CALVINO Italo, Préface au roman *Il sentiero dei nidi di ragno* (1964), in *Romanzi e racconti*, Milan, Mondadori, 1991, p. 1202.
- CAMILOTTI Silvia et CRIVELLI Tatiana, *Che razza di letteratura è ? Intersezioni di diversità nella letteratura italiana contemporanea*, Venice, Edizioni Ca' Foscari, 2017.
- CANAGARAJAH A. Suresh et WURR Adrian J., « Multilingual Communication and Language Acquisition: New Research Directions », in *The Reading Matrix*, n° 11, 1, 2011, p. 1-15.
- CARBONNIER Jean, « L'hypothèse du non-droit », in *Archives de philosophie du droit*, Sirey, Paris, 1963, repris in *Flexible droit*, p. 25-47.
- ____ Jean, *Flexible droit. Pour une sociologie du droit sans rigueur*, Paris, LGDJ, 2001, 10^e éd.
- CAREY Daniel, « The Longue Durée of Brexit Politics, Literature and the British Past », in *National Stereotyping, Identity Politics, European Crises*, CARKHOFF Jürgen et LEERSSEN Joep (dir.), Leiden, Brill, 2021, p. 57-71.
- CARVALHÃO BUESCU Helena, « Europe between Old and New: Cosmopolitanism Reconsidered », in *Cosmopolitanism and the Postnational. Literature and the New Europe*, DOMÍNGUEZ César et D'HAEN Theo (dir.), Leiden/Boston, Brill, 2015, p. 11-26.
- CASANOVA Pascale, *La République mondiale des lettres*, Paris, Éditions du Seuil, 1999.
- CASSIN Barbara (dir.), *Vocabulaire européen des philosophies. Dictionnaire des intraduisibles*, Paris, Éditions du Seuil, 2004.
- CASTRO Américo, *España en su Historia: cristianos, moros y judíos*, Buenos Aires, Losada, 1948.
- CASTRO Raffaella, *Testimoni del non-provato. Ricordare, pensare, immaginare la Shoah nella terza generazione*, Rome, Carocci, 2008.
- CASTRO ROLDAN Andrés, GIUDICELLI Christophe et OBREGON ITURRA Jimena Paz (dir.), *Revers de conquête et résistances amérindiennes. Les confins de l'Amérique du Sud espagnole au XVI^e siècle*, Paris, CNED-Belin, 2019.
- CATOZZELLA Giuseppe, *Non dirmi che hai paura*, Milan, Feltrinelli, 2014.
- CAVARERO Adriana, *Inclinazioni. Critica della rettitudine*, Milan, Raffaello Cortina, 2013, p. 182.

- CENTANNI Monica, « Note ad Aristotele, *Poetica* 1451a36-1451b32 (e a *Supplici a Portopalo*, Portopalo, 19.09.2009, h. 21.50 »), in *La Rivista di engramma*, n° 74, septembre 2009, http://www.egramma.it/eOS/index.php?id_articolo=377
- CERVI Laura, « Tik Tok and Generation Z », in *Theatre, Dance and Performance Training*, n° 2, vol. 12, 2021, p. 198-204.
- CHAMBERS Iain, *Mediterraneo Blues. Musiche, malinconia postcoloniale, pensieri marittimi*, Naples, Tamu, 2018 (2012).
- ____ Iain, « Spettri della schiavitù. Conversazione con Iain Chambers », in *K. Revue trans-européenne de philosophie et arts*, n° 7-2, 2021, p. 111-123.
- CHAMOISEAU Patrick, *Texaco*, Paris, Gallimard, 1992.
- ____ Patrick et PETERSON Michel, « L'imaginaire de la diversité », in *Nuit blanche*, n° 54, 1993, p. 44-47.
- ____ Patrick et DOUAIRE Anne, « Entretien publique en Sorbonne, Salle des Actes, 27 janvier 2005 », in *L'Écrivain masqué*, CHIKHI Beïda (dir.), Paris, PUPS, 2008, p. 231-248.
- ____ Patrick, *Frères migrants*, Paris, Éditions du Seuil, 2017.
- ____ Patrick et GLISSANT Édouard, *Manifestes*, Paris, La Découverte, 2021.
- CHANCÉ Dominique, *L'Auteur en souffrance : essai sur la position et la représentation de l'auteur dans le roman antillais contemporain, 1981-1992*, Paris, PUF, 2000.
- ____ Dominique, *Édouard Glissant : « un traité du déparleur ». Essai sur l'œuvre romanesque d'Édouard Glissant*, Paris, Karthala, 2002.
- CHAPUT Monique, GIGUÈRE Paul-André et VIDRICAIRE André, *Le Pouvoir transformateur du récit de vie. Acteur, auteur et lecteur de sa vie : actes du 2^e symposium du Réseau québécois pour la pratique des histoires de vie*, Paris, L'Harmattan, 1999.
- CHENG François, *Cantos toscans*, Paris, Éditions Unes, 1999.
- ____ François, *Le Dit de Tianyi*, Paris, Albin Michel, « Livre de poche », 2001 (1998).
- ____ François, *Assise. Une rencontre inattendue*, Paris, Albin Michel, 2014.
- CHIELLINO Carmine, *Interkulturelle Literatur in Deutschland. Ein Handbuch*, Stuttgart/Weimar, Metzler Verlag, 2000.
- CIRESE Alberto Mario, « Gramsci's Observations on Folklore: Conceptions of the World, Spontaneous Philosophy and Class Instinct », in *Anuac*, n° 1, vol. 11, 2022, p. 17-48.
- CODINA SOLÀ Núria, *Verflochtene Welten. Transkulturalität in den Werken von Najat El Hachmi, Pius Alibek, Emine Sevgi Özdamar und Feridun Zaimoglu*, Würzburg, Königshausen & Neumann, 2018.

- COLLECTIF, *Sotto il cielo di Lampedusa. Annegati da respingimento*, récits de migrants, préface d'Erri DE LUCA, Milan, Rayuela, 2014.
- COLIN Katell, *Le Roman-monde d'Édouard Glissant : totalisation et tautologie*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2008.
- COMBERIATI Daniele, *Scrivere nella lingua dell'altro. La letteratura degli immigrati in Italia (1989-2007)*, Bruxelles, Peter Lang, 2010.
- CONTARINI Silvia, PIAS Giuliana et QUAQUARELLI Lucia (dir.), *Coloniale e Postcoloniale nella letteratura italiana degli anni 2000*, *Narrativa*, nn. 33/34, 2011/12.
- _____ Silvia, *Scrivere al tempo della globalizzazione. Narrativa italiana dei primi anni Duemila*, Florence, Cesati, 2019.
- _____ Silvia, JOUBERT Claire et MOURA Jean-Marc (dir.), *Penser la différence culturelle du colonial au mondial : une anthologie transculturelle*, Sesto San Giovanni, Mimésis, 2019.
- _____ Silvia et MOURA Jean-Marc (dir.), *Écrire la différence culturelle du colonial au mondial : une anthologie littéraire transculturelle*, Sesto San Giovanni, Mimésis, 2022.
- COOK Vivien J., « The Poverty-of-the-stimulus Argument and Multi-competence », in *Second Language Research*, n° 7, 2, 1991, p. 103-117.
- CORDEIRO Albano (dir.), « Portugais de France, immigrés et citoyens d'Europe », in *Les Cahiers de l'URMIS*, février 2004, n° 9, <http://urmis.revues.org/51>
- CREMONTE Walter, *Respingimenti*, Falloppio, LietoColle, 2011.
- CRYSTAL David, *English as a Global Language*, Cambridge, New York, Cambridge University Press, 2nd ed., 2003.
- CUCHE Denys, « Roger Bastide, le fait individuel et l'École de Chicago », in *Cahiers internationaux de sociologie*, n° 124, 2008, p. 41-59, <https://www.cairn.info/revue-cahiers-internationaux-de-sociologie-2008-1-page-41.htm>
- _____ Denys, « "L'homme marginal" : une tradition conceptuelle à revisiter pour penser l'individu en diaspora », in *Revue européenne des migrations internationales*, vol. 25, n° 3, 2009, p. 13-31.
- CUTTITA Paolo, *Lo spettacolo del confine. Lampedusa tra produzione e messa in scena della frontiera*, Milan, Mimesis, 2012.
- _____ Paolo, « La frontiera Lampedusa. Mises en intrigue du sécuritaire et de l'humanitaire », in *Cultures & Conflits*, n° 99-100, 2015, p. 99-115.
- D'AGOSTINO Mari (dir.), *La forza delle lingue, nella migrazione e nella inclusione*, Palerme, Università di Palermo, 2018.

- ____ Mari, « Multilingual Young African Migrants : Between Mobility and Immobility », in *Exploring (Im)mobilities: Language Practises, Discourses, Imaginaries and Narratives*, DE FINA Anna et MAZZAFERRO Gerardo (dir.), Bristol, Multilingual Matters, 2021, p. 17-37.
- ____ Mari, *Noi che siamo passati dalla Libia. Giovani in viaggio fra alfabeti e multilinguismo*, Bologne, Il Mulino, 2021.
- ____ Mari et MOCCIARO Egle, « New Migration Processes and New Frontiers for Linguistic Research », in *Language and Literacy in New Migration: Research, Practice and Policy*, Palerme, 4-6 octobre 2018, *EAD.* (dir.), Palerme, Università di Palermo, 2021, p. 29-50.
- ____ Mari et MOCCIARO Egle, « Palermo 2000–2020 : Sicilian in Old and New Migrations », in *Italo-Romance Dialects in the Linguistic Repertoires of Immigrants in Italy*, GOGLIA Francesco et WOLNY Matthias (dir.), Cham, Palgrave Macmillan, 2022.
- D'AURIA Matthew et GALLO Fernanda (dir.), *Mediterranean Europe(s): Rethinking Europe from Its Southern Shores*, New York, Routledge, 2023.
- DAHINDEN Janine, « A Plea for the “De-migranticization” of Research on Migration and Integration », in *Ethnic and Racial Studies*, n° 13, vol. 39, 2016, p. 2207-2225.
- DAINOTTO Roberto, *Europe (in Theory)*, Durham, Duke UP, 2007.
- DAKOWSKA Dorota, « L'Europe centrale à l'heure du repli souverainiste », in *Études*, n° 5, 2017, p. 19-30.
- DAMROSCH David, *What is World Literature*, Princeton, Princeton University Press, 2003.
- DANIEL Yvan, « La Chine et l'Italie dans les *Cantos toscans* de François Cheng », in *Revue de littérature comparée*, vol. 322, n° 2, 2007, p. 165-175, <https://www.cairn.info/revue-de-litterature-comparee-2007-2-page-165.htm>
- DE CERTEAU Michel, *La Prise de parole, pour une nouvelle culture*, Paris, Desclée de Brouwer, 1968.
- DE GROOT Jerome, *Remaking History. The Past in Contemporary Historical Fictions*, Londres/New York, Routledge, 2015.
- DE LUCA Erri, *Solo andata. Righe che vanno troppo spesso a capo*, Milan, Feltrinelli, 2014.
- DE SWAAN Abram, « Sociologie de la société transnationale », in *Revue de synthèse*, vol. 119, n° 1, 1998, p. 89-111.
- DE ZORDO Ornella et FANTACCINI Fiorenzo (dir.), *altri canoni / canoni altri*, Florence, Firenze University Press, 2011.
- DELEUZE Gilles et GUATTARI Félix, « Rhizome », *Mille plateaux. Capitalisme et schizophrénie 2*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1980.

- DELPECH Catherine, « Au zénith de l'exil, une poétique de la démesure », in *Autour d'Édouard Glissant : lectures, épreuves, extensions d'une poétique de la relation*, KASSAB-CHARFI Samia (dir.), Pessac, Presses universitaires de Bordeaux, 2008.
- DEROBERTIS Roberto (dir.), *Fuori centro. Percorsi postcoloniali nella letteratura italiana*, Rome, Aracne, 2010.
- ____ Roberto, « Tutto è altrove », in *Pulp*, 26/05/2019, <https://www.pulplibri.it/tutto-e-altrove/>
- DERRIDA Jacques, *Le Monolinguisme de l'autre, ou la prothèse d'origine*, Paris, Galilée, 1996.
- DEVILLERS Sonia, *Les Exportés*, Paris, Flammarion, 2022.
- DI MAIO Alessandra, *Wor(l)ds in Progress. A Study of Contemporary Migrant Writings*, Milan, Mimesis, 2008.
- DÍAZ MARROQUÍN Lucia, « Personis Attributa: Técnica vocal y psicologías convencionales europeas: elementos de la Leyenda Negra en el marco de los estereotipos nacionales », in *La Leyenda negra en el crisol de la comedia: el teatro del siglo de oro frente a los estereotipos antihispánicos*, RODRÍGUEZ PÉREZ Yolanda et SÁNCHEZ JIMÉNEZ Antonio (dir.), Madrid/Frankfort, Iberoamericana /Vervuert, 2016.
- DIDI-HUBERMAN Georges et GIANNARI Niki (dir.), *Passer, quoi qu'il en coûte*, Paris, Les Éditions de Minuit, 2017.
- DIMINESCU Dana, « Connected Migrants: an Epistemological Manifesto », in *Social Science Information*, n° 47, 4, 2008.
- DOMENICHELLI Mario, « Il canone letterario occidentale al tempo della globalizzazione: mutazioni, ibridazioni, proliferazioni », in *Moderna*, 1, 2010.
- DOS SANTOS Graça, « La reconnaissance de soi à travers le corps de l'autre : quand un cours de langue orale ouvre sur le théâtre de la vie », in *De la singularité dans la communication interculturelle : approches transdisciplinaires*, LOUYS Gilles et SAUVAGE Emmanuelle (dir.), Paris, L'Harmattan, 2014.
- ____ Graça, « O Teatro como espaço de desconstrução: *Cá e Lá*, a procura do outro no palco e na vida », in *Formação e processos de criação: pesquisa, pedagogia e práticas performativas*, ICLE Gilberto (dir.), Rio Grande do Sul, Rede Internacional de Estudos da Presença, 2021.
- ____ Graça, « Colonialismo, migrações e identidades pós-coloniais: um passado/ presente francês », in *A Cena da pós-memória. O presente do passado na Europa pós-colonial*, SOUSA RIBEIRO António (dir.), Porto, Afrontamento, 2021.

- DUNCAN Derek, « Kledi Kadiu: Managing Postcolonial Celebrity », in *National Belonging: Hybridity in Italian Colonial and Postcolonial Cultures*, Oxford, Peter Lang, 2010.
- DUPUIS Gilles, « Transculturalism and Ecritures Migrantes », in *History of Literature in Canada: English-Canadian and French-Canadian*, NISCHIK Reingard M. (dir.), Camden House, Rochester, 2008.
- DUSEL Enrique, « Europe, Modernity and Eurocentrism », in *Nepantla: Views from the South*, 1/3(2000).
- ENIA Davide, *Appunti per un naufragio*, Palerme, Sellerio, 2017.
- ESCHYLE, *Les Suppliantes*, in *Théâtre complet*, Paris, Flammarion, 1964.
- ÉTIEMBLE René, *Ouverture(s) pour un comparatisme planétaire*, Paris, Christian Bourgois, 1988.
- ETTE Ottmar, *TransArea. Une histoire littéraire de la mondialisation*, trad. Chloé CHAUDET, préf. Jean-Marc MOURA, Paris, Classiques Garnier, 2019.
- EZRA PARK Robert, « The Marginal Man », in *Sociétés*, n° 119, janvier 2013, <https://www.cairn.info/revue-societes-2013-1- page-57.htm>.
- FABIETTI Ugo E. M., MALIGHETTI Roberto et MATERA Vincenzo, *Dal tribale al globale. Introduzione all'antropologia*, Milan, Bruno Mondadori, 2012.
- FABRE Daniel, JAMIN Jean et MASSENZIO Marcello, « Jeu et enjeu ethnographiques de la biographie », in *L'Homme*, n° 195-196, 2010.
- FANON Frantz, *Peau noire, masques blancs*, Paris, Éditions du Seuil, 1952.
- FASSIN Didier, « Il faut considérer les migrants comme des figures centrales du monde contemporain », in *Le Nouveau Magazine littéraire*, 31/01/2018.
- FEHÉR Margit, « Hungary Plans Security Fence on Serbia Border to Keep Out Migrant », in *Wall Street Journal*, 18/06/2015.
- FERRARESO Fernanda, *Maremarmo*, Faloppio, LietoColle, 2014.
- FERRARI Paolo, « La rapper Epoque: “Il mio mondo in tre lingue, da Kinshasa a Spike Lee” », in *La Stampa*, 28/04/2021, <https://www.lastampa.it/torino/appuntamenti/2021/04/28/news/la-rapper-epoque-il-mio-mondo-in-tre-lingue-da-kinshasa-a-spike-lee-1.40209268/>.
- FERRAROTTI Franco, « Sur l'autonomie de la méthode biographique », in *Sociologie de la connaissance*, Jean DUVIGNAUD (dir.), Paris, Payot, 1979.
- FONKOUA Romuald, « Édouard Glissant. Naissance d'une anthropologie antillaise au siècle de l'assimilation », in *Cahiers d'études africaines*, vol. 35, fasc. 140, 1995.
- ____ Romuald, *Essai sur une mesure du monde au XX^e siècle : Édouard Glissant*, Paris, Honoré Champion, 2002.

- FOROUTAN Naika, « Die postmigrantische Perspektive: Aushandlungsprozesse in pluralen Gesellschaften », in *Postmigrantische Visionen*, HILL Marc et YILDIZ Erol (dir.), Bielefeld, transcript, 2018.
- ____ Naika, *Die postmigrantische Gesellschaft. Ein Versprechen der pluralen Demokratie*, Bielefeld, transcript, 2019.
- ____ Naika, « The Post-migrant Paradigm », in *Refugees Welcome? Difference and Diversity in a Changing Germany*, BOCK Jan-Jonathan et MACDONALD Sharon (dir.), New York/Oxford, Berghahn, 2019.
- FORSIDICK Charles, HARGREAVES Alec G. et MURPHY David (dir.), *Transnational French Studies. Postcolonialism and Littérature-monde*, Liverpool, Liverpool University Press, « Francophone Postcolonial Studies », vol. 1, 2010.
- FRACASSA Ugo, *Patria e lettere. Per una critica della letteratura postcoloniale e migrante in Italia*, Rome, Perrone, 2012.
- FRANKO Mark, *La Danse comme texte. Idéologies du corps baroque*, Paris, Éditions de l'Éclat, 2005.
- FRÈRES Michel et MAILOT Marie-Bernadette, *Maître et clés de la posture*, Paris, Frison-Roche, 2002.
- FROSINI Fabio, « What is a “National-Popular Philosophy” (if there is Such a Thing)? Gramsci, the “National and Patriotic” Bond and the Struggle for Democracy », in *Storia del pensiero politico*, n° 2, 2018.
- FRYE Marilyn, *The Politics of Reality: Essays in Feminist Theory*, Freedom, The Crossing Press, 1983.
- FUCHS Barbara, *Exotic Nation. Maurophilia and the Construction of Early Modern Spain*, Pennsylvanie, University of Pennsylvania Press, 2009.
- GARCÍA-SANJUÁN Alejandro, « Rejecting al-Andalus, Exalting the Reconquista: Historical Memory in Contemporary Spain », in *Journal of Medieval Iberian Studies*, n° 10 (1), 2018.
- GASPERINI Giulio, *Migrando*, Gorgonzola, END Edizioni, 2014.
- GEDA Fabio, *Nel mare non ci sono i coccodrilli. Storia vera di Enaiatollah Akbari*, Milan, Baldini Castoldi Dalai, 2010.
- GEERTZ Clifford, *Interpretazione di culture*, Bologne, il Mulino, 2011.
- GEISER Myriam, « La “littérature beur” comme écriture de la post-migration et forme de “littérature monde” », in *Expressions maghrébines*, vol. 7, n° 1, 2008.
- ____ Myriam, *Der Ort transkultureller Literatur in Deutschland und in Frankreich. Deutsch-türkische und franko-maghrebinische Literatur der Postmigration*, Würzburg, Königshausen & Neumann, 2015.

- GENETTE Gérard, *Seuils*, Paris, Éditions du Seuil, 1987.
- GHERGHINA Sergiu et MIȘCOIU Sergiu (dir.), *Instituții și comportament politic în România și noile democrații europene. Perspective comparate*, Cluj-Napoca, Editura Fundației pentru Studii Europene, 2013.
- _____ Sergiu et MIȘCOIU Sergiu (dir.), *Democratizare și consolidare democratică în Europa Centrală și de Est*, Iași, Institutul European, 2014.
- _____ Sergiu, SOARE Sorina et MIȘCOIU Sergiu, *Combaterea euroscepticismului, extremismului, radicalizării și consolidarea încrederii în valorile europene*, *Studii de strategie și politici*, SPOS, n° 1, 2015, Institutul European din Romania.
- _____ Sergiu, SOARE Sorina et MIȘCOIU Sergiu, « How Far Does Nationalism Go? An Overview of Populist Parties in Central and Eastern Europe », in *Political Populism. A Handbook*, HEINISCH Reinhard C., HOLTZ-BACHA Christina et MAZZOLENI Oscar (dir.), Francfort-sur-le-Main, Nomos, 2021.
- _____ Sergiu et MIȘCOIU Sergiu, « Faith in a New Party: The Involvement of the Romanian Orthodox Church in the 2020 Election Campaign », in *Politics, Religion et Ideology*, vol. 23, n° 2, 2022.
- GHERMANDI Gabriella, *Regina di fiori e di perle*, Rome, Donzelli, 2007.
- GIACALONE RAMAT Anna (dir.), *Verso l'italiano, Percorsi e strategie di acquisizione*, Rome, Carocci, 2003.
- GIBSON Margaret A., *Accommodation without Assimilation: Sikh Immigrants in an American High School*, Ithaca, Cornell Univ. Press, 1994.
- GIOVINAZZI Francesco et COCCHI Daniela, « Social Integration of Second Generation Students in the Italian School System », in *Social Indicators Research*, n° 1, vol. 160, 2022.
- GLICK-SCHILLER Nina, BASCH Linda et BLANC-SZANTON Cristina, *Towards a Transnational Perspective on Migration. Race Class, Ethnicity, and Nationalism Reconsidered*, New York, New York Academy of Sciences, 1992.
- _____ Nina, BASCH Linda et BLANC-SZANTON Cristina, *Nations Unbound: Transnational Projects, Postcolonial Predicaments, and Deterritorialized Nation-States*, New York, Routledge, 1994.
- _____ Nina et SALAZAR Noel B., « Regimes of Mobility Across the Globe », in *Journal of Ethnic and Migration Studies*, n° 39, 2, 2013.
- GLISSANT Édouard, *Mahagony*, Paris, Gallimard, 1987.
- _____ Édouard, *Poétique de la relation*, Paris, Gallimard, 1990.
- _____ Édouard, *Introduction à une poétique du divers*, Paris, Gallimard, 1996.
- _____ Édouard, *Traité du tout-monde*, Paris, Gallimard, 1997.

- ____ Édouard, « L'imaginaire des langues », in GLISSANT Édouard et GAUVIN Lise, *L'Imaginaire des langues. Entretiens avec Lise Gauvin (1991-2009)*, Paris, Gallimard, 2010.
- GNISCI Armando, *Creolizzare l'Europa. Letteratura e migrazione*, Rome, Meltemi, 2003.
- GOFFREDO Giuseppe, *Cadmos cerca Europa: Il sud fra il Mediterraneo e l'Europa*, Milan, Bollati Boringhieri, 2000.
- GRADVOHL Paul, « Orban et le souverainisme obsidional », in *Politique étrangère*, n° 1, 2017.
- GRAMSCI Antonio, *Prison Notebooks 2*, New York, Columbia University Press, 2003, vol. 3rd.
- ____ Antonio, *Subaltern Social Groups: A Critical Edition of Prison Notebook 25*, New York, Columbia University Press, 2021.
- GROSGOUEL Ramón, « Les implications des altérités épistémiques dans la redéfinition du capitalisme global. Transmodernité, pensée frontalière et colonialité globale », in *Multitudes*, n° 26, 2006.
- GUTEKUNST Miriam et al. (dir.), *Bounded Mobilities. Ethnographic Perspectives on Social Hierarchies and Global Inequalities*, Bielefeld, Transcript, 2016.
- HALL Stuart, *Identités et cultures. Politiques des cultural studies*, Paris, Éditions Amsterdam, 2008.
- ____ Stuart, *Letnicità impossibile*, Udine, Forum, 2009.
- HAMM Horst, *Fremdgegangen – freigeschrieben. Einführung in die deutschsprachige Gastarbeiterliteratur*, Würzburg, Königshausen & Neumann, 1988.
- HEIN Ina et VLASTA Sandra, « Brüche erzählen – exophones Schreiben bei Levy Hideo und Guo Xiaolu », in *Brüchige Texte, Brüchige Identitäten. Avantgardistisches und exophones Schreiben von der klassischen Moderne bis zur Gegenwart*, BACHLEITNER Norbert, HEIN Ina, KOKAI Károly et VLASTA Sandra (dir.), Vienne, Vienna University Press, 2018.
- HELLER Monica et LEVY Laurette, « Mixed Marriages: Life on the Linguistic Frontier », in *Multilingua*, n° 11, 1992.
- HENRICH Joseph, HEINE Stephen J. et NORENZAYAN Ara, « The Weirdest People in the World ? », in *Behavioral and Brain Sciences*, n° 33, 2-3, 2010.
- HERXHEIMER Sophie, *Velkom to Inklandt. Poems in my Grandmother's Inklisch*, Londres, Short books, 2017.

- HESSE Barnor et SAYYID Bobby, « Narrating the Postcolonial Political and the Immigrant Imaginary », in *A Postcolonial People: South Asians in Britain*, ALI N. *et al.* (dir.), Londres Hurst & Company, 2006.
- HIRSH Marianne, *Family Frames: Photography, Narrative, and Postmemory*, Cambridge, Harvard University Press, 1997.
- _____ Marianne, « The Generation of Postmemory », in *Poetics Today*, vol. 29, n° 1, 2008.
- HOBBSAWM Eric et RANGER Terence, *L'Invention de la tradition*, Paris, Éditions Amsterdam, 2012.
- HOLDENRIED Michaela et WILLMS Weertje (dir.), *Die interkulturelle Familie. Literatur- und sozialwissenschaftliche Perspektiven*, Bielefeld, transcript, 2012.
- HONNETH Axel, *La Lutte pour la reconnaissance*, Paris, Éditions du Cerf, 2000.
- HOOKS BELL, *Ne suis-je pas une femme ? Femmes noires et féminisme*, Paris, Cambourakis, 2015 (1981).
- HORST Heather A. et MILLER Daniel (dir.), *Digital Anthropology*, Londres, Berg, 2012.
- HORVILLEUR Delphine, *Il n'y a pas de Ajar. Monologue contre l'identité*, Paris, Grasset, 2022.
- HUI Allison, « The Boundaries of Interdisciplinary Fields: Temporalities Shaping the Past and Future of Dialogue between Migration and Mobilities Research », in *Mobilities*, n° 1, vol. 11, 2016.
- HUNTINGTON Samuel, *The Clash of Civilizations and the Remaking of World Order*, New York, Simon & Schuster, 1996.
- IAROCCHI Michael, *Properties of Modernity, Romantic Spain, Modern Europe, and the Legacies of Empire*, Nashville TN, Vanderbilt University Press, 2006.
- INNERARITY Daniel, *Éthique de l'hospitalité*, Québec, Presses de l'Université de Laval, 2010.
- JAY Paul, *Transnational Literature. The Basics*, New York, Routledge, 2021.
- JELINEK Elfriede, *Die Schutzbefohlenen*, Reinbek, Rowohlt, 2013.
- JØRGENSEN J. Normann, « Polylingual Languageing around and among Children and Adolescents », in *International Journal of Multilingualism*, n° 5, 3, 2008.
- JOUANNY Robert, *Singularités francophones ou choisir d'écrire en français*, Paris, PUF, 2000.
- JULLIEN François, *Le Pont des singes (De la diversité à venir). Fécondité culturelle face à identité nationale*, Paris, Galilée, 2010.
- _____ François, *De l'universel : de l'uniforme, du commun et du dialogue entre les cultures*, Paris, Éditions du Seuil, 2011.

- _____. François, *Il n'y a pas d'identité culturelle*, Paris, L'Herne, 2016.
- KARAKAYALI Juliane et TSANOS Vassilis S., « Rassismus und Repräsentationspolitik in der postmigrantischen Gesellschaft », in *Aus Politik und Zeitgeschichte*, vol. 64, n° 13-14, 2014.
- KECSKÉS Gusztáv D., « Les composantes d'une action humanitaire hors du commun : l'accueil en Occident des réfugiés hongrois de 1956 », in *Relations internationales*, vol. 172, n° 4, 2017.
- KELLMAN Steven G., *Translingual Imagination*, Lincoln et Londres, University of Nebraska Press, 2000.
- KHOUMA Pap et PIVETTA Oreste, *Io, venditore di elefanti. Una vita per forza tra Dakar*, Milan, Baldini e Castoldi, 1990.
- KIEMLE Christiane, *Ways out of Babel. Linguistic and Cultural Diversity in Contemporary Literature in Italy Exploring Multilingualism in the Works of Immigrated Writers*, Trier, Wissenschaftlicher Verlag Trier, 2011.
- KING Bruce, *The Internationalization of English Literature*, Oxford, Oxford University Press, 2004.
- KLEPPINGER Kathryn A. et REECK Laura (dir.), *Post-Migratory Cultures in Postcolonial France*, Liverpool, Liverpool University Press, 2018.
- KOELET Suzana et A.G DE VALK Helga, « European Liaisons? A Study of European Bi-national Marriages in Belgium », in *Population, Space and Place*, n° 20, 2014.
- KRÁL Françoise, « Langue maternelle, résurgence et affect dans la littérature diasporique anglophone », in *La Résurgence*, n° 1, 2009.
- _____. Françoise, *Critical Identities in Contemporary Anglophone Diasporic Literature*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2009.
- _____. Françoise, « Introduction », in *Écrire la différence culturelle du colonial au mondial. Une anthologie littéraire transculturelle*, Silvia CONTARINI et Jean-Marc MOURA (dir.), Milano, Mimésis, 2022.
- KRAMER Andrew E., « Russia Calls New U.S. Missile Defense System a "Direct Threat" », in *New York Times*, 13/05/2016.
- KRISTEVA Julia, *Étrangers à nous-mêmes*, Paris, Fayard, 1988.
- _____. François, *Il n'y a pas d'identité culturelle*, Paris, L'Herne, 2016.
- LAND Tamara et al., « Deaths at the Borders Database: Evidence of Deceased Migrants' Bodies Found along the Southern External Borders of the European Union », in *Journal of Ethnic and Migration Studies*, vol. 43, n° 5, 2017.
- LATOUR Bruno, *Où atterrir ? Comment s'orienter en politique*, Paris, La Découverte, 2017.

- LAVIN Mathias, *La Parole et le lieu : le cinéma selon Manoel de Oliveira*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2008.
- LECERCLE Jean-Jacques, *La Violence du langage*, Paris, PUF, 1996 (1990).
- LECHNER Elsa, « Oficinas de trabalho biográfico: pesquisa, pedagogia e ecologia de saberes », in *Educação e realidade*, vol. 37, n° 1, 2012.
- ____ Elsa (dir.), *Rostos, vozes e silêncios: uma pesquisa biográfica colaborativa com imigrantes em Portugal*, Coimbra, Almedina, 2015.
- LEERSSEN Joep, « Imagology: on Using Ethnicity to Make Sense of the World », in *Iberic@l, Revue d'études ibériques et ibéro-américaines*, n° 10, 2016.
- LEFEBVRE Camille, *À l'ombre de l'histoire des autres*, Paris, Éditions EHESS, 2022.
- LEOGRANDE Alessandro, *Il naufragio. Morte nel Mediterraneo sur le naufrage du bateau Katër i Radës dans le canal d'Otrante causé par un patrouilleur italien*, Milan, Feltrinelli, 2011.
- ____ Alessandro, *Katër i Radës. Libretto per l'opera di Admir Shkurtaç*, Milan, Zoom Feltrinelli, 2014.
- ____ Alessandro, *La frontiera*, Milan, Feltrinelli, 2015.
- ____ Alessandro, *Haye. Le parole, la notte. Libretto per l'opera di Mauro Montalbetti*, Milan, Zoom Feltrinelli, 2017.
- LEURS Koen et PONZANESI Sandra, « Connected Migrants: Encapsulation and Cosmopolitanization », in *Popular Communication*, n° 16, 2018.
- LIRZIN Franck, « L'Union européenne face au défi de la crise des pays d'Europe centrale et orientale », in *Question d'Europe*, n° 134, 2009.
- LOMBARDI-DIOP Cristina et ROMEO Caterina (dir.), *L'Italia postcoloniale*, Florence, Le Monnier, 2014.
- LOURENÇO Eduardo, « O novo espaço lusófono ou os imaginários lusófonos », in *A Nau de Ícaro seguido de Imagem e miragem da lusofonia*, Lisbonne, Gradiva, 1999.
- LUNA-DUBOIS Álvaro, « Recovering Migrant Spaces in Laurent Maffre's Graphic Novel *Demain, Demain* », in *Postmigration. Art, Culture, and Politics in Contemporary Europe*, Anna Meera GAONKARITHEY, OST HANSENITHEY Astrid Sophie, POST Hans Christian et SCHRAMM Moritz (dir.), Bielefeld, transcript, 2021.
- LÜPKE Friederike et STORCH Anne, *Repertoires and choices in African languages*, Berlin, Mouton de Gruyter, 2013.
- MACÉ Marielle, *Sidérer considérer Migrants en France*, Paris, Verdier, 2017.
- MAHER Vanessa, *Genitori migranti*, Turin, Rosenberg & Sellier, 2012.
- MAINGUENEAU Dominique, *Le Discours littéraire : paratopie et scène d'énonciation*, Paris, Armand Colin, 2004.

- MAMUNG Emmanuel, *Autonomie, migrations, altérité*, dossier présenté pour l'obtention de l'Habilitation à Diriger des Recherches, Université de Poitiers, 14/09/1999, <http://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00337679/fr/>.
- MARTINELLI Marco, *Rumore di acque*, Rome, Editoria & Spettacolo, 2010.
- MATTONE Antonello, « La Sardegna e il mare. Insularità e isolamento », in *Quaderni di storia*, luglio-décembre 1980, vol. 1, Cagliari, Edizioni della Torre.
- MAYAFFRE Damon et VANNI Laurent, *L'Intelligence artificielle des textes : des algorithmes à l'interprétation*, Paris, Honoré Champion, « Lettres numériques », 2021.
- MBEMBE Achille, « Nécropolitique », in *Raisons politiques*, n° 21, 2006.
- _____ Achille, *Politique de l'inimitié*, Paris, La Découverte, 2016.
- _____ Achille, « Penser le monde à partir d'Afrique », in *Écrire l'Afrique-Monde*, MBEMBE Achille et SARR Felwine (dir.), Paris, Philippe Rey, 2017.
- MENCHERIL Paul, DO MAR CASTRO VARELA María, DIRIM Inci, KALPAKA Annita et MELTER Claus, *Migrationspädagogik*, Weinheim, Beltz, 2010.
- _____ Paul, « Was ist das X im Postmigrantischen? », in *sub\urban. Zeitschrift für kritische Stadtforschung*, vol. 2, n° 3, 2014.
- MEIZOZ Jérôme, *Postures littéraires. Mises en scène modernes de l'auteur*, Genève, Slatkine Érudition, 2022 (2007).
- MENGOZZI Chiara, *Narrazioni contese. Vent'anni di scritture italiane della migrazione*, Rome, Carocci, 2013.
- _____ Chiara, « Il romanzo degli altri. Postcoloniale e migranza », in *Il romanzo in Italia*, Giancarlo ALFANO et Francesco DE CRISTOFARO (dir.), Rome, Carocci, t. 4., 2018.
- MENOCAL María Rosa, *The Ornament of the World: How Muslims, Jews, and Christians Created a Culture of Tolerance in Medieval Spain*, Boston, Little, Brown and Company, 2002.
- MERLEAU-PONTY Maurice, *Signes*, Paris, Gallimard, 1960.
- METHNANI Salah et FORTUNATO Mario, *Immigrato*, Rome, Theoria, 1990.
- MEZZADRA Sandro, *Diritto di fuga. Migrazioni, cittadinanza, globalizzazione*, Verone, Ombre Corte, 2006.
- _____ Sandro et NEILSON Brett, *Border as Method, or the Multiplication of Labor*, Durham, Duke University Press, 2013.
- _____ Sandro, « Borders and Migration. Emerging Challenges for Migration Research and Politics in Europe », *Berlin Lecture 2016*, conférence tenue au Berliner Institut für empirische Integrations und Migrationsforschung (Humboldt Universität, 2016), en ligne : <http://www.euronomade.info/?p=7535>

- MICHAUD Marie-Christine, SINARDET Emmanuelle et VAN RUYMBEKE Bertrand (dir.), *Ici, là-bas, ailleurs : le transnationalisme dans les Amériques (xvi-xxie siècles)*, Rennes, Éditions Perséides, 2022.
- MIGUEL ADDISU Véronique, « Langues et identités en contexte exolingue : discours de trois couples franco-éthiopiens à Addis-Abeba », in *Langage et société*, n° 147, 2014.
- MILLER Daniel et SLATER Don (dir.), *The Internet: an Ethnographic Approach*, Oxford/ New York, Berg, 2000.
- _____ Daniel, *How the World Changed Social Media*, Londres, UCL Press, 2016.
- _____ Daniel, *The Global Smartphone: Beyond a Youth Technology*, Londres, University College London, 2021.
- _____ Daniel, « The TikTok of Anthropology », *Anthropology of Smartphones and Smart Ageing Blog*, 17/03/2022, <https://blogs.ucl.ac.uk/assa/2022/03/17/the-tiktok-of-anthropology/>
- MILNE Lorna, *Patrick Chamoiseau. Espaces d'une écriture antillaise*, Amsterdam, Rodopi, 2006.
- MINK Georges, « L'Europe centrale à l'épreuve de l'autoritarisme », in *Politique étrangère*, n° 2, 2016.
- MINUZ Andrea, « Letteratura, cinema e media », in *Percorsi di teoria e comparatistica letteraria*, SINI Stefania et SINOPOLI Franca (dir.), Milan, Pearson.
- MÎȘCOIU Sergiu (dir.), *Transitions et démocratisation en Roumanie. Illusions, mythes et défis/Transitions and democratisation in Romania. Illusions, Myths and Challenges*, Cluj-Napoca, Editura Fundatiei pentru Studii Europene, 2012.
- _____ Sergiu et PĂUN Nicolae (dir.), *Intégration et désintégration en Europe centrale et orientale*, in *Cahiers FARE*, n° 9, Paris, L'Harmattan, 2016.
- _____ Sergiu, « Euro-enthusiasm versus Euroscepticism in Romania. Perceptions and Attitudes towards the EU », *Rapport pour la Fondation Friedrich Ebert Foundation (FES)*, Roumanie, octobre 2021, <https://library.fes.de/pdf-files/bueros/bukarest/18433.pdf>
- _____ Sergiu, GHERGHINA Sergiu et SAMSUDEAN Dragos, « Religion, Homosexuality, and the EU: Grasping the Beliefs of Romanian Orthodox Priests », in *Sexuality, Gender & Policy*, vol. 5, n° 2, 2022.
- MO Timothy, *Sour Sweet*, Londres, Paddleless Press, 1982.
- MOCCIARO Egle, *The development of L2 Italian morphosyntax in adult learners with limited literacy*, Palerme, Università di Palermo, 2020.
- MOLL Nora, *L'infinito sotto casa. Letteratura e transculturalità nell'Italia contemporanea*, Bologne, Pàtron Editore, 2015.

- ____ Nora, « *L'imagologia interculturale nell'attuale contesto culturale e mediale* », in *Interpretare l'immagine letteraria dell'alterità: prospettive teoriche e critiche comparate*, SINOPOLI Franca et MOLL Nora (dir.), Rome, Lithos, 2018.
- MOMOC Antonio, « Cătă frică îi este lui Traian Băsescu de musulmani ? », in *Adevărul*, 16/09/2015, <https://adevarul.ro/blogurile-adevarul/cata-frica-ii-este-lui-traian-basescu-de-musulmani-1651768.html>
- MORA Pat, « Elena », in *Barrios and Borderlands. Cultures of Latinos and Latinas in the United States*, New York, Routledge, 1994.
- MORACE Rosanna, *Letteratura-mondo italiana*, Pise, ETS, 2012.
- MORETTI Franco, *Distant Reading*, Londres/New York, Verso, 2013.
- MOSLUND Sten et PETERSEN Anne, « Introduction: Towards a Postmigrant Frame of Reading », in *Reframing Migration, Diversity and the Arts: The Postmigrant Condition*, SCHRAMM Moritz, MOSLUND Sten Pultz et PETERSEN Anne Ring (dir.), New York/Londres Routledge, 2019.
- MOUDILENO Lydie, *L'Écrivain antillais au miroir de sa littérature Mises en scène et mise en abyme du roman antillais*, Paris, Karthala, 1997.
- MOUFFE Chantal, *Agonistics: Thinking the World Politically*, Londres, Verso, 2010.
- MOULIN-CIVIL Française, « El Contrapunteo cubano del tabaco y el azúcar o el nacimiento de un paradigma », in *América. Cahiers du CRICCAL*, n° 33, 2005.
- MOZÈRE Liane (dir.), « Gilles Deleuze et Félix Guattari : Territoires et devenirs », numéro spécial de *Le Portique, revue de philosophie et de sciences humaines*, n° 20, 2007, <https://doi.org/10.4000/leportique.1350>
- MUÑOZ Marie-Claude, « Le renouveau de la création culturelle dans les associations portugaises », *Hommes & Migrations*, revue *Études françaises*, n° 1236, « Retours d'en France », mars-avril 2002.
- NEGRO Maria Grazia, *Il mondo, il grido, la parola. La questione linguistica nella letteratura postcoloniale italiana*, Florence, Franco Cesati Editore, 2015.
- NORTON Bonny et TOOHEY Kelleen, « Identity, Language Learning and Social Change », in *Lang. Teach.*, Cambridge, Cambridge University Press, 2011.
- ____ Bonny, *Identity and Language Learning: Extending the Conversation*, Bristol, Multilingual Matters, 2nd ed., 2013.
- ____ Bonny, « Identity and Language Learning: Back to the Future », in *TESOL Quarterly*, vol. 50, n° 2, 2016.
- NUCINI Silvia, « Daniela Scattolin. Si chiama già Futura », in *Vanity Fair*, 23/04/2021, <https://www.vanityfair.it/news/storie-news/2021/04/23/zero-netflix-daniela-scattolin-gravidanza>.

- O'SULLIVAN Helen, *Language Learner Narrative. An Exploration of Mündigkeit in Intercultural Literature*, Amsterdam, Rodopi, 2014.
- OKIN Susan Moller, « Feminism and Multiculturalism: Some Tensions », in *Ethics*, n° 108, 1998.
- OLIVEIRA MARQUES A.H. de, *Histoire du Portugal et de son empire colonial : des origines à l'indépendance*, Paris, Karthala, 1998.
- ORTIZ Fernando, *Contrapunteo cubano del tabaco y del azúcar*, Madrid, Cátedra, 2002 (1940).
- _____ Fernando, *Cuban Counterpoint. Tobacco and Sugar*, trad. Harriet de ONís, intr. Bronislaw MALINOWSKI, préf. Herminio PORTELL VILÁ, New York, Alfred A. Knopf, 1947.
- ORTU Claudia et BACHIS FRANCESCO, « Class on Board! Reflecting on the Linguistic Articulations of Structural Inequalities », in *Languaging Class. Reflecting on the Linguistic Articulations of Structural Inequalities*, ORTU Claudia et BACHIS FRANCESCO (dir.), Willingtone, Vernon Press, 2023.
- OSBORNE Deirdre (dir.), *The Cambridge Companion to British Black and Asian Literature (1945–2010)*, Cambridge, Cambridge University Press, 2016.
- OTELLE Oliviette, *African Europeans. An Untold History*, Londres, Hurst & Company, 2020.
- OTOVA Ildiko et STAYKOVA Evelina, *Migration and Populism in Bulgaria*, Abingdon, New York, Routledge, 2022.
- ÖZDAMAR Emine Sevgi, *Le Pont de la Corne d'or*, trad. Nicole CASANOVA, Paris, Pauvert/Fayard, 2000.
- _____ Emine Sevgi, *Ein von Schatten begrenzter Raum*, Berlin, Suhrkamp, 2021.
- PALIDDA Salvatore, *Il «Discorso» ambiguo sulle migrazioni*, Messine, Mesogea, 2010.
- PANTEA Ana et MIȘCOIU Sergiu, « “Family, Faith and Freedom” for Whom? The Reactions of the Roma Civil Society to the 2020 Re-emergence of the Romanian Far-right », in *Civil szemle*, n° spécial III, 2022.
- PARAKILAS James, « How Spain Got a Soul », in *The Exotic in Western Music*, BELLMAN Jonathan (dir.), Boston, Northeastern University Press, 1998.
- PARATI Graziella, *Migration Italy. The Art of Talking Back in a Destination Culture*, Toronto, University of Toronto Press, 2005.
- PAVLENKO Aneta, BLACKLEDGE Adrien, *Negotiation of Identities in Multilingual Contexts*, Bristol, Blue Ridge Summit, Multilingual Matters, 2004.
- _____ Aneta, *Emotions and Bilingualism*, Cambridge, Cambridge University Press, 2005.

- _____, Aneta, « Bilingual Selves », in *Bilingual Minds: Emotional Experience, Expression, and Representation*, Clevedon, Multilingual Matters, 2006.
- PEARCE S.J., « The Myth of the Myth of the Andalusian Paradise », in *Far-Right Revisionism and the End of History of History*, VALENCIA-GARCÍA Louie Dean (dir.), New York, Routledge, 2020.
- PERALTA Elsa, GÓIS Bruno et OLIVEIRA Joana (dir.), *Retornar: traços de memória do fim do império*, Lisbonne, Edições 70, 2017.
- PERNICE Laura, « Quei corpi senza più luce. L'isola delle tenebre di Teatro delle Albe », in *AATI Online Working Papers (American Association of Teachers of Italian)*, 2018, <https://bpb-us-e1.wpmucdn.com/wordpressua.uark.edu/dist/5/192/files/2019/05/PERNICELAURA.Isola-delle-ombre-teatro.pdf>
- PILLER Ingrid, *Bilingual Couples Talk. The Discursive Construction of Hybridity*, Amsterdam, John Benjamins Company, 2002.
- PINEAU Gaston, « Histoires de vie comme art formateur de l'existence », in *Pratiques de formation*, n° 31, 1996.
- PINTO RIBEIRO António, *Novo mundo – Arte contemporânea no tempo da pós-memória*, Porto, Afrontamento, 2021.
- PLASSERAUD Yves, « Minorités et nouvelle Europe », in *Le Courrier des pays de l'Est*, vol. 1052, n° 6, 2005.
- PONZANESI Sandra, *Paradoxes of Postcolonial Culture. Contemporary Women Writers of the Indian and Afro-italian Diaspora*, New York, SUNY Press, 2004.
- PORRA Véronique, *Langue française, langue d'adoption. Une littérature « invitée » entre création, stratégies et contraintes (1946-2000)*, Hildesheim, Olms Verlag, 2011.
- PORTES Alejandro et RUMBAUT Rubén G., *Legacies: the Story of the Immigrant Second Generation*, Berkeley, University of California Press, 2005.
- _____, Alejandro et DEWIND Josh (dir.), *Rethinking Migration: New Theoretical and Empirical Perspectives*, New York, Berghahn, 2007.
- POVOLEDO Elisabetta, « Netflix to Debut Italy's First TV Show With a Majority Black Cast », in *The New York Times*, 16/04/2021, <https://www.nytimes.com/2021/04/16/arts/television/zero-netflix.html>.
- PEREIRA Victor, *La Dictature de Salazar face à l'émigration L'État portugais et ses migrants en France (1957-1974)*, Paris, Presses de sciences Po, 2012.
- POIRIER Nicolas, *Exil et création de soi Canetti, Gombrowicz, Joyce, Lessing, Mann, Nabokov et Saïd*, Paris, Classiques Garnier, 2022.
- PRADEAU Jean-François, *Gouverner avec le monde : réflexions antiques sur la mondialisation*, Paris, Les Belles Lettres, 2015.

- PRATT Mary Louise, *Imperial Eyes: Travel Writing and Transculturation*, Londres/New York, Routledge, 1992.
- PROSA Lina, *Lampedusa Beach*, trad. Jean-Paul MANGANARO, Besançon, Les Solitaires intempestifs, 2012.
- PUSCEDDU Antonio Maria et ZERILLI Filippo M. (dir.), « Cirese 101: Rereading Antonio Gramsci's "Observations on Folklore" », in *Anuac*, vol.11 n° 1, 2022.
- QUINTANE Nathalie, *Les Années 10*, Paris, La Fabrique éditions, 2014.
- RABINOWICH Julia, *Spaltkopf*, Vienne, Deuticke, 2008.
- RANZINI Paola, « Per un teatro interculturale: incontri fra pratiche, figure e tradizioni della narrazione orale », in *Storie condivise nell'Italia contemporanea. Narrazioni e performance transculturali*, COMBERIATI Daniele et MENGOSCHI Chiara (dir.), Rome, Carocci, 2022.
- RAVECCA Andrea, *Studiare nonostante: capitale sociale e successo scolastico degli studenti di origine immigrata nella scuola superiore*, Milan, F. Angeli, 2009.
- REICHL Susanne, « "Like a Beacon Against the Cold": Food and the Construction of Ethnic Identities in Black British Novels' », in *Eating Culture: The Poetics and Politics of Food*, DÖRING Tobias et al. (dir.), Heidelberg, Universitätsverlag C. Winter, 2003.
- REUMAUX Françoise, « Sociabilité et socialité urbaine chez Park. Sur les traces de Simmel ? », in *SociologieS*, 2008, <http://journals.openedition.org/sociologies/1623>.
- RICH Adrienne, « *Notes toward a Politics of Location* », in *Blood, Bread, and Poetry, Selected Prose 1979-1985*, New York, W.W. Norton, 1986.
- RITAINÉ Évelyne, « Lampedusa, 3 octobre 2013. Lecture politique della morte », in *Intersezioni. Rivista di storia delle idee*, 2016, vol. 1, n° 5.
- RIVETTE Jacques, « De l'abjection », in *Cahiers du cinéma*, n° 120, juin 1961.
- RODRÍGUEZ PÉREZ Yolanda, SÁNCHEZ JIMÉNEZ Antonio et DEN BOER Harm (dir.), *España ante sus críticos: claves de la Leyenda Negra*, Madrid/Frankfort, Iberoamericana/Vervuert, 2015.
- ____ Yolanda, « Being Eurocentric within Europe: Nineteenth-century English and Dutch Literary Historiography and Oriental Spain », *Eurocentrism in European History and Memory*, BROLSMA Marjet, DE BRUIN Robin et LOK Matthijs (dir.), Amsterdam, Amsterdam University Press, 2019.
- ____ Yolanda (dir.), *Literary Hispanophobia and Hispanophilia in Britain and the Low Countries (1550-1850)*, Amsterdam, Amsterdam University Press, 2020.
- ____ Yolanda, « Belittling Spain. Hispanophobia and the Mirror Image of Greatness », in *The Politics of Smallness. Size, Identity and International Relations in Europe, 1800-2020*, Samuël KRUIZINGA (dir.), Londres, Bloomsbury, 2022.

- ROGOZEN-SOLTAR Mikaela, « Al-Andalus in Andalusia: Negotiating Moorish History and Regional Identity in Southern Spain », in *Anthropological Quarterly*, 80, n° 3, 2007.
- ROMANIA Vincenzo, *Farsi passare per italiani: strategie di mimetismo sociale*, Rome, Carocci, 2004.
- ROMEO Caterina, *Riscrivere la nazione. La letteratura italiana postcoloniale*, Milan, Mondadori Education, 2018.
- ____ Caterina, « Intersezionalità e critica letteraria: questioni di metodo », in *Percorsi di teoria e comparatistica letteraria*, SINI Stefania, SINOPOLI Franca (dir.), Milan, Pearson, 2021.
- ROWE Wendy E., « Positionality », in *The Sage Encyclopedia of Action Research*, COGHLAN Davis et BRYDON-MILLER Mary (dir.), New York, Sage, 2014.
- SAÏD Edward, *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, Paris, Éditions du Seuil, 1980.
- ____ Edward, *The World, the Text, and the Critic*, Cambridge, Harvard University Press, 1983.
- SAIGNES Thierry, *Historia del pueblo chiriguano. Compilación. Introducción y notas de Isabelle Combès*, Lima, IFEA, 2007.
- SAINT-AMAND Denis et VRYDAGHS David, « Retours sur la posture », in *Contextes. Revue de sociologie de la littérature*, numéro monographique : « La Posture. Genèse, usages et limites d'un concept », 8, 2011, <https://journals.openedition.org/contextes/4692>
- SÁNCHEZ ALBORNOZ Claudio, *España, un enigma histórico*, Buenos Aires, Editorial Sudamericana, 1956.
- SANSON David, « Entretien avec Bernard Stiegler. Pour une politique sans réserves », *Mouvement, l'indisciplinaire des arts vivants*, n° 48, juillet-septembre 2008.
- SARLO Beatriz, *Tempo passado. Cultura da memória e guinada subjetiva*, São Paulo/Belo Horizonte, Companhia das Letras/Editora da UFMG, 2007.
- SARR Felwine, *Afrotopia*, Paris, Philippe Rey, 2016.
- SAVI Caroline, « La loi sur la nationalité et les deuxièmes générations de l'immigration en Italie », in *Textes et contextes*, vol. 12.1, 2017, <http://preo.u-bourgogne.fr/texte-setcontextes/index.php?id=467>
- SAYAD Abdelmalek, *La Double Absence*, Paris, Éditions du Seuil, 1999.
- ____ Abdelmalek, *The Suffering of the Immigrant*, Cambridge/Malden, Polity, 2004.
- ____ Abdelmalek, *L'Immigration ou les paradoxes de l'altérité. 1. L'illusion du provisoire*, Paris, Raisons d'Agir Éditions, 2006.
- SCEGO Igiaba, « Capelli di libertà », in *L'Espresso*, 04/01/2016.

- _____, Igiaba, *La linea del colore. Il grand tour di Lafanu Brown*, Milan, Bompiani, 2020.
- SCHAPENDONK Joris, VAN LIEMPT Ilse, SCHWARZ Inga et STEEL Griet, « Rerouting Migration Geographies: Migrants, Trajectories and Mobility Regimes », in *Geoforum*, n° 116, 3, 2018.
- SCHMELING Manfred et SCHMITZ-EMANS Monika (dir.), *Multilinguale Literatur im 20. Jahrhundert*, Würzburg, Königshausen & Neumann, 2002.
- SCHRAMM Moritz, « Jenseits der binären Logik: Postmigrantische Perspektiven für die Literatur und Kulturwissenschaft », in *Postmigrantische Perspektiven. Ordnungssysteme, Repräsentationen, Kritik*, FOROUTAN Naika, KARAKAYALI Juliane et SPIELHAUS Riem (dir.), Frankfurt/New York, Campus, 2018.
- SCIOLDO-ZURCHER Yann, *Devenir métropolitain. Politique d'intégration et parcours de rapatriés d'Algérie en métropole (1954-2005)*, Paris, Éditions EHESS, 2010.
- SCOTT-BAUMANN Alison, « A Community of Inquiry: Talking to Muslims », in *The Study of Islam within Social Science Curricula in UK Universities: Case Studies*, vol. 1, Max FARRAR (dir.), Centre for Sociology, Anthropology and Politics (C-SAP) to the Higher Education Academy's (HEA), 2010.
- SERMINI Sara, « "Dare voce". Note su Antigone, la povertà e la letteratura », in *I poveri possono parlare? Soggetti, problemi, alleanze*, COCCOLI Lorenzo (dir.), Rome, Ediesse futura, 2021.
- SEYHAN Azade, *Writing Outside the Nation*, Princeton, Princeton University Press, 2001.
- SHACHAR Ayelet, « On Citizenship and Multicultural Vulnerability », in *Political Theory*, n° 28, 2000.
- SHIELDS Patricia, « The Community of Inquiry: Classical Pragmatisms and Public Administration », in *Administration & Society*, vol. 35, n° 5, 2003.
- SHIRI Alidad et ABBATE Gina, *Via dalla pazzia guerra. Un ragazzo in fuga dall'Afghanistan*, Trento, Il Margine, 2007.
- SILLER Barbara et VLASTA Sandra (dir.), *Literarische (Mehr)Sprachreflexionen*, Vienne, Praesens, 2020.
- SINARDET Emmanuelle, « *Marginal Man*, affects et passage. Comment appréhender les expériences individuelles transnationales ? », in *Ici, là-bas, ailleurs : le transnationalisme dans les Amériques (xvi-xxie siècles)*, Rennes, Éditions Perséides, 2022.
- SINOPOLI Franca, « Dall'universalismo letterario alle forme attuali della mondialità letteraria », in GNISCI Armando, SINOPOLI Franca, MOLL Nora, *La letteratura mondiale nel XXI secolo*, Milan, Bruno Mondadori, 2010.

- ____ Franca, « Verso un concetto transnazionale delle scritture letterarie italiane », in *La letteratura degli italiani. Rotte, confini, passaggi*, BENISCELLI Alberto, MARINI Quinto et SURDICH Luigi (dir.), Novi Ligure, Città del Silenzio Edizioni, 2012.
- ____ Franca (dir.), *Postcoloniale italiano. Tra letteratura e storia*, Aprilia, Novalogos, 2013.
- SLABY Jan, « Arrangements and Disclosive Postures », in *Phänomenologische Forschungen*, n° 2, 2018.
- SMITH Michael Peter, « Transnational Urbanism Revisited », in *Journal of Ethnic and Migration Studies*, vol. 31, n° 2, 2005.
- SNOW Charles Percy, *The Two Cultures*, Londres, Cambridge University Press, 2001 (1959).
- SONTAG Susan, *Regarding the Pain of Others*, New York, Penguin Books, 2003.
- SORIGA Flavio, *Diavoli di Nuraiò*, Nuoro, Il Maestrale, 2000.
- ____ Flavio, *Neropioggia*, Milan, Garzanti, 2002.
- ____ Flavio, *Sardinia Blues*, Milan, Bompiani, 2008.
- ____ Flavio, *L'amore a Londra e in altri luoghi*, Milan, Bompiani, 2009.
- ____ Flavio, *Il cuore dei briganti*, Milan, Bompiani, 2010.
- ____ Flavio, *Nuraghe Beach. La Sardegna che non visiterete mai*, Milan, Laterza, 2011.
- ____ Flavio, *Metropolis. Martino Crissanti indaga*, Milan, Bompiani, 2013.
- ____ Flavio, *Nelle mie vene*, Milan, Bompiani, 2019.
- SOUSA RIBEIRO António, « Pós-memória e compaixão – a razão das emoções », in *Jornal Memóirs, Público*, 14/09/2018.
- ____ António, « Pós-memória: um conceito ainda emergente », in *A Cena da pós-memória. O presente do passado na europa pós-colonial*, SOUSA RIBEIRO António (dir.), Porto, Afrontamento, 2021.
- SOUSA SANTOS Boaventura, « Para além do pensamento abissal: das linhas globais a uma ecologia de saberes », in *Revista crítica de ciências sociais*, n° 78, 2007.
- SPIVAK Gayatri Chakravorty, « Can the Subaltern Speak? » in *Marxism and Interpretation of Culture*, NELSON Cary et GROSSBERG Lawrence (dir.), Basingstoke, Macmillan Educational, 1988.
- ____ Gayatri Chakravorty, *Death of a Discipline*, New York, Columbia University Press, 2003.
- STIEGLER Bernard, « Contre la concurrence, l'annulation », in *Le Monde diplomatique*, juin 2005, p. 23-24, <https://www.monde-diplomatique.fr/2005/06/STIEGLER/12486>.

- STONEQUIST Everett V., *The Marginal Man: A Study in Personality and Culture Conflict*, New York, Charles Scribner's Sons, 1937.
- STORA Benjamin, *Le Transfert d'une mémoire : de l'« Algérie française » au racisme anti-arabe*, Paris, La Découverte, 1999.
- STORM Eric, « Una España más española. La Influencia del turismo en la imagen nacional », in *Ser españoles. Imaginarios nacionalistas en el siglo XX*, MORENO LUZÓN Javier et NÚÑEZ SEIXAS Xose Manoel (dir.), Barcelona, RBA, 2013.
- STRZAŁKOWSKI Michał, « La Pologne persiste sur la voie de l'Europe forteresse », in *Euractiv*, 30/06/2018, <https://www.euractiv.fr/section/migrations/news/fortress-europe-lives-on-in-poland/>
- STURM-TRIGONAKIS Elke, *Global Playing in der Literatur. Ein Versuch über die Neue Weltliteratur*, Würzburg, Königshausen und Neumann, 2007.
- TALON-HUGON Carole, *L'Artiste en habits de chercheur*, Paris, PUF/Humensis, 2021.
- TAN Kathy-Ann, « “Caught between Worlds”: The Clash of Cultures and Generations in the Work of Monica Ali, Jhumpa Lahiri and Zadie Smith », in *Territorial Terrors: Contested Spaces in Colonial and Postcolonial Writing*, STILZ Gerhard (dir.), Würzburg, Königshausen & Neumann, 2007.
- TANNOUS Manon-Nour, « “Les réfugiés syriens envahissent l'Europe” », in *La Syrie au-delà de la guerre. Histoire, politique, société*, TANNOUS Manon-Nour (dir.), Paris, Le Cavalier Bleu, 2022.
- TARICA Estelle, « Patrick Chamoiseau's Creole Conteur and the Ethics of Survival », in *International Journal of Francophone Studies*, vol. 13, n° 1, 2010.
- TASSIN Étienne, « La traversée des frontières. L'Europe entre identités et migrations », in *Raison publique*, 2014/2, n° 19.
- TAWADA Yoko, *Schwager in Bordeaux*, Tübingen, Konkursbuch Verlag, 2008.
- _____ Yoko, *Abenteurer der deutschen Grammatik*, Tübingen, Konkursbuch Verlag, 2010.
- THORNE Kym, « Diversity and Coexistence: Towards a Convivencia for 21st Century Public Administration », in *Public Administration Quarterly*, 37, (fall), 2013.
- TOMÉ João et CARDITA Sofia, « In 2021, the Internet went for TikTok, Space and beyond », in *The Cloudflare Blog*, 20/12/2021, <https://blog.cloudflare.com/popular-domains-year-in-review-2021/>
- TORRECILLA Jesús, *España exótica. La formación de la imagen española moderna*, Boulder, Society of Spanish and Spanish-American Studies, 2004.
- TOURAINÉ Alain, *Pourrons-nous vivre ensemble ? Égales et différents*, Paris, Fayard, 1997.
- TURRA Alessandra, « Italy's New Face: Meet Coco Rebecca Edogamhe », in *WWD*, 23/09/2020, <https://wwd.com/eye/people/coco-rebecca-edogamhe-italy-1234594936/>.

- UHL Magali, *Les Récits visuels de soi. Mises en récit artistiques, et nouvelles scénographies de l'intime*, Nanterre, Presses universitaires de Paris Nanterre, 2015.
- UWE Christian, *Le Discours choral. Essai sur l'œuvre romanesque d'Édouard Glissant*, Bruxelles, Peter Lang, 2017.
- VALAREZO Galo Ramón, « ¿Plurinacionalidad o interculturalidad en la Constitución? », in *Plurinacionalidad. Democracia en la diversidad*, ACOSTA Alberto et MARTINEZ Esperanza (dir.), Quito, Abya Yala, 2009.
- VARGOVČÍKOVÁ Jana, « Le Groupe de Visegrad, 20 ans après », in *Politique étrangère*, n° 1, 2012.
- VARRO Gabrielle, *Sociologie de la mixité : de la mixité amoureuse aux mixités sociales et culturelles*, Paris, Belin, « Perspectives sociologiques », 2003.
- VEDOVELLI Massimo (dir.), *L'italiano dei nuovi italiani*, Canterano, Aracne, 2017.
- VERTLIB Vladimir, *Zwischenstationen*, Vienne, Deuticke, 1999.
- VIALA Alain, « Éléments de sociopoétique », in *Approches de la réception. Sociopoétique et sémiostylistiques de Le Clézio*, MOLINIÉ Georges et VIALA Alain (dir.), Paris, PUF, 1993.
- VILLAVARDE Jorge, « Una arqueología del nation-branding: las exposiciones del Londres eduardiano », in *Amnis*, 2018, <https://doi.org/10.4000/amnis.3392>
- _____, Jorge, « Une approche imagologique du Sud : voyage et tourisme dans un empire informel », in *Crisol*, n° 16, 2021, *Inventions du Sud*, crisol.parisnanterre.fr/index.php/crisol/article/view/313
- VITALI Ilaria (dir.), *Intrangers. Post-migration et nouvelles frontières de la littérature beur*, Bruxelles, Editions Academia, 2011.
- VLASTA Sandra, *Contemporary Migration Literature in German and English: A Comparative Study*, Leiden, Brill/Rodopi, 2016.
- VOLOVITCH TAVARES Marie-Christine, *Portugais à Champigny Le temps des baraques*, Paris, Autrement, 1995.
- WARNIER Jean-Pierre, *Construire la culture matérielle : l'homme qui pensait avec ses doigts*, Paris, PUF, 2005.
- _____, Jean-Pierre, « Inside and Outside: Surfaces and Containers », in *Handbook of Material Culture*, TILLEY Christopher, KEANE Webb, KÜCHLER Susanne et al. (dir.), Londres, Sage, 2006.
- WARRICK Joby, *Sous le drapeau noir : enquête sur Daesh*, Paris, Le Cherche-Midi, 2016.
- WELSCH Wolfgang, « Transculturality – the Puzzling Form of Cultures Today », in *Spaces of Culture: City, Nation, World*, FEATHERSTONE Mike et LASH Scott (dir.), Londres, Sage, 1999.

- WEI Eugene, « American Idle », in *Remains of the Day*, blog, 2021, <https://www.eugene-wei.com/blog/2021/2/15/american-idle>
- WESSLER Éric, « Introduction », in *L'Écrivain et ses doubles. Le personnage autoréflexif dans la littérature européenne*, FRAISSE Luc et WESSLER Éric (dir.), Paris, Classiques Garnier, 2014.
- WILDE Guillermo, *Religión y poder en las misiones de garantías*, Buenos Aires, Editorial SB, 2016 (2009).
- WITHEY Alun, « Shaping the Body: The Politics of Posture », in *Id.*, *Technology, Self-Fashioning and Politeness in Eighteenth-Century Britain. Refined Bodies*, Londres, Palgrave Pivot, 2016.
- WU MING 2 et MOHAMED Antar, *Timira. Romanzo meticcio*, Turin, Einaudi, 2012.
- XOŞEWİST, *Leipzigst*, Wiesenburg, Hochroth, 2020.
- YILDIZ Erol, *Die weltoffene Stadt. Wie Migration Globalisierung zum urbanen Alltag macht*, Bielefeld, transcript, 2013.
- _____ Erol et Marc HILL, « In-between as Resistance: the Post-Migrant Generation between Discrimination and Transnationalization », in *Transnational Social Review*, vol. 7, n° 3, 2017.
- _____ Erol, « Vom Postkolonialen zum Postmigrantischen: Eine neue Topografie des Möglichen », in *Postkolonialismus und Postmigration*, ALKIN Ömer et GEUER Lena (dir.), Münster, Unrast, 2022.
- ZENG Jing et Cystal ABIDIN, « “#OkBoomer, Time to Meet the Zoomers”: Studying the Memefication of Intergenerational Politics on TikTok », in *Information, Communication & Society*, n° 16, vol. 24, 2021.
- ZIETER Anne-Christel, *Dans la langue de l'autre : se construire en couple mixte plurilingue*, Lyon, ENS Éditions, « Langages », 2018.